This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

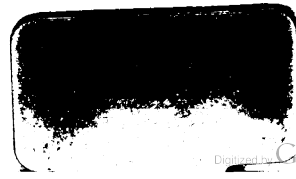
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE NOUVEL
ABEILARD.

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE NOUVEL ABEILARD OU LETTRES DE DEUX AMANS

QUI NE SE SONT JAMAIS VUS.

They live (letters) they ſpeak, they breathe
vhat love inſpires, &c.
POPE, *Epître d'Héloïſe à Abeilard.*

TOME SECOND.

EN SUISSE,
Chez les Libraires aſſociés.

M. DCC. LXXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
DE
DEUX AMANS
QUI NE SE SONT JAMAIS VUS.

LETTRE XXXIII.

Réponſe incluſe dans la lettre ſuivante de madame de Gurgis.

8 auguſte.

« POUR le coup, mon cher Abeilard, vous n'aurez que des complimens. Votre hiſtoire marque tant de vertu, & comme vous le dites de Dupile, tant de vraie philoſophie, que je fais des félicitations à monſieur votre pere ſur votre brillante éducation ; elle eſt parfaite, puiſqu'elle produit de pareils fruits. Si jamais votre hiſtoire devenait publique, je ſuis ſûre qu'elle vous attire-

„ rait des remerciemens de toutes les
„ femmes, vertueuſes ou non; car il
„ n'en eſt aucune qui ne ſe deſirât un
„ mari comme ceux que vous peignez
„ ſi bien; les premieres, pour jouir
„ du bonheur qu'elles méritent; les
„ ſecondes, pour revenir à la vertu,
„ dont notre ſexe ne quitte jamais le
„ ſentier ſans regret. Adieu, mon cher
„ fils. Je vous dirai comme Dupile à
„ ſon frere, - l'amitié vous laiſſe avec
„ l'amour. „ -

D'HÉLOÏSE.

MILLE graces, monſieur l'aimable conteur! Mêmes effets qu'à l'ordinaire, & encore plus marqués. On m'a dit hier, en me rendant vos lettres: - Tiens, Héloïſe, ſerre cela, mon enfant: il viendra un tems où tu ſeras charmée de relire ces lettres, & où même tu y prendras plus de plaiſir qu'aujourd'hui. Ne ſois pas ſurpriſe de l'attendriſſement qu'elles nous ont cauſé; elles produiront un jour le même effet ſur toi. - C'eſt ma tante qui me parlait ainſi. Maman lui a répondu: - Cette Julie, elle eſt toujours parfaite en elle-même

Digitized by Google

& dans ſes ouvrages. - Et Marianne? Tu connais les ſiens : ils ſont deſtinés à donner la perfection à ceux de Julie. - Comment la perfection? - Le bonheur. Quand nous ſommes heureux, nous ſommes parfaits, dit ton frere, lorſqu'il philoſophe avec moi. - La penſée eſt-elle juſte? - Mais abſolument; & tu dois bien le ſentir, d'après la maxime, qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu. -

Voilà leur converſation, mot pour mot; & crainte d'y rien changer, j'ai conſulté Tonton en l'écrivant; car elle l'a entendue comme moi.

A préſent un mot de ce que je penſe, moi, ſur votre compte. Gage que vous voulez aimer & l'être comme Dupile? Le mal eſt, que vous ne trouverez pas en moi une Julie; pas même une Marianne. Mais je n'en ai pas lu votre hiſtoire avec moins de plaiſir. J'ai fait attention, & Tonton auſſi, aux ſentimens honnêtes, qui, en coulant de votre plume, pour ainſi dire, en indiquent la ſource dans votre cœur. Oui, je vous l'avoue, je ſuis enchantée qu'un jeune homme auquel mes parens ſongent pour moi, ait les diſpoſitions heureuſes, les lumieres, la vraie philoſo-

Digitized by Google

phie que j'ai trouvée si bien exprimée dans votre récit. Voilà bien ce que je pense. Mais cela ne suffit pas; il faudrait qu'à mon tour je pusse vous répondre par une *Philosophie des femmes*, qui marquât une aussi parfaite connaissance de mes devoirs, que celle que vous avez des vôtres. Je le ferais peut-être un jour, pourvu que ce fût avec l'aide de ma tante & de maman: * car vous avez un aide aussi, vous, monsieur. En attendant, je vous envoie un petit cahier que mon papa m'a donné tout écrit, comme vous voyez, & cacheté, parce qu'il ne juge pas à propos que je le lise.

(*Cette anecdote était intitulée*, la Grisette épousée. *M. de Gurgis y fait l'histoire d'une femme de conduite suspecte, qui emploie différentes ruses pour faire épouser sa fille à un jeune homme riche, facile, & borné. On l'a supprimée, quoique le but en soit très-moral; mais nous nous proposons de la faire paraître dans un recueil d'anecdotes singulieres, avec une autre histoire intitulée*, le Masque,

*Elle tiendra parole un jour, mais sans y songer: cette jeune fille est sans prétention à l'esprit. *M. de la Rupelle.*

Digitized by Google

que racontait Héloïse dans la lettre XXI, &c.

LETTRE XXXIV.

A HÉLOÏSE.

21 auguſte.

D'AMOUR ſentir les tourmens,
Et dans ſon cruel martyre,
N'avoir perſonne à qui dire :
Mourir je me ſens ! *

Et à qui dirais-je ? Car il eſt bien différent de le dire & de l'écrire ! Ah, belle Héloïſe, ſi le bonheur eſt la perfection, que je ſuis imparfait encore !.. Je ne changerais pourtant pas ma condition préſente pour celle d'un monarque : mais je commence à voir tout ce que vous pourriez me donner, & je compare. Mon pere me diſait hier, que les privations actuelles ſont une digue qui ſuſpend les jouiſſances, & ne les détruit pas ; que je les retrouverai

* *Sentirſi, ô Dei ! morir,*
E non poter mai dir :
Morir mi ſento !

Digitized by Google

toutes un jour. J'allais lui répondre par une comparaiſon approchante de celle que Dupile fit à Houſſet, mais le reſpect m'a fermé la bouche. C'eſt qu'un jeûne abſolu ne me réſerverait pas de bons repas, il me tuerait.

Pour me faire prendre le change, monſieur de la Rupelle,* ou plutôt monſieur le..... *noir*, (car on efface ſûrement les noms pour vous comme pour moi) m'occupe d'obſervations utiles, ou me raconte des hiſtoires fort intéreſſantes, quoique morales, qu'il m'ordonne de vous écrire. J'obéis avec plaiſir, avec le ſeul plaiſir que je puiſſe goûter depuis quelque tems, après celui de recevoir vos réponſes. Mais dès que j'ai ceſſé de l'entendre, & fini d'écrire, le deſir réveillé devient un tourment. Ces jours-ci, par exemple, que je n'ai point eu d'hiſtoires à rédiger, j'ai brûlé d'impatience; je n'ai jamais éprouvé un mal-aiſe pareil.

J'ai pourtant vu hier un jeune homme encore plus malheureux que moi, & cela m'a conſolé. C'eſt un jeune duc fort aimable, le même que j'ai connu au college, & qui m'aimait beaucoup.

---

* Nom toujours effacé. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Il n'a pas changé, car il m'embraſſa hier, en me rencontrant au Cours, où nous étions à cheval, mon pere & moi. Il aime une jeune perſonne d'une condition trop inférieure à la ſienne, * & placée d'ailleurs dans des circonſtances bien particulieres, puiſqu'il l'a eue ſix mois en ſecret, plutôt pour protéger ſa vertu que pour l'attaquer. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ſa mere a bien ri de ſa retenue; mais le gouverneur auteur du mal a été chaſſé.

Le caractere de la ducheſſe eſt ſingulier : cette dame me paraît être retournée à l'état de pure nature, à force de civiliſation, comme le dit un livre nouveau. C'eſt aſſez le terme où arrivent toutes les femmes des grands, & celles que les moraliſtes n'abordent qu'avec une ſorte de timidité. Laiſſées à elles-mêmes, après leur mariage, ſi elles ont l'eſprit juſte, elles ſont des modeles de vertu ſans prétention, de raiſon, d'humanité. Si elles l'ont un peu faux, elles ne voient que les abus

* Nous renvoyons encore au *Recueil d'anecdotes*, pour le trait qui regarde ce jeune ſeigneur. *L'éditeur.*

Digitized by Google

de la société, sans en sentir les avantages ; ce sont des prudes ; ou bien elles ne goûtent que la licence, & deviennent coquettes effrénées. La duchesse est un peu de ces dernieres : mais comme on dit qu'elle a un excellent cœur, si elle n'a jamais eu de scrupules, elle n'a jamais commis de crimes. Tout est bien, selon elle ; mais elle s'abstient pour elle-même du mal qu'elle croit bien dans sa théorie : c'est comme une vertu de goût, de tempérament, de hasard, de tout ce qu'on voudra, hors de principes. Elle ressemble à nos coloniennes, qui quoiqu'honnêtes, font & laissent faire avec leurs négresses, des choses qu'il n'est pas même possible de citer.

A ce propos, je vous dirai un mot des hommes & des femmes de notre condition *. Quant aux premiers, l'espece en est de bonne pâte, quoique je leur trouve trois grands défauts, la dureté, l'intérêt, & l'importance : car je ne veux rien dire d'une certaine sensualité de table, d'un certain mépris de ce qu'on nomme honneur dans

* Il n'est ici question que de la finance. *L'éditeur.*

Digitized by Google

leurs subalternes; ces êtres-là, selon eux, ne doivent exister que pour leurs commettans; & pourvu qu'ils les servent, ce sont de bons sujets, à peu près comme un braque qui pille bien, est un bon chien.

Quant aux femmes, sans avoir les idées aussi saines que les dames de la premiere condition, elles veulent pourtant singer celles qui semblent avoir oublié leur sexe & les bienséances; & dieu sait comme elle outrent! J'étais un jour chez une de ces financieres.... Mais je laisse ce tableau *.....

J'imagine que si elles ne voulaient plus donner dans cette malheureuse imitation des femmes de nos demi-dieux de la terre, ce serait parmi elles qu'on trouverait les plus beaux exemples à citer. Ma mere me disait hier: « un bon cœur, une belle ame a naturellement le goût des vertus brillantes, dont l'éclat éblouit; mais la richesse seule procure le plaisir de les pratiquer. Une financière sans travers, qui possede le cœur de son mari, peut

* Il s'en trouve un pareil dans l'histoire intitulée, *le Bout de l'an*, à la fin du tome IV. *L'éditeur.*

faire plus d'heureux qu'une ducheſſe. Il ſe préſentera mille manieres de placer ſes bienfaits. J'en dis autant de l'épouſe d'un bon magiſtrat : à combien d'infortunés elle peut tendre la main ! Son mari, trop occupé, ne peut que ſuivre le droit ; elle peut découvrir la vérité embarraſſée dans la trame des fourberies les plus compliquées.

Ma mere me diſait là ce qu'elle fait ; comme le portrait de la financiere vertueuſe eſt celui de ma tante.

LETTRE XXXV.

Réponſe.

24 auguſte.

JE ne ſais ce que vous avez fait, monſieur ; mais mes parens ſont irrités : on m'a chargée de vous engager à ſuivre la route qui nous eſt tracée, ſans vous en écarter. Vous avez, dit-on, ſuivi une commiſſionnaire, qui s'en eſt apperçue. Laiſſez ces moyens : la ſoumiſſion à nos parens ſatisfera plus nos cœurs, que la fineſſe, même couronnée par le ſuccès. En mon par-

Digitized by Google

ticulier je ne vois dans cette indiscrétion, que l'intérêt que vous prenez à moi; on me permet de vous le dire. Tonton, qui vous aime beaucoup, est désolée de ce qu'on est mécontent de vous. Adieu, monsieur.

LETTRE XXXVI.

A HÉLOÏSE.

5 septembre.

MES parens m'ont pardonné, mademoiselle, une tentative infructueuse; mais je vous jure que je n'en aurais pas abusé: content de savoir votre nom & votre demeure, je me serais fait un mérite d'une soumission volontaire. Je ne prétends pas m'excuser: mais suis-je donc si coupable? J'ai vu par hasard qu'on chargeait une femme de chambre de ma lettre pour vous. J'étais prêt à sortir, & je suis sorti..... A la vérité, j'aurais été charmé de savoir où elle entrerait; &..... je n'aurais pas refusé de voir si vous vous étiez heureusement trouvée là.

On m'occupe encore davantage de vous depuis ce tems-là, belle Héloïse.

Digitized by Google

Modele III.

C'eſt me récompenſer, au lieu de me punir. Voici une nouvelle hiſtoire, dont vous connaîtrez les perſonnages par celle de Dupile : mon pere vient de me faire le précis ; elle m'a beaucoup plu. Vous jugerez ſi je l'ai bien rendue.

TROISIEME MODELE.

L'AMOUR ENFANTIN.

UN riche négociant de Lyon, mais originaire de Paris, avait un fils unique, qu'il envoya dans la capitale, à l'âge de dix-huit ans, pour lui donner ce vernis de politeſſe, qu'on ne prend que dans le grand monde & dans le voiſinage de la cour. C'était la ſeule choſe qui manquât à ce jeune homme, dont l'éducation, ſecondée par un heureux naturel, avait été très-ſoignée. Comme le pere & le fils s'aimaient tendrement, leur ſéparation fut très-douloureuſe ; le fils n'y conſentit que ſur l'aſſurance poſitive, que ſon pere lui donna, qu'il ne paſſerait jamais quinze jours ſans lui écrire.

Il fut adreſſé à un correſpondant leur ami, dans la maiſon duquel il devait,

Digitized by Google

demeurer tout le tems de son séjour : mais son pere lui avait donné des lettres pour un autre intime ami, beau-frere du premier, nommé monsieur Laurens. Le jeune Dionis descendit chez monsieur Laboulaie (c'est le nom du correspondant) ; & comme il était fort tard, il remit au lendemain sa visite à monsieur Laurens. Cette visite décida de son sort. *Modele III.*

M. Laurens, qui était le mari de cette aimable Charlotte dont je vous ai parlé dans l'histoire de Dupile, avait une fille unique, âgée de dix ans. * Dionis fut ébloui de ses graces naissantes ; & portant ensuite ses regards sur la mere, il se dit tout bas, voilà comme sera sa fille à son âge ; car elle lui ressemble. - A ce motif puissant d'aimer la maison du beau-frere de M. Laboulaie, ajoutez que Dionis fut reçu de monsieur & madame Laurens comme le fils de leur meilleur ami.

Après deux autre visites, qui fortifierent l'amitié qu'on lui portait, & son inclination naissante, le jeune

* Cette jeune personne est la même avec laquelle Héloïse dit qu'elle jouait dans son enfance. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Modele III.

homme écrivit à son pere: "Qu'il pré-
» férerait la maison de M. Laurens
» pour y demeurer, s'il le trouvait
» bon; qu'il se sentait du goût pour le
» genre de commerce qu'on y faisait,
» & qu'il s'y adonnerait avec plaisir,
» plutôt que de passer son tems dans
» une ennuyeuse oisiveté. » M. Dionis pere ne pouvait manquer de consentir à ce changement de demeure; il en écrivit à son ancien ami, l'autorisa à prendre, pour la dépense & la pension de son fils, chez Laboulaie, une somme honnête par quartier, & lui détailla ses intentions sur les occupations du jeune homme; le priant de veiller sur ses démarches & de l'éclairer de ses sages conseils.

M. Laurens eut peu à faire: Dionis avait un guide sûr, l'amour honnête. Ce n'est pas qu'il fût amoureux de Phylis Laurens, comme il l'aurait été d'une femme entiérement formée; mais elle lui avait plu. L'âge de cette jeune personne cadrait avec des idées particulieres, & le projet sage qu'il roulait depuis quelque tems dans sa tête, de se former une épouse à sa fantaisie, en la choisissant dès l'enfance.

La jeune Phylis était préciſément,

Digitized by Google

& dans tous les points, ce qu'il lui fallait. C'était une blonde, grande pour son âge, faite au tour, ayant une physionomie douce & riante, des yeux qui semblaient déjà respirer la tendresse, une bouche à peine marquée; en un mot, c'était l'image de la mere, à la couleur des cheveux près, & sa mere était encore la plus belle femme de son quartier. *Modele III.*

Lorsque Dionis fut instalé dans la maison, & qu'il vécut avec la jeune Phylis, il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il ne pouvait choisir un sujet plus propre à abréger le travail, & à le changer en plaisir. Il commença par s'insinuer dans l'esprit de la jeune personne: égards, attentions, prévenances, il employa tout, mais sans affectation. Il ne voulait pas qu'on soupçonnât ses desseins. Monsieur & madame Laurens étaient d'ailleurs parfaitement tranquilles; ils n'imaginaient pas qu'une fille de l'âge de Phylis inspirât déjà une passion, & ils pensaient juste, si par passion on entend l'ivresse de l'amour. Dionis exécutait un plan réfléchi, effet d'une raison prématurée: il n'était donc pas amoureux, je l'ai déjà dit, mais il avait trouvé l'ob-

Digitized by Google

Modele III.

jet qui devait lui inſpirer de l'amour.

Il ne ſe borna pas à gagner inſenſiblement le petit cœur de Phylis, il ſe comporta en tout de la maniere la plus louable, pour ſe faire eſtimer de monſieur & madame Laurens. Son premier ſoin fut de s'appliquer à connaître parfaitement leur commerce; & bientôt il s'y montra ſi intelligent, qu'on lui laiſſa conduire la maiſon, en ſe contentant de quelques précautions que la prudence exigeait avec un jeune homme qui atteignait à peine ſes dix-neuf ans. On en fut enchanté. Madame Laurens ne pouvait ſe laſſer d'admirer ſa ſageſſe, ſa capacité, le goût pour le travail d'un garçon au-deſſous de vingt ans, de la plus charmante figure, & qui pouvait avoir de l'argent pour ſes plaiſirs à diſcrétion. On en fit des complimens à monſieur Dionis pere, & ce riche négociant en marqua ſon contentement à ſon fils, en augmentant la ſomme deſtinée à ſes menus plaiſirs: elle fut portée à cent louis par an; ce qui ne ſurprit pas monſieur Laurens, qui connaiſſait à ſon ami plus de vingt mille livres de rente. Les parens de Phylis attendirent ſeulement, avec quelqu'inquiétude, l'uſage que fera-

Digitized by Google

le jeune homme d'une si grande libéralité; car ils savaient que les fruits précoces de la jeunesse ne sont pas toujours les plus heureux. Mais bientôt ils furent rassurés : Dionis vécut aussi retiré, & chercha aussi peu la société des jeunes gens de son âge avec beaucoup d'argent, que lorsqu'il en avait moins. *Modele III.*

Pour augmenter la surprise & la satisfaction de monsieur & madame Laurons, Dionis leur portait le même respect, & leur témoignait la même tendresse que s'ils lui avaient eu donné le jour : il volait à leurs moindres ordres; il prévenait tous leurs desirs; c'était pour eux un fils obéissant & soumis. Ils le chérissaient, sur-tout madame Laurens, qui peut-être songeait tout bas à sa fille.

A l'égard de Phylis, le jeune homme la traitait en sœur chérie; leurs conversations respiraient la naïveté la plus touchante : Dionis, dans ses raisonnemens, s'abaissait jusqu'à Phylis, pour l'élever jusqu'à lui. D'ailleurs, point de caresses; toutes les marques d'amitié consistaient dans les choses honnêtes qu'il lui disait, dans mille petits services que l'âge de Phylis fem-

Digitized by Google

Modele II.

blait encore excuſer. Par exemple, elle ne ſe trouvait jamais bien lacée, que lorſque c'était lui. Auſſi quelles attentions n'apportait-il pas, afin que ſon corps ne la gênât point! - Tu es bien plus adroit que ma bonne, lui diſait un jour Phylis! - Je lui montrerai. - Garde ton ſecret. Tu ne me lacerais pas, quand je n'aurais plus à me plaindre d'elle *-. Souvent, lorſqu'elle était lacée, elle ſentait que ſa boucle la gênait; Dionis était prié de la remettre, & Phylis ſe trouvait le pied ferme, ſans être trop ſerré.

C'était lui qui l'avait engagée à le tutoyer, & il la tutoyait auſſi, pour ôter tout air de conſéquence à ſes

* Je ne ſais pourquoi depuis quelque tems on déclame contre les *corps :* un *corps* bien fait, lacé avec précaution, maintient, & ne gêne pas une jeune perſonne. J'en connais qui ſe trouvent mal à l'aiſe lorſqu'elles n'en ont pas : c'eſt contre la mal-façon, & le peu d'attention, la dureté des bonnes, qu'il faudrait s'élever; contre la négligence des meres, qui abandonnent leurs filles à des mercenaires. Heureuſement les déclamations des ignorans demeurent ſans effet, & la fureur de mode ſans pouvoir, lorſqu'il s'agit de nuire aux graces. *M. de la Rupelle.*

Digitized by Google

soins, par une liberté qui semblait rendre Phylis plus enfant. Toutes ces babioles, car c'est ainsi que les cœurs froids nomment ces précieuses attentions, captivèrent insensiblement le cœur de Phylis. Elle s'ennuyait partout où elle ne voyait pas Dionis, mais c'était sans en connaître la cause; & dans les mêmes endroits que lui, elle était toujours gaie, folâtre. Il s'en apperçut long-tems avant elle, & l'on sent combien une pareille découverte cadrait avec ses vues! *Modele III.*

Ce n'est pas qu'ils n'eussent souvent de petites altercations. Quelquefois Phylis cherchait à jouer, quand Dionis était occupé d'affaires. Il était si tenté de lui accorder ce qu'elle voulait, que pour ne pas succomber, il se trouvait forcé de mettre un peu de dureté dans son refus. Phylis se retirait honteuse, quelquefois boudant, pleurant quelquefois, mais à l'écart, & se croyant bien cachée. Dionis souffrait bien davantage qu'elle: il aurait cédé, s'il l'eût moins aimée; mais il fallait la former: il résistait, & cachait aussi des larmes de son côté, mais plus adroitement que Phylis. Il revenait, lorsqu'il avait fini: on prenait un air aisé

Digitized by Google

Modele III.

en l'appercevant, mais froid. Il parlait: on lui répondait monsieur. Alors il expliquait ses raisons avec gravité, & priait Phylis de juger. - Vous avez raison, sans doute: mais il fallait refuser plus poliment. - Plus poliment! Moi manquer à la politesse avec vous, Phylis! Je vous ai dit, je m'en souviens bien: ma bonne amie, cela n'est pas possible: j'ai affaire. - Eh! ce n'est pas votre bouche : vous savez trop bien la gouverner; c'est votre œil qui m'a rebutée. - Qui t'a dit cela? les tiens sans doute? Ce sont des méchans; ils t'ont trompée. - C'est les tiens plutôt... qui n'ont pu déguiser l'impatience que je te causais. - Il faut les punir. - D'avoir dit vrai. - Non, de s'être tournés vers toi avec l'apparence d'un sentiment que tu n'inspirais pas. Je n'ai que du plaisir à te voir; s'ils t'ont montré autre chose, ce sont des menteurs. - Vrai? - Regarde mes yeux. - Oh! tu viens de dire qu'ils mentent. - C'est quand je ne les surveille pas *, comme lorsque je suis occupé d'affaires: à pré-

* Il aurait dû dire tout le contraire, ce me semble. Au reste, peut-être avait-il raison. *Abeilard.*

Digitized by Google

Modele III.

sent ils disent la vérité. Mais je veux réparer leurs torts ; exige une satisfaction. – Je le veux bien. – Tu m'as dit que tu savais de jolis contes bleus. – Il est vrai, Phylis ; mais cela est trop futile pour toi. – Fais-m'en toujours un. – J'y consens, puisque tu le veux ; d'ailleurs, comme c'est une punition, il faut que j'obéisse. J'en sais un singulier. – Que tu appelles ? – *Le demi-poulet.* – Un *demi-poulet* ! Ah, ça sera drôle ! Qui vivait ? – Qui vivait. – Et qui n'avait qu'une patte, qu'une aile, & qu'un œil ? – Non. – Voyons, mon bon ami. – Allons, ma chere Phylis, assieds-toi là, tout près de moi : je vais commencer,

Si Peau d'âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

dit Lafontaine. – S'il disait cela, mon ami, je puis bien le dire aussi, n'est-ce pas ? – Sans difficulté. –

LE DEMI-POULET,
Conte à dormir debout.

Il y avait une fois, dans l'ancien tems, à Etivé, en Bourgogne, un

Modele II.

Premier conte bleu.

homme appellé Songecreux, qui était bien savant, bien savant; car il lisait dans les astres, comme dans un livre; & il fesait des vers aussi bons & aussi beaux qu'en a fait depuis Nostradamus; on tient même que Nostradamus lui a pillé ses prophéties. Il était astrologue & poëte. Aussi était-il si pauvre, si pauvre, qu'il n'avait pas le sou.

Ne sachant plus comment faire pour vivre, il se fit *questionnaire d'auteurs.* (- Qu'est-ce que c'est que ça? dit Phylis. - Cela est au-dessus de tes connaissances actuelles, répondit le jeune homme: mais pour t'aider à t'en former une idée en gros, n'as-tu pas entendu parler de Fr···? - Oh oui... mon papa lit ses feuilles. - Eh bien, le pavre astrologue poëte se fit le Fr····· de ce tems-là.)

Ce misérable métier fut encore plus funeste pour lui que les deux autres.

Un soir qu'il s'en revenait un peu tard de la ville de Sirap, il fut assailli par deux auteurs, nommés Bouhcricracrâh & Tutulititi; dont il n'avait pas dit de bien; car sa misere était cause qu'il était toujours de mauvaise humeur. Ils lui donnerent tant de coups

Digitized by Google

de bâton, tant de coups de bâton, qu'il reſta ſur la place: ce qui fit qu'il renonça pour jamais au métier de queſtionnaire d'auteurs. Mais autant aurait-il valu qu'il l'eût continué; car il tomba malade d'inanition.

Modele II.

Premier conte bleu.

Prêt à rendre l'ame, Songecreux appella ſes deux fils, qu'il avait eus de ſon mariage avec la fille d'un alchymiſte, lequel avait paſſé tout ſon bien par le creuſet, en cherchant la pierre philoſophale.

"-Oh-ça, mes enfans, leur dit-il, » voilà que je vais mourir, d'une » maladie bien incurable, je vous aſ- » ſure, car c'eſt la faim. Je crains » qu'elle ne vous moiſſonne bientôt » auſſi vous-mêmes: nous vivons dans » un ſiecle où la ſcience eſt enviée de » tout le monde, & n'eſt encouragée » de perſonne. Quittez donc, je vous » en conjure, toi, Chatbouré, mon » ainé, l'aſtrologie, malgré tes rares » progrès dans cette art illuſtre; & toi, » Melimelo, mon cadet, la poéſie, » où tu excelles; faites-vous plutôt, » toi, Chatbouré qui es robuſte, por- » tefaix au coin d'une rue; & toi, » Melimelo, qui es plus délicat, coëf- » feur des dames. Ces métiers ne ſont

Digitized by Google

Modele III.

» pas nobles, mais du moins ils nourriſſent leurs maîtres. »

Premier conte bleu.

- Non, répondit brutalement l'aîné ; je veux me faire, ou moine, ou médecin, ou queſtionnaire d'auteurs.

« - Le premier de ces métiers, ré» pondit le moribon, nourrit ſon » maître ſans rien faire ; au lieu que » dans le mien, j'ai travaillé ſans être » nourri. Dans le ſecond, on récom» penſe la mauvaiſe beſogne mieux » que la bonne : mais dans le troiſie» me, il n'y a que des coups de bâton » à gagner : fais-toi plutôt portefaix.

- Je ſuis fort, & je les rendrai bien, répondit Chatbouré.

- Pour moi, mon pere, dit Melimelo, je ferai ce que je pourrai, hors des vers, puiſque vous me le défendez.

« - Mes enfans, reprit le moribond, » ſi vous voulez éviter ma triſte fin, » ne rimez pas, & ne liſez point aux » aſtres : quant aux coups de bâton, » vous ſerez les maîtres d'en tâter, » ſi le cœur vous en dit..... Mon » beau-pere, votre aïeul, le clariſſime » Souffliſoufflinſoufflot, pere de feue » votre bonne mere la boiteuſe Dici» dela, qui eſt morte d'une ſuffocation » de parole, avoit une ſcience bien

» meilleure

» meilleure que la mienne : il aurait
» fait de l'or, s'il eût seulement vécu
» jusqu'à cent ans : mais il mourut à
» quatre-vingt-dix-neuf onze mois, la
» veille précisément de la transmuta-
» tion. Il me le dit en expirant, comme
» moi, faute de bouillon. Mais il n'a-
» voit pourtant pas tout-à-fait perdu
» sa peine : en faisant ses expériences
» alchymiques, il avoit trouvé ce
» qu'il ne cherchait pas, le secret de
» faire vivre un coq, en le partageant
» en deux de façon que des membres
» doubles chaque moitié en eût un, &
» que les autres fussent séparés par le
» milieu. Il avoit dans sa cour un coq
» qui avait subi plusieurs expériences;
» comme d'avoir la tête coupée & re-
» collée, les boyaux ôtés & remis;
» que sais-je? mille autre choses : tout
» reprenait en un moment, à moins
» qu'un homme plein de tous vices
» n'eût mangé la partie amputée, car
» alors il aurait fallu attendre vingt-
» quatre heures, pour couper à ce mi-
» sérable autant de chair qu'il en aurait
» mangé au poulet immortel, auquel
» on aurait ainsi rendu le membre dé-
» voré. Mais hélas! cette belle décou-
» verte même fut ce qui mit le comble

Modele III.

Premier conte bleu.

Modele II.

Premier conte bleu.

» au malheur de l'alchymiſte. Le coq
» étant immortel, & ne pouvant être
» mangé qu'à des conditions pires que
» ſon mal, il ne put en faire un con-
» ſommé, pour prolonger ſa vie juſ-
» qu'à la fin du grand-œuvre. Il tré-
» paſſa. . . . . .

» Comme feue votre pauvre mere
» la boiteuſe Dicidela était fille uni-
» que du grand Soufflifouffliinfoufflot,
» j'eus le coq tout entier pour héritage.
» Je n'en ai rien fait, ne ſachant à quoi
» peuvent ſervir les coqs immortels, ſi
» ce n'eſt à laiſſer mourir leur maî-
» tre d'inanition. Votre aïeul m'avait
» pourtant dit qu'il pouvait m'être
» d'un grand ſecours; mais quelle con-
» fiance voulez-vous que je priſſe aux
» paroles d'un homme qui mourait de
» faim? Je tiens, moi, & je vous le dis
» avec confuſion, qu'un homme qui
» meurt de faim, eſt plus déshonoré
» qu'un pendu. Si bien donc que j'ai
» toujours le coq... & tenez, le voilà
» qui paſſe ſa tête ſous la porte... Je l'ai
» enfermé dans ce cabinet, où il a
» mangé ce qu'il a pu; car qui ne
» peut nourrir perſonne, eſt indigne
» d'être nourri.....

» Voilà tout votre partage, mes fils.

Digitized by Google

Modele III.

Premier conte bleu.

„ Quant à mes instrumens d'astrolo-
„ gie ... il y a ... trois jours ... que je les
„ ai ... brisés... Personne n'en ayant ...
„ voulu ... pour une obole... Adieu ....
„ je sens ... que voilà ... une faiblesse ...„

Le bon homme Songecreux ne put achever ce mot: il lui en prit une si grande, que ce fut la derniere. Ses deux fils l'enterrerent eux-mêmes, faute d'avoir de quoi payer un fossoyeur, & revinrent ensuite partager la succession, qui consistait dans la paillasse du défunt, qu'il fallut brûler, & dans le coq immortel.

Les deux freres furent bien embarrassés. Si la paillasse avait été bonne, l'un aurait eu la paillasse, & l'autre le coq; mais il n'y avait que le coq. Ils allerent le voir. - Ah, qu'il est maigre, dit Chatbourré! Il n'est bon qu'à bouillir, & si tu veux, nous en ferons un potage? - Tu sais bien ce qu'a dit mon pere. - Bon! il radotait, répondit Chatbourré; car il était peu respectueux. Je ne crois pas comme ça les balivernes que nous a débitées un vieillard qui avait le cerveau plus vuide que le ventre. Et puis, j'aime à déchirer, moi. - Tu feras donc bien de te faire journaliste,

Modèle II.

Premier goute bleu.

reprit Melimelo : pour moi, je ne veux pas manger ce pauvre coq ; je serais bien avancé, quand j'aurais avalé la moitié d'un poulet maigre. Tirons plutôt au sort, à qui l'aura. - Non, dit Chatbourré, je ne suis pas si heureux que toi, & je pourrais bien ne rien avoir du tout dans l'héritage comme dans le cœur paternel : il faut le partager : j'aime mieux qu'il me nourrisse que de le nourrir ; je ne vis que pour moi. - Oh bien bien ! tu n'as donc qu'à te faire moine. - Je me ferai ce que je voudrai : allons, tiens le coq. - Mais comment le partager ? - Par le milieu, en le coupant de façon que chaque moitié ait un œil, une aile & une patte. - Auras-tu le cœur de martyrifer ainsi cette pauvre bête ? - Oh ! je ne suis pas si tendre, moi, & je fendrais en deux un homme qui m'aurait fait quelque chose, tout comme ce poulet. - Le cadet se mit à pleurer, en disant, - tu feras donc bien de te mettre médecin ; - pendant que l'aîné repassait son couteau contre un tèt de cruche de grès, triste débris de la succession paternelle. Ensuite Chatbourré ayant pris le coq, qui était fort dur.... - Je te le donne tout entier, dit Melimelo. - Si je le voulais,

Digitized by Google

j'aurais bien besoin de ton avis ! Il sera fendu en deux-..... *Modele III.*

Mais voilà que comme Chatbourré prenait le couteau, une voix plaintive se mit à dire : " — Celui ... des deux » freres ... qui partagera ... le coq .... » est un méchant :... il n'aura qu'une » moitié morte ...: toute la vie ... pas- » sera ... dans celle de son frere. »

— Entends-tu, dit Melimelo tout effrayé? — C'est ce que je demande; je mangerai ma part, répondit Chatbourré en ricannant : il sera fendu en deux--. . . . . .

On sent bien que Dionis, avec les précautions qu'il devait prendre pour cacher tout l'intérêt que lui inspirait Phylis, ne pouvait lui achever en un jour un conte aussi long & aussi merveilleux que celui du *dent-poulet*. Il s'arrêta là, pour se faire rechercher, & se ménager plusieurs autres entretiens. Il savait d'ailleurs par expérience, combien la jeunesse aime ceux qui lui font des contes. * Mais il serait immense de

* Ô Francillon *Courtcou!* le plus inepte des bergers, mais inépuisable conteur de fadaises, tu m'es cher encore, & je crois que je t'écouterais aujourd'hui même avec au-

Modele III.

rapporter toutes leurs converſations, & je ſupprimerai même la fin du conte du *demi-poulet*, pour paſſer à une époque un peu plus avancée. *

Un jour, c'était au bout de dix-huit mois, il y avait du monde à dîner chez monſieur Laurens. Dionis ſavait combien des yeux étrangers, & ſur-tout ceux des femmes, ſont clair-voyans, lorſqu'il s'agit de pénétrer les ſecrets du cœur. Il s'abſtint de tout air de familiarité avec Phylis; il fit même enſorte d'être placé de façon à ne pas avoir les yeux ſur elle. Après le dîner, le beau tems engagea la compagnie à prendre l'air au palais royal, avant que de ſe mettre au jeu. Une dame de quarante ans, veuve, encore aimable & fraîche, dédaigna tous les bras qui s'offraient avec empreſſement, pour s'emparer de celui de Dionis, qui en fut charmé; toujours dans l'idée que je viens de dire, de cacher ſa paſſion.

Vous ſavez bien qu'il n'avait pas des

tant de plaiſir, quoiqu'avec moins de crédulité qu'autrefois! *M. de la Rupelle.*

* Nous ne priverons pas le curieux lecteur de la ſuite de ce merveilleux conte bleu; on la retrouvera dans le cours de la correſpondance. *L'éditeur.*

Digitized by Google

vues coupables & détournées; mais il était nécessaire que son projet fût caché, pour qu'il pût l'exécuter en liberté. Quels sont les parens raisonnables qui s'en fussent rapportés à la discrétion d'un jeune homme de vingt-un ans qu'il avait alors, avec une jeune personne de treize accomplis, qui devenait charmante, & qui était très-avancée pour son âge? D'ailleurs Dionis trouvait des délices inexprimables dans son inclination secrette, mais vertueuse. Il gagnait petit à petit un cœur qui devait faire son bien le plus précieux; il allait plus loin; il pliait avec art le caractere de Phylis au sien, & le sien à celui de Phylis; il l'identifiait avec lui, pour les goûts, les sentimens, & la façon de voir & de penser. Il se préparait ainsi un bonheur solide. Mais tout cela ne pouvait se faire qu'avec le tems & le secret. Si monsieur & madame Laurens avaient découvert sa passion, ils auraient interdit la familiarité; car dans mille amans, on n'en trouverait pas deux qui pensassent comme Dionis; & l'on ne peut sagement compter sur une exception aussi rare.* Revenons

Modele III.

* Donnons-nous ce modele pour qu'en

Modele III.

à la promenade & à la veuve.

Cette dame parut fort occupée de Dionis. Phylis avait d'abord senti contr'elle un mouvement de dépit : ensuite voyant sourire Dionis à ce que la veuve lui disait, elle tourna son petit ressentiment contre lui. Cependant elle allait seule : elle évitait sur-tout les jeunes gens de la compagnie, & elle fesait ensorte que Dionis remarquât l'éloignement qu'elle leur montrait : mais fiere, elle passa deux ou trois fois près de lui sans le regarder. Il s'apperçut aisément de son dépit ; & quoiqu'il secondât ses vues, il en fut douloureusement affecté. Ah, s'il n'avait pas craint, comme il aurait volé vers elle !.....

Enfin cette maudite promenade finit ; on revint ; on se mit au jeu. La veuve voulait que Dionis en fût avec elle : mais il ne porta pas la complaisance jusques-là : il détestait le jeu, & le dit franchement, prenant à témoins monsieur & madame Laurens, qu'il n'en savait aucun. La veuve, elle, qui

---

pareil cas les parens ignorent ce qui se passe ? Non ; mais afin qu'ils le sachent, & qu'ils en profitent, avec prudence & sans se découvrir. *L'éditeur.*

Digitized by Google

aimait le jeu à la fureur, se détermina donc à laisser libre Dionis, qui descendit aussi-tôt dans la salle basse, où Phylis était déjà. *Modele III.*

Il l'y trouva seule, rêveuse, autant qu'on peut l'être à treize ans, & ayant même les yeux un peu rouges. Dionis fut pénétré : mais il s'approcha d'un air riant. - Je n'ai pas voulu jouer, dit-il ; c'est un singulier amusement, surtout quand il prive d'un plus agréable. - Il est vrai, ma petite sœur (il la nommait souvent ainsi). - Mais *vous* pouviez rester derriere la chaise de madame Desroches. - Je préfere *votre* compagnie, dit sérieusement Dionis. - Ce n'est pas depuis long-tems ; & comme *vous* m'avez très-bien laissée seule à la promenade, *vous* pouviez continuer : aussi-bien j'ai quelque chose à apprendre. - Nous l'étudierons ensemble. - Oh non ! ça *vous* dérangerait. - Parlons raison, Phylis. Un jour je *vous* expliquerai les motifs de ma conduite, & *vous* l'approuverez. En attendant, soyez sûre que la promenade m'a paru bien longue !..... C'est un tems perdu, qui pouvait être mieux employé à nos exercices. Par exemple, si nous avions été en-

Modele III.

semble, j'aurais repris la converſation de l'autre jour, où je *vous* expliquais la cauſe des orages, & tâchais de *vous* affermir contre *vos* craintes exceſſives du tonnerre ; au lieu qu'avec madame Deſroches, on ne dit que des riens. - N'eſt-ce pas qu'elle eſt ennuyante ? - Beaucoup, je *vous* aſſure. - *Vous* avez raiſon, *monſieur*, je *vous* aſſure, & je *vous*..... *vous*..... Entendez-*vous* bien, *monſieur*, que je fais auſſi bien dire *vous* que *vous* ? - Je me ſuis toujours fait une loi, ſurtout avec les perſonnes que j'aime, de prendre le ton qu'elles veulent que je prenne. Ainſi, Phylis, ſi tu veux que je te tutoie, commence la premiere. - Ah ! c'eſt bon, dit-elle en éclatant de rire, tu dis que je commence, & toi..... Mais, fais-moi un plaiſir... - Quel eſt-il ? Sors pour quelque tems, afin de ne pas remener madame Deſroches. - Je le veux bien. - Non, non ; reſte encore : ils n'ont pas ſi-tôt fini leur jeu. - Tu as raiſon ; il y en a pour juſqu'à ce ſoir : je ne plains là que ta maman. - Je ne ſerais pas ſi bonne qu'elle.

..... Ah ça, monſieur, pour me payer de la peine que vous m'avez

faite.... - Sans le vouloir? - Sans le vouloir; il me faut un conte. J'aime ces contes à la folie ..... En fais-tu encore un? - Tout comme le *demi-poulet*? - Oh! non, non, pas tout comme; c'eſt bon pour des enfans.... Il m'a pourtant bien fait rire. - Eh bien, je vais en lire un de monſieur de Marmontel. - Ils ſont très-jolis: mais nous avons le tems; & puis je les ai déjà lus. Fais-m'en un de toi. - J'en ſais bien un encore: mais il eſt ſi long! - Oh tant mieux! ſeulement, ſi tu ne peux pas l'achever aujourd'hui, tu ne me feras pas languir ſi long-tems que pour le dernier. - Il eſt ſi bête! - Tu badines! tu ne le ſaurais pas. - C'eſt un homme qui marie ſes quatre filles à quatre animaux. - Oh, mon ami!..... Mais cela doit être bien drôle! - Allons donc, je vais te le dire; & s'il t'amuſe, je n'aurai pas perdu mon tems.

Modele III.

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

LES QUATRE BELLES, ET LES QUATRE BÊTES,

Conte bleu.

IL y avoit une fois une famille qui habitait une jolie maison, au milieu des bois, appellée Charmelieu, ou la maison rouge. Il fallait que ce fût bien loin d'ici; car il y avoit dans ce pays-là des gens qui mangeaient le monde*.

Le pere se nommait Brancabanda, & la mere Houffihouffa; & ils avaient quatre fils & quatre filles. Les garçons étaient grands & bien faits; & les filles si belles, qu'on n'en a jamais vu, & qu'on n'en verra jamais qui les égalent; ... si ce n'est... - Si ce n'est? - Phylis Laurens..... Leurs cheveux étaient d'or; leurs yeux des étoiles, leurs joues des roses, leur sein des lis; & elles étaient si bien faites, qu'on aurait juré, en les voyant, que c'étaient plutôt des fées que des créatures humaines. Avec cela, elles savaient filer, coudre, broder, & elles chantaient comme les syrenes. Quant aux

* Bon, pourquoi donc si loin, c'est tout comme ici. *M. de Gurgis.*

Digitized by Google

quatre garçons, ils étaient auſſi fort beaux : ils avaient des cheveux d'ébene; l'air mâle & fier; la taille haute; les épaules quarrées; la jambe fine; & on les eût plutôt pris pour des princes, que pour les fils d'un bonhomme campagnard. *Modele III.* *Second conte bleu.*

Brancabanda & Houſſihouſſa n'étaient que des roturiers : mais ils devinrent ſi fiers, en ſe voyant de ſi beaux enfans; ſi fiers, qu'ils ne voulurent plus que leurs fils travaillaſſent à la terre, ni que leurs filles filaſſent. Ils éleverent leurs garçons comme des meſſieurs, & leurs filles comme des demoiſelles; elles brodaient, & chantaient toute la journée : & quant à leurs freres, ils allaient à la chaſſe; car leur pere, & ſur-tout leur mere, leur avaient dit de ne vivre que comme des gentilshommes, & qu'ainſi peut-être épouſeraient-ils des filles de ſeigneurs, qui deviendraient amoureuſes d'eux, en les voyant noblement vivans, & ſi beaux & ſi bien faits. Et la mere avait auſſi dit à ſes filles, qu'en brodant & en chantant comme les demoiſelles, elles pourraient bien charmer des comtes & des marquis, qui ſeraient trop heureux de les obtenir

Modele III.

Second conte bleu.

en mariage. Si bien qu'elle les rendait bien fieres, bien fieres, & mépri-
santes à l'égard de leurs pareils. Et quand il venait à Charmelieu quelque roturier, ou même quelque pauvre gentilhomme, Houffihouffa disait à ses filles : -retirez-vous dans vos chambres ; le hâle est trop fort aujourd'hui-. Et le pere répondait aux galans : -mes filles sont trop jeunes ; serviteur-. Les pauvres galans s'en retournaient chez eux la mort au cœur : car les filles étaient si belles, qu'on ne pouvait les voir sans mourir d'amour .....

(-Sans mourir d'amour ? -Oui ; Phylis. -Elles étaient donc bien plus belles que ..... -Mais, c'est quand elles ne payaient pas de retour. -Ah bon ! mon ami ..... Conte, conte -.)

Or c'est qu'il y avait aussi depuis quelque tems, dans le voisinage de la maison rouge, une petite vieille ratatinée, bossue, bancroche & chassieuse, nommée Grignotine, dame de la Loge, qui avait aussi quatre fils & quatre filles : les garçons étaient si difformes, qu'on ne pouvait les regarder sans horreur ; & les filles si laides, si laides, qu'on ne pouvait les voir sans mettre cœur sur carreau. L'aîné des

Digitized by Google

garçons était fait en zete, & n'avait qu'un grand œil au milieu du front; le second n'avait que deux pieds & demi de haut, & ressemblait à Polichinel; le troisieme était roux, begue, bicle, & sa bouche était fendue de haut en-bas en bec-de-lievre; le quatrieme était manchot, & avait une loupe grosse comme une citrouille sous l'oreille gauche.

Modele III.

Second conte bleu.

Chacune des filles ressemblait trait pour trait à un de ses freres; & s'il y avait quelque différence, c'est que les garçons étoient beaucoup moins laids que leurs sœurs. Ainsi l'avait permis la noble fée Ouroucoucou, qui avait ses raisons.

Mais si cette petite vieille & sa famille étaient laids, ils étaient riches, & si bons, si bons, que quand une fois on les connaissait, leur difformité s'en allait comme petit à petit, & on les aimait autant que s'ils avaient été beaux. Ils fesaient du bien dans tout le canton, & l'on n'entendait parler que de leur générosité.

Et voilà que les quatre garçons & les quatre filles de Grignotine, un jour en passant devant la maison rouge, virent par les fentes de la grande porte,

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

les quatre filles & les quatre garçons du bonhomme Brancabanda & de la bonne-femme Houffihoufla: les garçons jouaient à la paume dans la cour, pendant que leurs fœurs brodaient à l'ombre ſous un berceau de coudrette, & que leur mere trayait les vaches; car elle aimait mieux le faire, qu'à dire que ſes filles ſe gâtaſſent les mains: & les Grignotins trouverent les filles & les garçons de la maiſon rouge ſi belles & ſi beaux, qu'ils en devinrent amoureux & amoureuſes, au point qu'ils en perdirent le boire & le manger. Et ils ſe diſaient les uns aux autres: - Nous voilà bien chanceux, d'aimer les filles de la maiſon rouge, qui ſont ſi fieres qu'elles font mourir d'amour! - Mais les filles ne diſaient rien. Et tous huit ils maigriſſaient, ils maigriſſaient, que c'était pitié; ſi ce n'eſt celui & celle qui avaient des loupes; car elles groſſiſſaient, elles groſſiſſaient à vue d'œil; ce qui ne les embelliſſait pas.

Ça donna bien du chagrin à Grignotine, qui ne ſavait ce qu'ils avaient. Et tous les jours, tous les jours, elle s'en allait leur demandant: - Mes pauvres enfans, qu'avez-vous? - Mais ils ne répondaient rien; car ils étaient

Digitized by Google

tout honteux, étant si laids, d'avoir le mal d'amour. – Ah! c'est l'ogre de Vaucharme, disait la vieille, qui leur a jeté un sort! Si je le savais, j'irais à Courtenai, vers la noble fée Ouroucoucou ma commere, qui le leur ôterait. –

Modele III.

Second conte bleu.

Mais, à la fin, Grignotine les pressa tant, elle pleura tant, tant, que Caliborgnon, son ainé, qui avait bien quarante ans, répondit à sa mere en rougissant: – Ma chere maman, j'aime mademoiselle Hhûeip Brancabanda de Charmelieu. – (car ils avaient entendu les freres & les sœurs se nommer, en les regardant jouer.) Ratatinet, le second, qui avait trente-neuf ans, dit ensuite: – Et moi, ma chere maman, j'aime mademoiselle Hhûhhuip * Brancaban-

* Les Bourguignones, en fesant ce conte bleu à leurs enfans, pour les endormir, prononcent le premier nom comme le bruit d'un simple baiser; le second, comme d'un double baiser; & le quatrieme, comme d'un triple baiser fort appuyé. J'observerai encore qu'elles passent bien des faits, & qu'elles en racontent d'autres que la bienséance & l'urbanité des villes n'ont pas permis de conserver. *Je dois cette note à M. Dionis. Abeilard.*

Digitized by Google

Modele III.

da. - Et moi, mademoiſelle Bizibizibizi Brancabanda, - dit Becdelievre, le troiſieme, qui avait un an de moins.

Second conte bleu.

- J'aime mademoiſelle Hhouiphhouip Brancabanda, dit Loupinet, le quatrieme, qui n'avait que trente-ſept ans.

- Ce n'eſt que cela, mes enfans! répondit Grignotine; conſolez-vous; je vous ferai épouſer vos maitreſſes; & dès demain, je les demanderai pour vous en mariage. - Les quatre fils de Grignotine hocherent la tête, diſant en eux-mêmes: - Vous les demanderez; mais les obtiendrez-vous? -

- Ah ça! mes filles, dit enſuite la vieille, me direz-vous auſſi votre mal? - Caliborguette l'ainée, qui avait trente-ſix ans, ſe cacha le viſage avec une modeſtie qui l'aurait rendue fort aimable, ſi elle n'avait pas été ſi laide, & ſe mit à pleurer au lieu de répondre. - Et toi, Ratatinette, - dit la vieille à la ſeconde? Ratatinette, pour toute réponſe, ſe mit la tête dans ſon tablier en ſanglottant. - Tu me parleras donc, toi, Becdehaze, - dit Grignotine à la troiſieme? Becdehaze s'en alla ſe cacher. - Ce ſera donc toi, Loupinette, dit la mere à ſa plus jeune fille, âgée de trente-trois ans?..... Allons,

Digitized by Google

petite fille, je veux qu'on m'obéiſſe. - Mais Loupinette ſe mit à crier de toute ſa force; & ſa mere, voyant ſa loupe ſe gonfler prodigieuſement, elle fut obligée d'employer bien des careſſes pour l'appaiſer. *Modele III.* *Second conte bien.*

- Gage que c'eſt auſſi l'amour? - ſe mit à dire Grignotine. Et voyant que ſes filles ne répondaient rien, elle en demeura certaine. - Eſt-ce le ſeigneur des Vauxgermains? - Ce ſont des moines noirs, ma mere. Eſt-ce le ſeigneur des Boiſſabbés? - Ce ſont des moines, ma mere. - Eſt-ce le ſeigneur de Saintcyr? - Ce ſont des moines blancs, ma mere. - Eſt-ce le ſeigneur de Licheres? - Ce ſont des moines, ma mere. - C'eſt donc celui de Nitri? - Ce ſont des moines, ma mere. - C'eſt donc celui de Saci? - Ce ſont des chanoines, ma mere. - C'eſt donc celui d'Eſcerf? - Ce ſont des moines noirs & blancs, ma mere. - Gage que ce ſont les garçons de Charmelieu? - Les filles ne ſonnerent mot. - Nous y voilà donc!..... Prenez courage, mes filles; en demandant les ſœurs pour vos freres, je vous propoſerai pour les garçons de la maiſon rouge. Nommez-moi ſeulement chacune celui qui

Modele III.

Second conte bleu.

vous plaît davantage. - Auſſi-tôt Caliborgnette dit, - Sacripar : - Ratatinette, - Fandipouf: - Becdehaze, - Farôdor: - Loupinette, - Craquoman, - Cela vaut fait, dit la vieille, ou j'y perdrai mon nom de Grignotine. -

Dès le lendemain, Grignotine mit ſa belle robe de ſatin jaune & vert, avec ſa jupe couleur de feuilles-mortes, ſon chaperon d'écarlate, ſa coëffe de tafetas noir, ſes pendans de ſaphir, ſon collier de chryſopraſe, & ſes ſouliers de velours bleu à la poulaine, brodés en nacre de perles. On lui ſella ſon âne roux, & elle alla droit à la maiſon rouge, chez le bon-homme Brancabanda.

Elle y fut aſſez bien reçue, ſi ce n'eſt que les freres & les ſœurs ne pouvaient s'empêcher de rire un peu de ſa figure & de ſa parure: mais les ſœurs regardaient le nacre de ſes ſouliers, qu'elles trouvaient fort beau. Quand elle ſe fut repoſée, on lui demanda ce qu'elle ſouhaitait qu'on fît pour ſon ſervice. - Je ſuis, dit Grignotine, la dame de la Loge, & je viens vous propoſer quatre bons, jeunes & riches gentilshommes, pour ces quatre belles filles que vous avez là.

Digitized by Google

- On lui fit beaucoup de remercimens ; car on savait que la Loge étoit un bon & riche fief. - Ce n'est pas tout, continua-t-elle ; ces quatre gentilshommes ont pour sœurs quatre jeunes demoiselles les plus aimables de caractere & les plus vertueuses du canton : on vous rendra autant que vous donnerez, si vous voulez ? - Les remercimens redoublerent ; & les jeunes garçons se mirent à faire mille politesses à la vieille. On la fit dîner, & elle s'en revint bien joyeuse dire à ses enfans, que tout allait bien.

Modele III.

Second conte bleu.

Caliborgnon & Caliborgnette hocherent la tête ; car ni les freres ni les sœurs n'avaient de vanité. - Qu'est-ce que cela veut donc dire, leur fit Grignotine ? - Maman, répondit l'ainée, c'est que les fils & les filles de monsieur Brancabanda ne nous connaissent pas. - Comment, ils ne vous connaissent pas ! & vous aimez sans connaître ?... Mais il n'y a pas encore de mal. Demain vous irez rendre visite à vos maitresses, chacun avec un présent que je vous donnerai pour leur porter. En attendant, réjouissez-vous ; car la tristesse enlaidit la beauté, & la joie embellit la laideur même. - Et ils se

Modele III.

mirent à se réjouir : mais ils eurent beau faire, ils n'en furent pas plus beaux.

Second conte bleu.

Le lendemain, Grignotine fit mettre à ses fils leurs plus beaux habits, qu'elle conservait depuis plus de vingt ans, dans un beau coffre de bois de noyer, bien ciré ; car ils ne les mettaient qu'aux quatre grandes fêtes de l'année. Ils étaient de drap gris-de-fer, avec des boutons noirs, gros comme des œufs d'oie ; les bottes remontaient au-dessus du coude, & les paniers étaient si grands & si roides, qu'ils donnaient aux pauvres Grignotins l'air de coqs-dindes qui font la roue.

Quand ils furent habillés, leur mere leur dit : - Ah ça, mes fils, vous voilà beaux comme des anges : mais cela ne suffit pas. Voici les présens que j'ai destinés à vos maitresses. Toi, Caliborgnon, prends ce beau chien blanc : toi, Ratatinet, ce loup gris apprivoisé ; toi, Becdelievre, ce grand coq noir ; & toi, Loupinet, ce mouton rouge. Vous présenterez vos présens dès que vous aurez demandé les filles, & vous écouterez bien ce qu'on vous dira, pour me le rapporter,

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

ſans en manquer un mot. Et quoi qu'on diſe au premier qui parlera, les autres demanderont toujours leurs maitreſſes-.

Les quatre freres furent encouragés par ce diſcours de leur mere. Ils partirent enſemble, menant chacun en laiſſe leur préſent.

Et ils n'eurent pas fait un quart-de-lieue, qu'ils recontrerent ſur la petite colline du Puitſdebond *, quatre farauds, ſifflans, chaſſans, ſacrans, jurans, crians & feſant les foux : c'étaient les garçons de Charmelieu, Sacripar, Fandipouf, Farôdor & Croquoman, qui venaient voir Caliborgnette, Ratatinette, Becdehaze & Loupinette, leurs ſœurs. De tout loin que les quatre garçons de Charmelieu virent les quatre Grignotins, ils ſe mirent à rire, & à les montrer au doigt, en ſe moquant : ce qui rendit les pauvres Grignotins tout honteux. Mais quand ils furent près, Sacripar, tout hardi qu'il était, en eut ſi peur, qu'il leur jeta une pierre en ſe ſauvant. Fandipouf leur donna

* Tous les noms de hameaux cités dans ces deux contes, ſont vrais, & fixent le lieu de la ſcene dans un petit canton de la baſſe Bourgogne. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

un coup de canne ; Farôdor voulut les faire danſer, & jeta leurs chapeaux par terre, & Craquoman dit : - Nous ſommes bien bons de nous amuſer à ça ! Ce ſont des ſinges, & j'en ai vu de tout pareils au Congo, dans mon dernier voyage d'Allemagne.....

(- D'Allemagne ! dit Phylis en riant ; mais le Congo eſt en Afrique-).

- Ils ont là un beau chien ! dit Sacripar. - Un beau loup ! dit Fandipouf. - Un beau coq ! dit Farôdor ! - Un beau mouton ! dit Craquoman. - Il faut leur prendre ! il faut leur prendre ! s'écrierent les quatre freres, pour en faire préſent à nos maitreſſes. - Voyons. Je vais commencer, dit Sacripar. - Je veux le loup gris, dit Fandipouf. - Et moi le coq noir, dit Farôdor. - Et moi le mouton rouge, dit Craquoman. Mais à peine Sacripar eut-il mis la main ſur le chien blanc, qu'il en fut mordu juſqu'au ſang.

(- Bon ! dit Phylis, en ſautant de joie. Et les autres ?-)

- Le loup montra les dents à Fandipouf ; le coq ſe mit à ſauter aux yeux de Farôdor ; & le mouton ayant reculé vingt pas, il donna un ſi terible coup de tête à Craquoman, qu'il le jeta les quatre

quatre fers en l'air. Ce qui fit que les quatre Brancabandas s'en allerent en maugréant. *Modele III.*

Pendant ce tems-là, les pauvres Grignotins ramaſſaient leurs chapeaux, & s'enfuyaient le plus vîte qu'ils pouvaient, en regardant un peu derriere eux. Et le plus jeune cria aux quatre Brancabandas : -Meſſieurs, meſſieurs! prenez à droite; car ſur la gauche, paſſé la Croixpilate, il y a l'ogre de Vaucharme, qui mange le monde. -Vous êtes apparemment ſes fils, répondit Sacripar. -Il faut les écharper, dit Fandipouf. -Allons voir un peu cet ogre, interrompit Farôdor. -Je l'aſſommerai moi ſeul, s'écria Craquoman-. Et ils prirent à gauche, au lieu de prendre à droite. Mais bientôt ils eurent peur, & regagnerent le chemin que Loupinet leur avait enſeigné. *Second conte bleu.*

Cependant les quatre Grignotins continuerent leur route; & ſur le midi ils arriverent à Charmelieu, chez le bonhomme Brancabanda, qu'ils trouverent aſſis à l'ombre devant ſa porte.

De tout loin que le bonhomme les avait vus, il avait appellé ſa femme & ſes filles, en leur diſant : -Venez

Modele III,

Second conte bleu.

donc voir, venez donc voir de petits singes, avec quatre animaux, qui viennent tous seuls & sans conducteurs! Je voudrais bien savoir qui les fera danser -? Et Houssihoussa était bien vîte accourue avec ses filles.

Et pendant que la famille Brancabanda était à regarder, les Grignotins arriverent. Mais quand les quatre belles les eurent vus de près, elles en eurent si peur, qu'elles s'enfuirent dans leurs chambres.

-Monsieur & madame, dit l'aîné, n'est-ce pas ici la maison rouge de Charmelieu, & n'êtes-vous pas monsieur Brancabanda, & madame Houssihoussa? -Oui, répondit en riant le pere des quatre belles. -Et moi, monsieur & madame, je me nomme Caliborgnon, à vous servir : madame Grignotine, ma mere, qui est venue hier, m'envoie ici, pour avoir l'honneur de vous saluer, & pour vous demander en mariage mademoiselle Hhûeip, votre fille aînée. -Vous n'y pensez pas, dit Brancabanda, vous lui avez fait peur! - Je sais, monsieur, répondit Caliborgnon, que je ne suis pas beau : mais informez-vous de moi & de mes freres dans notre canton; je

ne crois pas qu'on vous en dise du mal. D'ailleurs ma mere m'a donné ce beau chien blanc pour vous en faire présent. *Modele III.*

-Qu'il garde son chien, répondit Houssihoussa; je ne veux pas donner ma fille.. Caliborgnon voulut insister: mais la mere des quatre belles se mit dans une furieuse colere. -J'aimerais mieux avoir ton chien pour gendre que toi, lui dit-elle avec mépris. Aussi-tôt Caliborgnon se mit à pleurer, & n'en fut pas plus beau. *Second conte bleu.*

Après lui se présenta Ratatinet: -Monsieur & madame, dit-il, je me nomme Ratatinet; ma mere m'a permis de vous demander en mariage la belle Hhûhhuip, votre seconde fille, & de vous offrir en présent ce loup gris apprivoisé. Je ne saurais l'accepter, dit Brancabanda. -Qu'il garde son loup, s'écria la mere; tout loup qu'il est, j'aimerais mieux lui donner ma fille, qu'à ce maladrin-là-. Ratatinet se retira aussi-tôt en arriere, le cœur gonflé, en disant: -Informez-vous de moi, madame, & vous verrez ce qu'on vous en dira-.

Dès qu'il eut achevé de parler, on vit s'avancer Becdelievre, d'un air timide. -Monsieur & madame, je me

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

nomme Becdelievre, le troisieme des fils de Grignotine, qui vous a parlé hier ; & je viens vous demander en mariage la belle Bizibizibizi, votre troisieme fille ; vous priant d'accepter ce beau coq noir, que ma mere m'a chargé de vous présenter. -Nous avons assez de coqs pour nos poules, beau museau, dit Houssihoussa ; j'aimerais mieux donner ma fille en mariage à ton coq qu'à toi. Aussi-tôt Becdelievre se retira la larme à l'œil, en disant : Hélas ! je n'ai jamais dit de duretés à personne, & voilà que j'en reçois de bien cruelles-!

Enfin Loupinet se présenta, avec son mouton rouge : mais Houssihoussa ne lui donna pas le tems de s'expliquer. -Que veut donc ce malôtru, s'écria-t-elle ? Ton mouton rouge, à cause de sa rareté, vaut cent fois mieux que toi-. Pendant qu'elle disait cela, Loupinet répétait toujours comme ses freres : -Je me nomme Loupinet, le plus jeune des fils de Grignotine, & je viens vous demander en mariage la belle Hhouiphoup, votre quatrieme fille. -J'aimerais mieux la donner à ton mouton-, répondit encore Houssihoussa ; & le pauvre Lou-

Digitized by Google

pinet se retira en soupirant.

Modele III.

Les quatre freres ainsi refusés, s'en retournerent tout honteux, sans qu'on leur eût seulement offert à boire un coup. Et quand ils furent à la bivoie * de la Croixpilate, où ils avaient rencontré le matin les freres Brancabanda, ils étaient si affligés, qu'ils prirent, sans s'en appercevoir, le chemin qui mene en Vaucharme, chez l'ogre Carnicroquain, qui mangeait le monde. Ils marcherent long-tems sans rien dire. A la fin, ils connurent qu'ils s'étaient égarés, & qu'ils étaient dans la vallée de Vaucharme : mais quand ils s'en aviserent, il était trop tard. Et ils virent dans un champ une bonne femme, qui épanchait du fumier. - Où allez-vous, mes enfans? - A la Loge, bonne mere. - Hélas ! nenni : c'est chez l'ogre de Vaucharme. Sauvez-vous vitement, qu'il ne vous voie ; car il vous mangerait. - Il ne vous mange donc pas, vous, bonne mere? - Non, mes enfans ; je suis trop vieille & trop dure. Sauvez-vous ; car s'il vous avait vous, il vous attirerait avec son souffle, comme le serpent attire les oisil-

Second conte bleu.

* Chemin qui se partage en deux.

Modele III.

Second conte bleu.

lons-. Et les quatre Grignotins se voulurent sauver : mais ils étaient si las & si faibles, qu'ils ne pouvaient courir ; si bien que l'ogre les apperçut, & qu'il les attira avec son souffle.

-Entrez, entrez, leur cria-t-il en ogrois, qui est un langage fort dur, plus dur que le haut allemand : voilà un petit graffouillet, ajouta-t-il en touchant la loupe de Loupinet, qui me fera un bon repas.... Qui êtes-vous ? car j'aime savoir ce que je mange. -Hélas ! nous sommes les quatre garçons de la Loge, fils de la bonne dame Grignotine. Les fils?..... dit l'ogre en pâlissant. -De la bonne dame Grignotine, ô le plus aimable des ogres! -Vous êtes les fils!.... Entrez, messieurs, entrez! soyez les bien-venus. -Hélas ! dit Caliborgnon, mangez-nous tout de suite, si vous voulez; car nous sommes si malheureux, qu'un peu de malheur de plus n'y fera rien. -Bon ! dit l'ogre en riant, à se fendre la bouche par-delà les oreilles ; vous êtes les premiers qui m'ayez engagé à les manger ; si ce n'est pourtant un Anglais, qui vint ici tout exprès de son pays, pour me prier de lui donner sépulture dans mon estomac. Il fut très-content ; car je

Digitized by Google

l'expédiai en un seul repas, qu'il n'en resta pas gros comme une lentille. Cependant, quant à vous, je ne vous rendrai pas le même service, & je ne suis pas tous les jours d'humeur à obliger. Mettez-vous là, avec vos bêtes; je vais vous donner du lait, du beurre & du fromage. J'ai bien d'autres mets, entr'autres une cuisse très-tendre d'une.... - Ah Dieu! s'écria Ratatinet, n'achevez pas; vous nous feriez mourir; & si vous ne voulez pas nous manger, laissez-nous vivre. - Soit, dit l'ogre; chacun a son goût, & je ne condamne celui de personne; mais je veux que vous mangiez ce que je vous vais servir; sans quoi je mettrai devant vous.... - Nous mangerons, nous mangerons, bel ogre, dit bien vîte Becdelievre. Ils mangerent du fromage & du beurre, & ils burent du très-bon lait de louve & de laye; ce qui les fortifia beaucoup. Ils sentirent même, après ce repas, qu'ils auraient bien mangé un peu de chair; mais leur bonne éducation combattit cette inclination carnaciere.

Modele III.

Second conte bleu.

Quand ils furent bien rafraîchis & bien reposés, Carnicroquain leur dit qu'ils pouvaient partir. Ils en brûlaient d'envie: car le lait de louve, en leur

Digitized by Google

Modele III.

donnant l'envie de manger, leur avait ôté celle de l'être: les voilà donc qui se levent, prenant chacun en laisse leurs animaux.

Second conte bleu.

Et ils n'étaient pas encore sortis de la cour de l'ogre, qu'ils entendirent des voix qui chantaient, d'autres qui criaient, & comme la voix de leur mere qui se lamentait. Ils resterent immobiles comme des termes. Carnicroquain se mit à rire de toute sa force, en disant: - Ah! la bonne aubaine, ah, la bonne aubaine!.... Mais cachez-vous tous quatre: je veux que ces drôles là se prennent à mon trébuchet-. Et il les cacha dans sa tuerie, où il n'y avait qu'une petite lucarne.

Et dès qu'ils furent cachés, ils virent arriver les quatre Brancabandas, menant Grignotine sur son âne, la tête tournée du côté de la queue, & fesant marcher autour d'elle ses quatre filles tout échevelées. A ce spectacle, les quatre Grignotins penserent mourir de douleur.

- Ah! vieille sorciere, disait Sacripar, tu viens chez nous, pour te moquer de mon pere, de ma mere, de mes sœurs & de nous-! Fandipouf disait: - nous avons rencontré tes magots: ah! si nous les avions connus! mais

Digitized by Google

nous les retrouverons peut-être chez nous, ou bien en route. - La belle famille ! disait Farôdor : & ça voulait s'allier à nous-! Pour Craquoman, il ne promettait rien moins que d'exterminer tous les Grignotins de l'univers, fussent-ils cent mille. *Modele III.* *Second conte bien.*

- Mes enfans, leur répondait Grignotine, vous avez tort de me mal traiter ; & plus tort encore d'en agir si brutalement avec de jeunes personnes honnêtes comme sont mes filles : la fortune change quelquefois, au moment où l'on s'y attend le moins, & l'on est obligé d'adorer ce qu'on a méprisé. - Au nom de l'humanité, disait Becdehaze, respectez ma mere, notre sexe, & vous-mêmes-! Farôdor lui répondit en lui crachant au milieu du visage. Becdehaze s'essuya, & lui dit avec douceur : - Peut-on agir avec tant de fureur contre soi-même ? O Farôdor ! est-ce là le prix des sentimens que j'ai pour vous-?

Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas, mon ami ? - Non, ma chere Phylis ; tu le sais bien. - Cela m'aurait fait trop de peine, & je suis bien-aise que ça ne soit pas vrai : mais je vois bien ce que ça veut dire.

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

Les quatre Grignotins pleuraient, (continua Dionis) & n'osaient remuer. - Oh, les indignes! s'écria Carnicroquain: je ne suis pas des plus tendres, & si je me sens touché de compassion presqu'autant que saisi de fureur. Vous allez voir beau jeu. -

Cependant les quatre freres disaient: - Voyons un peu ce qu'il y a dans ce château, & si les filles y sont belles. - Carnicroquain, qui entendit cela, en fit paraître quatre de sa provision, blanches comme lis, & qui devaient être croquées le lendemain, dans un grand régal qu'il comptait donner à Brisecrâne, à Massacrotin & à Casséchine, ses amis. Dès que les quatre freres apperçurent ces quatre beautés, ils accoururent, pour forcer la porte du château. Carnicroquain l'avait entr'ouverte: il la retenait seulement avec son dos. Les quatre freres se mirent en devoir de l'enfoncer, sans pas plus y réussir que si c'eût été une muraille. Et Carnicroquain contrefaisant la voix d'un vieilliard cassé, leur cria: - Mes yenfans! que vouillez-vous! Je chuis un pauvre vieillard, qui éleve ici dans la soillitude mes pequites filles, pour les prégerver des vauriens; passez, passez; & ne vegnez pas chagrig-

ner ma pauvre vieilleſſe. -Ouvre, vieux ſinge, lui cria Farôdor. Ouvre donc vîte-! répétait Sacripar. -Nous allons un peu divertir tes filles-! diſait Fandipouf. - Nous en avons ici une fort jolie, avec laquelle nous t'alons marier-! lui cria Craqueman. - Vous le vouillez donc abſoilhument-? leur répondit Carnicroquain. -Tu devrais déjà avoir fait-! repartit Fandipouf. -Il faut vous ſaquiffaire-. En même tems il lâcha la porte, & ſe mit de côté. Les quatre freres ſe précipiterent à la fois. -Miſérables-! s'écria Carnicroquain, d'une voix de tonnerre. Les quatre freres voyant un grand homme de plus de douze pieds de haut, tomberent à la renverſe, ſaiſis de frayeur. Carnicroquain les prit tous quatre, les lia comme une botte d'aſperges, & les porta à ſa cuiſine, où il les mit ſur une planche. Puis revenant à Grignotine & à ſes filles, il les fit entrer, leur préſenta du lait, du beurre & du fromage, & fit venir auprès d'elles Caliborgnon, Ratatinet, Becdelievre & Loupinet; ce qui fit encore plus de plaiſir à Grignotine & à ſes filles.

Mode II.

Second conte bleu.

- Quelle vengeance voulez-vous, dit Carnicroquain? - Hélas, répondit

Modele III.

Second conte bleu.

Grignotine, aucune. Lâchez-les, & qu'ils s'en aillent. - Non-pas! sur la mâchoire de mon pere le grand Broye-les-os-, reprit Carnicroquain. En même-tems il alla prendre les quatre freres Brancabandas, les Délia, & leur montrant son *tomahawk*. * - Tout-à-l'heure affommés & mangés, ou adorez ces jeunes beautés, & dites-leur des douceurs dont elles soient contentes & moi aussi.

Tout tremblans de frayeur, les quatre freres se jeterent à genoux, Sacripar devant Caliborgnette, Fandipouf devant Ratatinette, Farôdor devant Becdehaze, Craquoman devant Loupinette, & ils se mirent à leur demander pardon. - Belle Caliborgnette, Ratatinette, Becdehaze, Loupinette, dirent-ils tous ensemble, pardonnez-nous notre folie! Comment avions-nous été assez aveugles pour ne pas voir que vous êtes adorables. Quels yeux, quelle bouche, quelles dents! quel nez! quelle taille! quelle..... - Voilà assez de détails-, interrompit Grignotine en riant. Les quatre amans continuerent: - Recevez mon hommage : oui, je vous

* Mot sauvage, qui signifie *casse-tête*.

Digitized by Google

adore, je mets ma gloire & mon bonheur à vous obtenir pour femme, & je vous promets d'obliger mon pere & ma mere à donner mes sœurs à messieurs vos freres. Quelle alliance, & comme elle excitera l'étonnement ! - Ce n'est pas tout, dit l'ogre; allons, messieurs, à quatre pattes, que ces dames vous montent sur le dos, & reportez-moi-les chez elles-. Ils obéirent bien vîte, car ils auraient déjà voulu être dehors de chez le terrible fils du grand Broyelefos.

Modele III.

Second conte bleu.

- Vous me comblez de faveurs, dit Grignotine à Carnicroquain : mais j'ai pourtant encore une grace à vous demander. C'est de cesser de manger le monde, & de me donner ces quatre filles nues que j'ai vues dans votre cuisine.

(- Ah, tant mieux, s'écria Phylis : la bonne petite Grignotine, qu'elle tienne bon ! -)

-L'ogre, poursuivit Dionis en riant, trembla de tout son corps à cette demande. -Madame, dit-il à Grignotine, je croyais en avoir assez fait pour mériter votre bienveillance, & vous voulez m'ôter mon plus beau privilege ! - C'est qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu, lui répondit Grignotine, &

Modele III.

Second conte bleu.

je veux vous la faire aimer : essayez-en. - Je suis forcé de me soumettre à la vôtre, lui dit-il tout bas ; car j'ai bien vu tout de suite que vous étiez l'amie de la noble fée de Courtenai, la grande Ouroucoucou. Ordonnez : mais comment régalerai-je demain mes trois amis ? - Je m'en vais vous le dire.... Mes fils, que vous a-t-on répondu, quand vous avez demandé vos maîtresses ? car tout dépend de là ? - Houssihoussa m'a répondu qu'elle aimerait mieux mon chien blanc pour gendre, que moi, dit Caliborgnon. - Elle l'aura. - Mon loup gris que moi, dit Ratatinet. - Elle l'aura. - Mon coq noir que moi, dit Becdelievre. - Elle l'aura. - Mon mouton rouge que moi, dit Loupinet. - Elle l'aura, disait toujours Grignotine.... Tenez, Carnicroquain, vous voyez bien ces quatre animaux, que j'avais donnés ce matin à mes fils, pour en faire présent à Brancabanda & à Houssihoussa ; je vous les abandonne ; tuez-les, ôtez-en proprement la peau, que vous me rendrez : vous donnerez le chien blanc à Brisecrâne, le loup gris à Massacrotin, le mouton rouge à Cassechine, & vous aurez le coq noir. Désormais, ne mangez plus de chair

humaine, & nous ſerons amis. L'âpre vertu, vous venez de le voir, me donne aſſez peu de pouvoir ſur les hommes; mais elle ſoumet à la noble fée Ouroucoucou les êtres de votre eſpece, & toute la nature..... - Je ne le ſais que trop! & tous quatre, mes trois confreres & moi, nous obéirons à la grande Ouroucoucou... Hélas, nous étions les derniers des ogres, voilà donc notre regne fini!... Avec quoi les nourrices feront-elles peur aux enfans? - Il y a encore aſſez d'autres ſottiſes, répondit Grignotine. *Modele III.* *Second conte bleu.*

Carnicroquain, forcé d'obéir au pouvoir ſecret de la noble fée, prit d'abord le chien blanc pour le tuer; mais l'ayant regardé, il dit en bougonnant, car il n'était pas dupe, - c'eſt dommage! - Il prit enſuite le loup gris, le coq noir, & le mouton rouge, en diſant toujours, - c'eſt dommage!.... Il paraît que moi & mes amis, nous ferons demain un triſte régal! - Otez-leur donc la peau, lui dit Grignotine. Et l'ogre ſe mit à les écorcher, même le coq, avec une adreſſe infinie; car c'eſt en quoi excellent les ogres. Mais, ô prodige! les peaux écorchées ſe tinrent debout ſur leurs pattes, & continuerent à mar-

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

cher ; car ces animaux n'avaient que l'écorce comme nos petits maîtres, & une apparence de sentiment, qu'ils tenaient d'un pouvoir étranger. Et Carnicroquain, à son grand regret, ne trouva dans le chien, au lieu de chair, qu'un sac de froment ; dans le loup, qu'un sac de châtaignes ; dans le coq, qu'un sac plein d'orge, & dans le mouton rouge, qu'une botte d'asperges, trois bottes de navets, six choux, deux litrons de feves, & un cent de pommes de reinette. - Avec cela, vous ne mourrez pas de faim, ni vous ni vos amis, dit Grignotine en riant. Et elle prit les quatre peaux.

Dès qu'elle les eut, elle donna la peau du chien blanc à Caliborgnon, celle du loup gris à Loupinet, celle du coq noir à Ratatinet, celle du mouton rouge à Becdelievre : & le premier devint un beau blondin ; le second un beau châtain ; le troisieme un beau brun ; le quatrieme un beau rousseau, dont la tête ressemblait à un rubis.

Et aussi-tôt que les Grignotins furent devenus beaux, la fée Ourououcou, qui ne voulait pas que leur laideur fût perdue, la donna aux quatre garçons de Charmelieu : si bien que Sacripar

devint Caliborgnon ; Fandipouf Becdelievre ; Farôdor Ratatinet ; Craquoman Loupinet. *Modele III.*

Mais les quatre Brancabandas ne furent pas plus tôt devenus laids, que les quatre Grignotines devinrent, Caliborgnette, une belle blonde ; Loupinette, une belle fille à chevelure cendrée ; Ratatinette, une belle brune ; Becdehaze, une rouſſe charmante, dont la tête était comme un eſcarboucle, & qui ſentait ſi bon, ſi bon, qu'on aurait dit qu'elle avait ſur elle toute l'eau des carmes. * *Second conte bleu.*

Et dès que les quatre Grignotines furent devenues belles, la fée Ouroucoucou, qui ne voulait pas que leur laideur fût perdue, l'envoya aux quatre filles de Charmelieu. L'ainée qui était à ſa toilette, devint laide la premiere : & comme les miroirs n'étaient pas encore inventés, elles ſe miraient ſur leur repaſſoir d'airain : ** - mon

* Les Bourguignones diſent " qu'elle avait „ broyé dans ſes mains du roſier muſqué.

** Sorte de grand trépied, qui porte une feuille de laiton bien polie, dont les femmes ſe ſervaient pour repaſſer leur linge de coups, avant l'invention des fers à poignée. On en voit encore dans notre province. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Modele III.

dieu ! ma sœur, dit-elle à sa cadette, je crois que j'ai un éblouissement ? regarde donc mon visage. -Ah mon dieu, que tu es laide ! - Ah dieu, tu fais peur ! dit la troisieme. - Tu fais horreur ! dit la plus jeune. - Et vous donc ? reprit l'ainée. Toutes trois se regarderent : elles frotterent le repassoir ; mais plus elles le frottaient, & plus elles se trouvaient affreuses. Elles appellerent leur mere, qui étant accourue, voulut les chasser à coups de quenouille, en leur disant : - Allez-vous-en, guenons ; vous seriez capables de faire peur à mes filles ! Mais les quatre filles s'étant mises à pleurer & à parler, leur mere les reconnut à la voix. On lui conta comme ce malheur venait d'arriver ; & dès que Houssihoussa eut tout entendu, elle se mit à se récrier, à s'arracher les cheveux, & à se cogner la tête contre les murailles, en disant : — hélas, hélas, que je suis malheureuse, que vont dire leurs freres, quand ils seront tantôt de retour !... C'est peut-être cette maudite vieille satanée d'hier, qui en est la cause, car elle avait l'air d'une sorciere. —

Second conte bleu.

Pendant ce tems-là, Grignotine, elle, bien contente, s'en retournait à la Loge, avec ses fils, ses filles, & les

Digitized by Google

quatre Brancabandas, qui étaient tout penauts, emmenant avec elle les quatre jeunes filles que l'ogre devait manger, cinq ou six autres qu'il engraiſſait, avec bien deux ou trois douzaines de petits garçons déſobéiſſans, qu'il avait trouvés feſant la futaine: * & depuis ce tems-là, il n'y a plus d'ogres ni d'ogreſſes, car les quatre derniers n'étaient pas mariés. Tout le monde arriva le ſoir à la Loge, où Grignotine fit bonne chere à ſes gendres; car quoiqu'ils fuſſent devenus laids, ſes filles étaient ſi bonnes & ſi douces, qu'elles ne les en aimerent pas moins. Si bien qu'ils reſterent volontiers avec elle, ſans pouvoir être reconnus de perſonne.

Modele III.

Second conte bleu.

Mais le pauvre Brancabanda & la bonne Houſſihouſſa ne les voyant pas arriver le ſoir, ils furent bien inquiets & bien chagrins. — Un malheur ne va jamais ſeul, dit le bon-homme: voilà nos filles enlaidies; nos garçons auront été mangés par l'ogre de Vaucharme. Le lendemain ils furent encore plus chagrins, & le ſur-lendemain ils ſe lamenterent: car le bruit courait, plus de dix lieues à la ronde, que les quatre

* Ou l'école buiſſonniere.

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

garçons de Charmelieu avaient été mangés des ogres, à cause de leurs bravades: ce qui fit que tout le monde eut une si grande frayeur, qu'on déserta Puitsdebond, la Croixpilate, les Vaugermains, Saintcyr, Licheres, Nitri, Saci, & tous les autres pays d'alentour, jusqu'à Aigremont, & on ne voyait plus ni on ne rencontrait plus personne dans tout le canton. - Hélas, hélas, disait Houssihoussa, où nous sauverons-nous, à présent que nos filles sont des horreurs de nature! Personne ne nous voudra seulement pour servantes! S'il se trouvait donc à présent un pauvre vacher qui en voulût épouser une, & qui nous aidât à faire valoir notre bien pour vivre! Mais elle avait beau se plaindre, il n'y avait personne qui voulût ou qui osât venir à Charmelieu, ni aux environs.

Et quand on eut besoin d'habits & de souliers, il fallut bien aller à la ville de Chablis, pour en acheter. Et voilà qu'un beau matin Houssihoussa monta sur son âne, & s'en alla avec ses quatre filles, qui étaient bien honteuses. Elles avaient rabattu leurs coëffes, & mis un tablier en mantille sur leurs épaules, comme les Bohémiennes, pour se ca-

Digitized by Google

cher: mais on les reconnut à leurs voix, & tout un chacun les regardait. Et les femmes se mirent à rire; car on savait la réponse que leur pere & leur mere avaient faite aux Grignotins; & tantôt l'une, tantôt l'autre, elles leur disaient: -Ta mere te mariera-t-elle bientôt avec un chien blanc, Hhûeip? Ma foi, c'est tout ce que tu vaux à présent! - Avec un loup gris, Hhuhhuip? - Avec un coq noir, Bizibizibizi? - Avec un mouton rouge, Houiphhouip? Et quant aux garçons, ils allaient derriere elles, ils leur tiraient la langue, en fesant toutes sortes de singeries, & ils en agissaient fort mal. Ce que voyant la pauvre Houssihoussa, elle en eut le cœur si navré, qu'elle se promit bien de ne plus retourner à la ville, dût-elle aller toute nue & marcher sans souliers.

Modele III.

Second conte bleu.

Quand elle fut revenue à Charmelieu, elle conta tout cela à son mari. - Hélas! hélas! disait-elle, tout le monde se moque de nous, au lieu de plaindre notre malheur. - Et son homme se cacha le visage dans ses deux mains, sans répondre, tant la honte & le chagrin l'oppressaient; & les filles se mirent à pleurer. Ce fut pour le coup que Brancabanda & sa femme se re-

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

pentirent bien de leur orgueil, qui faisait que personne ne les plaignait, & que tout le monde était bien aise de leur malheur. - Ah ! disait le bonhomme, si j'avais seulement à présent Bouffelabale, notre gros butor de porcher, que j'ai renvoyé parce qu'il était trop gauche, je lui donnerais bien en mariage Hhûeip, notre fille ainée, qui est en âge, & qui a besoin d'un homme. -

(- Mais mon ami, interrompit Phylis; les hommes sont donc bien nécessaires aux femmes, qu'Hhûeip en avait besoin ? - Oui, ma chere Phylis; ils ne peuvent être heureux les uns sans les autres : vois ton papa & ta maman. - C'est vrai : mais..... - Il ne faut plus m'interrompre; tu me feras des questions, quand le conte sera fini. - Eh bien, conte, mon ami; je t'écoute.)

- Je disais que le bonhomme Brancabanda se repentait bien de sa vanité, & de celle de sa femme, qui leur avait fait refuser leurs filles à d'honnêtes gens, & mal élever leurs garçons. Et pour augmenter sa peine, ses filles, désolées de leur laideur, pleuroient tous les jours; sa femme le querellait, quoi-

Digitized by Google

qu'elle fût la plus coupable, & elle le fesait endêver. Aussi désertait-il la maison dès le matin, comme font les hommes qui ont de méchantes femmes, pour ne rentrer que le soir : mais comme il n'y avait point de cabaret, pour y passer son chagrin, il allait travailler, & il disait en travaillant : - Hélas ! hélas ! n'ai-je donc nourri quatre fils, les plus beaux hommes du canton, que pour la cuisine des ogres ! Hélas ! hélas ! n'avais-je donc quatre filles, belles comme le jour, adroites comme les fées, que pour qu'une satanée vieille les ensorcelât & les enlaidît !..... A moins que ce ne soit la fée Ouroucoucou ; car je me souviens qu'un jour ma femme passa devant elle, sans lui faire la révérence ; & ces dames-là sont fort susceptibles ! Si je le savais, j'irais à sa tour de la vallée de la Fae *, qui est si sombre, qu'à peine y voit-on clair en plein jour, & je lui crierais merci..... Hélas !

Modele 111.

Second conte bleu.

* *Fae* est là par corruption ; c'est la vallée de la fée : elle est couverte de bois. On voit encore les ruines de la Tour, sur le penchant de la colline, à peu de distance du chemin de Saintcyr à Iranci. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Modele III.

Second conte bleu.

hélas! que je ſuis donc malheureux! & encore, ma femme me fait-elle endèver!... - Et le bonhomme travaillait en pleurant, ſans recevoir de conſolation de perſonne : car ſon meilleur tems était encore celui-là.

Or Grignotine ne tarda pas à ſavoir combien le pauvre Brancabanda était à plaindre : elle en fut ſi touchée, qu'elle en dit quelques paroles à la fée Ouroucoucou. Et la noble fée s'en fut inviſiblement à Charmelieu : ſi bien qu'elle connut par elle-même qu'il n'y avait plus d'orgueil, ſur-tout dans les filles, qui ſupportaient leur malheur avec patience, & conſolaient même leurs pere & mere, en leur diſant : - nous ſommes laides; mais dans cinquante ans ne l'aurions-nous pas été? La beauté paſſe, & le bon cœur reſte..... - Ce qui fit tant de plaiſir à la noble fée, qu'elle réſolut de les ſoulager.

Un jour donc que le bonhomme Brancabanda était ſeul dans ſon jardin, qui n'était fermé que d'une haie-vive, occupé à planter des choux, rêvant à ſes pauvres filles, ſi laides qu'elles feſaient peur, & comment il ferait pour les marier, ce qui le rendait encore plus chagrin que de coutume; voilà qu'un beau

beau chien blanc sauta par-dessus la haie, & s'en vint le caresser. Le bonhomme Brancabanda eut bien peur. Mais le chien blanc se mit à gambader; il virait la queue, se tenait droit sur ses pattes de derriere, mettait celles de devant sur les épaules du bonhomme, & l'embrassait de tout son cœur. Brancabanda, un peu rassuré par ces gentillesses, lui dit: - beau chien, que voulez-vous? -

Modele III.

Second conte bleu.

Le chien, sans lui répondre, quoiqu'il sût très-bien parler, alla dans la maison, où il fit encore bien plus peur aux quatre filles & à leur mere. Mais il les caressa tant, qu'il les eut bientôt enhardies à lui passer la main sur le dos, & à le flatter. * Lorsque le chien blanc les vit apprivoisées, il se dressa sur ses pattes de derriere, mit une de celles de devant dans la main de la calíborgnesse Hhûeip, l'ainée des quatre

* Il paraît que ce conte est la source où madame de Villeneuve a puisé celui de *la Belle & la Bête*, dont M. de Marmontel a tiré un si heureux parti, pour nous donner *Zémire & Azor*. Peut-être même M. de Voltaire en a-t-il profité pour le dénouement d'un de ses plus agréables ouvrages. *L'éditeur.*

Modele III.

sœurs, & la conduisit à son pere, qui était resté dans le jardin, & qui ne savait trop ce que le chien blanc était devenu.

Second conte bleu.

Le bonhomme fut très-surpris de voir monsieur le chien blanc qui lui amenait sa fille par la main comme une épousée. - Beau chien, que faites-vous? - Le chien blanc, moitié japant, moitié parlant, lui répondit: - bonhomme, je veux en mariage la belle Hhûeip, votre fille ainée. -- Belle! dit le bonhomme en hochant la tête, il ne faut pas disputer des goûts. Mais, beau chien, cela ne se peut pas: car vous êtes bête, & je suis homme. - Bon homme, les qualités n'y font rien; qu'importe, si je rends votre fille heureuse? or vous en aurez la preuve la premiere fois que vous viendrez nous voir dans notre ménage à la ville de Cynopolis, ou Chienville, dont je suis marquis & souverain; car je descends du chien-dieu Anubis. Consentez donc. - Beau chien, vous pouvez être entre les chiens un gentilhomme fort respectable; mais enfin vous n'êtes pas de notre espece; je ne saurais. - Eh bien, voyez-moi donc partir. - En même

Digitized by Google

tems, il prit la fille dans sa gueule.....

Me pardonnerez-vous, mademoiselle de m'être arrêté à ces contes, que Dionis fesait à une enfant? En tout cas, je prie l'aimable Touton de faire ma paix.

LETTRE XXXVII.

Réponse.

8 septembre.

ENTIEREMENT pardonné, monsieur, de maman & de ma tante; je ne vous écris que ces deux mots, parce qu'on ne me permet pas d'en écrire davantage....

Quelque chose chiffonne un peu Touton; nous vous dirons cela, quand votre histoire sera finie. Je vous salue, monsieur.

Modele III.

LETTRE XXXVIII.

A HÉLOÏSE.

21 septembre.

DIONIS en était là de son conte à dormir debout *, lorsqu'il s'arrêta. - Il la prit dans sa gueule, mon ami, lui dit Phylis ! - Paix ! on descend. - Ah, tant pis ! que ne jouent-ils encore ! Le jeune homme fut plus fâché de cette interruption que Phylis elle-même ; car il avait à conter, le plus grand plaisir du monde. Phylis, une main sur la sienne, les yeux fixés sur les siens, respirant à peine, de peur d'échapper quelque chose, laissait paraître sur son visage, tour-à-tour, la crainte, l'indignation, l'espérance, l'attendrissement : quelquefois on voyait un léger sourire, produit par la réflexion, ce n'est qu'un conte : ainsi

* Nous n'entendons pas donner comme un modele à suivre de faire de ces sortes de contes : captiver l'attention, gagner l'amitié, se faire rechercher, voilà le point essentiel ; la maniere est assez indifférente. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Dionis prenait un plaiſir infini, parce qu'il voyait qu'il en donnait beaucoup. On ſait les raiſons qu'il avait pour éviter d'être ſurpris dans un tête-à-tête avec Phylis ; il rentra bien vite ; & pour ne pas chagriner mademoiſelle Laurens une ſeconde fois, il eſquiva le bras de madame Deſroches, en ſe feſant prendre par une triſaïeule que tout le monde abandonnait. Il en fut récompenſé à ſon retour ; Phylis fut charmante toute la ſoirée, & ſe livra aux petites études qu'ils feſaient enſemble, avec une ardeur incroyable. *Modele III.*

J'ai dit un mot de l'éducation très-ſoignée qu'avait reçue Dionis. Il avait plus qu'une teinture de toutes les hautes ſciences ; il poſſédait la muſique en perfection, jouait de pluſieurs inſtrumens à corde, & ſupérieurement de la flûte. C'était avec ce délicieux inſtrument, que de ſa fenêtre, il entretenait encore Phylis le ſoir, après qu'elle était retirée dans ſa chambre. Il ne ménageait rien dans ce doux langage, & il ſe dédommageait en s'en ſervant, de toute la contrainte qu'il était obligé de s'impoſer, en parlant la langue ordinaire. Ses tendres modulations diſaient & répétaient à l'infini :

Digitized by Google

Modele III.

– Phylis, belle Phylis, je vous adore! je vous adore! aimerez-vous? – Il écrivait bien; il savait, outre les deux langues du college, l'italien, l'espagnol, l'allemand & l'anglais : il avait étudié l'histoire, & lisait tous les jours des ouvrages de physique. Lorsque mademoiselle Laurens eut atteint douze ans, il avait été question de lui donner des maîtres. Dionis, depuis long-tems, faisait enforte qu'elle n'en eût pas besoin. Sans qu'on s'en fût presqu'apperçu, il lui avait donné les principes de la musique; elle écrivait d'après ses exemples, & s'appliquait si bien, qu'elle eut une très-belle écriture; l'arithmétique lui était si familière, qu'elle se trouvait en état de faire les comptes les plus compliqués : mais tout cela, hors l'écriture, était secret. Lorsqu'on parla de maîtres, Dionis demanda qu'on examinât les progrès de Phylis, & la préférence, s'il la méritait.

On fut agréablement surpris, quoique la jeune personne ne montrât pas tout ce qu'elle savait : on loua le maître, qui eut lieu d'être content des caresses qu'on lui fit, & on donna plus de tems pour les leçons : ce fut là, sans doute, la récompense la plus flat-

Digitized by Google

teuſe : car, dans les principes de Dionis, c'était en donner plus à ſon bonheur, qu'il mettait tout entier à inſtruire ſa jeune maîtreſſe, & à ſe former une compagne vertueuſe autant qu'éclairée. *Modele III.*

Phylis, moins gênée pour prendre ſes leçons de muſique, ne tarda pas à chanter avec toutes les fineſſes de l'art. Son jeune maître lui avait appris l'italien, & elle chantait ſouvent dans cette langue. Dionis avait ſes inſtrumens dans une grande caiſſe : il ſut choiſir ſi adroitement le tems de l'abſence ou des occupations de monſieur & madame Laurens, qu'il montra à ſon éleve à pincer de la harpe, & à jouer de la vielle à leur inſu. Lorſqu'elle ſut faire uſage de ces deux inſtrumens, & accompagner ſa voix, ou celle d'un autre, Dionis acheta un beau claveſſin, dont il pria monſieur & madame Laurens de lui permettre de faire préſent à Phylis pour l'encourager. Ses doigts déjà déliés, ſon goût exquis, lui firent faire des progrès rapides, que le maître n'avait garde d'annoncer, que l'éleve, par ſon conſeil, avait ſoin de déguiſer. On en ſent la raiſon principale : Dionis voulait être long-tems maître

Digitized by Google

Modele III.

de Phylis ; & pour ſa ſatisfaction à elle, qu'elle fût bien vîte. Mais on ne ſuit pas toujours ponctuellement les plus ſages projets.

Lorſqu'elle fut parfaitement (elle avait alors treize ans paſſés), un jour d'hiver, qu'il y avait un grand dîner, comme celui du jour de la promenade avec madame Deſroches, & compoſé des mêmes perſonnes, Dionis eut la faibleſſe, bien pardonnable, de vouloir faire briller ſon éleve : il pria tout bas madame Laurens de parler des talens de ſa fille. Une mere tendre ne ſe le fait pas dire deux fois ; elle ordonna à Phylis de chanter. Mademoiſelle Laurens ſe leva, chercha ſa muſique, tandis que Dionis découvrait le claveſſin. - Qu'allez-vous donc faire, lui dit madame Laurens ; elle ne ſait rien ! - Pardonnez, maman, répondit Phylis. - En même tems elle préluda un air d'accompagnement, de maniere à fixer l'attention de la compagnie ; puis déployant tout d'un coup l'organe le plus doux & le plus flexible, elle chanta, en s'accompagnant, d'une maniere ſi préciſe & ſi légere, qu'elle excita la plus vive ſenſation.

Monſieur & madame Laurens pou-

Digitized by Google

Modele 111.

vaient à peine s'en croire eux-mêmes; leurs amis s'extasiaient : Phylis regardait madame Desroches, & son petit cœur se gonflait de plaisir d'être au-dessus d'elle. - Voilà son maître pourtant ! s'écria madame Laurens, en montrant Dionis. - Je le crois, dit madame Desroches; mais il n'est pas seul. - Ah mon dieu ! bien seul, je vous assure, - répondit bonnement la mere de Phylis. Dionis qui avait entendu la signification cachée du, « Mais il » n'est pas seul »; pour faire changer de propos, indiqua un autre air à Phylis.

- Je ne chanterai pas seule, lui dit-elle, selon leur convention : va chercher tes instrumens. - Il lui présenta une harpe, qu'il tenait toute accordée pour elle, & il passa à son cou sa vielle organisée. Ce fut alors qu'ils exécuterent les plus beaux morceaux de *Gluck* & de *Sacchini*; ils donnerent un concert parfait : ce qui fit un si grand plaisir, que tout le monde, excepté madame Desroches, était dans le ravissement. Pour monsieur & madame Laurens, ils ne savaient quelles caresses faire à Dionis. - Comment ?..... quand donc lui avez-vous montré ?

Modele III.

disait madame Laurens..... Vous nous cachiez donc ses progrès ?..... Mon ami, tu ne pouvais pas nous causer une plus agréable surprise ! - Je n'ai travaillé que pour moi, madame, répondit le jeune Dionis en souriant : les bontés que vous me témoignez, & votre satisfaction me paient trop. - Il ne lui a pas montré que cela, dit encore madame Desroches. - Non, madame, répondit Phylis ; je sais l'histoire, la géographie, le dessin, quelque chose de plus abstrait encore, & l'italien. - Oh oui ! de l'abstrait, & du très-abstrait ! c'est fort bien dit, mademoiselle Phylis ! - S'il vous plaît de m'interroger, madame ? - « Il signor Dionis è buono maestro ! - Si, » Signora. - E como Abeilardo perla » sienza ; e como Paride perla bellezza. » - Paride ! Signora ? questo bel Pastor, che secondo la Favola fu eletto » giudice della bellezza delle tre Dee ? » - Sottilamente ! - E buono maestro, il signor Dionis. » - Mais elle parle italien comme le Tasse - ! dit la trisaïeule à madame Laurens. Et là-dessus, la bonne dame prit encore Dionis pour la reconduire : elle voulait, disait-elle, lui faire compliment. Cet

Digitized by Google

empreſſement ne déplut pas à Phylis, qui dit avec fineſſe à madame Deſroches : – „ Vede, ſignora, che tiene „ ſua Elena, il cavaliero Paride – „! *Modele III.*

Cinq années s'écoulerent dans ces amuſemens innocens. A meſure que Phylis avançait en âge, elle ſe perfectionnait dans les talens agréables & dans les connaiſſances utiles. Elle ne goûta bientôt plus que les entretiens ſolides ; & dès que les deux contes dont j'ai parlé, furent achevés, elle n'en demanda plus d'autres. Son cœur feſait les mêmes progrès que ſon eſprit, & ſa beauté tous les jours plus développée, exerçait toute la philoſophie du maître. Il ne parlait pas d'amour ; mais il traitait ſouvent les matieres qui avoiſinent cette paſſion. Phylis aimait ſur-tout les converſations où Dionis lui détaillait les qualités néceſſaires aux époux, les obligations des peres & meres, & les devoirs réciproques des enfans. C'étaient là les douceurs qui lui plaiſaient davantage (mais dans la bouche de Dionis) ; ſon jeune cœur ſe nourriſſait de ces inſtructions, & les identifiait avec ſon penchant. Car elle s'attachait ſans preſque s'en appercevoir, avec tant de

Digitized by Google

Modele III.

force, que la présence de Dionis lui était devenue nécessaire. Une courte absence de quelques heures dans la journée, la rendait triste : à son retour, elle le revoyait avec transport. Elle allait à lui, d'un air détourné, comme si elle se fût amusée à courir ; mais un regard involontaire, lancé à Dionis, la gaîté, les ris, une aimable folie, lui disaient mieux que n'aurait fait sa bouche. - C'est à toi que je cours. - Si c'était elle qui fût sortie, elle s'ennuyait par-tout, & n'aspirait qu'à rentrer. C'est ce qui faisait quelquefois dire à sa mere, que c'était bien dommage que Phylis fût une fille unique ; qu'on en aurait fait une excellente recluse. Combien en est-il, qui n'ont pas d'autre vocation que celle de la jeune Lausens !

De son côté, Dionis adorait son ouvrage avec la complaisance d'un homme qui voit croître l'arbre qu'il a planté ; ou plutôt, comme Pygmalion adora sa statue, quand Vénus l'eut animée. Il avait été tranquille, tant que Phylis fut enfant..... Heureuse sécurité de l'amour, tu ne parais le plus doux des plaisirs que lorsqu'on t'a perdue !..... Mais quand elle eut

Digitized by Google

quinze ans, que sa beauté fut dans tout son éclat, Dionis incertain si l'attachement qu'elle lui marquait était de l'amour, ou seulement l'effet de l'habitude, craignit que quelqu'inconnu ne vînt lui enlever l'objet de tant de soins.

Il écrivit à son pere : il lui fit l'histoire de son attachement pour Phylis Laurens, il lui rendit compte de la maniere dont il l'avait pour ainsi dire élevée ; des talens qu'il lui avait fait acquérir ; des vertus qui brillaient en elle ; enfin il dit quelque chose de sa beauté touchante. Il exposa ensuite ses craintes, & peignit son amour sous les plus vives couleurs. Monsieur Dionis pere ne vit rien dans une alliance avec la fille de son meilleur ami, que de conforme à ses vues pour son fils unique. Mais comme il l'aimait tendrement, & que de toutes ses affaires, la plus importante était l'établissement de ce cher fils, il quitta Lyon secrétement, vint à Paris, & descendit chez Laboulaie, beau-frere de monsieur Laurens. Ce fut là que, sans se déclarer, il apprit des prodiges de Phylis, & qu'il reçut au sujet de son fils, des informations qui le com-

Modele III.

blerent de joie. Cependant il ne se montra pas, & se contenta de répondre au jeune Dionis, par la lettre suivante.

« Mon cher fils. Tout ce que j'apprends de votre conduite, par mes amis de Paris, fait votre éloge. Monsieur Laurens & monsieur Laboulaie m'ont plusieurs fois marqué qu'il n'y avait qu'un sentiment sur votre compte. Il est flatteur pour moi, & glorieux pour vous, que j'aie à vous écrire ainsi, dans la circonstance présente, où vous paraissez songer au mariage. On voit tant de jeunes gens qui pensent à être peres, avant que de l'avoir appris, en étant bons fils!.....

» Mais, mon cher Dionis, le choix d'une bru m'importe autant à moi, que le choix d'une femme à vous: il s'agit de perpétuer mon nom, mon sang, de donner une mere à ma postérité; & il ne m'est pas indifférent qu'elle soit aimable autant que vertueuse: en vous épousant, votre femme ne sera plus de sa famille; elle deviendra le centre de la mienne. Et c'est ici, mon fils,

Modele III.

» que je vous dois non-seulement mon
» aveu, mais des éloges & des remer-
» ciemens (tout fort qu'il eſt, ce terme
» ne me le paraît pas trop); votre
» choix a été plein de ſageſſe; votre
» conduite à l'égard de celle que vous
» aimez, depuis ſon enfance, eſt le
» chef-d'œuvre de l'honneur, de la
» prudence & de la raiſon. Je ſuis un
» heureux père, ... & je le ſuis par
» vous; ..... par toi-ſeul, mon cher
» fils, reſte unique d'une épouſe ché-
» rie, dont tu n'as pas dégénéré! ....
» Mes larmes coulent en ce moment
» pour elle; mais tu les adoucis, &
» tu me prépares une nouvelle conſo-
» latrice dans ta jeune épouſe, la par-
» faite image d'une mere qui fut la
» tendre amie de la tienne.....

» Monſieur & madame Laurens,
» ſont mes bons amis & mes alliés.
» Ainſi je ne prévois point de diffi-
» cultés à leur égard. Pour ce qui eſt
» de la fortune, je vous donnerai la
» moitié de la mienne, qui ſe monte
» à préſent à plus de trente mille livres
» de rentes. C'eſt vous dire que je
» m'inquiette peu quelle ſera celle de
» mademoiſelle Laurens, puiſqu'avec
» votre jeuneſſe & ton envie de bien

» faire, vous pourrez aller beaucoup
» plus loin que moi. Voilà notre avan-
» tage à nous autres négocians; un
» Noble eſt obligé d'y regarder de
» plus près; il n'a que ſon patrimoine
» & la dot qu'une femme lui apporte;
» mais nous, nous avons le fonds de
» notre travail, qui eſt inappréciable.
» Telle eſt, mon fils, la maniere
» dont je penſe, ſur tout ce que vous
» me marquez. Réglez vos démarches
» en conſéquence. Monſieur Labou-
» laie, qui a une partie de nos fonds,
» vous fournira tout ce qui ſera né-
» ceſſaire, ſi les parens de votre jeune
» maîtreſſe veulent bien vous permet-
» tre de lui faire quelque préſent; ce
» que je deſire beaucoup. Adieu, mon
» cher fils. Vous me verrez dans peu.
» Votre pere, DIONIS. »

On imagine aiſément combien une pareille lettre dut cauſer de joie à l'amant de Phylis. Un autre effet qu'elle eut encore, c'eſt que de l'inſtant où il l'eut reçue, il ſentit qu'il n'aurait plus tant de précautions à garder pour cacher ſon amour à tout le monde..... Mais j'anticipe un peu : la réception de cette lettre ſi agréable, avait beau-

Digitized by Google

coup tardé, & elle eut des circonſtances, dont il faut rendre compte.

Dionis écrivait dans le magaſin au premier, ſeul avec Phylis un mardi ſoir. Le jeune homme n'était pas ſans inquiétudes, ſoit ſur la ſanté de ſon pere, ſoit ſur le ſort de ſon amour. Cette ſituation l'avait rendu mélancolique depuis quelques jours, & Phylis l'avait remarqué : elle l'aurait autrefois interrogé ; mais à meſure qu'elle devenait plus grande & plus tendre, la timidité ſuccédait inſenſiblement à la familiarité de l'enfance. Mais ce jour-là, elle entendit, ou crut entendre Dionis ſoupirer. Elle ne put y tenir.

- Tu parais triſte, mon petit frere ? lui dit-elle, en rougiſſant. - Auprès de toi, Phylis? jamais. - Ce que tu dis-là me fait plaiſir : mais tu as ſoupiré ? - Soupiré ! ..... quand cela ſerait, ma ſœur ? j'en aurais plus d'un ſujet. - Ce n'eſt pas de ma part toujours. - Pas tous ..... - Pas ..... tous, Dionis ? - Non, mon amie ..... Mon pere .... je ſuis bien inquiet ! - Ton pere ..... ah ! celui-là eſt juſte : il me ſemble qu'il y a plus de trois ſemaines qu'il ne t'a écrit. - Il y en a quatre. S'il était malade ! Il faut que je parte. - Ah, Dionis !...

Digitized by Google

Modele III.

Oui, il le faudrait..... Oui, il le faudrait..... Combien ſerais-tu de tems ? -Qui ſait ? -Il n'eſt pas malade, mon ami. -Je me le perſuade, car je ſerais déja parti : une de nos conventons, en nous quittant, ç'a été que je n'ignorerais pas l'indiſpoſition la plus légere : mais les peres comme le mien.... -Non, mon frere, lui dit-elle en lui ſerrant la main, il n'eſt pas malade. -S'il ne l'eſt pas.....Ah Dieu !..... -Mon cher Dionis, calme-toi !..... Mais, monſieur, vous avez dit de moi, *pas tous ?*..... Parle, mon ami, de ce qui me regarde; je t'ôterais du moins ceux-là. -Phylis !.. il y a cinq ans paſſés, ... que j'ai le bonheur de te voir ... tous les jours..... Tiens, tu ne m'allais que là, le jour que j'entrai chez vous ... je l'ai remarqué... -Et à préſent ?.... Je ſuis auſſi grande que toi !.... mais non, à cauſe de ma chauſſure. -Si, ſi ; tiens, tu paſſes. -Oh oui, c'eſt mon bonnet. Je ne veux pas être la plus grande, monſieur. -Tu n'étais qu'une enfant, ma Phylis, & te voilà ... une beauté parfaite... ſans compter tes autres avantages. -Si j'en ai d'autres, je ſais bien à qui je les dois. -Quel tréſor ! pour celui,... qui doit t'obtenir ! -Mon ami ! d'où vient..

Digitized by Google

ces larmes ?... Aurait-on dit ?..... Ai-je fait ?...Tu m'effraies ! - Rien dont j'aie à me plaindre : ce n'eſt que du ſort..... Si nous devions toujours vivre enſemble, quel bonheur ! -Oh, ... oui ! - Quoi ! tu penſes de même ? -Tu me le demandes ! .... Ah, Dionis-!.....

Modele III.

Ce fut en ce moment qu'un domeſtique de M. Laboulaie apporta la lettre. -Une lettre ! dit Phylis en regardant la ſuſcription. - Ah, ma chere !... c'eſt de mon pere !..... Le cœur me bat..... Il ſe porte bien ; il m'écrit. -Oui, mon ami, puiſqu'il t'écrit, il ſe porte bien, calme-toi. -Voilà donc une de mes inquiétudes ôtée-!

Il briſa le cachet en tremblant ; & prêt à lire, il ajouta : - Après cinq ans ſi heureuſement paſſés, s'il fallait nous ſéparer- ! Phylis, à ces mots, pâlit ; & cette impreſſion qui frappa Dionis l'attendrit ; des larmes s'échapperent. Phylis, en les voyant couler, ne put retenir ſes pleurs. Nous ſéparer, dit-elle ! ah !..... on ne le fera pas, mon ami !

Dionis lui ſerra la main, & ſe mit à lire, mais avec quelque précaution, contre ſon uſage ; s'il y avait un refus, il ne voulait pas que Phylis le vît. Les

Digitized by Google

mouvemens qui l'agiterent en lisant, étaient si précipités ; le commencement de la lettre ne disait rien, & pouvait adoucir un refus; il pâlit à l'endroit où son pere parlait de l'importance du choix d'une bru. Phylis, effrayée, jeta les yeux sur l'écrit. Dionis fit un mouvement, comme pour se retirer. - Mais admire donc comme je suis indiscrete-! lui dit-elle. Dionis en était alors à l'endroit décisif. -Il n'y a plus de secrets entre nous, répondit-il en la regardant avec une émotion délicieuse..... Lis, mon amie; cela te regarde aussi..... Nous séparer!.... -Je n'ai donc pas besoin de lire, interrompit Phylis ; c'est assez du coup qui t'est porté-..... Et elle rendait la lettre en pâlissant. - Ah! lis; daigne lire, ma chere Phylis. - Non; vois ? je ne saurais. -C'est notre bonheur. - Lis-moi, mon frere ; lis bien vîte. Il lut.

A mesure qu'il avançait, une modeste rougeur colorait les joues de lis de mademoiselle Laurens. C'était la premiere fois qu'elle rougissait avec Dionis, & que la pudeur tendait son voile de rose sur ses appas naissans. Elle laissa prendre sa main à son amant ;

Digitized by Google

cette main répondait seule à Dionis, quand elle était pressée. En finissant de lire, il la baisa... pour la premiere fois.

-Je suis le plus heureux des hommes, si cette lettre te cause autant de joie qu'à moi, lui dit-il. - Tu n'en doutes pas, Dionis. -Non, dès que tu m'en assures..... Je ne te quitterai donc jamais! -Et nous serons encore plus proches parens & meilleurs amis que nous ne sommes? -Oui, ma Phylis: je serai ton mari; tu seras ma femme, la compagne chérie de mon sort..... Phylis! toi à qui, dès ton enfance, mon ame s'est unie! Oh, maman sera charmée! car elle t'aime tant! - Et moi, tu sais si je suis ingrat? - Oh non, mon ami! tu ne l'as jamais été..... Ecoute, écoute ce que disait maman. J'entendais un jour qu'elle disait à mon pere: Dionis est un excellent sujet! qu'un pere est heureux d'avoir un pareil fils! Je voudrais, pour la moitié de mon sang, en avoir un pareil..... -Elle ne songeait donc pas qu'elle t'avait, Phylis?..... -Ecoute donc, écoute donc!..... Il me semble qu'il ne hait pas Phylis? Oui, répondit papa: mais il est trop

Digitized by Google

Modele III.

riche : sans cela, je ferais sonder son pere. Juge, mon ami, s'ils seront contens ..... Ils ont encore dit beaucoup d'autres choses sur toi, sur ton mérite, sur ta figure, sur ta science. - Tu me charmes, ma petite sœur. Mais il faut encore garder notre secret. Je vais répondre à mon pere ; il est plus décent & plus respectueux envers tes parens & toi, que ce soit lui qui porte les premieres paroles. Sûr de ton cœur, aimé de ton cher papa & de ta divine maman, je n'ai plus rien à redouter. Il baisa une seconde fois la main de Phylis, qui sourit, en lui donnant un petit coup sur la joue.

C'était la premiere fois, comme je l'ai dit, que Dionis parlait si librement à Phylis, & qu'il l'entretenait clairement de son amour : encore moins s'était-il jamais permis de lui baiser la main. Ces libertés sont toujours dangereuses, & un homme qui veut avoir une femme honnête, ne doit jamais les prendre, même avec la fille qu'il va épouser. * Madame Desroches, qui

* On trouvera cette vérité fortement exprimée dans le modele VI, intitulé, *l'Amour muet. L'éditeur.*

Digitized by Google

demeurait vis-à-vis M. Laurens, était alors à sa croisée, les stores baissés; de sorte qu'on ne pouvait la voir. Elle apperçut les jeunes amans. Comme elle était extrêmement riche, elle n'avait pas encore abandonné ses desseins sur Dionis. Qu'on juge de sa surprise & de sa jalousie, en se voyant une rivale que sa vanité ne lui avait pas encore représentée comme fort redoutable. Dès que la scene fut finie, elle se hâta de descendre chez madame Laurens. Dionis était alors occupé à écrire à son pere: Phylis venait de remonter dans sa chambre, où elle étudiait quelques ariettes de *l'Amoureux de quinze ans*, piece alors nouvelle. *Modele III.*

-Vraiment, dit la jalouse Desroches, je viens de voir de fort jolies choses! Comment donc, répondit madame Laurens? -Chez vous, ma cousine. -Mon Dieu! vous m'effrayez! qu'est-ce donc? -Monsieur Dionis, & mademoiselle votre fille. -M. Dionis & ma fille? -Mais, c'est que mademoiselle Phylis s'apprivoise, on ne peut pas mieux..... Il lui a baisé la main; je l'ai vu!..... Mademoiselle le regardait avec complaisance..... Et puis, on avait pleuré, pleuré..... mais tous

deux, en lisant un papier, sans doute quelque belle déclaration..... Ensuite on a ri; ensuite on vous lui tenait la main; ensuite on l'a rebaisée. Cela faisait plaisir à mademoiselle; elle a souri; elle a donné un petit soufflet très-familier : & puis on a regardé bien langoureusement monsieur qui s'en allait; & l'on est allée peut-être le retrouver. -Vous me surprenez, ma cousine ! Jamais M. Dionis, & nous avons eu soin de nous en assurer, ne s'est permis un mot, un geste, qui annonçât..... -Oh bien, il a donc commencé d'aujourd'hui, ou vous avez mal observé. -Etes-vous bien certaine?..... Voyez où est ma fille, dit-elle à la gouvernante de Phylis. -Mais, quand on vous dit qu'on a vu ! -Mademoiselle est dans sa chambre; elle copie de la musique. Je vous remercie, ma cousine: soyez sûre que je vais profiter de votre avis: vous ne devez pas douter combien il m'oblige. -Aussi, il est son maître ! vous les laissez ensemble ! -Ils ne sont jamais seuls, & moi ou Luce, que voilà, ne quittons jamais Phylis, que quelques instans. C'est peut-être aujourd'hui le premier entretien libre qu'ils ont eu,

Digitized by Google

en, depuis que Phylis commence à n'être plus enfant. -Commence! j'aime bien votre commence! mais il y a cinq ans qu'elle commence-. *Modele III.*

Pendant cette altercation, Phylis revint auprès de sa mere. La joie brillait sur son visage. -Maman, voulez-vous entendre l'ariette? Dionis l'a eue ce matin. Elle n'est pas encore chez les marchands de musique. Je vais m'accompagner; il y a un morceau charmant.... Ma bonne, appellez Dionis..... Maman, il y fait le baron à ravir!... Madame permet-elle? -Oui, mademoiselle: je n'ai pas droit d'être moins complaisante que votre mere-. Dionis arriva. -Tenez, dit madame Desroches, il n'est pas encore averti, & le voilà-! Les deux amans chanterent l'ariette: *Il m'écoutait, mon pere!* Comme deux amans devaient chanter des paroles qui exprimaient une situation approchante de celle de leur cœur! En finissant, Dionis salua les dames, & retourna au travail: car il était fort pressé; sa conversation avec Phylis, & sa lettre, l'ayant mis en retard, madame Laurens renvoya Phylis avec sa bonne.

- Voyez-vous? dit alors madame

Modele III.

Desroches; avez-vous vu? - Oui, j'ai cru voir qu'ils s'aiment: mais il n'y a pas un si grand mal! Nous allons seulement prendre des précautions vis-à-vis du pere du jeune homme; & si nous le trouvons disposé.... - Disposé!... je le souhaite. - Vous paraissez en douter? - Son fils est trois fois plus riche que votre fille. - Le parti n'en ferait que meilleur. -Ah, vous plaisantez! Et moi, je connais quelqu'un qui conviendrait mieux à ce jeune homme, qui est fait pour avoir une belle charge qui l'ennoblisse. - Je lui ai oui dire qu'il préférait le commerce. - Mais son pere, s'il est sage, comme on le dit, ne le préférera pas. - Vous allez voir qu'il faut que le fils, parce qu'il doit être riche, rougisse de l'état de son pere. Les charges sont fort belles; mais il y a tant de noblesse qui peut les remplir, qu'on doit louer la modération du riche roturier qui s'en abstient. Ces derniers mots piquerent la veuve. Elle fit une révérence ironiquement profonde, en disant: - Adieu, la belle marchande de la rue Saint-Honoré, ce nom vous plaît! Votre cousin Dupile vous a pourtant montré... - C'est ce que je disais; il est noble. Madame Desroches ne répondit

Digitized by Google

rien; elle sortit, en pliant les épaules.

Modele III.

Mais madame Laurens, quoiqu'elle ne lui eût pas donné une satisfaction entiere, n'en était pas moins disposée à profiter de ses avis. Elle réfléchit qu'effectivement Dionis & sa fille vivaient dans une grande familiarité; qu'ils continuaient à se tutoyer comme dans l'enfance de Phylis, & qu'enfin les choses méritaient la plus sérieuse attention. Des affaires l'empêcherent d'entretenir sa fille jusqu'au souper; mais à table, en présence de M. Laurens, qu'elle avait prévenu, elle saisit la premiere occasion où Phylis tutoya Dionis, pour lui dire:

– Ma fille, jusqu'à présent cette liberté avec monsieur peut avoir été sans conséquence... – Monsieur!... Ah! madame, interrompit Dionis, vous m'avez quelquefois appellé d'un nom plus doux. – Laisse, dit Phylis avec un fin sourire; c'est pour si peu de tems! – Encore, ma fille! – Pardon, ma chere maman! mais en vérité, changer à présent, ce n'est pas la peine. C'est au contraire à présent que cela convient, & qu'il le faut. Vous n'êtes plus un enfant, mademoiselle. – Je vous ai donc fâchée, maman? dit Phylis la

Modele III.

larme à l'œil. - Non; mais vous repliquez pour la premiere fois.. Voudriez-vous bien, ma fille, me donner des lumieres ſur ce qui s'eſt paſſé tantôt entre M. Dionis & vous ? Une perſonne que cela a fort ſcandaliſée, eſt venue me dire des choſes qui m'ont ſurpriſe. Phylis regarda Dionis en-deſſous : puis elle répondit. - Maman, je vais vous tout dire; mais ſans rien oublier du tout... Ma chere maman, je ne vous ai jamais rien caché : je ne commencerai pas aujourd'hui par une choſe... qu'il faut que vous ſachiez. - Voyons donc, mademoiſelle, dit M. Laurens d'un air un peu ſec.

- Tantôt, mon cher papa, j'étais dans le magaſin : Dionis y était auſſi : il m'a paru moins gai qu'à l'ordinaire; il a ſoupiré; & voici notre converſation, mot pour mot. " - Tu me parais » triſte, mon petit frere. - Auprès de » toi, Phylis ? jamais. - Ce que tu dis » là me fait plaiſir : mais tu as ſoupiré. » - Soupiré ?... quand cela ſerait, ma » ſœur.... j'en aurais plus d'un ſujet. » - Ce n'eſt pas de ma part, toujours. » - Pas tous... - Pas tous, Dionis ? » Non, mon amie.... Mon pere.... je » ſuis bien inquiet ! - Ton pere ... ah !

Digitized by Google

» celui-là eſt juſte. Il me ſemble qu'il *Modele III.*
» y a plus de trois ſemaines qu'il ne
» t'a écrit ? - Il y en a quatre.... S'il
» était malade ! Il faut que je parte.
» - Ah, Dionis !.. Oui, il le faudrait...
» Combien ſerais-tu de tems ? - Qui
» ſait ? - Il n'eſt pas malade, mon ami.
» - Je me le perſuade : car je ſerais déjà
» parti : une de nos conventions, en
» nous quittant, ç'a été que je n'igno-
» rerais pas l'indiſpoſition la plus lé-
» gere. Mais les peres comme le mien !
» Non, mon frere, il n'eſt pas ma-
» lade. - S'il ne l'eſt pas... ah Dieu !...
» - Mon cher Dionis, calme-toi....
» Mais, monſieur, vous avez dit de
» moi, *pas tous ?* Parle, mon ami, de
» ce qui me regarde ; je t'ôterai du
» moins ceux-là. - Phylis ! il y a cinq
» ans paſſés que j'ai le bonheur de te
» voir... tous les jours... Tiens, tu ne
» m'allais que là, le jour que j'entrai
» chez vous ; je l'ai remarqué.... - Et
» à préſent ?.... Je ſuis auſſi grande
» que toi !.... Mais, non ! à cauſe de
» ma chauſſure ? - Si, ſi ; tiens, tu
» paſſes... - Oh oui ! c'eſt mon bonnet.
» Je ne veux pas être la plus grande,
» monſieur. - Tu n'étais qu'une en-
» fant, ma Phylis, & te voilà... une

Digitized by Google

Modele III.

» beauté parfaite ... ſans compter tes
» autres avantages. - Si j'en ai d'au-
» tres, je ſais bien à qui je les dois.
» Quel tréſor .... pour celui qui doit
» t'obtenir ! - Mon ami, d'où vient ...
» ces larmes .... aurait-on dit ... ai-je
» fait..... Tu m'effraies ! - Rien, ma
» ſœur, dont j'aie à me plaindre : ce
» n'eſt que du ſort.... Si nous devions
» toujours vivre enſemble, quel bon-
» heur ! - Oh oui ! - Quoi ! tu penſes
» de même ? - Tu me le demandes !...
» Ah, Dionis !..... »

Comme nous en étions là, on a apporté une lettre à Dionis ; un domeſtique de mon oncle Laboulaie. « - Une
» lettre ! ai-je dit. - Ah, ma chere ...
» c'eſt de mon pere !.... Le cœur me
» bat.... Il ſe porte bien ; il m'écrit.
» - Oui, mon ami ..... calme-toi.
» - Voilà donc une de mes inquiétu-
» des ôtée ! »

Il a briſé le cachet, & prêt à lire, il m'a dit : « - Après cinq ans, ſi heu-
» reuſement paſſés, s'il fallait nous
» ſéparer » ! Cela m'a attriſtée : Dionis s'eſt attendri : j'ai vu des larmes ..... les miennes ont coulé malgré moi.
« - Nous ſéparer ! ai-je dit ; ah, on ne
» le fera pas, mon ami » ! Il m'a ſerré

la main, & s'eſt mis à lire. Il a pâli : j'ai voulu lire : il s'y eſt comme oppoſé. « - Mais admire donc mon indiſcré- » tion, lui ai-je dit ! - Il n'y a plus de » ſecrets entre nous, m'a-t-il répon- » du... Lis, mon amie ; cela te regarde » auſſi.... Nous ſéparer !.... Il voulait dire : - Et j'imaginais qu'on allait nous ſéparer ! mais je ne comprenais pas ſa penſée. « - Je n'ai donc pas beſoin de » lire, ai-je interrompu ; c'eſt aſſez du » coup qui t'eſt porté ». Je rendais la lettre. « - Ah ! lis ; daigne lire, ma chere » Phylis. - Non, voi ; je ne ſaurais. » - C'eſt nôtre bonheur ! - Lis, mon » frere ; lis bien vîte ». Il a lu. Liſez vous-même, mon cher papa & ma chere maman, cette lettre du papa de Dionis : c'eſt moi qui l'ai gardée ; & ſi vous le permettez, je la garderai toute ma vie, après que vous l'aurez lue.

Modele III.

Phylis donna la lettre à ſa mere, & M. Laurens, à qui ſon épouſe la remit, la lut tout haut. Ils ne pouvaient contenir les marques de leur ſenſibilité durant cette lecture. Elle était à peine achevée, que madame Laurens tendit la main à Dionis, en l'appellant ſon cher fils. Le jeune homme mit Phylis dans les bras de ſa mere, & les réunit

Digitized by Google

Modele III.

ainſi toutes deux, pour leur adreſſer les choſes les plus tendres & les plus flatteuſes. - Voilà donc maman & ma femme !... Oui, ma Phylis, ton papa le veut bien; ta maman rend juſtice à mon reſpectueux attachement pour elle. Il alla enſuite embraſſer M. Laurens, qui lui dit : - Marque à ton pere, mon bon ami, pour toute explication à notre ſujet, la maniere dont nous avons lu ſa lettre.

- Ma chere maman, reprit le jeune homme, tout enfant qu'était Phylis la premiere fois que je la vis, je lui jurai dans mon cœur, de n'avoir jamais d'autre femme qu'elle. Je l'aimais avant que de venir chez vous, & c'eſt pour elle que j'ai demandé à y venir; mais j'y ſuis reſté pour vous & pour elle. Je me diſais, pour excuſer ma longue abſence d'auprès de mon pere : je lui forme une fille tendre, & je travaille autant pour lui que pour moi, en m'en faſant aimer. Car je m'appercevais bien de mes progrès ſur ſon jeune cœur, quoiqu'elle ne les connût pas elle-même. - Quoique je ne le connuſſe pas !... Tiens, mon ami, je vais te dire devant maman ce qui ſe paſſait dans mon cœur.

Quand tu étais ſorti, je venais vîte

auprès de maman, pour moins sentir ton absence : mais quand maman n'y était pas non plus, les larmes me venaient aux yeux, & je n'avais de plaisir qu'à les laisser couler dans les endroits où nous avions causé ensemble, & où tu m'avais parlé d'un ton d'amitié. Ces endroits-là m'attendrissaient beaucoup ; ... ils m'attendrissent encore .... mais il y en avait d'autres qui me saisissaient. - Lesquels, mon amie ? - C'est où nous avions eu ensemble quelque petite brouille. J'y sentais si fortement que j'avais eu tort, que je m'en désolais... Tu vois bien que... Elle s'arrêta : le coloris plus vif que prirent ses joues, indiquait assez qu'elle venait de parler, emportée par l'amour, mais que la réflexion avait réveillé la pudeur.... - Mon fils, dit madame Laurens à Dionis, tu en étais à nous dire que Phylis t'aimait sans s'en apercevoir. Continue. *Modele III.*

- Cependant, elle le sait, reprit-il, jamais je ne me suis permis de lui dire un mot d'amour, qu'après la lettre de mon pere, & une petite confidence que Phylis m'a faite à votre sujet. - Tu confirmes bien l'idée que j'avais de toi, mon fils, répondit madame Laurens :

Modele III.

auſſi mon cœur ſe refuſait-il abſolument à celles qu'on s'eſt efforcé aujourd'hui de me faire prendre. Allons, mes chers enfans, vivez comme à l'ordinaire; il n'y a rien à réformer à votre conduite, qu'un peu de la converſation de tantôt; mais pour vous en dédommager, ajouta-t-elle en riant, je vous en permettrai de tout-à-fait pareilles ici, en ma préſence.

C'eſt ainſi que le calme fût auſſi-tôt rétabli que troublé dans cette heureuſe maiſon. Phylis, ſeule avec ſa mere, acheva de lui rendre compte du reſte de la converſation, & n'oublia pas la main baiſée deux fois. Madame Laurens ne put prendre ſur elle de lui faire là-deſſus la moindre obſervation; l'innocence de ſa fille était trop entiere, & ç'aurait été y porter atteinte: elle ſe réſerva de lui apprendre les choſes néceſſaires, quand elle ſerait femme.

Dionis n'avait pas encore fait partir la lettre pour ſon pere. Il la r'ouvrit, pour y ajouter le détail de ce qui venait de ſe paſſer, & ſortit auſſi-tôt pour la porter lui-même chez M. Laboulaie, afin que ſon pere la reçût dans un même paquet avec celles de ſes affaires. L'oncle de Phylis ſourit en le voyant, & en

l'entendant lui recommander de ne pas oublier sa lettre. - Elle sera tenue plutôt que vous ne pensez, lui répondit-il : laissez-moi faire. Attendez un instant, je vais dire un mot là-dedans, & je suis à vous. Laboulaie revint au bout de quelques minutes. - Votre affaire est faite. - Comment ? que voulez-vous dire ? - Je parle de votre lettre. Allez vîte, vîte chez M. Laurens ; peut-être la réponse y est elle déjà arrivée. J'ai un esprit familier, moi. -- *Modele III.*

Dionis, qui connaissait Laboulaie pour un gros plaisant, ne tint pas grand compte de ce qu'il lui disait. Il s'en retourna vîte ; non parce que le correspondant le lui recommandait, mais parce qu'il avait envie de revoir Phylis. Mais quelle fut sa surprise, en rentrant, de trouver son pere qui s'entretenait avec monsieur & madame Laurens, Phylis assise sur ses genoux ! Un cri de joie du fils fut répondu par le pere. L'explication de l'énigme de Laboulaie fut bientôt faite. -- J'étais à Paris : on vient de me remettre ta lettre en main propre : je suis accouru chez mes amis : je leur ai demandé leur charmante fille pour toi : ils nous l'accordent, & dans huit jours vous serez mari & femme.

Modele III.

Des affaires me rappellent; je ne pourrais demeurer ici plus long-tems sans leur nuire: ce qui eſt un point doublement important, depuis que j'ai vu mabru. Je vous laiſſerai ici tous deux, & pour la ſatisfaction de mes amis, & parce qu'une femme auſſi jeune a encore beſoin d'une bonne mere comme la ſienne. —

M. Dionis, durant les huit jours des préparatifs, fut témoin de la maniere dont ſon vertueux fils ſavait faire l'amour. Ce fut un ſpectacle bien intéreſſant pour un pere ſi tendre: d'un côté, les égards, les attentions les plus délicates, mais qui paraiſſaient plutôt partir d'un frere que d'un amant. De l'autre, une tendreſſe naïve, que rien ne déguiſait, parce qu'elle était ſi pure, qu'elle n'avait effectivement rien à cacher. Si le jeune Dionis témoignait de la joie de la proximité de leur union, Phylis montrait également la ſienne; mais d'un air d'innocence ſi touchant, que ſa mere même en ſouriait.

Ils furent mariés le mardi, huit jours après la ſcène de la lettre. M. Dionis pere vit les commencemens de cette union fortunée, & ne partit qu'au bout de huit autres jours.

Digitized by Google

Modele III.

Comme les deux jeunes époux se connaissaient depuis long-tems, que les sentimens d'une amitié solide égalaient en eux ceux de l'amour, ils vécurent époux, comme ils avaient fait amans, & il n'y eut aucun changement dans leur maniere de s'aimer. Mais je me trompe, il y en eut, car Dionis devenait de jour en jour plus tendre. Il avait alors vingt-cinq ans, & ses lumieres acquises, son application au travail, l'amour même l'avaient mûri comme un homme de quarante. Il voyait la vertu de sa jeune épouse se fortifier avec l'âge; il observait, en toute occasion, qu'elle n'avait des yeux que pour lui: attentive, empressée, elle prévenait tous ses desirs. Elle ne pouvait supporter son absence: mais à son retour, elle reprenait sur-le-champ sa gaîté. Phylis ne ressemblait point à ces femmes prétendues tendres, & seulement égoïstes, qui se subordonnent l'existence de leur mari, & se vengent avec acharnement de ce qu'elles nomment ses manques d'attention, même lorsqu'ils sont involontaires. Furies, & non tendres épouses, elles veulent être adorées, en fesant tout ce qui doit les rendre insupportables.

Digitized by Google

Modele III.

Les causes du bonheur de Dionis furent plutôt l'amitié qu'il avait inspirée, l'estime, un attachement d'habitude & de reconnaissance, qu'un amour de passion. Sa retenue pendant cinq ans, avait fait prendre à l'attachement de Phylis une aisance, une liberté, que l'amour découvert, toujours exigeant, n'acquiert jamais. - Deux amans dégagés, dit mon père, peuvent au bout d'un tems, sans s'être donné des torts marqués, se conduire en se rencontrant, comme s'ils ne s'étaient jamais connus: deux amis, deux connaissances ordinaires n'en viennent jamais là. - Il en conclut que ce n'est jamais l'amour seul qui doit faire les mariages.

Les tableaux du bonheur conjugal sont toujours délicieux: jugez, mademoiselle, quel charme aurait celui de Dionis, s'il vous était tracé par une main exercée! Il voyait dans sa jeune épouse, son ouvrage, l'objet de ses soins, de toutes ses attentions: elle était sa créature, autant que son amante: une fille n'est pas plus chere à son pere; Pygmalion n'aima pas davantage sa statue; ni Voltaire cette Zaïre, fruit charmant de l'impression douce & puis-

Digitized by Google

sante qu'avait faite une jeune beauté sur son ame sensible. *Modele III.*

Un jour les deux jeunes époux étaient avec leurs parens sur les nouveaux boulevards, aux environs du Clos-Paien. Phylis était descendue de la voiture, & marchait, une main appuyée sur son mari. Le charme de la campagne, la nature riante & fleurie, enivraient ces deux jeunes cœurs. Ils étaient libres; une absolue solitude régnait autour d'eux; les inutiles n'étaient pas encore éveillés: ils se dirent les choses les plus tendres: - mon ami, sens-tu ce que je sens? Tu ne m'as jamais paru si aimable, & je ne t'ai jamais tant aimé. - Tu es toujours belle; je le sens toujours également: mais ce matin, tu es bien davantage! - Qu'est-ce donc que je suis, mon ami? - Est-ce qu'il y a une expression pour cela, ma Phylis? Je t'adore, tu m'aimes, & nous sommes inséparables. - Ah, mon ami! oui, inséparables! & notre union fait le bonheur de mes parens. - Et de mon pere. - Je n'osais pas le nommer... je le prive de son fils. - Ma chere... tu le lui rendras.... au double; & le pere & le fils te devront de reste. - Phylis rougit, & prit un air plus lan-

Modele III.

guissant, plus mignard, en s'appuyant sur Dionis, qui lui dit : - appuie ta main davantage, appuie-la, ma fille. - Oh non ! je te laſſerais ! - Tu me refuſes cette faveur ? - Si c'eſt une faveur, non. - Que tous mes ſens à la fois m'annoncent ta préſence. - (Il lui prit un baiſer.) Phylis un peu trop émue, lui dit, pour le diſtraire : - Ah ! mon petit mari, les jolies fleurs dans ce champ ! - Je vais t'en faire un bouquet. - Oh non ! les hommes te diraient quelque choſe. - Si je gâte leur bled, je les en dédommagerai, ma fille ; ils ne me diront rien..... - Aſſez, mon ami !.... Que ces fleurs champêtres me plaiſent ! - Tu me les rendras, quand tu les auras quittées. - Pourquoi, mon ami ? - C'eſt que je les conſerverai... avec d'autres. - Avec d'autres, mon fils ? -

Dionis regarda ſa jeune épouſe en ſouriant : -- à notre retour, je veux te montrer un beau livre, un livre charmant ! - Que je n'ai pas lu, mon bon ami ? - Non, ma chere femme, mais que tu ſais par cœur. -- Que je ſais par cœur ?... Ne m'inquiette pas ; je ne devine rien. -- C'eſt, ma bonne amie, tout ce que je t'ai dit, tout ce

Modele III.

que tu m'as répondu, tout ce que nous avons fait depuis que nous nous connaiſſons. — Nos diſputes, mon ami? — Oui; ce ſont les endroits les plus agréables. — Le jour de la lettre? — C'eſt la ſcene principale. — Les contes bleus? — Les contes bleus. — Tout entiers? — Tout entiers. — Avec mes interruptions? — Je n'en ai pas oublié une: j'écrivais tout cela chaque jour avec le plus grand ſoin. —..... Et madame Deſroches? — Oui; cet article ne te déplaira pas, ma fille. — Dans ton récit.

— Ce n'eſt pas tout ce que renferme mon livre, ma Phylis. — Quoi donc encore, mon fils? — Tu fais bien notre premiere promenade ici, il y a ſix ans? — Oh oui, mon ami! — Je te cueillis des fleurs, dans ce même champ, que tu mis.... là..... Je te les pris, à notre retour..... je les arrangeai dans mon livre, entre les feuillets où je venais d'écrire notre promenade;... elles y ſont encore, avec toujours le même éclat.... Je les conſerve comme un tréſor..... Elles ont été .... là.... c'eſt le premier préſent que j'ai fait à ma Phylis..... c'eſt un tréſor. — Tu me les montreras, mon fils, dit

Modele III.

Phylis en baiſant ſon mari ? — Nous mettrons celles-ci dans mon livre, & nous les garderons toute notre vie. — Oui : elles me ſeront auſſi précieuſes qu'à toi..... Mon cher mari ! vous avez fait une bonne écoliere, ſi c'eſt l'amour que vous avez voulu lui apprendre. — Oui, c'eſt l'amour. — Eh bien, je le ſais, ... je le ſais au-delà de tout, mon cher maître. — Tu me rends trop heureux, Phylis ! Tu es trop belle ; tu as trop de graces ; trop de qualités ; trop d'eſprit ; trop de vertus..... — Trop ! puiſſai-je augmenter tout cela ! pour toi, pour ton papa, pour ces cheres perſonnes que voilà !... — Trop d'innocence ; trop de cette naïveté enchantereſſe qui me met hors de moi ; trop de volupté dans tes beaux yeux..... — Quand je te regarde donc ?... Et trop d'amour ? — Ah, ma Phylis ! je n'ai pas dit ce trop-là ! une idée de moins, je ſerais malheureux. La moitié moins de tout le reſte, tu ſerais encore adorable : mais ton amour.... tu m'as accoutumé à un degré ſi ſublime, que je n'en puis, que je n'en veux jamais deſcendre. — Ni moi, ni moi, mon cher mari ! jamais ! jamais ! —

Digitized by Google

Monsieur & madame Laurens étaient aussi descendus de carrosse, depuis que Dionis avait cueilli les fleurs ; ils s'étaient approchés, après que Phylis avais eu dit en les montrant, " Ces » cheres personnes que voilà » ; & ils avaient entendu la fin de la conversation de leurs enfans. Madame Laurens, qui était derriere sa fille, l'embrassa, & son mari prit la main de son gendre : -- bons enfans, vous êtes notre couronne ! leur dirent-ils. -- N'est-ce pas, maman, que vous êtes contente de lui, dit Phylis ? -- De tous deux, ma fille. -

Modele III.

Cette scene suffit pour donner une idée de leur félicité..... Ah, que j'aurais aimé à suivre la même route avec... Héloïse ! . . . . . .

L'heureux Dionis recueille aujourd'hui le fruit de ses soins : il compare son sort avec celui des autres maris de son âge, qui ont pris au hasard une fille toute formée ; & le résultat de ses observations, c'est un attachement sans bornes pour sa femme. Toutes ses actions décelent l'excès de sa tendresse pour elle. Dans combien d'autres circonstances, que la promenade que j'ai rapportée, madame Laurens

Digitized by Google

Modele 112.

n'en a-t-elle pas admiré les effets! Tantôt elle souriait de mille petits riens charmans; tantôt elle était émue aux larmes des marques touchantes d'un dévouement absolu que se donnaient ses chers enfans: on voyait, & ils le disaient eux-mêmes, que l'un n'aurait pu survivre à l'autre.

Au bout d'un an, M. Dionis pere revint. Il fit un séjour d'un mois, durant lequel la grossesse de sa bru se déclara. Je parlerais de la joie du jeune époux, si celle de son pere n'avait pas été plus vive encore: il la manifestait par une sorte d'adoration qu'il rendait à l'épouse de son fils. Sa fortune était presque doublée, depuis son dernier voyage, par l'heureuse arrivée de quelques vaisseaux qui avaient fait des profits immenses avec les colonies anglaises, & dont il était le principal propriétaire: qu'on imagine quelle joie devait régner dans cette heureuse famille! Tous les jours M. Dionis pere faisait quelque nouveau présent à sa belle-fille, ou par lui-même, ou par les mains de son fils. Forcé de partir enfin, il promit de revenir pour nommer l'enfant.

Il tint parole; il nomma son petit-

Digitized by Google

fils avec madame Laurens; & après que la jeune épouse fut rétablie, il l'emmena à Lyon avec son fils; car il n'était pas possible de les séparer. Leur séjour dans cette ville célebre fut une suite de fêtes. M. Dionis pere, dès le premier jour, établit l'épouse de son fils unique, maîtresse absolue de sa maison. Il ne pouvait se lasser de la montrer dans sa famille, & à tous ses concitoyens. *Modele III.*

La célébrité qu'eut bientôt la beauté de Phylis, n'aurait pas manqué de troubler le bonheur des jeunes époux, si madame Dionis eût été moins épriſe de son mari. Un homme de marque lui rendit des soins: Phylis, dont le cœur était pur, y répondait avec respect & reconnaissance. Le séducteur crut qu'il serait facile de tourner la tête à une jeune Parisienne sans expérience; il osa écrire: mais sa lettre ne fut pas lue. Phylis la reçut bien en main propre; mais elle la serra sans la lire, quoiqu'elle ne se doutât de rien. A son retour chez son beau-pere, elle la remit à son mari, en le priant de voir ce qu'on lui marquait.

Dionis, qui s'était bien apperçu de la passion de l'***, n'en avait pas voulu

Digitized by Google

Modele III.

parler à ſon épouſe : mais, indigné d'une impudence auſſi grande, il rompit enfin le ſilence. - Il faut qu'il ſoit fou, répondit Phylis! Il ne ſait donc pas, ce monſieur-là, tout ce que tu m'es (l'embraſſant), ma premiere connaiſſance, mon maître, mon ami, mon frere, mon papa, mon amant, mon époux, le pere de mon fils, que je meurs d'envie de revoir, & que tu es, à mes yeux, le plus beau & le ſeul aimable de tous les hommes.... Mon ami, ajouta-t-elle, la vue de ton pere eſt pour moi un plaiſir inexprimable, puiſqu'elle égale celui de voir mon fils: je ſuis ici, comme il le dit, dans ma vraie maiſon, au ſein de ma vraie famille, puiſque c'eſt celle de mon mari & de mon fils; mais partons dès demain. Allons prévenir ton papa; il y conſentira ſans doute; je ne pourrai ſouffrir cette belle ville, tant que cet homme y ſera. -

M. Dionis pere entra pour lors auprès de ſes enfans, l'air fort triſte. Phylis, ſans y faire attention, l'inſtruiſit en deux mots. - Vous avez raiſon, lui répondit-il, ma vertueuſe fille; mais ſoyez-le dans toute l'étendue du terme..... Je vais vous accompagner:

Digitized by Google

car je crois que vous m'aimez ? - Ah! mon papa... - Vous aimez votre mari ? — Demandez-lui ! — Votre fils ? — Mais..... vous m'alarmez !..... - Votre mere ? - De tout mon cœur. - Vous allez nous le prouver. Partons tous trois : elle a beſoin de nous. — Ma mere !.... dit Phylis, en pâliſſant !.... Mon ami, ajouta-t-elle, ſais-tu ? — Non, ma chere femme : mais le diſcours de mon pere..... Il n'a pas nommé le tien dans les objets que tu chéris !.... - Ah, grand Dieu !..... Elle tomba dans les bras de ſon mari. - Pleure, ma fille ! regarde mon fils : il pleure : ô ma Phylis ! tu n'as plus qu'un pere : mais celui que tu as perdu m'a laiſſé toute ſa tendreſſe pour toi, avec celle que j'avais déjà. -

Modele III.

Tant d'objets chéris qui lui reſtaient, la crainte de trop affliger ſon mari, qui fondait en larmes, adoucirent le déſeſpoir de madame Dionis. On partit le ſoir même. On arriva le ſurlendemain. Ils trouverent madame Laurens baignée de pleurs, & preſque mourante. Ils la ranimerent. Le tems la calma.

Phylis eut une fille l'année ſuivante. A cette occaſion, qui comblait les

Modele III.

vœux de M. Dionis pere, il revint à Paris. Ce fut alors que les deux enfans conjurerent contre madame Laurens : malgré sa douleur encore vive, ils lui donnerent de si bonnes raisons, Phylis lui répéta tant de fois : – ma petite maman, vous êtes ma mere : c'est bien assez pour vous faire adorer ; mais ce n'est pas assez pour tout ce que je voudrais vous être encore : il faut que vous soyez aussi ma belle-mere ; moi, je serai votre fille & votre bru ; oh, bonne petite maman ! je veux être votre bru ! – Elle répéta, dis-je, cela tant de fois, & si instamment, que madame Laurens se laissa marier avec M. Dionis pere ; & les deux maisons n'en font plus qu'une.

C'est à vous, sans doute, mademoiselle, à qui je dois la prompte indulgence de vos chers parens. Je vous en rends mille graces.

Mais je vous prie maintenant, de vouloir bien vous souvenir, dans votre réponse, que vous avez promis de me dire ce quelque chose qui chiffonne mademoiselle Tonton. Serait-ce ?.... Je ne veux pas réveiller son ressentiment, en

en rappellant une indiscrétion, à laquelle peut-être elle n'a fait aucune attention.

Cela me tenait au cœur; je vous en ai parlé, avant que de vous prier de me dire ce que vous pensez de l'histoire de Phylis & Dionis en général.

LETTRE XXXIX.

Réponse.

24 septembre.

Je suis bien contente de votre *amour enfantin*, monsieur. " Mais, mon » dieu! cela ressemble bien à ma petite » cousine Phylis Laurens *! Ce sont les » mêmes faits; il n'y a que les noms de » changés. Ce qu'il y a de plus parti-

* *Héloïse se servait ici du nom supposé, employé par Abeilard. On avait effacé tout ce qui est en guillemets.* On était beaucoup plus sévere pour ce qui venait à Abeilard, que pour ce que recevait Héloïse; car on se proposait déjà d'instruire cette jeune personne la premiere. On occupait Abeilard à proportion de ce qu'on voyait croître son impatience: les lettres suivantes en sont une preuve. *L'éditeur.*

„ culier, c'eſt qu'environ le tems où
„ vous dites que le jeune Dionis entra
„ chez les parens de Phylis, j'ai ceſſé
„ de voir ma couſine, & qu'on m'en
„ a donné des raiſons qui reſſemblent
„ aſſez à ce que vous en racontez *. Ce-
„ pendant, ce pourrait être une autre
„ perſonne.

„ Quoi qu'il en ſoit, monſieur „, ce nouveau modele nous a beaucoup intéreſſées, preſqu'autant que l'hiſtoire de Dupile & Julie. Nous aimons bien la converſation du jour où Dionis reçut la lettre de ſon pere, & ſur-tout la promenade aux nouveaux boulevards.

Mais cela n'empêche pas que Tonton ne ſoit furieuſe contre vous (& c'eſt ce que je vous avais annoncé), non de ce que vous dites malignement à la fin de votre lettre du 5, elle ſe rend juſtice, mais ſimplement parce que vous commencez des contes que vous ne finiſſez pas..... Je vous dirai

* Ce qu'Héloïſe dit ici, donnerait à entendre que les parens de Phylis étaient inſtruits de tout; qu'ils ſurveillaient leur fille, & que M. Dionis pere ne laiſſait pas ſi longtems ſon fils loin de lui, ſans raiſon: mais nous n'avons eu aucunes lumieres particulieres là-deſſus. *L'éditeur.*

Digitized by Google

tout bas, que moi aussi : en vérité j'en suis curieuse. Cependant je m'en rapporte à vous & à votre papa, qui peut-être ne sera pas d'avis que vous passiez votre tems à écrire ces inutilités-là. D'ailleurs, si vous devez me donner une partie de votre loisir, je préfere qu'il soit employé à des choses où c'est vous-même qui pensez. Voyez si vous ne pourriez pas nous avoir, mais à votre aise, la fin de ces deux contes bleus toute écrite : il me semble que cela ne serait pas impossible, puisqu'ils sont dans le journal de M. " Dionis ".

Vous n'aurez aujourd'hui qu'une lettre fort courte, pour vos deux infiniment obligeantes (c'est le synonyme de longue, dans notre vocabulaire, depuis que vous nous écrivez; je parle pour maman, pour ma tante, pour Tonton & pour moi) : je suis occupée d'un ouvrage d'aiguille, auquel je trouve beaucoup de plaisir, & que Tonton aime aussi plus que tout au monde, à l'exception de vos lettres, & surtout de la fin des deux contes bleus.

Adieu, monsieur : dédommagez-moi du peu que je puis vous écrire.

P. S. " Vous entendez bien? Mais

» si je vous pardonne d'avance, c'est
» pour que vous méritiez bien, bien,
» votre pardon après.

» TONTON.

LETTRE XL.

A HÉLOÏSE.

5 octobre.

AH, mademoiselle! vous êtes donc un peu Phylis Laurens!.... Mais vous n'en êtes que plus aimable: cette curiosité enfantine est une grace pour votre sexe, & quelquefois pour le nôtre; c'est suivant l'objet. Vous serez satisfaite, & la généreuse & jolie Tonton s'applaudira de m'avoir " pardonné d'avance ". J'irai chez monsieur Dionis, le prier de m'achever les deux contes, & même d'y joindre les interruptions de Phylis. Dans la résolution où j'étais d'en rédiger un, à la premiere demande, jugez quelle obligation je dois vous avoir, de centupler mon plaisir, en paraissant les desirer tous deux!..... Je ne redoute qu'une chose, c'est que votre curiosité ne soit qu'une complaisance délicate pour l'ai-

Digitized by Google

mable Tonton... Mais en ce cas, ce ſerait encore un bonheur pour moi, d'en être de moitié avec vous.

Il eſt pourtant une choſe que je deſire auſſi, moi, avec bien plus d'ardeur : vous la connaiſſez ; dites-moi, dans votre premiere réponſe, que je l'obtiendrais, ſi elle dépendait de vous ; & la privation en ſera un peu moins douloureuſe. Plût à Dieu que nous jouiſſions du même avantage que Dionis & Phylis Laurens ! Ce n'eſt pas que je me croie en état de vous former : auſſi vous n'en avez pas beſoin : ce que je veux dire, c'eſt que j'aurais le plaiſir de conformer mes goûts aux vôtres. Ils ſont ſi louables ! à ce que je vois, & à ce que j'entends par les diſcours de ma mere, que ce ſerait me conformer à la vertu..... Mais nous ſommes ſoumis à un autre deſtin. Je dois me contenter de la liberté de vous écrire, & de la ſeule faveur (bien précieuſe il eſt vrai) à laquelle il me ſoit permis d'aſpirer, de recevoir vos lettres..... La moindre tentative ſerait un crime..... on me l'a preſque dit.

Ce Dionis !.... Il y a des gens qui ſont nés coëffés ! Je crois que j'aurais

Digitized by Google

encore tiré plus de parti que lui de son bonheur. Je le connais : il est mon parent, à ce que j'entends; & si mes conjectures sont vraies, il serait le vôtre par son épouse. Il serait singulier que mon parent eût épousé votre cousine!... Au reste, ne fesons pas de raisonnemens là-dessus : tout est si bien enveloppé, que nous ne découvririons rien. Il est certain qu'on a pris de longue main toutes les précautions possibles pour que deux personnes, qu'on destine à être un jour inséparables, fussent exactement séparées jusqu'au moment prescrit; on ne veut pas même, ce qu'on permet à tout le monde, que nous nous touchions des yeux. Je reviens à Dionis.

C'est un homme un peu froid. Mais sa femme est charmante. Que d'agréables détails, dans lesquels il pouvait entrer! Par exemple, il pouvait se faire écrire les plus jolies choses, & y répondre.... Il l'aurait formée.... Mais ils se parlaient; cela vaut bien mieux! & puis, s'ils sont heureux, n'a-t-il pas tout fait?

Il est savant, à ce que dit mon pere. Il faut, en attendant vos contes bleus, que je vous montre que je le suis aussi.

Digitized by Google

Peut-être abuſerai-je un peu de la permiſſion, comme on dit: mais c'eſt que je ſuis ſi jaloux de vous occuper, que je voudrais faire mes lettres aſſez longues pour remplir tout le tems où vous ne m'écrivez pas.

J'étudie à préſent la phyſique: mon pere eſt mon maître. Notre cours a commencé par les minéraux; de là nous ſommes montés aux végétaux; puis aux animaux, dont l'homme eſt le roi, quoi qu'en ait dit Pope. Après cela, nous nous ſommes élancés dans les céleſtes régions, ſources éternelles d'admiration. Enfin, nous ſommes redeſcendus aux animaux, & ſur-tout à l'homme. Si vous le permettez, je vous rapporterai toutes mes leçons en abrégé. Dans les premieres, mon pere parlait ſeul: mais lorſque j'ai été plus inſtruit, nos entretiens ont été dialogués.

A TONTON.

Mille pardons, charmante compagne d'Héloïſe, de la matiere que je vais traiter. Je vous conſeille de ne pas vous déranger pour mes lettres d'ici à un mois..... Mais peut-être me trompai-je; & vous ne ſeriez pas la premiere étourdie qui ſe ferait un jeu des études les plus ſérieuſes.

Digitized by Google

Physique.

PHYSIQUE.

PREMIERE LEÇON.*

Elémens en général.

IL y a quatre élémens (c'est mon pere qui parle): le feu, l'air, l'eau,

* Ce n'est point ici un roman futile, mais une correspondance réelle. Nous rapportons tout ce qu'on nous en a communiqué, parce que tout peut en être utile, & faire naître aux parens des idées heureuses, pour en établir une semblable entre leurs enfans, & ceux ou celles qu'ils leur destinent en mariage.

Il ne serait pas absolument nécessaire que les jeunes gens ne se fussent jamais vus auparavant. Il suffirait qu'ils cessassent, ou même qu'ils ne se vissent que rarement, sous les yeux de leurs peres & meres. En toute circonstance, il serait très-utile d'user du plan proposé dans cet ouvrage; d'obliger les jeunes hommes à rendre leurs lettres si instructives, qu'ils fussent forcés de s'instruire pour les écrire, & qu'ils communiquassent par elles à leurs maitresses tout ce qu'il convient à celles-ci de savoir. Nous sommes dans le siecle des lumieres & de l'ignorance: mais les ténebres sont le lot des trois-quarts de la nation; il faut les combattre par tous les moyens possibles, même par

Digitized by Google

la terre : le chaos ſerait le mélange confus de ces quatre élémens ; l'ordre, c'eſt leur équilibre, par lequel ils ſe ſéparent néceſſairement, & ſe claſſent, à raiſon de leur peſanteur ſpécifique. Phyſique

Le plus peſant de tous, c'eſt la terre ; c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt non fluide de ſoi-même. L'eau eſt enſuite le corps le plus peſant & le plus maſſif. L'air eſt plus léger & moins denſe que l'eau. Enfin, l'éther, ou le feu, eſt le plus ſubtil de tous les corps, & ſi délié, qu'à peine eſt-il matiere. Terre. Eau. Air.

De ces trois élémens, trois ſont particuliers, & relativement au ſyſtême de l'univers, n'en font qu'un ſeul ; l'air, l'eau, la terre, ne ſont que le globe de la terre, lui-même, dont la terre friable, les pierres, les minéraux ſont le ſolide ; les eaux le fluide ; l'air l'enveloppe élaſtique.

Ces trois élémens particuliers entrent comme matiere, dans la conſti-

l'amour, le plus puiſſant des dieux, qui mit fin aux chaos. On remarque néanmoins que le goût de l'inſtruction prend dans les femmes : ce ſexe eſt auteur de toutes les révolutions ; mais dans les ſciences, comme pour la guerre, les femmes ne doivent que réveiller le courage. *L'éditeur.*

Physique. tution de tous les corps : la terre est la base ; l'eau donne l'adhésion, sans laquelle la premiere croûte du globe ne serait qu'un amas de poussiere incohérente, & aide au mouvement ; l'air, en remplissant les intervalles que laisse nécessairement la configuration des plus petites particules de matieres, contribue à la solidité : voilà pour les minéraux. Relativement aux végétaux, l'eau & l'air sont d'une nécessité plus frappante, & ont des effets plus variés : enfin dans les animaux, cette nécessité, & la variété des effets augmente encore.

Feu, ou éther. Le quatrieme élément, le feu, l'éther, est général ; il donne le mouvement & la vie aux trois autres, ou plutôt, il est le mouvement & la vie. Cet élément, sous le nom de matiere éthérée, matiere électrique, &c. existe dans tout l'univers : il remplit non-seulement les intervalles que laisse la configuration des particules les plus ténues de la matiere ; mais il pénetre même l'élément, les atomes indivisibles, dont l'aggrégation constitue, soit la terre, soit l'eau, ou l'air. Sans lui point de mouvement, ni extérieur, ni intérieur ; le minéral ne pourrait se for-

Digitized by Google

mer; le végétal ne végéterait pas; l'animal ne pourrait naître ni exiſter. Phyſique.

L'éther, comme élément, eſt inviſible, *inſenſable*: mis en mouvement, il produit la lumiere & la chaleur, deux modes de la matiere ſource de tous les autres: la lumiere donne l'exiſtence extérieure & relative; la chaleur donne l'exiſtence intérieure & individuelle. Toute ſenſation opérée par le moyen d'un de nos cinq ſens, eſt un effet de la lumiere ou de la chaleur.

Malgré ſa ſubtilité, le feu eſt ſi réellement matiere, qu'il double le volume des corps; il peut le tripler, le centupler, &c. mais ſans en augmenter le poids; au contraire, il les rend plus légers, à meſure qu'il en étend davantage le volume, par deux raiſons: 1. le volume plus étendu fait équilibre à une plus grande quantité d'air; 2. le feu volatiliſe des particules qui s'échappent de la maſſe, autour de laquelle elles compoſent une ſorte d'atmoſphere: la chaleur ceſſant; elles retombent, rempliſſent les pores dilatés par le feu, & le corps reprend ſon premier poids, à moins qu'il n'y ait eu calcination.

Production des élémens. Feu.

Le feu, c'eſt-à-dire l'éther ſous le

Physique. mode de lumiere & de chaleur, émané du soleil, qui le produit par son mouvement sur lui-même.

Air. L'air est produit par la terre, à l'aide du soleil; il émane des pores de la planete: les animaux & les plantes ont de même un petit atmosphere qui les entoure, composé des particules volatiles qui s'en échappent continuellement. C'est dans l'air que nagent la plus grande partie des matieres qui composent nos corps, & leurs semences indestructibles.

Eau. L'eau qui ferait une pierre fort dure, sans un degré assez considérable de chaleur, est fluide par la configuration de ses parties, qui sont mises en mouvement par le feu; l'air contribue aussi à sa fluidité, en lui donnant plus de ressort. Elle est pour la terre, regardée comme vivante, ce que sont la sueur & les sécrétions dans les animaux, la seve lymphatique dans les végétaux. La fluidité de l'eau, lui fait remplir les inégalités du globe, & contribuer à la rotondité de la planete; enfin cette rotondité est absolument perfectionnée par l'air. L'eau est si évaporable par la chaleur, que s'il était possible que tout le globe l'éprouvât

Digitized by Google

au même degré que sous la zone torride, les mers évaporées environneraient pendant le jour le globe d'une épaisse vapeur, qui se condenserait en pluie durant la nuit & retomberait, pour s'évaporer de nouveau; ce qui rendrait la terre presqu'inhabitable: mais le froid des poles, ce froid qui paraît un défaut de la nature aux yeux inattentifs, préserve les plantes & les animaux de cette incommodité, en rafraîchissant la masse de l'air, qui à son tour rafraîchit celle des eaux; il n'y a plus que des évaporations médiocres, qui ne produisent que des pluies bienfesantes. Les hautes montagnes couvertes de neige, ont la même utilité, & contribuent à rendre un pays chaud plus habitable, l'air plus pur, &c. Physique. *Froid des poles.*

La terre est la portion fixe de la matiere: sa réunion en grosses masses, qu'on appelle planetes & cometes, peut avoir deux causes: une certaine attraction respective entre toutes les particules grossieres qui la composent, laquelle fait que toutes ses particules s'aggregent & se rassemblent autour d'un centre; ou l'animalité de la planete, comme quelques philosophes anciens l'ont prétendu. Terre.

Digitized by Google

Physique. Si la planete est un individu vivant; (ce que je ne donne que comme une hypothese) tout s'explique le plus aisément du monde dans le système de l'univers. Car alors, la doctrine un peu occulte des attractionnaires, fait place à une intelligence universelle : l'univers, tout vivant, agit en grand comme les nations en petit, gouverné par une raison autant supérieure à la nôtre, que ces majestueux individus nous surpassent en importance : l'homme & sa planete seront deux êtres analogues, dont le premier sera l'image parfaite de la seconde, par la composition, les idées, &c. L'animal sera sur sa planete, ce que sont les cirons invisibles sur sa peau : la vie de l'homme, par exemple, sera proportionnée en durée à sa grosseur, relativement à sa planete. Il peut vivre cent ans, avec une masse de deux pieds de diametre ; la planete, avec une masse de trois mille lieues de diametre, vivra, pensera, agira avec une durée, une vigueur, une force proportionnelle.

Hypothese des anciens.

Objection. On peut objecter que la terre serait horriblement tourmentée par les hommes qui labourent, creusent des carrieres & des mines, &c. Mais la nature,

Digitized by Google

l'ordre par excellence, a disposé les choses de maniere qu'un être absolument invisible à la vue, par sa petitesse, est insensible au tact : nous ne sentons pas les cirons logés sur notre main ; & quelles que soient les excavations qu'y pratiquent ces animalcules, pour se nourrir, se loger, eux & leurs petits, tout cela se passe sans que nous en ayons la moindre connaissance. Or un ciron, découvert à l'aide d'une excellente loupe, est peut-être moins disproportionné avec l'homme, que l'homme & l'éléphant ne le sont avec la terre. Elle ne doit donc pas nous sentir : elle nous soupçonne, tout au plus, comme nous soupçonnons les cirons. Si le ciron creuse d'un quart de ligne (c'est-à-dire de la 128e partie de notre diametre, supposé de trois pieds) dans notre épiderme, dont l'épaisseur est assez considérable, relativement à notre diametre, sans que nous en soyons avertis par la douleur ou la démangeaison, il est aisé de calculer, en suivant une proportion encore plus faible, de combien nous pouvons excaver la terre, supposée vivante, sans l'incommoder : cela doit aller à plus d'une lieue, qui n'est que la trois-mil-

Physique. *Réponse.*

Physique. lieme partie de son diametre, ou peut-être à deux, qui n'en font que la quinze-centieme. Or jamais on n'a creusé la terre d'une demi-lieue de profondeur perpendiculairement; ou si on l'avait fait dans quelques montagnes, qui ne sont que comme les taupinieres & les verrues du globe, cela ne prouverait rien.

Conséquence. Cela posé; dans le système général de l'univers, les planetes seront les femelles, & les soleils les mâles. Quel peuple, & que celui qui le gouverne est grand!..... Mais c'en est assez sur une hypothese qui pourtant a plus de vraisemblance & de véritable analogie, que tout autre système. Si elle était prouvée, l'auteur du *Système de la nature*, qui fait le tout inintelligent, serait écrasé, sans pouvoir se relever.

LETTRE XLI.

A HÉLOÏSE.

10 *octobre.*

SUITE. SECONDE LEÇON.*

Attraction. REPRENONS l'idée générale de la

* Héloïse ne répondit que rarement, parce

centrification (m'a dit une autre fois mon pere). Toutes les particules de matiere tendent à s'unir & à se presser entr'elles : c'est une propriété prouvée, quoiqu'inexplicable. Le feu est l'agent de la nature, qui combat continuellement cette forte pression, & tend sans cesse à désunir les particules, à les dilater, à les rendre fluides. * Ainsi, avec un degré de chaleur égal à celui qui vitrifie le caillou, le globe serait presqu'entiérement fluide. Physique. *Combat des élémens.*

Mais l'élément général, & les trois élémens particuliers, ne nous donnent pas encore la végétation, la vie, encore moins l'intelligence, s'ils composent un globe mort. Tout cela devient inexplicable dans ce système, en ne suivant que les lumieres de la raison. Abandonnons donc la recherche des causes, pour ne voir que les effets.

---

qu'Abeilard écrivait tous les cinq jours. *L'éditeur.*

* La matiere ou la substance n'est donc pas indifférente au mouvement & au repos, comme on le dit tous les jours : mais les trois élémens impropres, l'air, l'eau, la terre, tendent essentiellement au repos, & l'éther ou le feu essentiellement au mouvement. *Abeilard.*

Digitized by Google

Physique. Comme je l'ai dit, notre globe est un composé d'air, d'eau & de terre; le tout pénétré par le feu.

Hétérogénéité des élémens. L'air est composé de particules de différente espece; ce qui est tout simple; la terre n'étant pas un tout homogene, & l'air n'étant que l'assemblage des particules les plus volatiles émanées de ses pores. *

Nature & proprieté de l'air. Entre ces particules, quelques-unes seulement sont propres à la respiration des animaux: ce sont ces particules qui peuvent se corrompre, & produire

* Presque tous les traducteurs français de Virgile, ont confondu cet élément avec l'éther. Il est bien étonnant que Desfontaines & M. Delisle aient commis cette faute, en rendant,

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther, &c. par

Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux, &c.

Si par le dieu de l'air on entend le soleil, l'idée est juste, & l'expression seulement impropre. L'éther seul produit lumiere & chaleur par le mouvement circulaire: au lieu que l'air ne produit pas ces effets, quelle que soit la force de son mouvement en rond, comme l'a prouvé la trombe seche d'Arras de cette année 1777. *Abeilard.*

Digitized by Google

les contagions : elles peuvent être épuisées par la réunion d'une trop grande quantité d'êtres vivans, dans un espace resserré, qui les absorbent, &c. Physique.

Cet élément est, comme les autres, d'une absolue nécessité pour les corps : j'ai indiqué son usage pour les minéraux : dans les végétaux, il a le même usage, & de plus, il aide à la circulation de la seve. Dans les animaux, il est l'ame matérielle, qui, par son élasticité & son phlogistique (qu'il communique, & qu'il n'a plus à l'expiration), met en jeu le sang & les humeurs, au moyen des poumons, qui l'aspirent & l'expirent. Il est chargé d'une infinité de particules organiques volatiles, d'œufs d'animalcules, &c. qui voltigent dans l'air. La plus grande portion de nos corps est volatile : cette portion-là est toujours dans l'air, & rarement se repose-t-elle sur la terre. On est parvenu, de notre tems, à décomposer l'air, à le priver de ses particules nourrissantes, & à les lui rendre tour-à-tour.

L'air est le véhicule du son, des odeurs, &c. En apparence, il se charge de vapeurs ; mais je ne sais pas trop si c'est parler correctement : il faut dire,

Physique. au contraire, que les vapeurs formées par la chaleur, ne s'élèvent au-dessus de l'air qu'à raison de leur plus grande légéreté; redevenues pesantes par leur condensation, les aqueuses retombent au-dessous, les bitumineuses s'enflamment au-dessus, forment les foudres, les étoiles errantes, &c. L'air & l'eau sont deux fluides l'un sur l'autre: l'eau en masse, toujours plus pesante, demeure au-dessous; l'eau réduite en vapeurs par le feu, toujours plus légere, monte au-dessus; condensée alors par le froid qui regne au haut de l'atmosphere, & qui est inconcevable à une certaine hauteur elle retombe. Voilà tout le mécanisme des nuages & des pluies.

De l'eau. L'eau pure est composée de globules ronds, qui paraissent absolument analogues; mais elle est susceptible tout comme l'air, de se charger momentanément de corps étrangers, qui seuls lui donnent une apparence de corruption, & une mauvaise odeur: par elle-même, ainsi que l'air, elle est indécomposable & incorruptible; car dès qu'elle a déposé les parties hétérogenes, elle reprend sa limpidité. Il y a pourtant certains corps qui ne peuvent

Digitized by Google

s'en distraire d'eux-mêmes; je ne parle pas du feu, qui impregne toutes les substances, sans que rien puisse s'y soustraire, mais des sels, qu'elle tient en dissolution, & que l'art seul des hommes, ou l'évaporation de la nature, peuvent en séparer. L'eau est nourrissante pour les plantes & pour les animaux, qu'elle désaltere; elle forme la base des humeurs, & est le sujet de leur fluidité, dont le feu est l'agent. Elle est évaporable, même en glace, au plus petit degré de chaleur. A raison de l'extrême dilatation qu'elle reçoit de la chaleur (dilatation qui va jusqu'à quatorze mille fois son volume, & qui est la seule cause de son évaporation, qu'on peut définir un état de l'eau si éparse, qu'elle devient plus légere que l'air même), & de son incompressibilité, elle a, réduite en vapeurs, une force incomparablement plus grande que la poudre à canon; elle est capable de produire les plus puissans effets, tels que les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, &c. Physique.

Digitized by Google

LETTRE XLII.

A HÉLOÏSE.

15 octobre.

SUITE. TROISIEME LEÇON.

Minéraux. LES minéraux, par lesquels nous allons commencer, sont des corps qui n'ont ni vie, ni circulation de fluides : ils se forment par aggrégation, ou par apposition extérieure de parties terrestres, dont l'eau est le véhicule, & le feu l'agent.

Nature de la terre. La terre connue, c'est-à-dire l'épiderme terrestre, est un composé de terre friable, de pierres, de métaux, & de terre végétale, qui n'est pas une vraie terre, mais les débris des plantes & des animaux décomposés. Ainsi, comme on a distingué la terre en trois

Division. élémens, on a de même divisé ses productions en trois regnes; le minéral, le végétal & l'animal. - La terre, proprement dite, se divise en deux terres principales, la calcaire & l'argilleuse. La premiere se calcine au feu; la seconde s'y durcit. Les terres sont, ou friables, c'est-à-dire divisibles sous les

Digitized by Google

doigts, ou pétrifiées. Les deux eſpeces ne ſont point malléables; elles ſont inſolubles dans l'eau, dans les huiles, & ne perdent rien de leur ſubſtance par l'action du feu. Physique.

Les pierres compoſées de terre CALCAIRE, deviennent friables par l'action du feu, & tombent en poudre blanche, qu'on nomme *chaux*. Si on y jette de l'eau, elles ſe diſſolvent, en produiſant une forte chaleur. On trouve preſque par-tout la pierre à chaux; la craie, le plâtre, la marne, tous les marbres, en ſont des variétés. Les calcaires ſont imprégnées de ſels alkalis. On peut les regarder comme compoſées de débris des coquilles marines, réduites en pouſſiere impalpable, raſſemblées par couches par les eaux de la mer, & liées par le bitume que contiennent ces eaux. Conſéquemment la quantité en augmente; ce qui peut contribuer à vieillir au moins la ſurface du globe, & diminuer ſa fécondité. * Terre calcaire. *Craie. Plâtre. Marne. Marbres.*

ij. Les pierres de la terre ſiliceuſe ſe nomment cailloux: elles ne ſe calcinent pas comme la pierre à chaux; Terre ſiliceuſe, ou cailloux.

* Mais ces mêmes eaux n'uſent-elles pas autant qu'elles conglutinent? *L'éditeur.*

Digitized by Google

Physique. mais elles se vitrifient très-aisément, en y ajoutant du sel alkali fixe. Elles paraissent aussi avoir pour origine des coquilles, mais plus dures, plus compactes, & réduites en poudre plus fine, rassemblées non par couches, mais en petites masses. Ainsi l'on trouve dans un terrein telles & telles pierres calcaires, ou vitrifiables, suivant l'espece de testacées qui y a vécu lorsque ce terrein était sous les eaux de la mer. *

Voici les différentes subdivisions du caillou.

Pierres précieuses. 1. Le diamant blanc, & le rubis, ou diamant rouge: c'est le suc le plus parfait du caillou; pur dans le blanc, un peu minéralisé dans le rubis: il est si volatil, qu'il peut s'évaporer entiérement au feu, sans laisser la moindre particule de matiere: c'est donc la plus épurée des pétrifications. Le jargon est un diamant tendre.

2. Viennent ensuite le saphir bleu. Le cesaphir est un saphir taché.

*Dans ces leçons, on suppose toujours, d'après le système de M. de Buffon, & des plus habiles naturalistes, que tous les points de la surface du globe ont été, & doivent être tour-à-tour recouverts par les eaux de la mer. *L'éditeur.*

3. La

Digitized by Google

3. La topaze, jaune. La cochlite eſt une topaze occidentale, moins jaune & moins belle. Phyſique.

4. La chryſolite, vert d'herbe.

5. La chryſopraſe, vert-jaunâtre, & nuancée.

6. Le beryl, vert-bleuâtre. De couleur céladon, on la nomme aiguemarine.

7. L'émeraude, ordinairement verte. La couleur des pierres précieuſes vient d'une matiere inflammable, unie à une terre métallique.

8. Le quartz, comme le cryſtal de roche, blanc. La pierre de Boheme.

9. La topaze enfumée, vert-noirâtre.

10. L'améthyſte, violet.

Les pierres du genre des pierres à fuſil ordinaires, ſont, 1. l'opale, ou girafol, qui réfracte la lumiere, de façon à prendre différentes couleurs, ſuivant leſquelles on la nomme œil de chat, à rayons verts-jaunâtres; œil du monde, qui brille dans l'eau comme un charbon ardent. *Demi-précieuſes.*

2. L'aſtérie, dont la ſurface préſente des étoiles brillantes, &c.

4. L'onyx, couleur d'ongle: il y en a de noires à cercles blancs. Les anciens Romains en avaient une eſpece

Digitized by Google

Physique. appellée *camehuia*, qu'on imite de nos jours, & qui se nomme camaïeu. La nymphite est un onyx à cercles concentriques.

4. La calcédoine, couleur d'eau mêlée avec du lait.

5. La cornaline, rouge-blanc, ou brun-jaunâtre.

6. La sardoine; c'est un mêlange des précédentes.

7. L'agathe; on nomme ainsi le caillou à belles couleurs mêlées, ou herborisé, comme la pierre de Moca.

8. Les jaspes, rouge, vert, jaune, &c.

Les pierres énoncées depuis l'opale, se nomment demi-précieuses.

Les cailloux non-précieux servent la plupart à faire du verre.

Grenats. iij. Le grenat est une pierre ressemblante au caillou, mais qui contient toujours du métal: il en est qui se nomment bazaltes: les grenats sont presque sous toutes les couleurs.

Terre argilleuse. ij. Les terres argilleuses ont pour caractere principal, qu'elles se durcissent au feu, & ne peuvent qu'approcher de la vitrification: raison pour laquelle cette terre, sous le nom de bol, sert à faire les creusets pour fondre les autres matieres. En pierres, elle se

Digitized by Google

nomme 1. pierre ſerpentine, 2. marne pierreuſe, 3. tripoli, 4. mine d'alun, 5. ardoiſe marneuſe. Phyſique.

ij. Les terres micacées, qu'on nomme auſſi *glimmer* en allemand, ſont des pierres à ſurface ardoiſée, qui ſe levent en écailles minces, pliantes & brillantes : on en trouve en Sibérie qui eſt propre à faire des vitres, & qu'on nomme, 1. verre de Moſcovie, 2. l'argent aux chats, 3. l'or aux chats, 4. la pierre ollaire en ſont des variétés. Micacées.

iij. Les fluors minéraux, ou ſpaths vîtreux : on les nomme fluors, parce que, mêlés avec toutes les autres terres, ils aident puiſſamment la fuſion : on les trouve pétrifiés, demi-tranſparens, ou ſous la forme de cryſtaux de diverſes couleurs ; ce qui leur a fait donner place parmi les pierres précieuſes. Fluors.

iv. Les asbeſtes, qu'on ne connaît que dans l'état pétrifié. Ils entrent promptement en fuſion avec le borax. L'amianthe, dont on fait un fil & une toile incombuſtibles, eſt une terre asbeſtine : les Scythes en habillaient leurs morts, avant de les mettre ſur le bûcher, pour retrouver les cendres ſans mêlange ; les asbeſtes ſont foſſiles Asbeſtes

Amianthe.

Physique. en Sibérie, & produits par une terre argilleuse, qui se durcit au feu.

Zéolites. Lapis lazuli. y. Les zéolites, dont les lapis lazuli sont une variété, entrent seuls & promptement en fusion.

Magnésies. vj. Les magnésies, ou manganeses, approchent de la mine de fer : l'espece la plus commune, qui est noire & brillante, s'emploie dans les verreries & les poteries, pour vernir & colorer.

Aimant. L'aimant, qui est une terre absolument imprégnée de particules métalliques ferrugineuses, attire le fer par affinité avec lui : cette propriété est le fondement de tout le système de Newton sur l'attraction : mais cette force attractive, absolument aveugle, est-elle bien le moyen général de la nature? Il y a apparence qu'elle a pour cause la quantité de mines de fer qui sont au pole ; d'où l'on peut inférer qu'elle doit être nulle sous l'équateur, & sous les deux poles. Mais pourquoi le fer attire-t-il le fer? Y a-t-il un courant de matiere ferrugineuse, mis en mouvement par la chaleur, & tellement combiné, que les particules fugaces se rassemblent aux poles, où la chaleur est moins puissante, & cette fuite est-elle la cause immédiate de l'action de l'ai-

Digitized by Google

guille aimantée ? C'eſt ce que nous ignorons, quoique cela ſoit aſſez vraiſemblable : car la quantité de mines de fer des poles ſera occaſionnée par la chûte de ces particules : & tout cela peut contribuer lentement à amener la grande révolution dont je parlerai plus bas. Phyſique.

Il y a encore d'autres eſpeces particulieres de terres : 1. les pierres de roche, compoſées de différentes parties liées enſemble ; 2. l'ophite ; 3. la queux, ou pierre à aiguiſer ; 4. le porphyre ; 5. le granit. Pierres irrégul.

Quant aux pétrifications de toute eſpece, elles ſont ou minérales, ou végétales, ou animales : le jayet eſt un végétal pétrifié ; la turquoiſe, une pétrification de l'ivoire & des autres oſſemens de l'éléphant. Les pierres-ponces ſont des ſcories naturelles, qui ſe trouvent aux environs des volcans. *Pétrificat.* *Scories.*

Obſervez que les deux terres premieres, la calcaire & l'argilleuſe, agiſſent l'une ſur l'autre, & que la premiere deſſeche l'argille.

II. La terre végétale n'eſt autre choſe que les débris des plantes & des animaux ; débris qui renferment toutes les molécules organiques poſſibles. Il Terre végétale.

Phyſique. paraît que la terre végétale eſt à la terre ce qu'eſt ſur nos corps la craſſe produite par la ſueur & la tranſpiration inſenſible, dans laquelle vivent les animalcules imperceptibles dont j'ai parlé: il n'y a aucune organiſation dans cette terre; elle ne fait pas même partie de l'épiderme de la mere commune; l'eau qui l'abreuve, n'eſt pas le ſang de la terre, mais une ſimple ſecrétion émanée de ſes pores. Nouvelle préſomption de l'animation de la planete, ſi ce ſyſtême avait d'ailleurs quelque preuve plus formelle.

Molécules organiques. Les molécules organiques des végétaux, ſont les mêmes que celles des animaux, puiſqu'ils s'entre-nourriſſent tour-à-tour. Le bœuf broute l'herbe, qu'il change en ſa ſubſtance; les chairs & les excrémens des animaux engraiſſent la terre végétale, &c. Tout paraît dépendre uniquement du moule par lequel ces particules paſſent. En effet, ſi l'on greffe un arbre, on change la nature de ſon fruit. La différence des êtres tient à beaucoup moins qu'on ne penſe. Un rien différencie Voltaire & J. J. de N. & de F.

Moules primitifs. Les moules primitifs ſont les eſpeces des plantes qui, une fois formées, ſe

Digitized by Google

maintiennent ordinairement, quoique l'art puisse les altérer, ou les améliorer. Ainsi l'homme, par la greffe, a perfectionné certains arbres & certaines plantes, par la culture; il leur a fait produire un fruit monstrueux, qui n'en est que plus propre à notre usage. Physique.

Variété des especes.

Cependant il y a grande apparence que toutes les especes existent dans la nature, & qu'elles y sont nécessairement. Car la variété n'est pas un effet du hasard; chaque point du globe, ayant un aspect différent, & par suite un sol varié, il est impossible que les productions spontanées de chacun de ces points aient absolument la même forme: par où l'on voit, que de l'équateur au pole, toutes les productions terrestres ont dû différer entr'elles à l'infini. Il n'y a donc, dans tout l'univers, qu'un seul végétal, issu du même principe, mais varié infiniment. Ce sont ces variétés occasionnées par l'aspect & par le sol, qui ont différencié les especes: ensuite les vents & les hommes ont désolé les plantes originaires, & les ont mises presque partout: elles ont, par leur expatriation, plus ou moins dégénéré, ou même quelques-unes se sont perfectionnées,

Physique. relativement à notre usage. De-là cette infinie variété d'un seul & même végétal, depuis le cedre jusqu'aux mousses. On peut en dire autant des animaux..... - Envisagez ainsi la nature en grand, mon fils ; cette belle simplicité est seule digne d'elle-.....

Comment mademoiselle Tonton se trouve-t-elle de cette matiere ?

LETTRE XLIII.

A HÉLOÏSE.

20 octobre.

SUITE. QUATRIEME LEÇON.

- JE vais parler aujourd'hui de la troisieme classe des corps, du regne minéral (me dit avant-hier mon pere).

Sels. III. Les SELS sont les corps qui se dissolvent dans l'eau, à laquelle ils donnent une saveur : toutes les autres substances ne sont saisissables que par la vue, l'ouïe & le tact ; les sels le sont par nos cinq sens, puisqu'ils affectent l'odorat & le goût : ils sont odorans

Digitized by Google

dans les fleurs & dans les corps putréfiés; ils agissent sur les nerfs du goût, dans les alimens, &c. On croit que les sels sont un phlogistique, ou matiere du feu, combiné avec une substance terreuse, qui doit être communément l'argille, puisqu'elle se durcit au feu. Ils sont l'agent de la nature, relativement aux minéraux, aux plantes & aux animaux; tout se fait par eux dans la nature planétaire, comme tout se fait en grand dans l'univers par le feu du soleil. * Physique.

On divise les sels en acides & en alkalis. Les acides sont corrosifs ou rongeans, & dissolvent une grande quantité de corps (dissolution que, dans le discours ordinaire, on attribue simplement à l'eau qui les contient, mais qui n'est l'effet que des sels). Ils sont si volatils & si subtils, qu'ils ne peuvent être vus, qu'unis à quelque matiere grossiere. Les acides pénetrent les alkalis, & ces deux sels s'unis- Acides.

* On a soupçonné qu'il pourrait n'y avoir qu'un élément, le phlogistique, dit M. de la Harpe (15 *novemb.* 1777). On va voir que les auteurs de ces leçons avaient la même idée. *L'éditeur.*

Physique. sent avec bruissement & chaleur. L'acide paraît être comme le mâle, & l'alkali la femelle : leur équilibre parfait maintient l'ordre : si l'un prédomine, il y a un désordre qui ne peut être rétabli que par l'addition du sel qui manque, ou la diminution de celui qui abonde. C'est pourquoi l'alkali volatil fluor est un remede efficace contre tous les venins & poisons occasionnés par un acide.

Vitriol. 1. Le vitriol est un acide varié de beaucoup de manieres : si on le mêle avec des matieres végétales, & qu'on purge bien ce mêlange de toute son humidité, la poudre qui en résulte, conservée bien bouchée, s'enflâme à l'air : *Pyrophore.* on nomme cette poudre pyrophore.

Gypse. Avec une terre calcaire, c'est le gypse.

Alun. Avec une terre argilleuse, c'est l'alun.

Sel de Glauber. Uni avec l'alkali minéral, c'est le sel de Glauber.

Sel gemme. 2. Le sel gemme se trouve en crystaux dans les mines.

Sel marin. 3. Le sel marin, ou commun, tient de l'acide & de l'alkali : ce qui n'est pas étonnant, l'eau de la mer dissout également ces deux minéraux par-tout où ils se trouvent. L'acide du sel ma- *Eau régale.* rin, uni avec l'esprit-de-nître, fait l'eau régale, qui dissout l'or.

Digitized by Google

Le sel marin, combiné avec l'alkali volatil, produit le sel ammoniac naturel : avec le phlogistique, le succin. Physique *Ammoniac. Succin.*

11. Les sels lixiviels, ou alkalis, ainsi nommés de la plante kali (la soude) qui en contient beaucoup, se combinent tantôt avec la terre calcaire, & tantôt avec l'argille. Ils excitent sur la langue un sentiment d'âcreté, & les acides un sentiment d'aigreur : ces deux effets sont mitigés de maniere à devenir agréables dans le même corps, par le mêlange égal des deux sels, & par l'accompagnement des huiles qui les émoussent ; & alors, ce qui eût blessé l'organe de l'odorat & celui du goût, ne fait plus que le chatouiller ; comme dans l'odeur de la rose, & dans le sel végétal composé, qu'on nomme sucre. *Alkalis.*

L'alkali, combiné avec un peu de terre calcaire, produit le salpêtre. *Salpêtre.*

Avec les acides minéraux, les sels neutres. *Sels neutres.*

L'alkali qui se trouve dans le sel marin, y produit ce que nous appellons le salé, par le mêlange des deux sels simples.

4. Le borax est un alkali combiné avec une terre vitrescible, dissoluble dans l'eau. *Borax.*

Digitized by Google

Physique. Fesons ici deux observations : 1. *Salure des mers.* Que la salure des mers, des lacs & des fontaines va toujours en croissant du côté de l'équateur ; parce que l'eau étant plus échauffée, elle dissout un peu plus de sel minéral ; parce que la chaleur du soleil produit sous la zone torride plus de sel, qui est un feu *terrifié*, comme je vous l'ai dit ; enfin, parce que sous la zone torride, l'évaporation étant plus forte, & l'eau qui s'évapore n'emportant que peu de sel, l'eau restant doit être plus salée : mais généralement l'eau de la mer ne se charge que de quatre gros de sel par livre. 2. Que les sels, tant acides qu'alkalis, sont fixes ou volatils : les fixes n'abandonnent point, ou très-difficilement, par l'action du feu, les corps auxquels ils sont unis ; ce qui vient de l'espece de la terre avec laquelle ils sont combinés : les volatils au contraire, s'échappent souvent dès le premier degré de chaleur, & par-là sont la cause des *Causes des odeurs.* odeurs : dans les parfums, les pointes du sel volatil sont émoussées par une huile très-subtile, qui les enveloppe ; dans la puanteur, & les odeurs presque déchirantes, les cristaux salins agissent sans enveloppe suffisante.

Digitized by Google

Il y a beaucoup d'autres sels, qui sont des combinaisons des deux premiers, tels que le nître, le sel ammoniac animal, qui vient des urines, &c. Mais la base de tous ces sels composés, est toujours l'acide & l'alkali. Physique. *Nitre.*

Les sels n'ont point de figure par eux-mêmes; elle leur est donnée par l'espece & la quantité de terre avec laquelle ils sont combinés. C'est du phlogistique; c'est une sorte de feu fixe, qui impregne des matieres propres à le retenir, à peu près comme les vrais diamans exposés pendant le jour à la lumiere du soleil, la retiennent, & éclairent durant la nuit. Mais ici l'action est momentanée; elle est éternelle dans les sels, inextinguible, même dans l'eau. *Nature des sel.*

IV. Les corps terrestres de la quatrieme classe, se nomment *bitumes*, ou *phlogistiques* (matieres inflammables): ce sont les corps fossiles qui se laissent dissoudre dans les huiles, repoussent l'eau, brûlent avec flâme, & sont électriques. Ces corps sont un feu combiné avec l'huile fossile ou naturelle, répandue dans toute l'épiderme du globe, & une terre probablement calcaire, qui en fait la base, quand ils *Bitumes.*

Digitized by Google

Physique. ne laissent rien, & argilleuse lorsqu'ils laissent des cendres grossieres.

On met au rang des bitumes,

Ambre gris. 1. L'ambre gris, parfum très-recherché, & fort cher.

Succin. 2. L'ambre jaune, ou succin (l'ambre jaune a le premier indiqué les substances électriques par elles-mêmes.)

(Il n'est pas sûr que ces deux substances soient minérales : on les trouve sur les côtes de la mer ; elles pourraient avoir pour principe, les animaux ou les végétaux. On a même attribué la production de l'ambre gris, à certaines baleines.)

Pétrole. 3. Le pétrole, qui a l'odeur du succin, & même plus agréable.

Asphalte. 4. L'asphalte, sorte de pétrole grossier, dont il y a des mines en Alsace.

Soufre. 5. Le soufre est le bitume le plus commun : on le trouve naturel à Solfatara dans le royaume de Naples ; à Bévieux en Suisse ; en Sibérie ; en Islande, où il est en fort grosses masses, & à fleur de terre, &c. Celui d'usage est artificiel. Uni avec le fer, c'est la *Pyrite.* pyrite qui fermente & s'enflâme par l'eau : avec le fer & le plomb, c'est la *Galene.* galene : avec le fer & le zinc, la blende : *Blende.* *Pierre de porc.* avec la terre calcaire pure, la pierre de

Digitized by Google

porc: avec cette terre & l'acide vitrio- Physique.
lique, la pierre hépatique, &c. Le soufre *Hépatique.*
se trouve dans tous les corps.

6. Les houilles, ou charbons de *Charbons de terre.*
terre: c'est un soufre combiné avec la terre argilleuse.

L'éloignement du soleil produit l'hiver, mademoiselle. Je sens que je me refroidis, faute d'être échauffé par vos aimables lettres. Un mot, je vous en prie.

LETTRE XLIV.

Réponse.

22 *octobre.*

POUR ne nous pas voir, je n'y perdrai rien, monsieur; vous m'allez rendre plus savante que jamais monsieur " Dionis „ n'a rendu sa femme; & les leçons de l'ancien Abeilard n'auraient sans doute pas été si dangereuses, s'il eût traité avec son Héloïse des matieres aussi profondes & aussi relevées. Je ne sais trop ce que votre doctrine avait de plaisant pour maman & ma tante;

mais tandis que Tonton & moi, nous fesions tous nos efforts pour nous rendre dignes d'être vos écolieres, en vous comprenant, elles ont ri comme des... Ah Dieu ! qu'allais-je écrire ! Elles ont beaucoup ri. Je trouve que cela n'était pas fort respectueux envers notre maître. Tonton croit avoir entendu qu'elles disaient, - Où l'en voilà, ce pauvre garçon !... Mais que dirait-il ? Il ne voit rien ; il ne fait rien ; il faut bien qu'il se rabatte sur ce qui peut le distraire ! -

Quant à nous, je veux dire ma cousine & moi, nous sommes si pénétrées de vénération pour vous, que nous n'oserions plus vous parler de nos contes bleus ; & si nous vous les demandons un jour, quand vous aurez achevé votre cours de physique, c'est en riant les premieres, pour voir si vous rirez aussi.

Sur un certain article de votre lettre, je vous dirai, qu'on est toujours curieuse de voir les savans célebres.....

P. S. « Je me suis dérangée avec plaisir : qu'importe ce que vous nous écriviez ? Dès que c'est de vous, cela m'amuse toujours. Vous demandez, dans votre avant-der-

Digitized by Google

» niere, comment je m'en trouve?
» Mais je trouve que voilà bien
» des choſes que j'ignorais, & que
» je ne ſuis pas fâchée de ſavoir.
» Adieu, monſieur, & grand-merci;
» mais pas quitte, entendez-vous?
» TONTON. »

LETTRE XLV.

A HÉLOÏSE.

25 octobre.

BIENHEUREUX d'avoir fait rire votre maman & madame votre tante! Il aurait été bien plus mortifiant pour moi de les avoir fait bâiller. Au reſte, quand cela ſerait arrivé, je reſſemble aux poëtes, qui ne ſacrifieraient pas la moindre petite rime; je ne veux pas perdre un ſeul mot de ce que j'ai appris. Si je vous ennuie, c'eſt par art, je vous en avertis; vous en trouverez mes contes bleus meilleurs. Et puis, il y a certain mot qui termine votre lettre, qui ne me permet pas de renoncer à la gloriole du ſavantiſme.

Mademoiſelle Tonton eſt trop aimable! on voit qu'elle veut imiter ſon modele.

Digitized by Google

Phyſique. CINQUIEME LEÇON.

Métaux. UNE quatrieme claſſe de corps bien plus commune, ce ſont les *métaux*: ils ſont de tous les minéraux les plus peſans, les plus malléables, les plus fuſibles, & les plus faciles à rétablir en leur rendant leur ſoufre ou phlogiſtique. On compte ſept métaux.

Or. 1. L'or, le plus beau, le plus ductile, le plus rare des métaux, & le plus peſant, avant la découverte de la platine: un grain d'or ſe laiſſe étendre ſuffiſamment pour couvrir un fil d'argent de quatre-vingts-dix-huit aunes; de ſorte qu'un ſept cent cinq mille ſix-centieme de grain demeure viſible à l'œil. Preſque tout l'or vient à préſent du Chili & du Pérou, dont les mines ſont incomparablement plus abondantes que celles de l'Europe & de l'Aſie: on eſt incertain ſur l'Afrique.

Argent. 2. L'argent eſt le plus malléable & le plus ductile des métaux, après l'or: un grain peut s'étendre à la longueur de trois aunes, larges de deux pouces: qualités qui contribuent beaucoup à donner de la valeur à ces deux premiers métaux.

Platine. 3. La platine, ou or blanc, eſt un

* platine est masculin, lorsqu'il n'agit des métaux.

Digitized by Google

métal nouvellement découvert à Rio-di-Pinto, partie de l'Amérique, appartenante aux Eſpagnols. Elle eſt de couleur blanche, & ne fond pure à aucun degré de feu connu; mais elle entre aſſez promptement en fuſion avec les autres métaux, dont on ne peut plus faire le départ, c'eſt-à-dire, l'en ſéparer, attendu qu'elle ſe prend trop tôt. Ce méral eſt plus peſant que l'or; mais à cauſe de ſon intraitabilité, qu'on n'a pas encore vaincue, il n'eſt pas à beaucoup près ſi précieux que l'argent, qu'il devrait ſurpaſſer. Son nom vient de l'eſpagnol *Plata*, argent. *Platina* ſignifie petit-argent. Phyſique.

Voilà ce qu'on peut appeller les trois métaux parfaits.

Les quatre ſuivans ſe nomment imparfaits, & à juſte raiſon: il y a grande apparence qu'il n'y a qu'un ſeul méral; que le cuivre eſt un or imparfait; l'étaim, de l'argent imparfait; le plomb, un argent encore plus groſſier; le fer, une platine non-parfaite. Ce qui ne veut pas dire que ces métaux une fois cuivre, étaim, &c. puiſſent jamais, & par quelqu'opération alchymique que ce ſoit, devenir or, argent, &c. (ce qui a égaré les alchymiſtes): non, cela Métaux imparfaits.

Physique. n'est pas plus possible que de changer, par la chymie, un sureau en cedre, un chien en éléphant: la nature même ne le ferait pas; & c'est une des regles invariables, qu'une production une fois moulée, reste telle jusqu'à sa dissolution naturelle ou artificielle.

Cuivre. 4. Le cuivre (que les métallurgistes classent le sixieme, je ne sais pourquoi) est un métal de couleur rougeâtre, qui ressemble imparfaitement à l'or: on en forme l'airain & le laiton, par le mélange avec le zinc; & le bronze, en l'unissant avec l'étaim. Ce métal produit le dangereux poison, nommé vert-de-gris: en le mettant par lames fort minces, on le réduit entiérement en cette substance saline, qui sert à la teinture & à peindre.

Airain. *Laiton.* *Bronze.* *Vert-de-gris.*

Etaim. 5. L'étaim est le plus léger, le plus fusible des métaux, & en même tems le moins extensible; sa beauté qui approche de celle de l'argent, lui donne seule un prix au-dessus du suivant.

Plomb. 6. Le plomb est le plus pesant des métaux, après l'or; le plus fusible, après l'étaim. Il est pliant; mais à l'aide de quelques demi-métaux, dont je parlerai, on le rend aigre & cassant.

Fer. 7. Le fer, le plus commun, le plus

Digitized by Google

vil, mais le plus utile des métaux, puisqu'il est l'instrument de tous les arts. C'est par lui que l'ancien monde a domté le nouveau; tandis que l'or, vaine idole, a laissé massacrer ses possesseurs. Si ce vil minéral n'était pas aussi commun qu'il l'est, son prix serait excessif, & par conséquent les arts de nécessité & d'agrément ne pourraient être exercés avec facilité: presque toute la surface du globe est ferrugineuse, sûrement par des vues d'utilité de la nature; parce que ces matieres fermentent à l'humidité, & produisent la chaleur: il y a apparence que c'est ce qui met le feu aux volcans, qui ne s'enflâmeraient pas plus que le bois dans la cheminée, auquel on ne met pas le feu. Physique

L'acier, qui est une espece de fer plus pur, se trouve quelquefois en nature dans les mines; il coupe & tranche à un degré de perfection admirable dans le rasoir; la lime, cet instrument si précieux, ronge le fer, & l'acier même; enfin l'acier prend un poli si parfait, que s'il n'était pas sujet à la rouille, il l'emporterait sur l'argent en beauté: son éclat, lorsqu'il est ouvragé avec l'or, rehausse celui du premier des métaux, &c. Acier.

Digitized by Google

Physique. Le fer préſente un phénomene admirable par ſa tenſion vers l'aimant, qui n'eſt qu'un fer argilleux pétrifié : l'on a mis à profit cette propriété, en aimantant des aiguilles qui, s'inclinant toujours vers le nord, guident les navigateurs ; c'eſt ce qu'on nomme la bouſſole. Quel minéral pour les humains, s'il ne fourniſſait pas en même tems les inſtrumens deſtructeurs !

Aimant.

Bouſſole.

LETTRE XLVI.

A HÉLOÏSE.

Premier novembre.

SUITE. SIXIEME LEÇON.

Demi-métaux. ON compte auſſi ſept demi-métaux, ainſi nommés parce qu'ils ne peuvent compoſer ſeuls une maſſe ferme & ſolide : mais ils ſe mêlent très-bien avec certains métaux, & ils en augmentent le poids & la dureté.

Mercure. 1. Le vif-argent, l'argent fluide, ou mercure : il prend ſon nom de ſa reſſemblance pour la couleur avec l'argent. Il eſt toujours fluide, apparemment parce que ſes particules globuleuſes, comme celles de l'eau, ne ſont

Digitized by Google

pas susceptibles de s'attacher fortement les unes aux autres. Ce demi-métal est très-pesant ; il se mêle avec l'or qu'il blanchit, & avec l'argent qu'il rend plus noir. Physique.

2. Le bismut est de couleur blanche, tirant sur le jaune : il est extrêmement fusible, & feuilleté quand on le casse : les potiers d'étain, les étameurs, les fondeurs de caracteres d'imprimerie, s'en servent pour durcir l'étain & le plomb. C'est un dangereux ingrédient du fard des dames. Bismut.

3. Le zinc ressemble au plomb par la couleur ; il est nébuleux quand on le casse : l'or & le zinc ont une très-grande affinité avec le cuivre (ce qui prouve que le cuivre n'est qu'un or très-imparfait) ; le zinc jaunit le cuivre, & en fait de l'airain, ou du laiton : il devient électrique, puis attirable par l'aimant. La calamine est la mine de zinc. Zinc. Calamine.

4. L'antimoine est blanc comme d'argent : il est volatil au feu, & enleve avec lui une partie des métaux avec lesquels on l'a joint, excepté l'or & la platine. On le trouve natif dans les mines, & il se nomme alors régule d'antimoine. C'est avec ce demi-métal que l'on compose l'émétique. Antimoine. Emétiq.

Digitized by Google

Physique. 5. L'arsenic, sous forme métallique,
Arsenic. est presque de la même couleur que le plomb : il s'altere aisément à l'air, y devient jaune & noir, se casse par feuillets, est très-volatil au feu. On peut aussi le mettre au nombre des sels. Il se mêle avec tous les métaux. Il est poison, réduit en verre pur ou en chaux. Mêlé avec le soufre, il se nomme orpiment.
Orpiment.

Cobalt. 6. Le cobalt est de couleur gris-brun, presque comme l'acier fin. Il est dur, cassant, fixe au feu. Il se trouve dans la terre le plus souvent avec du fer.

Nicle. 7. Le nicle, demi-métal nouvellement découvert, est de couleur blanc rougeâtre, solide & brillant quand on le casse. Il s'unit avec tous les métaux, si ce n'est avec l'argent & le mercure. En forme de chaux, on le nomme ocre.
Ocre.

L'aigreur du régule des demi-métaux, est le principal signe par lequel on les distingue des métaux auxquels ils ressemblent ; il casse net.

Tels sont en abrégé les principaux corps du regne minéral, qui constituent principalement le troisieme élément particulier, la terre. Mais, comme je vous l'ai dit, ce n'en est que l'épiderme,

Digitized by Google

l'épiderme ; & la terre végétale, ainſi que tout le produit du regne animal, n'en eſt que la craſſe.

Dans les leçons ſuivantes, comme j'étais plus inſtruit, nos entretiens ont pris une autre forme : mon pere interrogera, & je répondrai.

Phyſique.

LETTRE XLVII.

A HÉLOÏSE.

5 novembre.

CET entretien, mademoiſelle, eſt de la plus grande importance, mais je crains qu'il ne vous fatigue. Daignez me raſſurer par un mot.

SEPTIEME LEÇON. SUITE.

— QU'EST-CE que le feu ? — Il y a toute apparence que ce n'eſt que l'éther en mouvement. — Qu'eſt-ce que l'éther ? — C'eſt une ſubſtance beaucoup plus ténue que l'air, répandue par-tout, & dans laquelle nagent les planetes. — Qui met l'éther des planetes en mouvement ? — Le ſoleil ; mouvement par eſſence, & ſource de tout le mouvement qui exiſte dans le ſyſtême ou af-

Ether.

Soleil.

Digitized by Google

Physique. semblage de planetes dont il est le centre. - Quelle est la matiere du soleil ?

Sa matiere. - C'est principalement l'éther en mouvement circulaire. C'était le sentiment des anciens philosophes Egyptiens : eh ! combien de vérités prétendues découvertes, ne sont qu'un renouvellé des anciens ! - Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'éther, à l'aide de quelque comparaison ? - Oui, mon pere. Je pense que ce n'est autre chose qu'un sel infiniment volatil & infixable, dont nos sels, même volatils, ne sont qu'une scorie grossiere.

- Quel est le principe actif uni à la matiere ? - C'est l'éther ; c'est le sel ; c'est le feu, agent unique, diversement modifié.

- Qui a fait prendre le mouvement circulaire à l'éther, pour en former un ou plusieurs soleils ? - La nécessité. - Expliquez-vous. - Si l'on considere

Comment le mouvement circulaire de l'éther a formé le soleil. l'immense étendue remplie également d'éther, c'est-à-dire, de la matiere la plus active, la plus mobile, la plus agitable, & la plus agitée, on sent qu'il a dû s'y former des courans, qui doivent avoir produit des tournans aux endroits où elle a fait des retours sur elle-même ; à peu près comme les courans

Digitized by Google

de la mer forment en petit des gouffres & des entonnoirs. Physique.

– Mais si l'éther remplit également l'étendue, d'où vient ne reste-t-il pas tranquille, en équilibre parfait, & pourquoi reflue-t-il continuellement sur lui-même ? – Pour répondre à cette demande, au défaut du secours de nos sens, il faut consulter la raison, qui est le résultat comparé de leur rapport, & comme eux un rayon de la divinité. Il y a deux causes du mouvement de l'éther : de sorte que s'il était homogene, ou le seul mode sous lequel existât la matiere, on pourrait encore rendre raison de son mouvement inessable : c'est qu'il est mouvement par lui-même. Mais fût-il ami du repos, comme il existe d'autres modes, tous de densités différentes ; qu'il existe des êtres vivans, intelligens, dont le mouvement est spontané, l'éther, si agitable qu'il le serait par un cheveu déplacé, a dû refluer sur lui-même avec une force inexprimable *, mu par des masses énormes, & former des tournans *Causes du mouvement de l'éther.*

* On va voir que M. de la Rupelle fait sentir à son fils la faiblesse de cette raison, & qu'Abeilard répond assez bien. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Physique. d'éther ; d'où sont nécessairement résultés des soleils ; l'éther ne pouvant être mu circulairement, sans produire lumiere & chaleur, sans avoir une force centrifuge capable de classer les parties grossieres de la matiere, sans échauffer ces masses froides, la chaleur n'étant que du mouvement.

- Fort-bien ! les planetes & les êtres vivans ont donc précédé le soleil ? - Pas plus que je n'ai précédé mon pere. Mais la matiere existait ; elle n'était pas de la même subtilité que l'éther ; elle ne pouvait donc en être soutenue à volume égal ; le repos lui était donc impossible ; & c'est ce mouvement nécessaire qui a tout fait.

Cause premiere. - Vous voilà matérialiste ? - Je ne touche point ici à la cause premiere, qui est hors de la portée de ma raison. Au reste, je vais vous répondre par ce passage lumineux de M. Sauri * : « Les » étoiles fixes sont autant de soleils » qui servent de centre à un système » planétaire, & à un grand nombre de » cometes : chaque système a son cen» tre : plusieurs systèmes assemblés ont » peut-être un centre commun ; & les

* *Précis d'astronomie*, p. 120.

» assemblages de ces assemblages pa- Physique.
» raissent aussi avoir le leur; de ma-
» niere qu'il y a un centre universel
» pour le monde entier, autour du-
» quel le tout fait sa révolution. » A ce centre général, Dieu préside; les moyens physiques sont ses moyens; on ne peut, je crois, le disputer.

- Le mouvement peut-il diminuer dans l'univers? - Pour la somme générale, non: mais localement, il peut diminuer, cesser absolument. Ainsi, un des soleils peut cesser d'être; c'est-à-dire, d'être un tournant d'éther, qui échauffe, qui éclaire, & meuve autour de lui des planetes & des cometes: mais de sa destruction, il s'en forme un autre, ou l'existence de quelque soleil voisin en est accrue. *Mouvement incessable.*

- J'entends cela; & ma raison, d'accord avec la vôtre, vous suit assez bien. Mais je n'oublie pas que vous m'avez dit que l'éther, mu circulairement, était principalement la matiere du soleil. L'éther n'est donc pas la seule? - Il n'y a pas à en douter. S'il y a un tout parfaitement homogene, également parfait en tout point, c'est Dieu, Dieu seul. Le soleil est composé de différentes matieres, & il y a une sorte *Matiere du soleil existe sous plusieurs modes.* *Dieu seul parfaitement homogene.*

Physique. de certitude, que ces matieres sont du même genre que les cometes & les planetes.

Rapports entre le soleil, & les planetes & cometes.

– Une sorte de certitude! sans doute que vous allez faire ici beaucoup plus usage de votre raison que de vos sens? – Je les crois également sûrs; mais des obstacles matériels obturent souvent les uns, comme le préjugé obscurcit l'autre: je n'ai point de préjugés, graces à vos soins. L'analogie qui se trouve entre les différens êtres, va me guider ici. – Voyons?

Soleil, mâle des planetes.

– Je touche au doigt & à l'œil, que le soleil remplit en grand à l'égard de notre planete, la même fonction que fait en petit le mâle à l'égard de la femelle, dans les plantes & dans les animaux. Or le mâle, sans être en tout conforme à la femelle, a des rapports parfaits avec elle; ils sont foncièrement tous deux de la même nature: le mâle a du plus, ce plus est la vertu productive; la femelle, qui manque de cette noble prérogative, en a une autre non moins nécessaire, la faculté nutritive & développante. Le soleil & ses planetes *

* M. Sauri dit encore, p. 115 du livre cité par Abeilard: *La ressemblance entre*

ont les mêmes rapports : donc, &c. La conſéquence eſt trop claire, pour ſe donner la peine de la tirer. Phyſique.

- En ce cas, les ſoleils ſeraient donc auſſi des êtres animés, dans le cas où notre globe ſerait un gros animal? - Et plus parfaitement encore. Le ſoleil eſt mâle ; il a un million de fois plus de ſubſtance que la terre ; quatre cents ſoixante-quatre fois plus que toutes ſes planetes : il aurait donc ſur elles le même avantage, que Corneille, Shakeſpear, Racine, Voltaire, Crébillon, Buffon, & les autres grands hommes ont, par leur génie puiſſant, ſur une femmelette qui croit aux ſorciers & aux revenans. *Hypotheſe de l'animation des ſoleils.*

- Sans doute ce n'eſt ici qu'une hypotheſe? - Mais qui me plaît : vous voyez que je ſuis loin d'être matérialiſte. D'ailleurs, elle découle de celle que vous avez poſée ; elle s'évanouit, ſi la vôtre eſt détruite.

- Le ſoleil eſt, diſions-nous, la ſource de toute chaleur & de tout mouvement dans ſon ſyſtème : c'eſt-à-dire? *Nous ſommes dans le ſoleil.*

---

ne le globe & les autres planetes eſt ſi probable, qu'on ne peut douter qu'elles ne ſoient habitées comme la terre. L'éditeur.

Physique. – Dans l'assemblage des planetes & des cometes de sa dépendance : car système ne signifie qu'assemblage. Le soleil meut tous ces corps, & les renferme tous : sa substance éthérée, dans laquelle nage notre globe, s'étend depuis son centre que nous nommons le disque du soleil, jusqu'au-delà de la derniere comete ; jusqu'à l'éther qui fait partie, supposons, de Sirius, qui paraît le soleil le plus voisin de nous, à en juger par sa grosseur.

– Faites-moi connaître ce soleil notre voisin ? – Sirius est cette belle étoile qu'on apperçoit en janvier & les mois suivans, au sud-est d'Orion, à dix heures du soir : en se plaçant sur le *Pont-Henri*, si mal nommé le pont Neuf, on voit cette belle étoile sur les augustins ; en mars, plus avancée du côté du couchant *.

* Orion est fort reconnaissable, ayant la figure d'un rateau. Sirius est la canicule : les jours caniculaires sont ceux où Sirius se leve & se couche avec le soleil. Les anciens croyaient que cette étoile contribuait à la chaleur, & c'est un préjugé qui subsiste encore parmi le peuple. On regarde Sirius comme le soleil le plus voisin du nôtre. Voyez

VI

- Les planetes les plus proches du soleil, comme Mercure, Vénus, la terre & la lune, sont-elles plus chaudes que les plus éloignées, comme Mars, Jupiter, Saturne, & la planete invisible qui est encore au-delà? Les cometes, dans leur plus grand éloignement, sont-elles congelées, &c? Physique

Degré de chaleur des planetes & des cometes.

- D'abord, il ne faut pas oublier que tous ces corps sont dans le soleil; même les cometes: il serait aussi inconcevable que ces dernieres voyageassent dans les entre-mondes & qu'elles passassent dans d'autres soleils, qu'il est impossible que nous quittions notre planete, pour aller dans une autre. Ensuite, j'ai lu que les planetes plus proches du centre du soleil, étaient plus denses, & plus difficiles à échauffer. Enfin, il y a bien de l'apparence que la chaleur du soleil ne souffre aucune espece de diminution par la distance de son noyau central à une planete ou comete, par deux raisons: la premiere, qui paraîtra paradoxe au premier coup-d'œil; c'est que du soleil à une planete quelconque, il n'y a aucun milieu capable de diminuer, soit la lumiere, soit la chaleur: au lieu que les feux allumés sur la surface du

Aucune diminution de lumiere ni de chaleur dans les milieux.

Physique. globe sont entourés d'air, de vapeurs aqueuses qui affaiblissent prodigieusement l'un & l'autre : ainsi point de comparaison à faire : d'ailleurs, si la lumiere tombe à nos yeux des étoiles fixes en huit minutes, comme on le dit, elle doit tomber en un instant inappréciable du soleil aux planetes. La seconde raison qui fortifie la premiere, c'est que le feu dans les milieux, c'est-à-dire, dans l'intervalle du soleil à la planete, n'agit plus ni comme lumiere ni comme chaleur ; il faut qu'il rencontre un corps capable de fixer & d'absorber ses rayons, ou de les réfléchir. D'où l'on pourrait conclure qu'il n'y a pas un seul rayon solaire de perdu ; que le soleil a dans son système des corps pour recevoir tous ceux qu'il lance, &c.* Or la lumiere agit si promptement, elle va si rapidement, que cent mille lieues sont un objet de nulle considération pour elle ; de sorte que les rayons partis pour Mercure, & ceux partis pour Saturne, arrivant presqu'au même instant à chacune de ces deux planetes, la différence de cha-

* Cette excellente raison me servira plus bas. *Abeilard.*

Digitized by Google

leur & de lumiere doit être fort petite. Il y a mieux encore ; c'eſt que le flux des rayons ſolaires eſt inceſſable, & que ſuppoſé qu'il y eût diminution à un premier jet, cette inceſſabilité rendrait enſuite la diminution preſque nulle. Mais il n'y a point de diminution, parce qu'il n'y a point de communication de chaleur dans les milieux : il n'y a rien qui puiſſe abſorber ou réfléchir ; tout tombe ſur la planete ou comete qui ſe trouve ſous les rayons lancés *. Phyſique.

– Tirez les conſéquences de cette vérité. – Les voici : c'eſt que Vénus, par exemple, peut être plus froide que la terre, ſi elle eſt plus inégale, plus montueuſe, & ſi elle abſorbe par-là plus de rayons qu'elle n'en renvoie : ſi elle eſt plus nîtreuſe, elle ſera encore plus froide par cette ſeule raiſon. Il paraît en effet, que Mars eſt moins clair, & qu'il pourrait, par conſéquent, être moins chaud que Jupiter : ce qui peut *La chaleur eſt égale.*

*Il n'y a point de ciel : ce que le vulgaire nomme le *ciel*, n'eſt que le fond noir & ténébreux des *entre-mondes*, un peu azuré par la lumiere du ſoleil. *Abeilard.*

Physique. venir des raisons que je donnais tout-à-l'heure.

Point de froid absolu. - Ainsi l'éloignement de Saturne, & de la planete invisible, celui des cometes, souvent si prodigieux, ne vous paraissent pas des causes suffisantes d'un froid absolu? - Le froid absolu n'existe pas dans la nature, & n'y peut exister, tant qu'il y aura du mouvement: mais il existe un froid relatif. Celui de nos *Froid relatif.* poles, par exemple, n'est froid que respectivement à nous: c'est encore une très-grande chaleur réelle, quoiqu'elle ne fonde pas la glace ni les neiges; car la glace & les neiges elles-mêmes sont très-chaudes, comparées à un froid absolu.

Froid & chaleur des cometes. - J'en conviens; le froid de notre globe n'est que relatif: mais celui des cometes? - Elles sont encore dans le soleil, lors de leur aphélie ou plus grand éloignement; & j'ai répondu d'avance à cette objection. Qui peut dire à quelle distance il faudrait qu'elles fussent de tout soleil, pour éprouver un froid absolu?

- Il est vrai que cela est inappréciable: mais il ne serait pas nécessaire qu'elles éprouvassent un froid absolu, pour que tout ce qui les habite périt,

ni qu'elles fussent exposées au degré de chaleur le plus extrême, comme dans leur périhélie, ou plus grande approximation du centre du soleil ? — Je doute, comme je l'ai dit, que la chaleur soit beaucoup plus considérable, ou beaucoup moindre, à une plus grande ou moindre distance du centre du soleil : je pense que pour être brûlées, dissoutes, ou seulement échauffées, autant que le dit Newton, de certaines cometes à leur périhélie, il faudrait qu'elles fussent dans le centre même du soleil, & dévorées par lui. Enfin les cometes qui passent auprès du soleil, ont une course si rapide, que cette raison seule diminuerait infiniment l'action du soleil. Physique.

Objection contre l'égalité de chaleur.

— Vous vous doutez bien que je vous réserve une plus forte objection pour la derniere : les soleils voisins donnent-ils un plus grand degré de chaleur dans le domaine du nôtre ? Prenez garde ! s'ils n'en donnent point, que deviennent tous vos beaux raisonnemens ? & s'ils en donnent, c'est encore pis.

Réponse.

— Ils donnent un degré de chaleur dans l'univers, un degré de lumiere dans l'univers : mais cela ne dérange rien, pour deux raisons ; la premiere,

Physique. c'est que nous ne sommes point dans la sphere d'activité de ces soleils, qui est bornée, précisément parce qu'ils sont plusieurs : ainsi, comme notre soleil efface leur faible clarté à notre égard, il rend insensible leur faible chaleur. La seconde, c'est que chacun d'eux est dans le cas de notre soleil; ils ont tous des planetes & des cometes, qui les environnent dans tous les points imaginables de leur circonférence : leurs rayons en sont tous absorbés.

- Comment donc les voyons-nous? - Nous ne recevons aucun de leurs rayons directs, mais des rayons faibles & brisés : je vais plus loin; nous ne voyons pas précisément ces soleils étrangers; mais le système entier de leurs planetes, qui, par l'éloignement, ne paraît faire qu'un globe avec chacun d'eux *.

* Admirable vérité, absolument neuve. En effet, si, comme il y a tout lieu de le croire, la nature est si économe qu'elle ne perd rien, elle ne perdra pas la lumière bienfesante & la féconde chaleur des rayons solaires; elle aura placé des planetes & des cometes à tous les points imaginables de la circonférence de chaque astre. D'où il suit que nous ne voyons pas les étoiles, mais

Digitized by Google

Les soleils sont-ils plus anciens que les planetes? – Il faut distinguer : dans l'hypothese de l'animation, l'existence des soleils ou mâles, & celle des planetes ou femelles, est simultanée : dans l'autre hypothese, les soleils, matiere morte, & cependant source de vie, ont formé les planetes, & doivent les avoir précédées. Physique. *Soleils ont précédé leurs planetes.*

– Vous avez dit que toute la chaleur, tout le mouvement des planetes venait du soleil : cela est-il vrai dans les deux hypotheses? - Non pas de la même maniere : dans celle de la non-animation, toute la chaleur & tout le mouvement de la planete ou comete viennent matériellement du soleil ; & comme la chaleur extérieure ne doit pas pénétrer fort avant avec une certaine force, le milieu du globe, s'il est un abyme d'eau, est un noyau de glace : le feu central n'est qu'une chimere ; il ne peut exister de feu matériel sans air & sans liberté. Aussi est-il prouvé que le feu des volcans ne trouve son ali- *Sources de tout le mouvement.* *Opinion du noyau de glace.* (fausse.)

---

leur système. Or la lune ne donne aucune chaleur : les étoiles ne doivent donc en communiquer qu'une très-faible hors de leur système. *Abeilard.*

Digitized by Google

Physique. ment qu'à leur sommet: tout est tranquille dans les entrailles du Vésuve, du redoutable Etna, de l'Hécla en Islande, tandis qu'ils vomissent la flamme & la mort.

Feu central. – J'ai une objection embarrassante à vous faire: ne se pourrait-il pas que la planete tombée dans le centre du soleil, ayant été échauffée au degré prodigieux dont parle Newton, qui ne permet un refroidissement parfait qu'en plusieurs milliers d'années, son centre fût encore très-chaud? Que la diminution insensible de chaleur fût la cause de la diminution de fécondité de la terre, & de son impuissance de produire des créatures & des especes nouvelles? – Il n'y a pas grande apparence de vérité à cela: je vais suivre une hypothese plus agréable, & plus du goût de cette imagination riante des Grecs, qui animait tout.

Dans l'hypothese de l'animation. Dans l'hypothese de l'animation, du soleil mâle & des planetes ses épouses, toute la chaleur, tout le mouvement viendra bien du soleil, comme mâle, mais d'une maniere moins matérielle: outre la chaleur extérieure, il y aura une chaleur centrale de vie, entretenue, augmentée par le sentiment tem-

Digitized by Google

dre & amoureux de chaque femelle envers son mâle, aussi bienfesant que puissant, &c. Cette belle idée, que vous m'avez inspirée de l'univers, me transporte : je vois les soleils, ministres de lumiere d'un Dieu centre de tout, soleil immense, immuable, éternel de ces soleils commençans, finissans, entrainans par leur ruine, comme les maris de l'Indoustan *, toutes leurs épouses dans leur tombeau : je vois les planetes, anges de ténebres, comparées aux soleils, dont elles sont les épouses légitimes, chargées d'être secondaires, qui connaissent plus ou moins leur divin principe : les cometes, femmes d'un second ordre, moins aimées peut-être, & moins favorisées, mais contentes, aller au loin, revenir ensuite, & s'approcher d'autant plus près, qu'elles ont été plus loin : je vois, dis-je, Dieu, l'ordre suprême, pere universel, animant tout du feu divin de son intelligence, ne

Physique.

Belle idée de Dieu.

* Un philosophe respectable m'a assuré, que c'était là l'origine de cette coutume des Indes ; ces peuples ayant eu du soleil l'idée qu'on en donne dans notre hypothese. *Ali de la Rupelle.*

Digitized by Google

Physique. commandant qu'à des êtres qui le connaissent, & exercent par amour * le vaste emploi qu'il leur a donné; je le vois, stable au centre de tout, mais remplissant tout d'une maniere plus intime encore, que le soleil, son image, ne remplit tout le monde, qu'il éclaire & qu'il échauffe! Quelle idée, plus noble, plus grande, plus satisfesante, en pouvons-nous prendre? O mon pere! je vous remercie de me l'avoir donnée, comme de la vie même, & du soin que vous prenez de mon enfance!

Ether comme élément. - Parlons à présent, mon fils, du feu, comme élément. - Je crois, mon pere, qu'il vient du soleil, & qu'il s'attache, pour devenir & visible, & plus fort que le ton de chaleur universelle, aux matieres bitumineuses, soit pures, soit liées avec les autres corps **: c'est

* L'amour de Dieu & l'amour de l'ordre est la même chose: les soleils animés suivraient donc toujours l'ordre: s'ils s'en écartent, ils sont détruits néoessairement. Quelle foule de belles vérités physiques renferme un livre que rejettent les matérialistes & les incrédules demi-instruits! *M. de la Rupelle.*

** Voici donc la cause finale des matieres bitumineuses; elles sont destinées par la

Digitized by Google

ainſi que le bois & les os brûlent : toute matiere bitumineuſe, parfaitement purgée d'humidité, deviendrait pyrophore, & s'enflammerait d'elle-même : je dis parfaitement ; car l'air, toujours chargé de vapeurs, ne permet guere que naturellement il y ait de ces bitumes purs ; il faut pour cela qu'ils ſe ſoient élevés au-deſſus de la région des nuages, où ils produiſent tous les jours ce que le peuple nomme étoiles errantes, les éclairs, les tonnerres : mais nous en avons qui ſont l'ouvrage de l'art * ; on les tient renfermés, & ils s'enflamment au premier contact de l'air. Phyſique. *Etoil. errant. Eclairs. Tonnerres.*

- Comment le feu diſſout-il les corps ? - En les privant de leur ſoufre & de leurs huiles. Il paraît que ce qui rend ténaces les végétaux, ce ſont uniquement les bitumes qui entrent dans leur compoſition : c'eſt pourquoi *Action du feu.*

---

nature à produire à volonté un degré de chaleur plus fort que celui de l'atmoſphere, juſqu'à un certain degré : c'eſt la raiſon pour laquelle elles renferment un feu combiné & emmaillotté : ce feu eſt un ſel, car le ſel eſt du feu, &c. *Abeilard.*

* Voyez plus haut, page 154.

Digitized by Google

Physique. le feu les dissout si aisément, & ne laisse que les cendres, qui sont un gravier très-fin. Les métaux, plus solides, avant que d'être entiérement décomposés, doivent passer par trois états, qui exigent toujours un plus grand feu, la fusion, la calcination & la vitrification, qui est la destruction absolue. - Absolue? - Je voulais dire décomposition : car rien n'est détruit. Plus un corps est parfait, plus il est destructible par le feu : un animal laisse peu de cendres ; le bois en laisse davantage ; les minéraux encore plus.

Substance du feu. - Pourriez-vous me dire quelle est la substance même du feu terrestre? - J'ai à vous proposer la même conjecture que pour le soleil : le feu dissout, le sel dissout : on peut en inférer que le feu, ou l'éther, est un sel volatil, d'une subtilité inappréciable. - Fort bien! vous m'avez dit que le sel était un feu combiné avec telle ou telle des deux especes de terre ; ainsi le sel est du feu, & le feu est du sel? - Oui, mon pere. L'eau est une vapeur grossiere & fixe, pour ainsi dire : le sel est un éther grossier & fixé. Les élémens des choses sont plus simples qu'on ne croit. J'aime assez celui qui disait qu'il

Il est un sel infiniment volatil.

Digitized by Google

n'y a qu'un élément, l'éther, dont la terre est la scorie; l'air & l'eau, la vapeur. Je crois que c'était Orphée, au rapport de Syrien & de Simplice. Physique.

- Quelle est la propriété du feu, comme élément, relativement aux corps? - Il les imboit, & par son accord parfait avec les trois autres élémens, il les fait croître & vivre: s'il augmente de ton, ou s'il diminue trop, il les détruit. La chaleur du soleil mûrit les fruits; plus violente de quelques degrés, elle sécherait les arbres & rôtirait les animaux: si elle diminuait au point de la congélation absolue, elle les détruirait de même. Ainsi le feu, ce sel subtil & universel, donne proprement l'existence, puisque des substances froides & mortes n'existeraient pas. *Il imboit tous les corps.*

LETTRE XLVIII.

Réponse.

8 novembre.

POUR le coup, Monsieur, vous êtes aux nues: maman & ma tante sont

vos admiratrices décidées. Tonton & moi, nous reliſons quelquefois différens endroits de vos lettres, pour voir de quelles pierres précieuſes nous aimerions à nous compoſer une parure. Quant aux métaux, nous avons bien reconnu l'homme à l'éloge que vous faites du fer; cela vous va. Cette platine nous déſole; tâchez donc qu'on la domte. Pour vos demi-métaux, je n'avais pas l'honneur de connaître pluſieurs de ces meſſieurs là, parmi leſquels il s'en trouve qui ne ſont rien moins qu'honnêtes gens. Quant à la fatigue que peut nous cauſer cette lecture, raſſurez-vous, la fatigue n'eſt que pour vous ſeul, par la peine que vous prenez d'écrire.

Mais ſavez-vous que vous m'avez fait peur du ſoleil? Il me ſemble à préſent (que je le crois un ange de lumiere) qu'il me regarde juſqu'au fond de l'ame..... Vous me direz qu'il n'y a qu'à être bonne. Cela eſt bientôt dit!.....

A propos, on vous remettra, avec cette lettre, un paquet: nous penſons à vous; il vous le prouvera; mais c'eſt ſon ſeul mérite.... Attendez! il en a

Digitized by Google

un autre, il vous fera peut-être penſer à nous *.

Adieu monſieur..... Pendant que je vous écris, maman parle encore de vous à ma tante. J'entends qu'elles diſent que votre pere a bien de la ſageſſe, d'occuper ainſi votre imagination à des choſes ſi tranſcendantes; que c'eſt le plus ſûr moyen de conſerver les mœurs pures. Tant mieux! c'eſt à mes yeux un mérite qui ſupléerait à tous les autres. Adieu.

LETTRE XLIX.

A HÉLOÏSE.

15 novembre.

UN préſent!... Ah, belle Héloïſe, je voudrais l'avoir utérité! Ma main n'oſait le toucher; je remblais, en ſongeant qu'il venait de vous, ... de vous, qui êtes inviſible pour moi. Je tremblais d'y toucher, comme s'il me fût venu de la fée Ouroucoucou. Mais une fois que je l'ai eu pris, j'ai ſenti

* C'était un préſent d'ouvrages de la main d'Héloïſe & de ſa couſine: ces filles-là travaillaient. *M. de la Rupelle.*

que de tous mes biens, c'était le plus précieux. Mon pere & ma mere en sont enchantés... - Voilà un titre, Abeilard, m'a dit mon pere. Ce mot m'a fait une impression extraordinaire : cependant je n'ai rien répondu. Ma mere a voulu me voir ces charmans ouvrages, & j'ai fait une toilette pour lui complaire. Mais je n'ai pas cru les devoir garder pour aller à la promenade. Ma mere a voulu les serrer elle-même ; & vous ne sauriez imaginer avec quel respect nous traitons ce qui vient de vous. Que ne puis-je baiser la belle main... Cette idée allume mon sang..... Je vous remercie beaucoup d'avoir mis les petits étiquets.... ils ne sont pourtant pas de votre écriture : mais enfin, je suis charmé de savoir au juste ce que vous avez fait.

Votre obligeante lettre a flatté mon pere autant que moi-même ; il l'a baisée avant de la présenter à ma mere... Ils vous connaissent, ils vous adorent !.... Mon cœur est à vous pour jamais.....

Puisque vos parens approuvent les occupations que me donne mon pere, je vais donc continuer à vous en entretenir.

HUITIEME

HUITIEME LEÇON. Physique.

– LA matiere eſt-elle éternelle? – L'analogie & la raiſon ſemblent dire que oui. SUITE.

– Le ſyſtême de l'éternité de la matiere eſt-il abſolument contraire à la religion? *Opinion de l'éternité de la matiere.*

–Non, il ſuffit qu'à la révolution dont parle Moyſe, le chaos ait ceſſé comme il le dit: Origene, Proclus, Straton de Lampſique, d'après Platon & Pythagore, croyaient l'éternité de la matiere. Saint Auguſtin en doute. Lucain la ſoutenait; parce, diſait-il, que le monde eſt rond, & que ſon mouvement eſt circulaire; raiſonnement infiniment ſage. Xénophane, Ariſtote, ſuivis par Averroès, Avicène, & tous les philoſophes ſcholaſtiques l'ont enſeignée.

–Comment s'opere la fin d'une révolution?

–Voici une des plus belles découvertes de notre ſiecle, qui eſt dûe en partie au chevalier de *Lonville* & à monſieur *Godin*. La terre a des années & des ſiecles comme les nôtres, dont nos jours ſont comme les heures, nos années les jours; la période re- *Années du globe.*

Physique. connue & constatée de 25,920 ans, l'année; parce que durant cette période, l'équinoxe du printems se trouve successivement répondre à tous les signes du zodiaque : ce qui est si vrai, que l'équinoxe du printems autrefois, du tems d'Hipparque, au premier point du bélier, se trouve à présent dans les poissons; & cette précession est d'environ un degré par soixante & douze ans : enfin la grande période de 1,944,000 ans est son siecle : durant cette période, le soleil s'est levé à tous les points du globe : ce qui est l'équateur est devenu les poles, les poles ont été sous l'équateur; & tout est revenu au même point où était la terre 1,944,000 ans auparavant. Voilà donc des années & des siecles.

Combien la terre doit-elle vivre, ou subsister, comme on voudra dire, d'années & de siecles?

Vie de la terre. — Une autre découverte nous met à peu près sur la voie : c'est qu'en cent de nos années, la révolution de la terre autour du soleil diminue à peu près d'une minute de degré : on peut conclure de là, que l'orbite de plus de cent quatre-vingt-dix-huit millions de lieues que décrit la terre en un an

Digitized by Google

autour du soleil, s'accourcit de cette minute en cent ans, ce qui ne peut se faire que par l'approximation de la terre à l'égard du soleil, d'environ quatre de nos lieues dans un siecle. Physique.

– Combien faut-il de siecles, pour réduire ces cent quatre-vingt-dix-huit millions de lieues, sinon à zéro, du moins au contact du disque du soleil? Il faudrait environ, en négligeant les fractions, quatre milliars sept cents millions d'années pour la terre; je retranche encore huit millions de lieues pour la distance du bord du disque apparent du soleil à son centre: ce n'est qu'au bout de ce tems énorme qu'arriverait la mort naturelle de la planete, ou la fin de sa grande révolution. Quelle vie! Mais qu'est-elle encore auprès de celle du soleil, qui doit probablement durer, jusqu'à ce qu'il ait absorbé successivement toutes ses planetes, toutes ses cometes, & que son mouvement circulaire soit anéanti par l'embarras de cet amas de matiere confondue, & remise dans son ancien chaos, jusqu'à ce que l'auteur de la nature la reclasse de nouveau pour en reformer un soleil & des planetes!

– Vous avez raison d'admirer: mais

Digitized by Google

Physique. ne vous arrêtez pas en si beau chemin : quelle vie que celle du centre autour duquel tournent les soleils ! que celle de l'Etre infini, qui est le centre unique & général !.....

Etoiles nébuleuses -Appuyez ce que vous venez de dire par quelque raisonnement ? - Les astronomes reconnaissent des étoiles nébuleuses & demi-nébuleuses : il y a grande apparence que ce sont des soleils qui ont déjà absorbé plus ou moins de leurs planetes & cometes. Car, loin que les planetes contribuent à nourrir le feu du soleil, elles ne font au contraire que l'éteindre, par des matieres hétérogenes : l'éther pur est la substance de la lumiere & du feu ; un soleil parfaitement débarrassé, est sans taches : notre soleil, qui en a, doit avoir déjà absorbé plusieurs planetes. Sirius, si beau aujourd'hui, était rouge il y a deux mille ans, & beaucoup plus que la grande étoile de l'épaule droite d'Orion ; & qu'Aldébaran ou l'œil droit du taureau : il paraît que c'était par la chûte accidentelle de quelque grosse comete dans son centre. Du tems de Charlemagne, en 807, Adelenus observa sans lunette, (il n'y en avait point) qu'un corps

Digitized by Google

opaque employa plusieurs jours à traverser le disque du soleil. Aven-Rodam observa la même chose : il fallait un corps prodigieux pour être apperçu à la vue simple, & approchant de celui qui avait rougi Sirius. On peut croire qu'en 807, une comete, ou une planete plus proche que Mercure, a été engloutie par le soleil, & que ce bel astre en resta nébuleux, jusqu'à ce qu'il l'eût parfaitement rougie & divisée. Physique.

-J'entends : mais revenons à la terre. Ne peut-elle finir qu'après cette immense étendue de siecles? -Je crois qu'elle peut finir plus tôt. *Fin du globe par accident.*

-Comment cela? -Par accident, de même que les hommes, les animaux & les plantes ne meurent pas tous de vieillesse.

-Fort bien! cette analogie est frappante. -Je crois qu'elle fait preuve.

-Mais la maniere dont ces accidens peuvent arriver, quelle est-elle? -J'en conçois deux : celle causée par un accident arrivé à un soleil qui occasionnerait la mort naturelle de toutes ses planetes, & même un grand dérangement dans les systèmes voisins; & celle occasionnée par un accident arrivé

Physique. la planete, qui ne dérangerait qu'elle, & le corps qui la heurterait.

Rencontre d'une comete. - Quel serait ce corps? - Ce ne peut être qu'une comete, qui en allant à son périhélie, ou en en revenant, se trouverait au même point d'intersection de l'orbite de la terre avec elle, la heurterait, ou seulement attirerait ses fluides: ce qui bouleverserait tout, détruirait les animaux, les plantes, & même les minéraux, sans pourtant faire mourir la planete, ni occasionner une révolution, si ce n'est pour ses habitans.

- Quelle croyez-vous qu'ait été la révolution dont parle Moïse? - Une de ce dernier genre.

De la lune avec la terre. - A quel corps céleste l'attribueriez-vous? - A la lune, qui probablement était une petite comete: à moins que passant par son périhélie, elle n'ait été si près du centre solaire, qu'elle y ait laissé une partie de sa substance; & qu'en revenant ensuite près de la terre, elle n'ait été retenue dans la sphere de son attraction, à raison de sa petitesse accidentelle: ce qui doit avoir d'abord tout bouleversé sur notre globe, relativement aux êtres qui y existent.

- Cette cause suffit-elle pour avoir opéré le chaos? - Elle suffit.

- A plus forte raiſon le chaos regne dans une planete ou comete, après une révolution générale? Sans doute, & dans le ſyſtème de l'animation, & dans celui de la non-animation: c'eſt un principe en phyſique, que rien ne ſe détruit, & il eſt ſurprenant que des philoſophes aient penſé que l'humidité de notre globe pouvait diminuer *. Phyſique. *Révolution générale.*

- Vous avez dit, vous, que la matiere lapidifique augmentait, par les dépouilles des poiſſons à coquilles? - Cela eſt vrai en apparence; mais cette matiere eſt priſe & rendue; ce n'eſt qu'un déplacement, ſenſible pour nous ſeuls: peut-être même les cailloux qui s'uſent par le frottement, ou qui ſe diſſolvent, rendent-ils autant de ma- *Matiere pierreuſe augmente-t-elle.*

* Il eſt étonnant que M. de la Rupelle ne réponde pas à ſon fils. Sans doute l'humidité peut diminuer, ſi la planete, en s'approchant du ſoleil, peut s'échauffer davantage: car alors y ayant plus d'eau en vapeurs, il en reſterait moins en maſſe dans les mers: ſi la planete eſt animée, elle ſe deſſeche auſſi comme le corps des animaux qui vieilliſſent. Mais il y a toute apparence que les principes établis plus haut, auront fait mépriſer cette objection, & négliger d'y répondre. *L'éditeur.*

Digitized by Google

Physique. tieres qu'en prennent ceux qui se conglutinent.

Chaos. - Revenons à notre raisonnement, mon fils? - Si rien ne se détruit, mon pere, les planetes en sortant du soleil qui les a absorbées, qu'elles ont éteintes & qui se reforment ensuite, sont en fusion, & refaites à neuf, pour ainsi dire: elles sont entourées de toutes leurs eaux réduites en vapeurs, de tous leurs bitumes, &c. tout cela est confondu avec l'air: & voilà un vrai chaos: il faut qu'il cesse, que tout ce qui compose la terre végétale soit retombé, ait formé une croûte sur la planete aride & brûlante, capable de servir de matrice aux germes épars beaucoup plus volatils encore, avant qu'aucune plante puisse végéter, aucun animal exister.

Débrouillement du chaos. - Comment s'opérerait le débrouillement? - A mesure que les planetes se classeront en s'éloignant du centre, l'air s'épurera des matieres évaporées & volatilés, les eaux condensées retomberont, formeront les mers, & par leur mouvement nécessaire, occasionné par le mouvement de la terre sur elle-même, qui les soumet tour-à-tour à la chaleur du soleil, par l'agitation

Digitized by Google

de l'air, &c. elles creuſeront les vallées, & formeront les montagnes, qui ſe deſſécheront & ſe féconderont les premieres.*. Les bitumes & les autres matieres volatiles, qui compoſent l'épiderme du globe, retomberont les dernieres, & avec eux, les germes des plantes & des animaux. Alors, & dès qu'il y aurait des inégalités ſuffiſantes ſur la ſurface du globe, pour qu'une partie reſtât à ſec, les plantes d'abord commenceraient à renaître. Physique. *Origine des plantes ;*

- Et les animaux? - Je crois qu'ils renaîtraient enſuite ; d'abord poiſſons, puis amphibies, puis reptiles, oiſeaux, quadrupedes, &c. Mais il ne nous eſt pas poſſible de dire comment ; nous n'avons que des analogies ſur tout ce qui a précédé notre exiſtence **. *& des animaux.*

* Auſſi tous les premiers hommes ont-ils honoré les montagnes, & les ont-ils regardées comme la ſource de leur origine. *M. de la R.*

** Les anciens Egyptiens diſaient qu'il ſe forma des tumeurs putrides ſur la terre encore neuve, qui creverent, & d'où ſortirent les animaux: d'autres ont prétendu que la végétation eſt la ſource de l'animation, & que la nature tira les animaux des plantes ;

Digitized by Google

Physique. - Après une révolution particuliere, comme celle occasionnée par la lune, lorsqu'elle devint notre satellite, qu'arriva-t-il? - On peut conjecturer que tout s'est fait de même, en remontant moins haut, & en prenant le chaos tel que nos plus habiles astronomes disent qu'une comete entraînée par notre sphere d'activité peut l'occasionner.

Après une révolution particuliere,

Les especes sont-elles les mêmes.

- Après une révolution quelconque, les especes des plantes & des animaux seront-elles les mêmes? - Cela peut être; mais il est plus vraisemblable que non. Ainsi je crois, avec Moïse, qu'Adam est réellement le premier homme; que les animaux, tels que nous les voyons, ainsi que les plantes, ont commencé avec lui; & je crois la même chose des minéraux sous leur forme actuelle.

Fin des choses comment non-douloureuse.

Quelle est l'espece de révolution la moins douloureuse pour les êtres habitans des planetes? - Celle par laquelle la planete s'est approchée insensiblement du centre, c'est-à-dire d'une minute en cent ans. - Pourquoi cela? - C'est qu'alors toutes les especes ont

---

non comme la femme a été tirée de l'homme, mais par gradation insensible. *Abeilard.*

Digitized by Google

vieilli avec leur planete, & ont été insensiblement conduites à leur destruction individuelle : au lieu que dans le cas d'une révolution accidentelle, c'est une mort violente qu'elles éprouvent. - Bon ! je vous entends à merveilles. Physique.

LETTRE L.

A HÉLOÏSE.

20 novembre.

NEUVIEME LEÇON. SUITE.

- DANS le cas de l'animation du soleil & de ses planetes, ce que nous avons dit hier est-il également vrai ? -Infiniment plus simple encore. Qu'on regarde vieillir l'homme, les animaux, les végétaux, l'on aura la maniere dont vieillissent les êtres supérieurs. Nous sommes leur image, comme la terre l'est du soleil, son auguste époux, & comme ce bel astre est l'image de Dieu même. Dans le système de l'animation, il n'y a plus rien d'embarrassant dans la nature, tout est vivant, tout est intelligent, tout existe pour soi-même, & pour les autres êtres. *Comment vieilliraient les astres animés.*

Digitized by Google

Phyſique.

Véritable exiſtence eſt l'intellectualité.

- Qu'entendez-vous par là ? - J'entends que dans le ſyſtème de la non-animation, rien n'exiſte réellement, que l'être qui voit, entend, flaire, goûte, touche, penſe. N'être pas, ou être ſans le ſavoir & ſans ſentir ſon exiſtence, c'eſt la même choſe. Suppoſons, dans le ſyſtème fatal de la non-animation, que le genre humain, ſeul penſant, ſoit anéanti par quelque cauſe; les étoiles, & tout le reſte de l'univers inutiles aux brutes, aux végétaux, &c. n'exiſtent plus: ôtez encore les animaux, le ſoleil, la terre elle-même, n'ayant plus rien qui les connaiſſe, n'exiſtent plus. Quoi ! la nature, qui prodigue la vie à la moindre portioncule de matiere, qui remplit l'épiderme de la terre d'animaux qui furetent partout pour y dévorer les molécules organiques, aurait privé de vie ces immenſes amas de matiere intérieure qui forment les planetes & les cometes ! Le ſoleil, ſource de vie, bras droit de la divinité à notre égard, ne vivrait pas !..... Mais on pourrait conclure de ce ſyſtème abſurde, comme l'auteur du ſyſtème de la nature, que l'homme intelligent a été produit par un tout aveugle & ſans intelligence.

Digitized by Google

Physique.

Objection contre l'intelligence des astres.

- Je ne vous demandais que les conséquences d'une hypothese, & non des assertions; car il y a une excellente réponse à vous faire contre l'intelligence des astres: c'est que la nature ne la donne qu'à proportion du besoin. Si tous les mouvemens du soleil & des planetes sont nécessaires, ils n'ont que faire d'intelligence, & n'en ont pas. - Pouvons-nous savoir de quelle nature ils sont? Nos mouvemens, à nous-mêmes, ne sont-ils pas nécessaires, & l'effet de causes extérieures? J'ai pour moi une autre regle qui vaut la vôtre: laquelle l'emportera? la nature vivifie; l'intelligence est la vie parfaite. Bornerez-vous la nature, & serez-vous son appréciateur & son juge?

- Non, mon fils... Mais, selon vous, la seule substance réelle est donc la substance qui sent & qui connaît? - Assurément, mon pere; & Barklay a eu raison de dire, qu'il n'y a de vraie existence que l'intellectualité; idée que le respectable J. J. R. n'a feint de ne pas entendre, que pour nous la faire sentir davantage. L'évêque de Cloyne a donc voulu dire que, n'y ayant que l'intellectualité, soit majeure, comme celle de Dieu, soit moyenne, comme

Digitized by Google

Physique. celle de l'homme, soit mineure, comme celle des animaux, qui sente & connaisse son existence, ainsi que celle des corps voisins, il n'y a qu'elle qui existe véritablement. - A merveilles! Mais, en supposant les corps majeurs animés, vous ne leur accordez donc pas l'immortalité? - Non, comme individus corporels. Quant aux esprits, j'avoue là-dessus mon ignorance; mais je les présume immortels.

- Et vous avez raison.

Nous venons de voir les planetes en état de produire, après une révolution. Leur premiere production, qui est le regne minéral, nous est connue: quelle est la seconde?

Végétaux. - C'est le regne végétal.

- Nous en avons déja dit un mot?

Un seul végétal. - Oui, qu'il n'y avait qu'un seul végétal, varié suivant le sol ou l'aspect du soleil, depuis l'équateur jusqu'aux deux poles, &c.

Sexes des plantes. - Les plantes ont-elles des sexes? - Oui, dans quelques-unes, que M. Linné nomme Dieciæ ou ambulantes, comme le pistacher de Sicile, le palmier, le chanvre (douteux), si commun en France, &c. ils sont apparens & séparés: dans la plupart des autres,

Digitized by Google

le même individu a les deux sexes. Physique.

- Le même individu! cela se peut-il? *Le même individu peut avoir les 2 sexes.*
- Si bien, que dans quelques animaux on voit cette même réunion; tels sont les escargots, ou limaçons à coquille.

- Avez-vous quelques preuves que ce soit le même végétal qui est répandu sur toute la surface du globe? - Une multitude: mais la seule à laquelle je m'arrête, c'est la dégénération des plantes étrangeres, par le transport dans nos climats, & leur conversion en d'autres plantes, qui paraissent absolument différentes. Le fruit appellé la groseille à maquereau, est le même que la grenade; c'est le même arbre dégénéré qui le produit: La fraise & la framboise sont les mêmes fruits, qui, originairement, sont nés sous un climat, sur un sol différens. Le raisin est voisin de la groseille; la cerise, & toutes ses variétés, de celle-là; le bigareau de l'abricot; celui-ci de la pêche. Les prunes touchent encore à l'abricot, la châtaigne à la noix; celle-ci à tous les fruits à amande. La poire & la pomme sont sœurs; le coignassier en est une variété. La corbe est une espece de nesle; l'aubépine a une affinité avec le neflier. Les alizes rouges *Preuves.*

Digitized by Google

Physique. & les noires, ou alofres, tiennent à ces dernieres especes de fruits. La courgelle tient de la cerise & du fruit de l'aubépine, &c. &c.

Double usage des fruits. - Quel est l'usage des fruits? - Relativement à la plante, ils renferment la semence, & contiennent un engrais naturel & humide, qui contribue à la germination. Par rapport aux animaux, ils sont un très-bon aliment.

Analogie entre les végétaux & les animaux. - Si le fruit végétal nourrit l'animal, il faut donc qu'il y ait entr'eux une grande analogie? - Elle est telle, comme nous l'avons dit, que les mêmes molécules qui composent les fruits, se changent en la substance de l'animal quelconque qui les mange; & que réciproquement tout ce qui émane de l'animal, est un aliment pour les plantes, après que l'âcreté des sels animaux est émoussée.

Origine de la végétation. - Toutes les especes de plantes sont donc nées en même tems? - Cela peut être; mais cela n'est pas nécessaire. Il y a des physiciens qui prétendent que les plantes marines sont les premieres; que les bas fonds, devenus secs, ont fait germer ces plantes; qu'ensuite les bas fonds ayant formé des continens, ces plantes marines se sont peu à peu,

Digitized by Google

changées en plantes terreſtres, puis en arbres, ſuivant l'expoſition & le ſol où elles ſe trouvaient. Phyſique.

— Y a-t-il d'autres rapports entre les végétaux & les animaux? — Une multitude infinie; on pourrait même comparer eſpece à eſpece, depuis les plus petits juſqu'aux plus grands. Les végétaux, en commençant par les mouſſes, vont par des gradations preſqu'infinies juſqu'à l'arbuſte: ils ſuivent ainſi la ligne parallele des inſectes, tant de terre que de mer. Il y a pour cette claſſe, dans les deux regnes, des individus, qui ne font que naître & mourir; des diurnes, qui ne durent qu'un jour; des menſals, qui ne durent qu'un mois; des trimeſtrals, comme les pois, la laitue, &c. des ſemeſtrals, comme l'orge, l'aveine, &c. d'annuels, comme le bled, le chou, la bete; de vivaces, dont la tige périt, & la racine demeure; telles ſont l'hieble, la fraiſe; des ligneuſes, dont la tige eſt biſannuelle, comme le framboiſier. Les arbuſtes ſont les groſeillers, le pêcher, &c. les petits arbres, ſont le prunier, le coignaſſier, &c. les arbres ſont le pommier, le poirier, le noyer, le ſaule, le peuplier, &c. les

Gradation des végétaux.

Digitized by Google

Physique. grands arbres sont le tilleul, l'orme, le chêne, le hêtre, le sapin, le pin, le melese, le cedre, &c.

- Les végétaux ont-ils une ame? - Ils ont ce qu'on nomme en physique l'esprit-recteur, qui les fait s'élever & s'éloigner, en croissant, du centre de la terre, par leurs branches extérieures; tandis que les intérieures ou les racines s'en approchent.

LETTRE LI.

A HÉLOÏSE.

25 novembre.

SUITE. DIXIEME LEÇON.

Animaux. - AVEZ-VOUS sur les animaux les mêmes idées que sur les végétaux?

Animal unique. - Oui, je crois que tous les animaux n'ont varié que par le sol, le climat & les circonstances.

- Qui doit avoir précédé, du végétal ou de l'animal? - Le végétal nécessairement.

- Quelle idée vous formez-vous du système animal? - Celle d'une chaîne d'êtres qui vont par gradations insensi-

Digitized by Google

bles du moins vivant au plus parfaitement vivant, ſentant, connaiſſant qui eſt l'homme. L'homme, qui connaît le plus d'objets extérieurs, qui a plus de génie, qui ſent le mieux ſon exiſtence, qui eſt le plus attentif & ſe poſſede davantage, eſt auſſi celui qui exiſte le plus, qui eſt plus parfait, qui approche le plus de l'être principe, notre pere commun. Phyſique.

- Comment ſe nomme le tems de la durée des animaux, & même des plantes? - La vie. *Vie.*

- Je vous demanderai une autre fois ce que c'eſt que la vie : aujourd'hui je me borne à ſavoir comment elle s'entretient? - Par la nourriture. *Nourriture.* - Qu'eſt-ce que la nourriture? - C'eſt une matiere homogene aux corps vivans, qu'ils s'aſſimilent par l'intuſſuſception.

- C'en eſt aſſez pour le préſent.

Etabliſſez la chaîne des animaux? *Chaîne des animaux.* - Je la commence par l'être qui fait la nuance entre le végétal & l'animal, ſuppoſons le polype, ou le poumon-marin, qui a la figure de gelée, ou tel autre de cette eſpece ; enſuite les huîtres: les poiſſons, en général, ſont moins intelligens que les animaux ter-

Digitized by Google

Physique. reſtres, à raiſon du fluide épais dans lequel ils vivent, & de la privation de membres. Les inſectes ſont auſſi fort imparfaits, à raiſon de la faibleſſe de leurs organes *: la fourmi, tant vantée avec ſes greniers prétendus; l'abeille, qui l'eſt encore davantage, bien examinées, ſont d'une intelligence bien au-deſſous du moindre des quadrupedes. Le reptile, plus intelligent que l'inſecte, l'eſt encore beaucoup moins que l'animal dont les membres ſont libres. Enfin, les animaux ont plus ou moins d'intellect, à proportion de l'épaiſſeur de leur peau, du fourni de leur poil....

(- Du fourni de leur poil! le barbet... - N'eſt pas le plus intelligent des chiens, quoiqu'il rapporte, mais le plus entêté; marque infaillible de ſottiſe. - Bien répondu. Continuez.)

- De la forme & de l'extrêmité de leurs membres, & du genre de leur nourriture.

Diviſion. - En combien de claſſes diviſez-vous

* La nature, outre la gradation générale, forme encore un ſyſtême complet, dans chacune des trois principales claſſes, les inſectes, les volatiles, les quadrupedes. *Abeilard.*

Digitized by Google

les animaux? — En trois classes principales : les aquatiques ou poissons ; les volatiles ou oiseaux ; les terrestres ou habitans de l'élément sec. Chacune de ces trois classes se subdivise en insectes, & en individus charnus. Physique.

— Qu'est-ce que l'insecte? - C'est un animalcule qui n'a pas de chair proprement dite, & dont la substance fait la nuance entre la plante & l'animal : tels sont la mouche, le cloporte, le scarabée, les papillons, les fourmis, les abeilles, les grillons, les cigales, les sauterelles, &c. l'oreille marine, l'orgue de mer, l'ortie de mer, l'huître, le gland de mer, les anemones de mer, la moule de riviere, l'écrevisse, &c. Insectes.

— Quelle est l'espece d'animal qui suit l'insecte dans votre chaîne? - C'est le reptile, c'est-à-dire l'animal qui rampe toute sa vie, comme la tortue, quoiqu'elle ait quatre pieds, les grenouilles & les crapauds, les lézards, dont le crocodile est le plus grand *, la Reptiles.

* La grandeur de cette espece de lézard, & celle de certains serpens, marque que ces especes imparfaites ne sont pas fixées, & qu'elles varient encore : ce qui contribue à prouver qu'il n'y a qu'un animal, varié à

Digitized by Google

Phyſique. ſalamandre qui eſt vivipare, ainſi que la vipere, au lieu que preſque tous les autres reptiles ſont ovipares, comme les oiſeaux; les ſerpens, qui ſe diviſent en ſix genres, ſubdiviſés en près de deux cents vingt eſpeces, depuis la longueur du doigt, juſqu'à celle du gerende, qui a cent-vingt-cinq pieds de long, & qui dans les deux pays où il ſe trouve, les Indes orientales, & la Négritie, eſt honoré comme l'emblème de la divinité. A le bien prendre, la gradation doit ſe faire du poiſſon au reptile, puiſqu'il paraît certain que celui-ci dérive de celui-là.

Oiſeaux. — Après les reptiles? — Il faut placer les oiſeaux, qui devraient ſuivre auſſi les poiſſons, dont ils dérivent. Les oiſeaux ont beaucoup plus de ſagacité que les reptiles, quoiqu'ils ſoient inférieurs aux quadrupedes. Ils vont de nuances en nuances, depuis l'oiſeau-mouche ou colibri, le plus petit de tous *, juſqu'au cuntur ou condor, le

---

l'infini, par le ſol, & par l'aſpect du ſoleil. *Abeilard.*

* J'en ai vu une femelle, apportée d'Amérique, pas plus groſſe qu'un hanneton. *M. de la Rupelle.*

Digitized by Google

plus grand des oiſeaux, qui eſt du genre des vautours. Phyſique.

— N'y a-t-il pas une autre gradation plus naturelle à ſuivre, que celle de la grandeur? — Oui: comme les reptiles amphibies paſſent inſenſiblement du poiſſon aux quadrupedes; de même il y a des poiſſons oiſeaux, & des oiſeaux poiſſons, qui plongent, nagent, &c. Ainſi le poiſſon volant fera la premiere nuance. Enſuite le colymbe, qui nage ſous l'eau, & la poule d'eau vulgaire. 2. Le plongeon qui va chercher ſa nourriture ſous l'eau. 3. Le canard. 4. L'oie. 5. Les hérons, les grangoſiers, &c. 6. Les bécaſſes, &c. 7. Les picverts, les hochequeues griſes & jaunes, les alouettes des prés, ou verdieres, &c.

Gradation des oiſeaux.

Poiſſons-oiſeaux.

Plongeons.

Oiſeaux aquatiques.

Les oiſeaux de paſſage, comme les grues, cigognes, étourneaux, vanneaux, hirondelles, &c. *De paſſage.*

Ceux qui ſont engourdis l'hiver, à cauſe de la faibleſſe de leur chaleur interne, qui n'eſt guere au-deſſus de la température de l'air au printems, comme les coucous, les cublancs, &c. *Engourdis.*

Les oiſeaux de nuit, comme chathuans, ducs, chevêches, chouettes, hiboux, &c. *De nuit.*

Digitized by Google

Physique. Les oiseaux de proie, comme le lanier, le faucon, l'épervier, le milan, le vautour, le condor, l'orfraie, l'aigle, &c.

De proie.

Charognistes. Les demi carnassiers, comme le corbeau, la pie, la pie-grieche, le geai, & même la grive, le merle, la hupe, le moineau, qui mangent volontiers de la chair.

Frugivores & petits oiseaux. Les perroquets, les grosbecs, &c. Les rossignols, les pinçons, les fauvettes, les linots, les chardonnerets, les serins, les tarins; les becfigues, les ortolans, les mésanges, les roitelets.

Domestiques avec leurs nuances. Les tourterelles, les pigeons, les cailles, les perdrix, le faisan, le paon, le coqdinde, le coq de bruyeres; enfin la poule domestique.

— Quel est l'animal qui fait la nuance entre le volatile proprement dit, & le quadrupede? — C'est, du côté des petits animaux, la chauvesouris, qui vole sans plumes, à l'aide d'ailerons membraneux. Du côté des gros animaux, c'est l'autruche, qu'on peut regarder comme une sorte de chameau à ailerons. Ensuite viennent les quadrupedes, depuis la plus petite espece des souris, appellée musaraigne, jusqu'à l'éléphant. — Quelle

Quadrupedes.

Digitized by Google

— Quelle eſt la gradation, pour ces animaux ? — Ils vont de nuances en nuances, depuis le moins intelligent, qui ſera, ſuppoſons, le fourmiller ou pareſſeux, juſqu'au ſinge, qui eſt le plus voiſin de l'homme par la forme, & par l'intelligence. *Phyſique.*

— Mais, avant d'aller plus loin, n'avez-vous pas à établir une autre diſtinction entre les animaux ? — Oui ; on doit les diſtinguer tous, poiſſons, volatiles, & terreſtres, en carnivores, & en frugivores ou herbivores, dont les habitudes ſont abſolument différentes ; puiſque les derniers ſont pacifiques, & ne ſe nourriſſent que du produit des plantes ; au lieu que les autres ſont cruels & déchirent les autres animaux. *Diſtinction en carnivores & herbivores.*

— Il ſemble que c'eſt-là un grand déſordre dans la nature ? — C'eſt au contraire le comble de la ſageſſe & de l'ordre. Il eſt prouvé que ſans les carnaſſiers dans tous les genres, les animaux végétivores ſe multiplieraient au point de s'affamer, & de périr faute de ſubſiſtance *. *Néceſſité des eſpèces carnaſſières.*

* Voyez à ce ſujet, le tome III de l'Ecole des peres, p. 242 & ſuiv. ce morceau étant

Physique. *Leur origine.* – Les especes carnivores ont-elles commencé avec les autres? – Un savant naturaliste pense qu'elles sont beaucoup plus nouvelles, & n'hésite pas à avancer qu'elles se sont introduites dans le système animal, mais antérieurement à la fixation des especes, & toujours en suivant la gradation du sol & de l'aspect du soleil : c'est ce qui lui fait regarder presque toutes les especes carnassieres, comme originaires de la zone torride, & quelques-unes, des plus rudes climats des poles. On peut même conjecturer que ces especes, soit aquatiques, soit terrestres, ne doivent leur origine qu'à la maladie, nommée boulymie, ou faim canine, qui porte à dévorer la chair, apparemment parce que cette nourriture est la plus propre à diminuer le tourment que cause cette faim : tourment si cruel, qu'on a vu une mere qui en était attaquée, dévorer ses enfans; une épouse manger son mari.

Pensez-vous qu'on puisse s'en tenir à ces conjectures? – Oui, à moins qu'on n'aime mieux croire que les ani-

---

bien fait, nous y renvoyons. Paris, veuve Ducheſne 1778.

Digitized by Google

maux, d'abord tous poiſſons, comme l'a dit de Maillet, conſul au Caire, & comme l'ancienne philoſophie égyptienne l'enſeignait, auront conſervé amphibies, puis quadrupedes, les inclinations qu'ils avaient étant poiſſons. – Alors, que ſerait-il arrivé au commencement? – Une choſe aſſez naturelle: le poiſſon très-vorace, & peu délicat ſur le goût, aura dévoré tout ce qui ſe préſentait, même ſon ſemblable, & ces premiers individus auront procréé d'autres individus avec la même inclination. On a vu l'enfant d'un voleur anthropophage, devenir anthropophage lui-même, à l'âge de puberté, quoiqu'il eût été élevé par d'honnêtes gens, & n'eût jamais vu ſes pere & mere. Phyſiq

Mais, d'une autre part, il aura auſſi exiſté dans certains endroits des individus qui auront eu une nourriture végétale abondante; & ceux-ci plus délicats, auront procréé des individus moins cruels, moins bilieux: les eſpeces ſe ſeront ainſi fixées à la longue. *Herbivores.*

– N'y a-t-il pas d'autres cauſes des eſpeces carnaſſieres? – Il y a des naturaliſtes qui prétendent que les corps

Digitized by Google

Physique. morts dévorés en sont la premiere occasion.

Principaux animaux. - Nommez-moi par gradation quelques-uns des principaux animaux ? - Je commencerai par les singes, qui semblent faire la nuance entre l'homme & la brute : les Grecs les nommaient même petits hommes, hommes des bois, hommes à face de chien ; & encore, faunes, satyres, pans, égipans, sylvains, silènes, nymphes, dryades, sphinxs. Il y a deux especes de singes, ceux qui n'ont pas de queue, & les singes cercopitheques, ou à queue.

Singes sans queue. 1. Le singe sans queue, ou qui en a une très-petite, dont la tête est plus élevée que longue, qui a des ongles comme l'homme, & dont la femelle est conformée comme la femme. 2. Le singe nommé en Guinée, ou-rang-ou-tang, c'est-à-dire homme sauvage, ou homme des bois. Les naturels du pays disent que ces singes proviennent du commerce des noires avec les gros singes de la premiere espece. Ils reproduisent, & souvent des noires vont les trouver. 3. Le singe de Ceïlan à levre fendue. 4. Le singe à museau de chien, aussi de Ceïlan. 5. Le maimonet.

Singes à queue. Les singes à queue sont, 1. le cé-

bus, ou saguoin à queue de chat, à visage de lion. Il y a seize especes de ces cébus; les mâles de la quatrieme, nommés gariba, violent les noires, quand ils en rencontrent: ils ne sont que de la grandeur du renard. La sixieme, ou grand cébus d'Angola, a la tête de l'ours. La septieme, nommée équima en Guinée, a de la barbe blanche. La onzieme espece ressemble assez au castor. La treizieme qui se nomme papio, en français babouin, a la tête du chien. La quatorzieme espece a la tête du lion. Physique.

– Quel est l'animal le plus anthropomorphite, ou ressemblant à l'homme, après le singe?

– C'est l'ours *. *Ours.*

Ensuite, pour la forme du visage, le lion. *Lion.*

Puis le dogue, & en général tous les carnivores, soit entiers, soit mixtes, *Dogue.*

* L'ours frugivore de Pologne est un vrai singe, & si ami de l'homme, qu'on en a vus qui avaient enlevé des enfans abandonnés, & qui les allaitaient avec leurs petits. Louve de Rémus & de Romulus, vous n'êtes pas si fable qu'on le croit.... *M. de la Rupelle.*

Digitized by Google

hysique. c'eſt-à-dire qui vivent de chair & de végétaux.

Léopard. Le léopard tient du lion, & peut être mis à la tête du genre des chiens, & non des chats, comme fait Von-Linné.

Tigre. Le tigre eſt un grand chat; c'eſt le plus ſanguinaire des animaux.

Linx. Le linx eſt une ſorte de loup.

Loup. Chien. Le loup eſt un vrai chien, qui peut produire avec le chien domeſtique *.

Ce dernier a des variétés preſqu'innombrables, toutes amies de l'homme, dont elles ſont commenſales.

Renard. Le renard eſt une eſpece de petit chien.

..s, &c. Les belettes, les furets, les ichneumons, les martres, &c. ſont du genre des renards.

* M. d'Aubenton en a fait l'expérience. Reſte la production du mulet, qui n'a rien d'impoſſible: mais il faudrait que cet animal, pour les premieres générations, jouit d'une pleine liberté; encore beaucoup d'individus ne ſe reproduiraient-ils pas. C'eſt ainſi que lors du paſſage des premiers animaux de l'état de poiſſons à celui d'inſectes, d'oiſeaux & de quadrupedes, cent mille individus périrent, pour un qui réuſſit & fit race. *M. de la Rupelle.*

Digitized by Google

Les fouines de celui des chats. Physique.

Le taiſſon, ou goulu, ou hyene, eſt une eſpece de renard; c'eſt le plus cruel des animaux; il ſurpaſſe le tigre.

Le ſanglier & le porc, paraiſſent à la tête de l'immenſe famille des porcs-épics, des hériſſons, des taupes, &c. *Sanglier, Cochon.*

- Dites un mot des herbivores? - Le premier de tous, par ſa groſſeur, par ſon intelligence, par ſa pudeur naturelle, par la forme de ſes mamelles, placées comme à l'homme, c'eſt l'éléphant: il eſt du genre des bœufs; la preuve, c'eſt qu'on trouve en Afrique, des tauréléphans, qui reſſemblent aux bœufs, & qui pour la peau, la grandeur, tiennent abſolument de l'éléphant. *Eléphant.*

Le rhinocéros eſt le ſecond animal en groſſeur: il tient de l'âne, du buffle & du cochon. L'hippopotame ſuivrait, mais il eſt amphibie. Paſſons donc au chameau, animal qui tient de l'âne, de la chevre, du mouton, & même un peu du ſinge: c'eſt ce qu'on voit par les différentes eſpeces de cette utile créature, qui ſe rapprochent plus ou moins de chacun de ces quatre animaux en particulier. *Rhinocéros. Chameau.*

Digitized by Google

Physique. Le dromadaire, sorte de chameau plus petit, à simple ou double bosse sur le dos.

Cheval. Le cheval, noble animal attaché à l'homme.

Ane. L'âne, humble serviteur, mais peu intelligent, & par cette raison, très-entêté.

Bœuf, &c. Le bœuf est utile, mais peu poli, & par-là moins aimé qu'il ne le mérite; le bison, le buffle, l'uron, le cerf en sont des variétés, ainsi que le renne, ce domestique si essentiel dans les climats glacés du nord.

Chevre, &c. La chevre, nourrice de son maître: le daim, le chamois, le chevreuil, la gazelle, &c. &c.

Brebis, &c. La brebis qui nous fournit d'habits. Le mouton de Barbarie à grosse queue, est une variété monstrueuse de cette espece.

Lievre. Le lievre, espece de petit chien demeuré herbivore.

Lapins, &c. Le lapin, qui tient au genre des lievres, des chats & des cochons.

Ecureuils, &c. Joignons à ces deux especes, les marmottes, les écureuils, les fouines, les rats, les souris, &c. &c.

LETTRE LII.

A HÉLOÏSE.

Premier décembre.

ONZIEME LEÇON. SUITE.

– Ce que vous avez dit d'un animal unique pour le globe, mais différemment modifié, suivant les climats, est-il une doctrine nouvelle? *Animal unique.*

– Non, c'était celle des anciens Chaldéens, ou de ce peuple sage, qui les a précédés, auquel on attribue des connaissances si saines en astronomie, négligées par les Grecs, soit faute de les entendre, soit parce qu'elles les humiliaient, ou parce qu'elles étaient contraires aux idées de leurs prêtres. Ils disaient *, qu'avant que les especes fussent fixées, & assez distinctes pour que l'identité de forme rendît la passion de l'amour exclusive, on voyait

* Voyez Bérose, cosmogénie des Chaldéens: " Ce serait une grande folie d'imaginer que la nature a fait les animaux d'un plein saut: le physique a été plus long que le moral, disaient-ils. " *M. de la Rupelle.*

Physique. des hommes avec des ailes; d'autres, avec des têtes de chien, ou des pattes & des cornes de bouc : qu'il y en avait avec des pieds de cheval : qu'on avait vu des bœufs avec des têtes d'homme; des animaux terrestres à demi-poissons; des chevaux à tête de chien; enfin des individus mêlés de presque toutes les especes. On avait conservé des images de toutes ces figures dans le temple de Belus *.

Intelligence des animaux. - Le singe est-il le plus éducable de tous les animaux? - Oui, quoiqu'il le paraisse moins que le chien : c'est comme un enfant de génie, qui dans ses premieres années semble plus brute, est moins propre aux jolis riens, moins pantomime qu'un aimable sot.

- On raconte des choses admirables de l'éléphant : qu'en pensez-vous? - Si le fait du chaudron est vrai, il est digne d'un homme. Voici ce trait tel qu'il est rapporté dans les *Entretiens sur l'ame des bêtes*. Un éléphant fut envoyé par son maître, chercher un chaudron chez le raccommodeur : à son re-

* Voyez à ce sujet, *Anciennes révolutions du globe terrestre*. Paris, Damonneville, 1752.

Digitized by Google

tour, le maître l'essaya, le chaudron fuyait: l'éléphant fut battu, & le reporta; mais en le rapportant, il passa près d'un puits, & eut soin de puiser de l'eau, afin d'essayer si le chaudron ne fuyait plus; ensuite il le rendit à son maître. Les traits que rapporte M. de Buffon dans les notes de l'histoire de ce noble animal, sont presqu'aussi pensés. Physique.

– Qu'en concluez-vous? – Que les animaux ne sont pas des machines, comme l'avait avancé Descartes, par je ne sais qu'elle fausse idée de la justice divine, & comme M. de Buffon paraît aussi l'insinuer dans son discours sur la nature des animaux. *Ils ne sont pas des machines.*

– Vous inculpez là bien légérement l'illustre de Buffon! – Vous savez bien que je suis son admirateur: deux mots de son histoire du castor, indiquent plus de vérités au sujet des animaux, que beaucoup de volumes: on y reconnaît le grand homme, le physicien profond, & l'ami de la vérité. O Socrate!.. vous avez bien épouvanté vos imitateurs!... Quant à Descartes, on lui a prêté l'intention de favoriser le matérialisme, en disant que les animaux sont des machines; car si la brute est

Physique. machine, l'homme pourrait l'être. Si telle fut son intention, il a réussi.

Une espece pourrait-elle remplacer l'homme?

-Si l'homme était anéanti sur le globe, par quelqu'accident, une autre espece pourrait-elle lui succéder dans l'empire? -Non; du moins durant la révolution actuelle du globe. Le singe, sans mélange avec l'espece humaine, resterait probablement singe dans tous les siecles des siecles, jusqu'au renouvellement de la planete; mais il ne demeurerait pas aussi stupide qu'il est aujourd'hui, où la supériorité de l'homme l'écrase. N'ayant plus affaire qu'à des animaux inférieurs à lui en adresse, par leur conformation, il ferait usage de toute la fagacité naturelle qu'il y a apparence qu'il eut, avant que, par la civilisation, l'homme eût tout envahi: Monsieur de Buffon établit formellement cette vérité lumineuse au sujet du castor: elle est plus frappante encore à l'égard du singe.

Homme nécessaire aux animaux.

-La destruction de l'homme serait-elle donc avantageuse aux animaux? -J'imagine que dans la révolution actuelle, l'homme, roi des animaux, leur est nécessaire, & qu'il arriverait aujourd'hui quelque grand désordre

parmi ces créatures brutes, s'il cessait de tenir l'équilibre : l'animalité est un tout, dont l'homme paraît la tête ; il voit, gouverne, abuse un peu, mais fait aux animaux, *en général*, plus de bien que de mal *en particulier*. Physique.

Ainsi nulle créature ne peut remplacer l'homme ? — La raison nous montre que, pour être raisonnable comme l'homme, exercer les arts, ou seulement avoir un gouvernement comme les sauvages, allumer du feu, faire des flèches de bois, &c. il faut être organisé comme l'homme, en un mot être l'homme lui-même. L'homme ne peut être le bœuf ni le lion ; le bœuf & le lion ne peuvent jamais être l'homme ; il faudrait qu'ils changeassent de conformation extérieure, de goûts, &c. mais alors ce seraient des bœufs ou des lions devenus hommes, & non des bœufs & des lions qui auraient l'empire. *Il ne peut être remplacé.*

Que pensez-vous de l'hypothèse du savant consul au Caire, qui dit que toutes les plantes ont commencé par être marines, & que tous les animaux doivent leur origine aux poissons ? — Elle m'a plu : je l'ai suivie quelquefois, à peu près comme on suit ces *Hypothèse de Telliamed.*

Physique. chimeres, qu'on nomme châteaux en Espagne. En effet, dans ce système séduisant, on voit la végétation commencer par une mousse marine, qui devient par toutes les gradations possibles, plante; ici la nature partage en deux la progression: d'un côté, les plantes marines deviennent plantes terrestres, arbres, &c. de l'autre, une végétation s'approche de l'animalité, pour devenir polype, qui devient insecte de mer, comme huître, &c. qui devient petit poisson, qui devient à la longue grand poisson, qui devient piscivore. Les piscivores se divisent en deux classes, dont l'une suit la progression simple, & reste poisson; l'autre devient baleine, ou amphibie, se rapprochant ainsi des animaux terrestres; la baleine & tous les poissons cétacées étant construits intérieurement comme les quadrupedes, étant vivipares, ayant des mamelles pour allaiter leurs petits, & des traits de ressemblance prodigieux avec les gros animaux terrestres. De la baleine, ou de l'hippopotame amphibie, paissant hors de l'eau, dérivent les chevaux, les bœufs, &c. en montant toujours jusqu'au singe. Ce qu'il y a de plus fort en faveur du

Digitized by Google

système de Demaillet, c'est que les espèces terrestres ne sont pas si éloignées des marines, qu'on ne les reconnaisse encore presque toutes : seulement, il ne peut y avoir d'hommes marins proprement dits ; ce seraient tout au plus singes marins. Physique.

D'un autre côté, les plantes marines, dont les graines seront demeurées à sec sur un bon terrein découvert, auront produit les plantes, & jusqu'aux grands arbres.

—De ces plantes & de ces arbres, serait-il venu des animaux? —Non; les animaux ne pourraient être venus que des poissons : la mer est l'origine de toutes choses. —Et quand vous êtes au bout de cette belle hypothese? —Je m'éveille, mon pere ; je regarde autour de moi, je souris, & je me dis : —je rêvais !..... peut-être la vérité *.

—N'y a-t-il pas des philosophes qui ont une autre idée? —Oui : il en est qui prétendent que la dégradation peut avoir suivi la même regle : de ce nombre est un habile physicien, qui ayant été en Afrique, en Italie, & chez les *Dégradation.*

* Voyez *Telliamed, journée VI.* Paris, veuve Duchesne.

Physique. Lappons, regarde le singe comme un homme dégénéré par le crime de bestialité ; il croit l'ours frugivore dans le même cas. Il a vu dans les Apennins deux faunes, fruits du commerce d'un berger avec une chevre, &c. Il suit l'inverse de Demaillet, pour la production des animaux : il les regarde tous comme dégénérés du plus parfait ; & de même pour les plantes. Mais cette idée triste est contraire à la marche ordinaire de la nature, qui tend toujours à la perfection. En effet, nous voyons que la perfectibilité fut l'opinion de tous les peuples. Les anciens rois de Danemarck se disaient issus d'une chienne & d'un homme : les Péguans, d'un chien & d'une femme Chinoise : les premiers Chinois se donnent la même origine.

Comment l'homme l'emporte sur tous les animaux.

—Comment l'homme, à ne le considérer que matériellement, & comme chef de l'animalité, l'emporte-t-il sur les autres animaux ? —Par la perfection de sa configuration extérieure, & de sa conformation intérieure ; par l'ampleur & la tortuosité de son cerveau, la finesse de sa peau ; par la division parfaite de ses doigts, qui ne sont point enfermés dans un sabot

comme au cheval, dans deux étuis de corne comme au bœuf, réunis en masse comme au chameau, liés de membranes & terminés de griffes comme au lion, obturés de poil comme au singe, &c. par le genre de sa nourriture; par la tranquillité que lui donne l'état social; par les aises, les plaisirs, qui délient, assouplissent ses membres, délicatisent sa peau; par la communication de l'expérience réciproque entre les individus; enfin, par trois facultés intérieures, qu'il possede à un degré plus éminent que les animaux; je veux dire, l'imagination, l'attention & la mémoire, qui, réunies, lui permettent de comparer & de juger. Physique.

-Qu'est-ce que l'imagination? -C'est une faculté commune à tous les animaux, mais plus parfaite dans le premier de tous, par laquelle l'homme reçoit, & renouvelle, au moyen de ses sensations, les images des choses. *Imagination.*

-Qu'est-ce que l'attention? -C'est l'action de demeurer & d'appuyer sur une image quelconque reçue par l'imagination. *Attention,*

-Qu'est ce que la mémoire? -C'est la conservation du sentiment de l'image reçue, & la puissance de la repro- *Mémoire.*

Digitized by Google

Physique. duire. Par cette admirable faculté, l'être vivant joint le passé au présent, & par la comparaison, voit même l'avenir. Sans la mémoire, il n'y aurait point de continuité d'être; & demain je ne serais pas plus le moi d'aujourd'hui, que je ne serais mon voisin, ou tout autre individu: je ne pourrais lier aucune idée; je ne pourrais par conséquent raisonner; & mon imagination, cette faculté si brillante, qui reforme les choses passées, & les rend présentes, serait une faculté morte, qui ne pourrait s'exercer que sur le présent; en un mot, je ne pourrais juger.

Jugement. -Qu'est-ce que juger? --C'est, après avoir comparé, penser que telle chose est conforme ou contraire à telle autre déjà connue, vraie ou fausse, bonne ou mauvaise, ou indifférente, &c.

--Suffit-il d'imaginer (c'est-à-dire de recevoir les idées par les sensations), de considérer, de comparer, & de juger froidement, pour desirer ou éviter une chose? --Non sans doute; il faut pour cela des passions,

Passions. --Qu'est-ce que les passions? --Ce sont les affections de l'ame, & les effets de la sensibilité qui se réduisent à

Digitized by Google

deux principales, *l'amour & la haine.* Physique.

Queſt-ce que la ſenſibilité? --C'eſt la faculté diſtinctive de l'être vivant, d'avec le végétal & le minéral : elle conſiſte dans un ſentiment agréable, déſagréable ou mixte, diſtribué à toutes les parties de l'animal, par lequel il eſt averti de la préſence, des effets, de l'abſence des corps environnans. *Senſibilité.*

-Quelle eſt la ſource de la ſenſibilité? -Les cinq ſens à l'extérieur, & le ſens interne proprement dit, qui répond ſeul à la vue, à l'ouie, à l'odorat, au goût & au toucher. *Les ſens.*

-Qu'eſt-ce que la vue? -C'eſt un tact particulier au nerf optique, nerf ſi délicat, qu'il eſt remué par le plus ſubtil des élémens, l'éther. En admettant que l'éther eſt un ſel infiniment volatil, on conçoit comment il agit ſur l'œil. *Vue.*

-Qu'eſt-ce que l'ouie? -C'eſt encore un tact, mais moins délicat que celui du nerf optique, qui fait que le nerf auditif eſt remué par les ondulations de l'air, dont il tranſmet à l'ame les vibrations bruyantes. *Ouie.*

-Qu'eſt-ce que l'odorat? - C'eſt un tact encore moins délicat que l'ouie, par lequel les nerfs olfactifs ſont picotés par les ſels cauſe des odeurs. Ces *Odorat.*

Digitized by Google

Physique. sels volatils cause de l'odorat, sont incomparablement plus grossiers que l'éther; ils le sont même plus que l'air, puisqu'ils peuvent tomber & se fixer.

Goût. -Qu'est-ce que le goût? -C'est comme les autres, un tact moins délicat que l'odorat, par lequel les nerfs gustatifs qui tapissent tout l'intérieur de la bouche, le gosier & la langue, perçoivent la saveur des alimens, dont le sel est encore plus grossier que celui des odeurs.

Toucher. -Qu'est-ce que le tact proprement dit? -C'est le plus matériel des sens, le moins fatigable, le seul qui soit universel, & qui par là rectifie tous les autres: il indique la proximité ou l'éloignement des objets, leur nature, leurs dimensions, &c. Il est le plus favorable au raisonnement, & plus parfait dans l'homme que dans tous les autres animaux, à raison de sa peau dégarnie de poils, délicatée par les habits, de ses doigts bien séparés, &c. S'il y avait des hommes velus comme les singes, toutes choses d'ailleurs égales, ils seraient plus stupides que les hommes nus. Nous avons vu un jour un jeune homme fort brun, dont les joues étaient garnies de poils assez

Digitized by Google

longs, à la hauteur de l'origine du nez, jusqu'aux oreilles; il était grossier, brutal, quoique né dans une condition aisée, très-fort, & n'aimant rien de ce qui applique l'esprit. Physique.

-Vous avez dit que les sens étaient la source de la sensibilité? -La preuve en est, qu'en les obturant tous, l'homme ne sentira plus rien que son sens intérieur, encore d'une maniere qui s'affaiblirait de jour en jour. *Effets des passions.*

-Et que la sensibilité était la source des passions, qui sont les affections de l'ame; vous m'en avez donné deux? -Je n'ai nommé que les tiges: les passions sont variées à l'infini.

-Quelles sont les principales? -Aristote, au livre second de sa rhétorique, en compte treize: *Tableau des passions humaines.*

L'amour,	La haine;
l'assurance,	la crainte;
la honte,	l'impudence;
la douceur,	la colere;
le bienfait,	. . . . . !
la compassion,	l'envie;
l'émulation,	l'indiscrétion;

auxquelles quelques-uns ajoutent,

l'espérance,	le désespoir.

Pour moi, je distribuerai toutes les affections de l'ame ou passions, en

Digitized by Google

Physique. douze classes principales, qui renfermeront plus de cent-cinquante nuances placées sous deux colonnes, dont l'une aura pour titre.

ÉMOTION, & l'autre, TROUBLE.

Passions agréables.	*Passions désagréables.*
I. L'amour a 33 nuances;	I. La haine a 35 nuances;
Surprise,	Etonnement,
Admiration,	Horreur,
Curiosité,	Dédain,
Goût,	Dégoût,
Desir,	Répugnance,
Préférence,	Indifférence,
Estime,	Mépris,
Tendresse,	
Attachement,	Aversion,
Considération,	Raillerie,
Respect,	Insulte,
Espérance.	Désespoir.
Amitié,	Antipathie,
Bienveillance,	Egoïsme,
Douceur,	Aigreur,
Bonté,	Méchanceté,
Indulgence,	Rigidité,
Tolérance,	Rigueur,
Clémence,	Inflexibilité,
Compassion,	Insensibilité,
Pitié,	Dureté,
Humanité,	Férocité,

Digitized by Google

Physique.

Passions agréables.	*Passions désagréables.*
Attendrissement,	Cruauté,
	Violence,
Piété.	Barbarie,
Désintéressement,	Intérêt,
Libéralité,	Avidité,
Générosité,	Lézine, avarice,
	Vengeance,
Grandeur,	Petitesse,
Reconnaissance.	Ingratitude.
Droiture,	Duplicité,
Sincérité,	Dissimulation,
Franchise,	Détour,
Candeur.	Noirceur.
II. La JOIE a 9 nuances principales;	II. La TRISTESSE a aussi 9 nuances;
Gaîté,	Chagrin,
Alégresse,	Abattement,
Transport,	Déchirement,
Agrément,	Ennui,
Plaisir,	Mal-aise,
Ris,	Larmes,
Molleſſe,	Austérité,
Volupté,	Macération,
Sensualité.	Privation.
III. L'ASSURANCE a 8 nuances;	III. La TIMIDITÉ a 9 nuances;
Résolution,	Irrésolution,
Détermination,	Doute,

Digitized by Google

Physique.

Passions agréables.	*Passions désagréables.*
Courage,	Lâcheté,
Fermeté,	Pusillanimité,
Hardiesse,	Crainte,
Audace,	Peur,
Bravoure,	Terreur, alarme,
Intrépidité.	Epouvante.
IV. L'ACTIVITÉ, 6 nuances,	IV. La PARESSE, 7 nuances;
Ardeur,	Indolence,
Emulation,	Envie,
	Jalousie,
Gloire,	Ignobilité,
Orgueil,	Bassesse,
Ambition,	Engourdissement,
Zele.	Indignation.
V. La FORCE, c'est-à-dire, le pouvoir sur soi, ou vertu. a 18 nuances.	V. La FAIBLESSE, avec les passions d'emportement, a 23 nuances.
Modération,	Colere,
Retenue,	Emportement,
Réserve,	Fureur,
	Témérité,
Conviction,	Incertitude,
Décision,	Perplexité,
Modestie,	Suffisance,
	Vanité,
	Présomption,
	Pudeur

Digitized by Google

Passions agréables.	*Passions désagréables.*
Pudeur,	Obscénité,
Frugalité,	Gourmandise,
Discrétion,	Indiscrétion,
Prudence,	Imprudence,
Constance,	Légéreté,
Patience,	Impatience,
Résignation,	Dépit,
Déférence,	Rudesse,
Complaisance,	Aigreur,
Aise,	Folie,
Ravissement,	Délire,
Soumission.	Révolte,
	Résistance,
	Rebellion.
VI. La CONFIANCE, a pour nuances,	VI. La DÉFIANCE, a pour nuances,
Fidélité,	Soupçon,
Attachement,	Déloyauté,
Dévouement, &c.	Trahison, &c.

Phylique.

Ce n'est là qu'environ la moitié des passions mixtes, dérivantes des deux passions simples, l'amour, la haine; car il y en a encore une multitude d'autres, telles que l'affabilité, la fierté: l'adresse, la finesse, la délicatesse, la politesse, la grossiéreté: la philoponie, ou goût du travail, &c. L'apathie, &

Physique. ſes oppoſées, la honte, le regret, le remord, &c. &c.

– Un être agité de tant de mouvemens différens, ne doit pas être fort tranquille? – Auſſi l'homme reſſemble-t-il à une mer orageuſe. – Je vous ferai demain là-deſſus une objection un peu embarraſſante.

LETTRE LIII.

A HÉLOÏSE.

5 décembre.

JE ſuis à la fin de ma pénible carriere mademoiſelle : peut-être le deſiriez-vous plus vivement que moi. Mais enfin, m'y voilà.

SUITE. DOUZIEME LEÇON.

Les paſſions nous rendent-elles malheureux?

– L'HOMME ſauvage, qui n'a pas toutes ces paſſions, que vous détaillâtes hier, eſt donc plus heureux que

Non. l'homme policé? – Je nie votre majeure, mon pere; car je ne fais pas conſiſter le bonheur des êtres vivans dans le repos, comme Epicure celui de ſes Dieux. Vous avez obſervé que j'ai nommé autant d'affections agréa-

Digitized by Google

bles, que de désagréables: le secret d'être heureux est donc, non pas de n'être point agité, mais de l'être agréablement, par les passions douces, satisfesantes: autrement, l'huître serait plus heureuse que l'homme. Physique.

- Je ne voulais que vous sonder: ce que vous venez de me répondre, est si vrai, que vous voyez tout le monde courir après les émotions; les gens délicats vont au spectacle, à des concerts, à des lectures d'ouvrages d'esprit; ils lisent chez eux des livres amusans: Le peuple aime mieux être remué désagréablement, que de ne le point être du tout; il court voir exécuter; il frémit, il pleure; & cependant il y retourne le lendemain. - J'ai fait souvent cette réflexion, mon pere.

- Quels sont les organes de la sensibilité? - Les nerfs, qui sont touchés, heurtés au moyen de l'un ou de l'autre des cinq sens, par plusieurs, ou même par tous à la fois. *Nerfs propagent le jentiment.*

- Cette sensation générale doit être bien confuse? - Point du tout: le corps humain ressemble à notre monde, qui a pour centre le soleil; ou à un état bien gouverné, où tout le pouvoir réside dans la main du monarque: Il y

Physique. a dans notre tête, un centre de réunion, où toutes les sensations aboutissent, pour ne faire qu'un tout : c'est le cerveau ; qui n'est autre chose que le principe de tous les nerfs répandus & ramifiés par tout le corps. Aussi est-ce par le cerveau que le fétus commence dans le sein de la mere. Dès qu'un nerf est remué, il répond au cerveau, à peu près comme le soleil propage en un instant la lumiere & la chaleur, d'un bout de son système à l'autre, au moyen de l'éther intermédiaire. Et il est aisé de se figurer comment la communication du sentiment est instantanée en nous, & comment la lumiere se propage de même instantanément : l'eau qui est un fluide infiniment grossier, en comparaison de l'éther, l'huile, &c. se propagent très-vîte, s'ils trouvent un corps mouillé ou huilé, ou de l'eau pure & de l'huile pure. Mais quand nos nerfs ne seraient pas imbus du fluide nerveux, il suffirait qu'ils fussent tendus, pour que la sensation fût instantanée au bout du pied & au cerveau. Or, c'est par la réunion de toutes les sensations dans ce viscere, réunion que l'imagination rend plus vive, l'attention plus forte, la mémoire plus

Cerveau siege de l'ame.

Digitized by Google

durable, que se forme la pensée. Le cerveau a ses muscles pour penser, disait Hippocrate, comme les jambes ont ceux nécessaires pour marcher. *Physique.*

- Pensons-nous durant le sommeil ? *Rêves.*

- Oui, quand nous rêvons ; mais imparfaitement. Non, quand nous ne rêvons pas, à cause du sommeil trop profond ; & nous n'avons ordinairement pas rêvé, quand nous ne nous souvenons de rien à notre réveil.

- En combien de classes divisez-vous l'homme ? - En deux : encore cette division n'est-elle que morale ; en sauvages & en policés. - Il n'y a donc pas de distinction physique ? - Aucune : le blanc, le noir, le jaune, le cuivré, le barbu, l'imberbe, l'homme à queue, la femme à tablier, les camus, les nez longs, l'homme singulier, découvert tout récemment au Darien en Amérique, tout couvert d'écailles, l'homme de jour, l'homme de nuit, le géant, le nain, l'homme qui parle, & l'homme muet faute d'organes, tout cela n'est qu'une seule espece de cette noble créature, susceptible de raison, & la perfection de l'animalité : Mettez tous ces hommes en France, au bout de quelques générations, ils feront des *Especes des hommes.*

Physique. français pour la façon de penser, de raisonner, comme pour le teint; conservassent-ils quelques-unes de leurs singularités, si elles étaient cachées, on ne s'en douterait pas.

- Cela est vrai: On a vu en France des hommes à queue: on a parlé des hommes à six doigts; je connais à Saci en basse Bourgogne, une famille du nom de Disson, où les individus ont six doigts à chaque main; mais le sixieme est de chair, & sans articulation: c'est la même chose chez ceux des Tartares qui ont six doigts.

Homme sauvage; Revenons donc aux distinctions morales: L'homme sauvage est-il aussi perfectible que l'homme civilisé? - Non; il faut quelques générations pour que les idées communiquées par les parens s'adoucissent, & que la machine prenne une certaine tranquillité, procurée par le genre de nourriture, le repos, l'abondance, la sûreté sur-tout, les commodités, &c.

Ses droits. - Quels sont les droits de l'homme naturel? - L'indépendance & la souveraineté de sa personne.

Avantages de la civilisation. - Est-il avantageux au genre humain, & à chaque individu particulier, d'être sauvage & son maître?

Digitized by Google

– Non ; car si c'était un avantage, il n'y aurait point de sociétés ; les hommes, de tous les tems, ne se seraient pas ainsi trompés sur leurs véritables intérêts : la société est avantageuse au bien-être, à la beauté, à la bonté, au développement de la raison, puisque chaque individu social profite de l'expérience & des découvertes générales, à la sûreté, aux plaisirs, &c. Physique.

– Quel est le principe fondamental de la sociabilité ? – C'est l'abdication (de la part de chaque individu) de sa souveraineté particulière, de sa force particulière, pour en accroître celle de l'association, ou du représentant de l'association ; à la charge que ce chef de l'association défendra chaque membre contre les ennemis du dedans, & tous les membres en général contre ceux du dehors. Vingt millions d'hommes en France, par exemple, ont mis en commun leur souveraineté particulière sur eux-mêmes, leurs forces, leurs moyens ; ils ont confié le tout à un chef, nommé roi, qui s'est chargé, moyennant une contribution, des moyens de chaque membre, d'exercer à lui seul la souveraineté générale, d'avoir des tribunaux pour rendre la *Base de tout gouvernement.* *Roi.* *Tribunaux.*

Digitized by Google

Physique. justice, protéger l'innocent, punir le criminel, défendre l'association française contre les ennemis du dehors, en soldant des troupes, &c.

Despotisme. - En supposant l'homme sous le despotisme, comme en Turquie, & ailleurs, la société est-elle encore un avantage? - Pour répondre pertinemment à cette question, il suffit d'examiner les inconvéniens de l'isolation :

Inconvéniens de l'isolation. L'homme seul, contre tous, serait obligé de veiller jour & nuit, pour défendre sa vie, sa femme, ses enfans, ses possessions : s'il se tient sur la défensive, tôt ou tard il est perdu ; l'attaquant a toujours double force & double ruse : s'il attaque, il ne subsiste que jusqu'à ce qu'il trouve un plus fort que lui, qui le tue sans miséricorde, ou le prive de sa liberté, réduise en esclavage, ou mange sa femme & ses enfans : ce qui ne pourrait manquer d'arriver, avec le tems, qui vieillit & diminue les forces. Pas un instant de jouissance paisible : point de loisir pour les occupations agréables, ou pour perfectionner son intelligence, pour inventer les arts, trouver les commodités, &c. Si, au tableau de ces inconvéniens, on joint celui des avantages de la sociabi-

Digitized by Google

lité, la déciſion ne ſera pas douteuſe. Phyſique.

- Ainſi la ſociété, même ſous le plus affreux deſpotiſme, ſerait préférable à l'état ſauvage? — Il n'y a point de gouvernement dans le monde, dont on ne puiſſe répondre, oui: Imaginons combien nous devons bénir notre ſort, ſous un gouvernement modéré! *Tout gouvernement lui eſt préférable.*

— Qui a porté l'homme à inventer les regles du gouvernement & de la ſociété! - Les paſſions: outre tous nos mouvemens ordinaires, & nos actions communes, elles ont produit l'induſtrie, & par elle les métiers, les arts, les ſciences: elles ont fait ſentir la néceſſité de la morale; celle-ci a produit la religion & la philoſophie. *Origine du gouvernement public:*

— Comment les paſſions ont-elles produit l'induſtrie? — En excitant en nous un puiſſant deſir de les ſatisfaire. *De l'induſtrie;*

- Et la morale? - Un ſeul homme n'eût trouvé ni morale, ni religion, ni philoſophie; mais pluſieurs hommes réunis, qui ſe ſont fait mutuellement des ſacrifices, veulent jouir tranquillement de ce qui leur reſte, & ils ne le peuvent ſans morale; la morale, une fois admiſe, il a fallu lui donner tous les étaies poſſibles, tels que la religion & la philoſophie. *De la morale;*

Digitized by Google

Physique. -Je vous entends: vous m'expliquerez encore plus facilement comment
Des métiers ; les passions ont fait trouver les métiers, les arts, les sciences? - Oui, mon pere: en jetant un coup-d'œil rapide sur toutes les passions, que j'ai nommées, on conçoit aisément qu'il a fallu, pour parvenir à les satisfaire, trouver l'art de préparer une nourriture agréable; de là le laboureur, le vigneron, le pasteur, le jardinier, le boulanger, le pâtissier, le cuisinier, &c. l'art de faire des instrumens de labourage, le forgeron, taillandier, maréchal, éperonnier, &c. le mineur, le fondeur, le chaudronnier, &c. l'art de s'orner en se couvrant, de se garantir des insectes, des injures de l'air, des cailloux tranchans, des reptiles venimeux; de là le tisserand, le cordonnier, le filandier, le tanneur, le tailleur, le bonnetier, le teinturier, le fouiste, le lapidaire, le bijoutier, le batteur d'or, le fileur d'or, le tireur d'or, l'orfevre, &c. l'art de l'architecte, du maçon, du charpentier, du menuisier, du tabletier, du couvreur, du carrier, &c.

Des arts ; L'amour, l'amitié, la piété, ont toutes trois fait inventer la sculpture,

I

la peinture, la musique, la danse, la poésie : la tragédie est fille de la terreur; la comédie du rire & de la raillerie; (l'opéra, d'un goût blasé, qui cherche du merveilleux, qui le blase davantage encore;) la curiosité est mere de l'histoire, des spectacles, des sciences; (la sensibilité, en général, l'est des Romans;) c'est la curiosité qui a forcé les hommes à inventer l'écriture, à s'appliquer à l'étude de la grammaire, de la rhétorique, des emblèmes, de la magie, de l'astrologie, de l'astronomie, de l'algebre, de la géométrie, de la statique, de la géographie, de la médecine hygiene, pathologique, séméiotique, thérapeutique, de la chymie, alchymie, & de toutes les autres branches de la physique & de la philosophie. C'est l'utilité, fondée sur le desir du bien être, qui a fait établir les gouvernemens, l'économique, la politique, & tous les rapports qui lient les hommes entr'eux.

Physique. *Des sciences.*

Voilà où nous en sommes restés, mademoiselle; & vous sentez qu'il m'est impossible de précéder mon guide : Si j'acquiers de nouvelles connaissances,

Digitized by Google

avant notre union, j'en ferai la matiere de quelqu'autre lettre.

LETTRE LIV.

Réponse dans une enveloppe de madame de Gurgis.

8 décembre.

„ IL faut que je vous remercie pour
„ moi-même, & pour ma sœur, mon
„ cher Abeilard, de vos savantes let-
„ tres: car, en vérité, elles nous ont
„ fait le plus grand plaisir. Nous les
„ avons déja relues dix fois, & c'est
„ ma sœur qui est votre commenta-
„ trice auprès d'Héloïse. Je ne croyais
„ pas que M. votre pere eût tant de
„ science! Pour un homme qui ne s'est
„ occupé, depuis son mariage, qu'à
„ rendre sa femme heureuse, il a bien
„ étudié!... Car il faut vous dire, mon
„ ami, qu'il semble que votre histoire
„ de Dupile, soit une réminiscence
„ de celle de votre pere. Adieu, mon
„ cher fils: je n'ai pas voulu laisser
„ partir la lettre de ma fille, sans
„ mettre ce petit mot sur l'enveloppe„.

Digitized by Google

D'HÉLOÏSE.

NON, en vérité, monsieur, quoique nous souhaitassions beaucoup la fin des contes bleus, Tonton & moi, votre science ne nous ennuyait pas. Et puis, il faut avouer que vous n'êtes pas de ces savans que le savoir hérisse d'épines; vous n'en êtes que plus galant. Les deux parures sont charmantes: En voyant la sienne, Tonton s'est mise à genoux devant votre portrait, avec un transport de reconnaissance qui m'a touchée; ma petite cousine a un bon cœur, comme vous savez; elle mérite tout, & ne s'attend à rien. Ce que je trouve d'admirable, & ce qui marque combien vous avez d'attention pour nous, c'est que toutes les pierres s'y trouvent; ce qui ne peut servir à la parure, orne les bijoux qui accompagnent; & tout cela est parfait! Mon papa nous a tout nommé, votre lettre où vous parlez des pierres précieuses à la main. Ces deux présens me seront bien chers, s'ils sont une marque de votre attachement!.... Imaginez si l'on desire de voir un savant si aimable!...

Digitized by Google

Cependant, il faut vous avouer une chose ; c'est que dans tout ce que vous pensez, dans tout ce que vous dites, je suis de votre avis, excepté dans un point : vous trouvez, dans une de vos lettres, que c'est bien peu d'en être réduits à nous écrire. Et moi, je pense que c'est une grande liberté qu'on nous a accordée. Il est vrai que la maniere dont vous en usez, est bien propre à engager nos chers parens à s'en applaudir : mais enfin, on ne savait pas précisément comme vous deviez m'écrire : c'est de façon, que vous rempliſſez votre but, de m'occuper toujours, sans presque me faire songer à l'amant : Vous m'instruisez autant qu'on peut le faire par lettres ; & avide d'apprendre comme je le suis, si je desire beaucoup de vous parler, c'est pour vous avoir entiérement pour maître. En vérité, vous êtes bien savant ! Maman elle-même, ainsi que ma tante, vous trouvent tel ; jugez de moi ! Elles disaient tout-à-l'heure : - Cet Abeilard là instruit bien son Héloïse ! - Mon pere, qui les a entendues, s'est mis à rire, en disant : - Si le patron & la patrone avaient fait l'amour comme le nouvel Abeilard & la nouvelle Héloïse, il s'en

feraient bien trouvés. – Je vous avouerai que je n'ai pas lu cette hiſtoire d'Abeilard : contez-la-moi, je vous prie ; car je n'oſe la demander ; d'ailleurs, j'aime mieux l'apprendre de vous : vous êtes mon maître, & j'en ſuis ſi fiere, que ſi je l'oſais, je montrerais vos dernieres lettres à mes amies d'enfance, en leur diſant : – L'homme qui fait tout cela, qui croyez-vous que c'eſt ? – Elles diraient, un docteur de Sorbone, ou un chymiſte, ou un rabbin. – Point du tout ; c'eſt un jeune homme, qui ſera un jour mon mari. – Mais je me retiens, de peur qu'on ne m'accuſe de vanité.

Voilà une bien courte lettre, pour répondre aux vôtres ! Mais maman m'aſſure, qu'un jeune homme raiſonnable aime mieux ſavoir ſa maîtreſſe occupée à quelque choſe d'utile, que même à lui écrire des douceurs. Adieu, Abeilard.

P. S. « Permettez que je vous remercie auſſi, monſieur, de votre beau préſent. Si quelquefois vous trouvez dans le monde un jeune homme que vous jugiez digne d'être votre ami, vous pouvez être ſûr qu'il eſt une fille dont il ſera aimé. J'ai

» l'honneur d'être, Votre, &c.

» TONTON.

« Et nos contes?..... J'écris cela » pendant qu'Héloïse tourne le dos ».

D'HÉLOÏSE.

Tonton vient d'être grondée, pour deux mots qu'elle a mis: vous les devinerez: cependant on ne les efface pas; on se contente de la traiter d'étourdie.

LETTRE LV.

A HÉLOÏSE.

21 décembre.

MADEMOISELLE, j'ai été trois fois chez M. Dionis, pour avoir la suite des *contes bleus*. On a bien ri, la premiere fois, du sujet important de ma visite, quand je l'ai eu exposé avec toute la gravité convenable. Mais enfin, le tendre Dionis a pris son recueil, & m'a dicté durant toute la séance. Je croyais bonnement qu'il me le voulait confier: mais j'ai vu, dans la maniere dont on tenait ce livre, que c'est un objet sacré, qu'on révere, & qu'on n'entend pas qui soit profané par des mains étrangeres.

Digitized by Google

Celle qui donne tant de prix à ce précieux recueil, eſt une charmante perſonne : elle eſt grande, & quoique blonde, d'une vivacité ſinguliere. Dans une de mes trois viſites, nous nous ſommes entretenus ſeul à ſeule, environ une heure, & nous avons été, vous & moi, le ſujet de la converſation. L'hiſtoire de cette jeune dame, m'a inſpiré tant de confiance en elle, que je lui ai conté naïvement la maniere dont nous feſons l'amour. Cette matiere m'a paru de ſon goût ; elle m'a donné toute ſon attention, & me feſait entrer dans les moindres détails, au ſujet de ce qui ſe paſſait dans mon cœur pour vous, belle Héloïſe. J'ai tâché de ne rien oublier de cet entretien, afin de vous l'écrire.

- Mais qu'avez-vous penſé, me dit-elle, à cette ſinguliere idée de vos parens ? - Ce qu'ils ont voulu que je penſaſſe, que c'était pour mon avantage. - Et quelle idée vous formez-vous de votre maîtreſſe ? - Mais une idée charmante : elle a de l'eſprit, ſon portrait indique de la beauté ; on m'a dit qu'elle était patrie de grâces. Vous amuſez-vous quelquefois à vous en former une idée complette ? - Oui.

- Et vous n'y épargnez rien ? - Non, assurément. - Il y a du danger à cela : car enfin, si votre imagination va trop loin, il en faudra rabattre ; & l'amour gronde furieusement, quand il rabat ! - Il n'y aura rien à rabattre avec ma promise : mais, en tout cas, je me ferais une raison. - Je gage que, si je voulais, je ferais repentir vos parens de leur essai ? - Comment cela ! - En vous faisant voir une jolie personne, dont vous deviendriez amoureux, non pas à présent, que votre imagination met votre maîtresse au-dessus de tout, mais dès que vous aurez vu cette derniere ? - Je gagerais bien avec vous le contraire. - Vous me piquez ! je veux vous punir. - Vous ne le ferez pas ; car je refuse de voir. - Oh ! poltron !.... ou plutôt, homme injuste ! vous vous défiez donc déja du pouvoir des charmes de votre maîtresse ? - Non ; mais je ne veux être curieux que pour elle : son idée m'enchante ; c'est mon idole. - Ah ! comme je vous pénetre ! vous aimez votre chimere, & non pas Héloïse ! - Qu'importe, jusqu'à ce que je l'aie vue réellement ? Je veux lui conserver mon cœur, mon admiration, mes regards même ; oui,

Digitized by Google

mes regards; ils ne s'arrêteront volontairement sur aucune autre beauté, avec dessein, je ne dis pas de plaire, mais de trouver aimable. - Vous m'en direz tant, que je me rangerai du parti de vos parens, ils vous connaissent pour un homme aisé à préoccuper, & ils se conduisent en conséquence. Mais, je voudrais bien parler aussi à mademoiselle Héloïse, & voir comme elle pense ? - Vous le pouvez, madame; elle n'est sans doute invisible que pour moi. - Je le ferai, je vous assure. - Ainsi, quand vous voyez par hazard une belle personne, vous détournez la vue? - Pourquoi donc? au contraire, je la fixe, & je me dis, mon amie est encore mieux. - Fort bien ! - Par exemple, en vous voyant, madame, je me suis dit, avec une parfaite indifférence, mon Héloïse est aussi bien que cette belle dame; seulement sa beauté est d'un genre différent. - Vous vous dites cela, à présent? - Oui, madame, en vérité ! - Oh bien, si vous ne me trompez pas, vous vous trompez vous-même; car..... mademoiselle Héloïse est mieux que moi. Et bien en prend à vos parens qu'elle soit si bien; ils auraient suivi une très-mauvaise route !

- Vous vous contredites un peu, madame? - Oh! que non..... Pour vous répondre sur le même ton; en vous regardant, moi, je me dis aussi, voilà un très-aimable homme: cependant mon mari est aussi bien, quoique leurs agrémens soient d'un genre différent. Et si je sonde mon cœur, avec bien du désintéressement, je trouve qu'en ayant fait tout ce qu'a fait M. Dionis, je vous aurais sûrement aimé exclusivement, comme je l'aime. Et cela est fort heureux pour les parens de mademoiselle Héloïse. - En lui supposant donc votre goût, madame? - Non; c'est ici un goût général; je suis sans prévention..... Mais je ne vous tiens pas quitte de ma menace; & nous verrons un de ces jours -, a-t-elle dit fort sérieusement. Moi, j'en ai ri; & son mari étant entré, je lui ai dit où j'en étais du premier *coup bleu*.

Il a tiré de sa niche le précieux recueil, & il m'a fini le *demi-poulet*. Ma main volait sur le papier; car je voulais absolument que vous l'eussiez aujourd'hui.

Le lendemain du jour où Dionis avait conté à Phylis le commencement du conte du demi-poulet, elle vint le trouver, après dîner dans le magasin. La petite rusée commença par faire sa cour à son maître, en lui montrant qu'elle avait bien employé la matinée: elle savait parfaitement tout ce qu'elle avait à apprendre, & avait encore travaillé à son tambour à broder. Ensuite elle lui dit: - en vérité il est joli! - Quoi donc, Phylis? - Ce conte d'hier: je serai bien curieuse de savoir si ce vilain chatbourré le coupa. - Tu demandes la suite? - Oui, si tu as le tems..... & je crois que tu l'as. - Je me suis aussi dépêché, moi, ce matin, pour l'avoir. - Ah! bon ami! est-il vrai? - Oui, en vérité. - Tu vas donc conter? - Oui, puisque ça te fait plaisir. - Oh! beaucoup, mon ami! C'est de mon âge, n'est-ce pas, Dionis, & ça ne marque pas que je n'aimerai que les bagatelles? - Mon Dieu non! tu es enfant dans l'enfance; tu seras femme dans l'âge mûr. -

Digitized by Google

Premier conte bleu.

SUITE
DU DEMI-POULET,
Conte à dormir debout.

AVIS.

Dans ce conte, qui fut raconté à Rhylis encore enfant, M. Dionis a conservé les rimes. J'observerai, 1. que ce sont elles particuliérement qui endorment les enfans : Héloïse & Tonton pourront en profiter.

2. Que les Bourguignones ont une idée singuliere des actrices de l'opéra : elles les regardent comme des " satanées „, c'est leur terme ; c'est ce qui fait que Faribolifaribola & Falbalatine sa fille sont si maltraitées dans ce conte. D'ailleurs, comme M. Dionis le racontait à une jeune Parisienne, au fait de beaucoup de choses, il se permettait certains changemens ; mais ils sont faciles à reconnaître.

J'observerai en troisieme lieu, que dans d'autres endroits où les personnes instruites, comme madame votre maman & madame votre tante, s'appercevront de quelques suppressions, elles verront que cela devenait abso-

Digitized by Google

lument néceſſaire, ces endroits attaquant trop ouvertement les moines, poſſeſſeurs de preſque tous les biens-fonds du petit canton où eſt la ſcene des deux contes. *Premier conte bleu.*

En même tems Chatbourré prit le coq par les pieds, & crac, il le fendit en deux comme un navet.

(- Oh : le vilain ! - dit Phylis).....

Il en garda une moitié, & jeta l'autre à ſon frere avec mépris; en lui diſant : - Tiens, nigaud, voilà ta part. - Mais la moitié de ſon frere ſe mit auſſi-tôt à marcher, en ſautillant ſur une patte; au lieu que la ſienne reſta morte, ſans ſeulement ſe débattre un brin, comme font les poulets, quand on leur a coupé le cou. Chatbourré en fut bien content, & ſe moqua de Melimelo, en lui diſant : - c'eſt toi tout ſeul qui as le coq immortel, qui n'eſt bon à rien : pour moi, je vais manger ma part; mais tu n'en tâteras que la patte & le demi-bec. - Et il alla faire cuire ſa moitié chez une dame de ſa connaiſſance, nommée Faribolifaribola, qui ne recevait que ceux qui lui apportaient. Le régal n'était pas fort : mais ces femmes-là prennent à toutes mains; di-

Digitized by Google

Premier conte bleu.

ſant que, " petits ruiſſeaux ſont les » grandes rivieres ».

Pour Melimelo, il aurait mieux aimé mourir de faim, que de toucher à ſon demi-poulet, quand il aurait pu le tuer. Il le mit ſur un fumier, pour qu'il y cherchât ſa vie; & dès que le demi-coq ſe fut roulé par terre, tout ſe conſolida; en moins d'une heure, il lui revint des plumes, qui couvrirent la nouvelle peau: mais il n'eut toujours qu'un œil, qu'une aîle, qu'une patte, & que la moitié de tout ſon corps.

Quand il fut bien guéri, il ſe mit à grater la terre pour y chercher ſa nourriture: & tous les jours quand Melimelo revenait de travailler, comme ſon pere lui avait recommandé, pour gagner ſa vie, ſon demi-poulet courait au-devant de lui, en chantant un grand *coquelicoth*; & puis, il retournait à ſon fumier, comme s'il eût voulu lui dire de le ſuivre. Melimelo n'y fit pas d'abord grande attention; mais à la fin, voyant que cela arrivait tous les jours, il en parla à ſon frere.

Or il faut ſavoir que Chatbourré, au lieu de ſe mettre portefaix, comme lui avait conſeillé ſon pere, s'était fait médecin, par les avis de Faribolifaribola,

bola, Salamandre de l'Arépo de Sirap : car il aimait ce métier-là, pour pouvoir faire souffrir le pauvre monde plus à son aise, sans qu'on pût lui rien dire : & il était entré chez un vieux docteur nommé Rebarbatin Bourelho, qui avait pour femme, une vieille guenon, à qui Chatbourré avait plu, si bien qu'elle lui avança de l'argent pour ses études. Il étudia donc d'abord, car il avait beaucoup de méchant esprit : mais avec ses mauvaises dispositions & son mépris pour pere & mere, il ne tarda pas à devenir libertin & débauché, en fréquentant Faribolifaribola & Falbalatine sa fille, danseuse à l'Arépo. *Premier conte bleu.*

Et quand il fut bachelier, il soutint trois theses, par la derniere desquelles, il prouva que le médecin doit suivre la maladie, & jamais la prévenir. Ce qui lui attira beaucoup d'éloges de la part de sa faculté : on dit même que cette belle these fut envoyée par tout le monde où il y a de la médecine, & qu'elle y fait loi. Ce fut à cette occasion, que les médecins changerent le nom de Chatbourré, en celui de Chatfourré, qui convient beaucoup mieux. Et ils lui dirent : — nous te donnons le pouvoir de tuer & de massa-

Premier conte bleu.

crer, par toute la terre. - Ce qui fit tant de plaisir au méchant, qu'il en sauta de joie.

Chatfourré donc, qui était bien savant, ayant entendu ce que lui disait son frere Melimelo du demi poulet qui chantait le soir, il lui répondit gravement, comme un homme qui connaît la nature : -Ne vois-tu pas, imbécille, que c'est une vilaine bête, qui a porté malheur à notre grand-pere Soufflisoufflinsoufflot, le timbré; à notre pere Songecreux, le nigaud; à notre mere Dicidela, la bavarde, & qui te portera malheur à toi, plus tot que tous trois ensemble. Car apprends qu'il n'y a rien qui porte malheur comme un coq qui chante le soir *. Ainsi apporte-le moi, & s'il ne peut mourir, je le mettrai en lieu de sureté.

-Il en sera ce qu'il pourra, dit Melimelo, mais je garderai mon demi poulet.

Chatfourré, qui par sa grande science, commençait à se douter que le demi coq pouvait bien être très-utile, voulut l'avoir, & il l'aurait eu de force, si le demi poulet qui avait entendu la

* Superstition des paysans. *L'éditeur.*

Digitized by Google

dispute, ne s'était pas allé cacher, si bien qu'on ne le put trouver : Chatfourré eut beau l'appeller, petit ! petit ! il ne parut pas. *Premier conte bleu.*

Le lendemain Melimelo ne trouva pas d'ouvrage ; car deux de ses meilleures pratiques l'avaient quitté, sur les mauvais discours que leur avait tenus contre lui Faribolifaribola & sa fille Falbalatine, amies de son frere. Il s'en revint chez lui bien triste, pensant en lui-même que c'était peut-être son demi poulet qui lui portait malheur. Et il se mit à délibérer s'il ne le donnerait pas à son frere. Cependant il y avait de la répugnance, ne doutant pas que son aîné ayant un coq immortel, né fit avec des expériences, pour voir combien un être vivant peut souffrir, & comment on peut faire grossir le foie aux poulets, en les fesant mourir en langueur, comme on dit que font les gourmands à Gergenti en Sicile : car depuis que Chatfourré avait de l'argent de la femme du médecin, tous les jours il régalait Falbalatine sa maîtresse, & la Salamandre Faribolifaribola.

Mais pendant que Melimelo songeait à tout cela, voilà que le pauvre demi poulet se mit à faire son coquelicouh,

Premier conte bleu.

en descendant de sa cachette, & il s'en vint auprès de son maître, battant de l'aile en signe de joie : ce qui toucha si fort le cœur de Melimelo, qu'il dit tout haut : -Non, quand il me porterait malheur, je ne donnerais pas ce pauvre mutilé, mon frere le martyserait-. Le demi poulet qui entendit ces paroles (car l'alchymiste Soufflisoufflinsoufflot l'avait fait capable d'entendre & de comprendre notre langage, sans beaucoup de science de sa part) le demi poulet donc, qui entendit ces paroles, se mit à gratter la terre dans la cour ; & quand il eut bien gratté, bien gratté avec sa patte & son demi bec, il se mit à chanter encore un grand coquelicoûh, & à faire comme font les coqs, quand ils appellent les poules.

-Que tu es bête, lui dit Melimelo, ne vois-tu pas que je n'ai point de poules ici ! Il n'y a pas là trop à manger pour toi : avale, avale ; tu as jeûné assez long-tems-. Mais le demi coq continuait toujours, en regardant son maître. Si bien que Melimelo s'étant approché, il vit que c'était une piece d'argent, grande comme un écu de six livres, que son demi poulet venait de trouver, & qu'il lui montrait. Le jeune

Digitized by Google

homme la ramaſſa, en diſant : -Voilà déjà que mon demi poulet m'a trouvé plus qu'il ne vaut, & de quoi mettre dix pots au feu comme celui de mon frere-. Et il était ſi joyeux, qu'il alla chercher une poignée d'orge, qu'il donna au demi poulet. *Premier conte bleu.*

Enſuite il examina la piece, & il vit que ce n'était pas de la monnoie du pays. Il en fut bien fâché. Il l'alla vendre à un ſavant des amis de ſon pere, comptant qu'il en aurait tout au plus le poids. Mais il ſe trouva que c'était une belle médaille antique, fort rare, dont on lui donna une bourſe pleine d'or; encore n'était-ce pas la moitié de ſa valeur.

Dès que Melimelo eut cette bourſe, il acheta la petite maiſon où il demeurait, avec la cour, le jardin, & il fit faire un poulailler fort joli, pour ſon demi coq, enſuite il ſe remit à travailler, de peur d'en perdre l'habitude; & auſſi pour tâcher d'amaſſer quelque choſe, afin de ſe marier avec quelque jolie fille, qui le rendrait heureux. Car c'était là tout ſon deſir depuis longtems : & il était ſi doux, ſi doux, que toutes les filles l'aimaient; au lieu qu'elles avaient toujours fui Chat-

Digitized by Google

Premier conte bleu.

fourré, qui en était bien jaloux contre Melimelo. Mais elles avaient beau l'aimer, leurs parens leur disaient: -Ne vous avisez pas de vous aller enmouracher du fils de l'astrologue Songecreux; c'est un gueux qui n'a rien, & qui mourra de faim comme son pere -. Mais dès qu'il eut acheté sa maison, chacun commença à lui faire politesse. Et l'on disait: -Comment a-t-il pu acheter cette maison, un friseur ? - Ça vous montre, répondaient les vieilles, que la braverie est montée bien haut aujourd'hui, il n'y a pas jusqu'aux servantes & aux tatouillons qui se font friser: si ça continue, on ne connaîtra plus les femmes comme il faut-.

Celui qui fut le plus surpris, ce fut Chatfourré. Il vint voir Melimelo, pour lui demander si c'était qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or? Le cadet répondit à son aîné, que non, & lui conta tout bonnement, que son demi poulet en grattant avait trouvé une médaille fort rare, grande comme un écu de six livres, dont on lui avait donné une bourse pleine d'or, car c'était un Othon.

Chatfourré fut bien affligé en en-

Digitized by Google

tendant ce que lui disait Melimelo, & il se repentit bien d'avoir partagé le poulet, pour manger sa part comme un gourmand; mais il n'y avait plus de remede, & il dit à son frere: -Il m'en appartient la moitié; car nous sommes freres; & d'ailleurs, je n'ai pas eu ma part du coq immortel, puisque ma moitié est restée morte, & que la tienne a vécu; si la mienne avait vécu, je ne l'aurais pas mangée. *Premier conte bleu.*

-Je veux tout ce que tu veux, lui dit son frere: la moitié de ma maison est à toi. -Non pas, dit Chatfourré, je la veux en argent (car c'était pour dépenser avec la Salamandre Faribolifaribola, & la danseuse Falbalatine sa fille) -Attends jusqu'à demain, répondit Melimelo avec douceur, & je vendrai la moitié de ma maison, pour te donner ta part. -N'y manque pas-! Et Chatfourré s'en alla tout en colere.

Melimelo, dès le même jour, s'en fut trouver un vieil avare, nommé Lamauvaisanniée, qui avait beaucoup d'argent, & qui demeurait à trois lieues de là, dans un village appellé Iranci: -Bon homme, lui dit-il, j'ai appris que vous aviez beaucoup d'argent, & je viens pour vous vendre la moitié de

Premier conte bleu.

ma maiſon d'Etivé, parce que mon frere Chatfourré, le médecin, dit que c'eſt à lui la moitié, & qu'il veut l'avoir en argent. -Je n'en ai point, mon enfant, dit le vieil avare, en touſſant heic heim, heic heim : ce ſont des mauvaiſes langues qui vous ont dit ça.. mais ſi vous voulez faire bon marché de la maiſon toute entiere, j'irai trouver une bonne vieille femme qui demeure à trois lieues d'ici, à Coulanges, qui m'en prêtera, heic heim, heic hem. -Il me le faudrait aujourd'hui. -Combien, heic hem, heic hem ? -Trois cents écus la moitié, dit Melimelo. -Je vous donnerai cent cinquante du tout, & tout ce qu'il y a dans la maiſon, deſſus, deſſous, juſqu'à cent mille pieds ſous terre, & cent mille pieds en l'air ſera à moi ; car comme on fait ſon lit, on ſe couche, heic heim, heic heim.

Melimelo diſputa un peu ; mais il ne put gagner autre choſe, ſinon qu'il vendrait toute ſa maiſon pour les trois cents écus, qui était la ſomme qu'il devait donner à Chatfourré. L'avare les lui compta après que le contrat fut paſſé. La mauvaiſe année eut ſeulement la bonté de laiſſer au jeune homme juſqu'au lendemain midi, pour chercher un autre gîte.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Voilà que Melimelo s'en revint d'Iranci avec son argent, bien triste; & dès le soir même il alla trouver son frere, & lui dit, -Voilà ta part de l'argent que j'ai eu de la médaille; mais je n'ai plus de maison; car le vieux Lamauvaisannée n'a voulu m'en donner que la moitié de ce qu'elle me coûte. -C'est bon, dit Chatfourré, ton demi coq t'en trouvera une autre, & tu me donneras ma moitié avant de rien acheter. Mais puisque Lamauvaisannée n'en a payé que la moitié, nous verrons-. Et dès que Chatfourré eut l'argent de son frere, il crut que cela ne finirait jamais; & il s'en alla acheter de beaux habits, & se mit à se divertir avec la Salamandre Faribolifaribola, & la danseuse Falbalatine, pendant que Melimelo bien las & bien triste, s'en alla se coucher, bien inquiet où il logerait le lendemain.

Il ne dormit guere pendant la nuit, & se leva au premier chant de son demi coq, songeant à ce qu'il avait à faire; car il fallait bien vîte déménager, pour laisser la maison à Lamauvaisannée. Mais voilà que, comme il venait d'ouvrir la porte de sa chambre, il entendit frapper à celle de sa cour. -Qui est là?

Premier conte bleu.

-Amie. -C'eſt déjà vous, M. Lamauvaiſannée ? Non, non : ouvrez. -Qui êtes-vous donc ? Je ſuis la mere Épargne, qui vient vous parler-.

Il ouvrit : c'était une femme de cinquante ans, mais encore fraîche & bien portante, qui lui dit bonnement : -Je viens vous voir, mon cher Melimelo : j'ai une fille d'environ dix-huit ans, belle comme le jour, adroite comme les fées, & je viens vous la propoſer en mariage, avec une bonne dot : votre frere me l'avait demandée ; mais il eſt trop méchant, je ne veux point de lui, d'ailleurs il eſt tous les jours chez Faribolifaribola & Falbalatine. -Cette marchande de fariboles, dont la fille fait des cabrioles à l'Arépo ? -Oui, marchande ! c'eſt bien une Salamandre, qui s'eſt ainſi déguiſée, par le conſeil du grand Luftucru, ſeigneur-terrier des gnomes de la forêt Noire, ſon amant. Chatfourré aime la jeune Falbalatine, & il eſt leur médecin : mais, pour revenir à nos affaires, votre maiſon eſt fort jolie, elle me plaît autant que vous plaiſez à ma fille ; nous viendrons y demeurer avec vous ? -Hélas, madame, dit Melimelo, elle eſt vendue d'hier, ma pauvre maiſon. -Comment ?

Digitized by Google

vous que je croyais si rangé! vous vendez votre bien! Hélas, madame, c'était pour donner à mon frere sa moitié de la médaille qu'a trouvée mon demi poulet. -Expliquez-moi ça-. Il lui expliqua tout: & la bonne femme hocha la tête; en disant: -En ce cas-là, adieu donc; quand vous aurez quelque chose à vous, nous verrons-. Et elle s'en alla.

Premier conte bleu.

Melinelo fut bien triste; car il avait entendu parler de la fille de cette femme, qui était riche, jolie, & un bon sujet. Et il disait: -Que je suis malheureux! mais il fallait bien donner à mon frere sa moitié-! Et il alla voir comment il ferait pour déménager. Mais ce n'était pas la peine qu'il y songeât.

Il ne fut pas plutôt sorti, que sur les dix heures, voilà son frere qui vint chez lui, non pour le consoler, mais pour tâcher de lui prendre son demi poulet, & de l'emporter, afin de profiter seul de ce qu'il trouverait, en grattant la terre. Il fut bien content, quand il vit que son frere n'y était pas; non qu'il le craignît; mais il disait en lui-même: Je dirai que ce n'est pas moi qui l'ai pris; je gronderai bien mon frere, de ce qu'il n'a pas su le conserver; & s'il vient à gagner quelque chose,

Premier conte bleu.

comme il est laborieux, j'en voudrai encore avoir ma moitié, pour me dédommager de ce qu'il a perdu notre demi coq-

Comme il disait cela, il apperçut le demi poulet auprès d'un fumier, qui grattait, grattait, en chantant de grands coquelicoûhs. Il s'approcha tout près de lui, & vit que c'était un grand pot, tout plein de beaux écus d'or, que le demi coq avait découvert. Il se baissa bien vite pour le prendre : mais le demi poulet se jeta à ses yeux, & l'aurait aveuglé à coups de son demi bec, s'il ne l'eût pas laissé. -Satané demi poulet, se mit à dire Chatfourré, bien t'en prend d'être immortel ! Je t'aurais déjà tordu le cou-.

Pendant qu'il était là, bien embarrassé, & qu'il parlait tout seul, voici que le vieil avare Lamauvaisannée arrive sur son âne maigre. -La voilà ma maison ! elle est ma foi jolie !..... voilà le soleil tout droit dessus ! s'il n'en était qu'à cent mille pieds, aux termes de mon contrat, il serait à moi, & je vendrais le jour au monde ! quelles sommes par jour-!

Il disait cela tout haut, ne voyant pas Chatfourré : mais le médecin, qui

l'entendait, se mit à éclater de rire; & le regardant en se moquant de lui, il se mit à dire: -Et si l'enfer n'est qu'à cent mille pieds dessous, il est aussi à toi, vieux ladre. Mais il ne peut t'échapper, & tu en seras un jour le portier. Quelle somme, si tu fais seulement donner deux liards à chacun de tes pareils qui viendront y demeurer! -Vous l'avez dit, répondit Lamauvaisannée, en sautant de joie, quelle somme, à seulement deux liards par tête! car le vilain n'avait retenu que ces deux mots là, d'un discours qui l'avait d'abord fâché. -Tu garderas l'enfer, & moi la maison, reprit Chatfourré; car si tu fais seulement semblant d'en vouloir prendre possession, je te pourfends en deux, comme j'ai pourfendu le demi poulet que tu vois. *Premier conte bleu.*

Lamauvaisannée se mit à trembler de tout son corps, en voyant le demi coq, & les regards terribles que lui lançait Chatfourré. -Monsieur, dit-il, à votre robe fourrée, à votre chaperon rouge, je vois que vous êtes médecin: seriez-vous par hasard, ce terrible, grand & jeune médecin, qui avez trouvé une si belle maniere de guérir sans remedes? -Oui. -Euh, euh

Premier conte bleu.

euh ! (fit Lamauvaisannée en tremblant du ton rude avec lequel Chatfourré avait répondu).... J'ai ouï dire, monsieur, qu'en entrant chez vos pauvres malades, vous leur fesiez une si grande frayeur, que quand vous alliez pour leur tâter le pouls, on ne les trouvait plus dans le lit, mais bien dessous, où ils s'étaient cachés, & d'où on les tirait morts ou guéris : ce qui épargne bien de la maladie & de la dépense ! -Oui. -Euh, euh, euh !.... -Mais, monsieur, j'ai payé la maison.... -Tu en as payé la moitié : paie-moi l'autre bien vîte, ou te voilà pourfendu. -Monsieur ? en me pourfendant, mes deux moitiés vivront-elles ? -Non ; il n'y en aura qu'une, comme à ce coq. -Qui ne mangera que la moitié ? -Oui. -Qui n'aura que la moitié d'un habit, qu'un soulier, qu'un bas, qu'une cuisse de culotte, qu'un gant, qu'une moitié de chemise, & qu'un demi chapeau. -Oui, oui. -Ah, monsieur, pourfendez-moi, je vous prie ! -Oui, je te ferai cette grace, si tu me paies l'autre moitié du prix de la maison.

Il allait, je crois, le pourfendre, & l'avare allait s'y prêter pour ménager au double, quand le vieux Lamauvai-

Premier conte.

fainée apperçut le pot d'écus découvert par le demi poulet. A cette vue, tous ses sens demeurerent d'abord suspendus: mais bientôt il recouvra deux fois plus de vigueur qu'il n'en eut jamais, & s'élança sur le trésor. Demi coq ne s'endormit pas, & le déchirait à coups de demi bec: mais l'avare, en sang, ne voulait pas lâcher prise. Il est à moi, s'écriait-il, satané demi coq, à moins que tu ne prouves que tu l'as trouvé à plus de cent mille pieds de profondeur: or... il est aisé... de voir... que non-... Un coup de demi bec dans le seul œil que Lamauvaisannée avait de bon, l'empêcha de voir. Je n'y vois plus; mais je vous prends à témoin, monsieur, criait il à Chatfourré (qui riait de toutes ses forces, & s'avançait pour profiter de la dispute, en emportant le pot d'écus), je vous prends à témoin que le pot n'était pas seulement à un demi pied-. Mais Chatfourré n'y était pas! L'avare tenait le pot d'écus; le demi coq tenait l'avare, & il aurait fallu entraîner le pot, l'avare & le demi coq.

Chatfourré allait se débarrasser de l'avare, en lui coupant les mains, quand il passa devant la maison d'un

Premier conte bleu.

valier habillé de rouge, grand comme une perche, & sec comme un coucou, qui ayant vu le pot d'écus, descendit de sa jument pour le venir prendre. Chatfourré lui voulut barrer le passage ; mais le grand homme sec lui donna une chiquenaude qui l'envoya tomber à vingt pas, quoiqu'il fût très-robuste ; prit le pot par l'anse, l'enleva comme une plume avec l'avare, qui n'eut garde de lâcher prise, & qui disait toujours : je vous prends tous à témoins qu'il était à moins de cent mille pieds de profondeur. Le grand homme habillé de rouge mit le tout sur sa jument, malgré les représentations que lui fit en langage gnomois le demi coq, & s'en alla trotin-trotant, faisant sautiller l'avare sur la croupe comme une peau de lapin ; pendant que demi poulet le suivait clopin clopant, en lui criant & coquelicant :

Arrête, Lustucru !
Rends moi mon pot d'écus !

Qui fut bien sot, ce fut Chatfourré ; mais il s'en consola en songeant qu'il n'avait qu'à s'approprier la maison. Il prit d'abord l'âne de l'avare, & l'emmena chez lui. Ensuite il alla trouver son frere, & lui conta comment il l'était

Digitized by Google

allé voir, pour lui donner de bons conſeils : comment il avait vu un pot rempli d'écus d'or, qu'avait trouvé leur demi poulet : comment l'avare était venu : comment il s'était battu avec le demi coq : comment un cavalier, habillé de rouge, grand comme une perche, ſec comme un coucou, qui, d'une chiquenaude envoyait tomber les gens à vingt pas, était ſurvenu, & avait enlevé comme une plume le pot & l'avare : comment ſon demi poulet avait parlé gnomois mieux que Cicéron : comment il n'avait pas été mieux écouté qu'un prédicateur qui prêche la tempérance à des ivrognes : comment le cavalier s'en était allé trotin trotant, & comment le demi coq le ſuivait clopin-clopant, en coquelicant :

Premier conte bleu.

Arrête, Luſtucru !
Rends-moi mon pot d'écus !

Melimelo ayant entendu tout cela, s'en retourna chez lui, & n'ayant plus retrouvé ſon demi coq, il ſe mit à pleurer, en diſant : Demi poulet, demi poulet, où es-tu ? demi poulet qu'es-tu devenu ? Je n'entendrai donc plus tes coquelicoûhs ! hélas ! hélas. Et il ſe mit à ſe lamenter ; & il ſe lamenta pendant deux jours, le matin, avant que

Digitized by Google

Premier conte bleu.

d'aller à son ouvrage, & le soir, quand il en était revenu; car il n'avait pas changé de logement, voyant que Lamauvaisannée ne revenait plus. Mais son frere qui brûlait d'envie de s'emparer de la jolie maison, & qui n'osait pas l'en chasser ouvertement, à cause du monde, tramait avec Faribolifaribola un mauvais dessein contre Melimelo, qui ne lui avait pourtant jamais fait que du bien.

Le troisieme soir, comme Melimelo se lamentait à son ordinaire, il entendit un grand bruit, & comme les cris d'une jeune fille. Le jeune homme, qui était bon & serviable, se leva, & courut porter secours. Il entrevit dans l'obscurité trois voleurs qui traînaient une fille belle comme le jour, pour la faire monter dans une charrette. Et la jeune fille disait en pleurant: « Non, » je ne veux pas aller avec vous dans » votre caverne, où vous ferez de moi » comme vous avez fait de ma pauvre » servante Recurette, qui est peut-» être à présent mangée par les gnomes »!

Melimelo sentit tout son sang se figer à ces paroles; mais bientôt prenant courage, il se mit à crier: Holà, ho!

Digitized by Google

George, Baſtien, Jérôme, Gilles, Antoine, Paphnuce, Guillaume, Matthieu, Charlot, Thomas, appellez tous vos camarades, & venez ici avec vos coignées, vos haches, vos ſerpes, vos fourches, pour couper, hacher & crever ces vilains voleurs, qui veulent emmener cette aimable jeune fille dans leur caverne. Les voleurs, entendant cela, crurent avoir tout un village à leurs trouſſes; ils eurent ſi peur, qu'ils laiſſerent la jeune fille, & ſe mirent à s'enfuir. *Premier contre-sens.*

Melimelo fut d'autant plus aiſe d'avoir délivré la jeune fille, qu'il la trouva très-jolie. Il la délia, car elle avait les mains liées derriere le dos; & enſuite, il lui dit reſpectueuſement: -Belle, je ſuis à vous; où voulez-vous que je vous conduiſe? -Hélas! les voleurs ont peut-être tué ma mere, après l'avoir volée, & il n'y a perſonne chez nous: -Belle, ſi vous me le permettez, je vous mènerai dans ma maiſon, & vous y ſerez la maitreſſe. -Hélas! je n'oſe; car ma mere m'avait amaſſé un bon mariage, pour me marier avec un ſage garçon, qui a vendu ſa maiſon, pour en donner l'argent à ſon frere, & ma mere me diſait: Boutonderoſe,

Digitized by Google

Premier conte bleu.

ne regarde jamais perſonne entre deux yeux, ſi ce n'eſt le mari qui doit t'avoir; il n'eſt pas riche; mais il a ce qui vaut mieux que richeſſe, la bonté: ta dot eſt belle; mais la ſageſſe vaut mieux encore. Les voleurs ont pris mon mariage; il ne me reſte plus que la ſageſſe. -O belle! comment ſe nommait ce garçon? -Melimelo. -C'eſt lui que vous voyez, qui mourrait plutôt mille fois que de porter atteinte à votre vertu. Boutonderoſe rougit comme une roſe épanouie, & elle ſe laiſſa emmener chez Melimelo.

Quand elle fut un peu remiſe de la frayeur que lui avaient cauſée les voleurs, le jeune homme commença à la prier de lui conter comment elle était tombée entre leurs mains, elle & ſa bonne mere; & s'il n'y aurait pas moyen de délivrer la mere Lépargne. -Hélas! dit Boutonderoſe en pleurant, celui qui nous a cauſé ce malheur, eſt un certain Chatfourré, médecin, qui m'avait demandée en mariage à ma mère, mais elle l'a refuſé pour gendre, parce que c'eſt un mauvais ſujet, qui traite ſes malades brutalement quand ils ſont pauvres, & qui ſe plie à tous leurs caprices quand ils ſont riches,

Digitized by Google

sans s'embarrasser de leur santé. -C'est mon frere, dit Melimelo, & je ne le reconnais pas là : vous vous serez trompée. -Oh non : car il est ami de la Salamandre Faribolifaribola qui, ayant tout dépensé en fanfreluches, voudrait avoir le bien des autres ; & c'est lui qui voulait tuer ma mere, & qui a fait.... fait... à la pauvre Recurrete, notre servante : malgré qu'elle criât merci à Faribolifaribola, qui se moquait d'elle, pendant que Chatfourré lui arrachait les dents, pour en remettre à cette vieille Salamandre, qui a une fille nommée Falbalatine, qui... qui... qui.... Elle n'osa pas achever. *Premier conte bleu.*

(Dionis en resta là, parce que l'heure de ses affaires étant venue, il craignait, en les négligeant, qu'un plus long entretien avec Phylis ne fût remarqué.

Au premier jour où Phylis trouva sa belle, elle vint encore le trouver, toujours avec sa petite politique d'avoir bien appris ses leçons, soit d'italien, soit de musique, soit d'histoire. -Mon ami, tu en étais à cette vilaine Falbalatine, qui a fait arracher les dents à la pauvre Recurrete. Oh ! la vilaine femme ! sera-t-elle punie ? Et ma jolie petite Boutonderoſe ? Je l'aime bien !

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Conte donc, mon ami? -Je le veux bien, mais à condition que tu ne feras plus gronder ta maman, comme hier soir: tu sais bien? -Mais, mon ami, je ne l'avais pas fait exprès: mes doigts étaient mal-adroits comme tout! -Oh! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela! tu as boudé. -Eh bien je ne bouderai plus. -Allons, je vais donc conter, puisque tu me le promets.)

Melimelo allait encore répondre pour excuser son frere, quand on entendit hennir un cheval. -Les voici qui reviennent, dit Boutonderose en tremblant. -Laissez-moi faire, dit Melimelo. Et il alla écouter ce que c'était par une petite porte de son jardin. Mais il n'entendit personne. Si bien qu'il s'approcha petit à petit, sur la pointe du pied de l'endroit où henniſſait le cheval, & il trouva que c'était que les voleurs avaient laiſſé leur cheval Baibrun & leur charrette couverte. Il prit le cheval par la bride, & il amena la charrette dans sa cour; ensuite il mit le cheval à l'écurie.

-Qu'est-ce que c'était donc, lui cria la jeune fille qui l'attendait toute tremblante? -O belle! c'est leur cheval baibrun & leur charrette couverte, que

les voleurs ont laiſſés. -Jeune homme, découvrez la charrette, & regardez dedans-. *Premier conte bleu.*

Melimelo découvrit la charrette, & regarda dedans. Il trouva qu'il y avait quatre beaux ſacs d'argent, qui auraient bien fait chacun cent mille francs de la monnoie d'aujourd'hui; car il les compta devant la belle, qui lui dit: -hélas! jeune homme, voilà ma dot, mais qui me rendra ma mère! -Belle, je vais mettre la dot dans votre chambre, & quand mon malheur voudra que vous me quittiez, vous l'emporterez avec vous. -Non, cet argent eſt à vous, dit Boutonderoſe en rougiſſant; il était volé, il était perdu, vous l'avez trouvé, il eſt à vous. -O belle! en le gardant, je reſſemblerais donc aux voleurs qui vous ont volée? Non, non; au lieu de vous ôter votre bien: je voudrais en avoir à vous offrir-.

Boutonderoſe ſe mit à ſourire: ce qui ſurprit beaucoup Melimelo. -Je vous remercie, lui dit-elle: mais votre refus me fait de la peine; car je vous redevrai toujours le ſervice que vous m'avez rendu, à moins.... -C'eſt moi, belle, qui vous redevrai l'honneur

Premier conte bleu.

que vous me faites aujourd'hui. Et plût à Dieu, que je fusse retrouver madame Lépargne, votre honorable mere ! je l'irais chercher dès ce soir. Quant aux richesses, si je n'avais pas fait la perte que j'ai faite il y a trois jours, peut-être que j'en aurais prou. -Qu'avez-vous donc perdu, lui dit curieusement Boutonderose ? -Hélas ! j'avais un demi poulet qui trouvait des médailles qui valent six cents écus d'argent, & des pots d'écus d'or. Mais un cavalier, habillé de rouge, qui donne des chiquenaudes à renverser un homme, a pris le pot d'écus ; mon pauvre demi poulet a couru après, & je n'ai plus ni pot d'écus, ni demi poulet. -C'était donc à vous, dit Boutonderose, un demi poulet, que j'ai vu passer clopin-clopant, après un cavalier, qui allait trotin-trotant, sur une jument grispommelée ? -Oui, belle, il était à moi, & je le pleure tous les jours : mais votre présence a séché mes larmes. -Vous en aurez bientôt des nouvelles, car il fait bien parler de lui. -O belle ! tant mieux !.. Mais ne pourriez-vous pas achever de me conter comme les voleurs vous ont attaqué, vous & votre bonne mere ? Car ce n'est pas

pas mon frere. -O jeune homme! vous êtes bon, & ne croyez pas le mal; mais votre frere eſt un méchant homme, qui n'aime pas le travail, ni le ménage, ni la vertu; il s'eſt fait médecin pour abuſer d'un état où l'on ne voit pas clair, & où il y a autant de fourbes que de ſots, à ce que dit ma mere; & s'il n'y avait pas eu de médecins, il ſe ſerait fait moine; & s'il n'y avait pas eu de moines, il ſe ſerait fait mendiant; & s'il n'y avait pas eu de mendians, il ſe ſerait fait voleur; & ſi la bonne juſtice avait empêché qu'il n'y eût de voleur, il ſe ſerait fait eſpion; car tout lui aurait été égal pour gagner de l'argent. Voilà tout ce que je puis dire.... Elle montra ſes mains, & ſe toucha les yeux & les oreilles: ce que Melimelo comprit bien. Enſuite elle ajouta: -A préſent couchez-vous & dormez: je vais auſſi prendre du repos, ſi vous avez une chambre où je me puiſſe enfermer. -O belle! j'en ai une; mais vous n'avez rien à craindre de moi. -Je le ſais bien, Melimelo: qui refuſe la bourſe ne touche pas à l'honneur: mais toute fille qui a de la vertu, veut être enfermée; car la pudeur eſt comme la fleur de la pêche. -Belle, voilà votre

Premier conte bleu.

Premier conte bleu.

chambre; enfermez-vous à la ſerrure, pouſſez les verroux, & dormez comme ſi vous étiez ſous l'aile de votre mere... Boutonderoſe s'enferma, & Melimelo ſe coucha; & comme il était bien las, il s'endormit.

Il n'y avait pas long-tems qu'il était dans ſon lit, & il commençait à entrer dans ſon premier ſommeil, quand il fut éveillé par des cris épouvantables. Melimelo, effrayé, ſauta de ſon lit, & courut à la porte de Boutonderoſe. - O belle, qu'avez-vous? - Jeune homme, jeune homme! enfoncez la porte, enfoncez la porte, car j'ai trouvé ici un tigre qui me va déchirer! - Melimelo fit tant qu'il enfonça la porte. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand au clair de la lune il apperçut ſon frere ainé, étendu par terre, & nageant dans ſon ſang!

- O malheureux que je ſuis! j'ai reçu dans ma maiſon une belle qui a tué mon pauvre frere!

- Ne pleurez pas, jeune homme, dit Boutonderoſe: je ſavais que votre frere s'était caché dans cette chambre, & qu'il devait, cette nuit même, vous ôter la vie, afin d'avoir votre maiſon: car Faribolifaribola lui a dit que l'a-

Digitized by Google

vaſe d'Iranci ne reviendrait plus, parce que le grand Luſtucru, prince des gnomes de la forêt Noire, l'a noyé, en paſſant la riviere Qui-parle. Mais je ne pouvais vous ſecourir qu'à certaines conditions qui ont été remplies. Il y en a encore beaucoup d'autres plus difficiles; c'eſt tout ce que je vous puis dire. Quant à votre frere, le voilà endormi: mettez-le dans la charette couverte, attelez-y le cheval baibrun, & partez avant le jour, de peur d'être vus: baibrun vous conduira dans la forêt Noire; & quand vous ſerez arrivé dans un endroit où le cheval hennira, en frappant du pied la terre, vous vous baiſſerez, & vous chercherez dans l'herbe un gros anneau de fer, vous le tirerez de toutes vos forces, juſqu'à ce que vous ayez levé une trape qui couvre un grand ſouterrein; baibrun y entrera; vous la refermerez bien vîte, ſans vous effrayer, ſans écouter, ſans vous arrêter, & ſur-tout ſans rimer, quoi qu'on diſe: mais vous vous en irez, ne regardant pas derriere vous, ne répondant pas ſi l'on vous appelle. Vous laiſſerez toujours les ſentiers qui ſe trouveront à gauche, juſqu'à ce que vous ſoyez ſorti de la forêt. A deux

Premier conte bleu.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

cents pas, dans un chemin qui eſt ſi peu fréquenté, qu'il eſt vert comme cives, & tout couvert de fraiſes, vous trouverez un renard à caſaque bleue, qui vous parlera : vous continuerez votre route, & vous trouverez plus loin un loup à manteau gris, qui vous parlera : mais vous continuerez toujours votre chemin, juſqu'à ce que vous trouviez la riviere Qui-parle.

- O belle ! vous vous moquez de moi !

- Non ; ſi vous êtes fidele, l'effet prouvera tout ce que je vous dis, & vous me retrouverez dans votre maiſon. Mais ſi vous y manquez, vous cauſerez un grand malheur. -

Melimelo prit en pleurant le corps de ſon frere, & il le chargea dans la voiture, en diſant : - hélas ! hélas ! que ne me demandais-tu la maiſon ? je te l'aurais bien donnée, & tout autre choſe avec. -

Il attela baibrun, & partit avant le jour, de peur d'être vu, ſe laiſſant guider par le cheval, comme avait dit Boutonderoſe. Il arriva bientôt à la forêt Noire ; & quand il eut marché long-tems, long-tems, baibrun ſe mit à hennir, en frappant du pied la terre.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Auſſi-tôt Melimelo ſauta de la voiture, il ſe baiſſa, & chercha dans l'herbe, où il trouva le gros anneau de fer, qu'il ſe mit à tirer de toute ſa force, juſqu'à ce qu'il eût ſoulevé une grande trappe qui couvroit un ſouterrein.

Dès que la trape fut ouverte, baibrun s'y précipita, avec la charrette, en henniſſant. Mais Melimelo eut ſi peur, en entendant plus de mille voix dans le ſouterrein, qu'il ne put le refermer: ſi bien qu'il en ſortit des ſpectres affreux & décharnés, qui voltigeaient autour de lui, en diſant:

- Eſt-ce quelqu'un?....
C'eſt Recurette?.....

Sans y penſer, Melimelo répondit, en rimant comme malgré lui:

Non, c'eſt baibrun
Et ſa charrette.

Dès qu'il eut rimé, tous les ſpectres ſe mirent à crier en voltigeant, comme les martinets quand il veut pleuvoir; & l'ombre de Songecreux apparut même à ſon fils bien affligée: ce qui fut cauſe que Melimelo s'enfuit, pendant que des voix rauques diſaient:

C'eſt un fort bon régal,
Qui vient de Recurette!
L'aimable fille! la bonne enfant!

Premier conte bleu.

Elle ne vole pas l'argent ! -

Là-dessus, Melimelo ne douta pas que ce ne fussent des ogres, & que la belle qu'il avait secourue, ne fût venue tout exprès pour le tromper, & tuer son frere; car la peur rend crédule. Et se souvenant de ce qu'elle lui avait conté du renard, du loup & de la riviere Qui-parle, il disait, - que j'étais donc bête ! - C'est pourquoi, au lieu de faire ce que lui avait dit Boutonderose, & de laisser tous les sentiers à gauche, il prit toujours de ce maudit côté, par un petit chemin tortueux, courant de toutes ses forces, & croyant avoir tous les ogres à ses trousses : car il entendait les gens de la caverne qui lui sefaient, - chît ! chît ! oh ! oh ! - Mais il s'enfuyait encore plus vîte.

Et quand il fut bien loin, bien loin, il trouva sur le soir la fin de la forêt. Il entra dans une grande plaine, au bout de laquelle il découvrit un grand château, bâti sur une éminence : mais en s'approchant, il vit qu'on ne pouvait pas y aborder, & qu'il était entouré d'eau comme d'une mer, deux lieues à la ronde.

Melimelo fut bien fâché de ce malen-

Digitized by Google

contre; car il n'en pouvait plus de lassitude, & il avait bien faim. Mais comment traverser cette mer sans bateau? Il n'y en voyait point; & force lui fut de se coucher derriere un buisson, pour tâcher de s'endormir, malgré les cris de son ventre, qui n'entendait pas raison. Il dormit pourtant assez bien, si ce n'est qu'il eut quelques mauvais rêves, & il ne s'éveilla que le lendemain grand jour. *Premier conte bleu.*

Mais quand il fut réveillé, qu'il eut bâillé, qu'il se fut frotté les yeux, qu'il se fut levé, & qu'il eut regardé le château, il fut bien étonné de ne plus voir de mer, & de trouver toute la campagne à sec, belle & verdoyante! Il en fut tout joyeux, & se dépêcha d'arriver.

En entrant dans la cour du château, il vit tout le monde occupé à saler des moutons, des brebis & des chevres, dont il y avait plus de deux mille qui avaient le cou coupé: il y avait bien aussi cinq ou six milliers, tant poules que poulets & chapons, qui étaient là morts, & que le maître du château donnait à un sou la piece à tous ceux qui en voulaient. Et l'on voyait dans un pré, les hommes, les femmes, & les petits enfans de tous les environs,

Premier conte bleu.

qui avaient allumé des feux, devant lesquels ils fesaient rôtir du mouton & de la volaille, pour se régaler, pendant que tout cela était pour rien.

Melimelo qui avait une faim enragée, dévorait des yeux cette bonne chere. Il s'approcha d'une table, où il lui parut qu'il y avait de bonnes gens, & demanda si on voulait bien lui permettre de manger en payant? - Ouidà, lui dit un bon pere: pour dix-huit deniers, vous mangerez tant qu'il vous plaira. - Bien obligé, bonhomme; je vais donc me mettre à table. - Et il se mit à table, où il mangea comme quatre.

Et quand il eut un peu appaisé sa premiere faim, il se mit à questionner: - Mais pourriez-vous me dire, bonhomme, quelle est la fête qu'on chomme ici aujourd'hui? - Ce n'est pas une fête, jeune homme; mais bien plutôt un deuil. Et si vous voulez, je m'en vais vous conter ça pendant que vous mangerez; car ce serait dommage de vous faire perdre un coup de dent. - Ah! ça me fera plaisir, bonhomme. Et vous me direz aussi ce qu'est devenue la mer qui était hier au soir autour de ce château. - Oui, oui; tout cela tient l'un à l'autre.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Si bien que voilà le vieillard qui commença à conter, en ces termes :

- Jeune homme, qui avez si bon appétit, vous ne pouviez choisir un meilleur tems pour voyager dans nos cantons ; car en toute autre saison, vous y seriez mort de faim. Sachez que ce château appartient à très-haut & très-puissant seigneur, monseigneur Croquetout chez les hommes, le grand Lustrucru chez les gnomes de la forêt Noire, dont il est prince ; duc de Saussérobert, comte de Lafricassée, marquis du Rôt, vicomte d'Andouilles, baron de Languefourrée, seigneur de Jambon, Risdeveaux, Piedsdemouton, Civet, Pâté, Cervelats, Bœufalamode, Haricot, Potaufeu, & autre lieux.

Il y a quatre ou cinq jours que notre maître, qui est grand comme une perche, & sec comme un coucou, revenant sur sa jument grispommelée, de voir la Salamandre Faribolifaribola, dont il aime la fille, la jeune Falbalatine, danseuse à l'Arépo de Sirap, rousse comme une vache, ayant des yeux de cochon, plus vaine qu'un paon, plus coquette qu'une hupe, plus impudente qu'une chevre ; ce qui fait qu'elle dépense beaucoup, & qu'elle a déja ruiné

Premier conte bleu.

cinq à six gnomes ou seigneurs terriers : notre maître donc, voyant qu'il lui fallait bien de l'argent pour entretenir en beaux atours cette Salamandre, rêvait à cela tout chagrin, en regagnant son présent château de la Blanquette.

Et voilà que comme il rêvait, il vit ou crut voir le spectre de son pere, le grand Lustucuit, de son vivant, vilain comme lard jaune, & surnommé Fessematthieu, qui lui donna un bon soufflet, en lui fesant, " - St ! st !... Voilà » donc comme tu ne songes qu'à dé» penser ce que j'ai eu tant de peine à » amasser, grand vaurien ! Tu entre» tiens des guenons qui se moquent » de toi, à qui tous les jours il faut » des robes nouvelles, pendant que » feue ta pauvre mere, la bonne Filin» filifila, a porté vingt-cinq ans une » jupe de calemande sans l'user ; car » elle n'était que sale, & n'avait pas » un trou. Misérable ! tu mériterais !... » Mais j'ai pitié de toi..... Vois-tu » cette maison, petite & jolie, qui » appartient, sans lui appartenir, au » petit-fils d'un fameux alchymiste, » auquel j'ai prêté de l'argent à gros » intérêts, tant qu'il a eu du bien au,

„ soleil, & qui est mort de faim si mal- *Premier conte bleu.*
„ à-propos, que s'il avait vécu seule-
„ ment deux secondes de plus, il trou-
„ vait la panacée universelle, & la
„ pierre philosophale? Il y a un tré-
„ sor; va le prendre; mais ne prends
„ que lui, & ne te trompe pas; nour-
„ ris-le bien, & ne le lâche jamais „. -

En finissant, le vieux spectre disparut, fesant sonner quelques gros sous, que le diable lui avait laissés pour l'amuser.

Le seigneur Lustucru, qui est un grand nécromancien, comprit bien aisément tout ça: & ayant apperçu un demi-poulet, chef-d'œuvre de la science de l'alchymiste Soufflisoufflinsoufflot, qui grattait la terre, il se douta qu'il n'était pas là pour des prunes: il descendit de sa jument grispommelée, & vous donna d'abord une chiquenaude à un gros butor fourré d'hermine, qui s'était mis sur son passage, & lui ricannait au nez, en lui disant: - Retire-toi, je suis gnome, & tout ce qui se trouve dans la terre m'appartient. - Et le butor fut tomber à vingt pas. Ensuite le seigneur Lustucru regarda; & ayant vu le trésor dans un grand pot, il se jeta dessus, mal-

Premier conte bleu.

gré le demi-poulet, & malgré un petit homme maigre & sec, nommé Lamauvaisannée, qui est d'Iranci, & qui lui offrait de se faire gnome, Turc, Arabe, Sarrasin, tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il lui laissât le pot d'écus; le prenant à témoin, que le trésor n'avait pas été trouvé plus bas que cent mille pieds de profondeur. Mais le grand Lustucru vous mit sur la croupe de sa jument grispommelée, le pot d'écus, avec le petit homme maigre, qui ne voulut pas lâcher prise, & il continua sa route trotin-trotant.

Mais il eut beau courir, demi-poulet, clopin-clopant, allait quasi aussi vîte que lui, en coquetiquant:

Arrête, Lustucru!
Je veux mon pot d'écu'!

Et le seigneur Croquetout, dit Lustucru, lui répondait:

Oui va, cours, cours!
Si tu m'attrapes
Par tes discours,
Je l'irai dire au pape!

Et le demi-coq courait toujours, sans s'arrêter.

Et quand ils furent tous deux bien loin, bien loin, le grand Lustucru rencontra un beau renard de sa connais-

Digitized by Google

sance, ayant une casaque bleue : *Premier conte bleu.*

Beau renard l'ami,
S'il vient coq-demi
Dans cette route charretiere,
Qui mene droit à la riviere,
N'en fais peu ni prou,
Tors-moi lui le cou.

Le renard ne répondit rien ; mais il n'en pensa pas moins.

Et quand le grand Lustucru fut encore bien loin, bien loin, il rencontra un loup de sa connaissance, ayant un manteau gris.

- Sir loup, mon ami,
S'il vient coq-demi
Dans cette route charretiere,
Qui mene droit à la riviere,
N'en fais ni peu ni prou,
Tors-moi lui le cou.

Le loup le regarda de travers, & ne répondit rien ; mais il n'en pensait pas moins.

Et voilà que quand le grand Lustucru fut encore bien loin, bien loin, il rencontra une riviere de sa connaissance :

- Tant belle riviere,
Si sur ta bordiere
Il vient coq-demi,
Dans ta fondriere
Qu'il soit englouti.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

La riviere, qui n'aimait pas le grand Lustucru, amoureux d'une Salamandre de l'Arépo, qui vit toujours dans le feu, ne répondit rien; mais elle n'en pensait pas moins.

(– La riviere n'en pensait pas moins, mon ami? interrompit Phylis. – Oui, ma petite sœur : dans ces contes bleus, un peu d'absurdité de plus ne fait rien à la chose. – C'est vrai! & puis je crois que c'est la riviere Qui-parle, dont Boutonderose avait dit un mot à Melimelo? – Tout justement.)

Et en traversant la riviere, le seigneur Croquetout dit le grand Lustucru, qui trouvait que Lamauvaisanne l'incommodait sur sa jument grispommelée, plongea le pot d'écus dans la frondiere de la riviere Qui-parle, pour lui faire lâcher prise : mais tant plus l'avare se noyait, tant plus il tenait fort; & quand il fut bien noyé, ses mains crochues ne quitterent pas : ce qui a fait que le grand Lustucru l'a apporté ici, où il l'a donné à disséquer à son barbier, qui lui a trouvé dans le cerveau bien trois onces d'or.

Mais demi-poulet suivait toujours son pot d'écus. Et quand il fut à son tour vers le renard à casaque bleue,

ils s'embrasserent aile dessus patte dessous :

- Bel enfant d'amour,
Cher renard, bon jour
Pour toi cette campagne
Est pays de cocagne.
- Demi coq, où vas-tu ?
- C'est après Lustucru,
Qui m'a pris mon pot d'écu' :
Ne l'aurais-tu point vu ?
-Oui-da, c'est un grand homme rouge,
Portant un vieux manteau de bouge *.
- Allons, allons, je vais troter,
Et je saurai bien l'attraper.
- Si tu veux, nous irons ensemble.
On se soutient deux, que t'en semble?
- C'est si loin d'ici là, mon cher !
- Te moques-tu ! j'ai quatre pattes,
Tu n'en as qu'une, & tu te flattes
De courir mieux ! vois moi marcher.
Je pourrais t'être nécessaire.
- Allons, viens, si tu veux, compere :
Mais tantôt ne te plains pas,
Si tu te trouves las.

Voilà donc le renard qui va avec le demi-poulet. Mais quand il fut bien loin, bien loin, le renard n'en pouvait plus.

---

* Sorte d'étoffe grossiere de la basse-Bourgogne. *Abeilard.*

Digitized by Google

Premier conte bleu.

- Au diable Luſtucru,
Avec le pot d'écu!
Je ſuis ma foi recru!
Ce ne ſont que trous & qu'orniere,
Sur ce chemin battu,

dit-il au demi-poulet, qui lui répondit en riant, comme rient les coqs:

- Battu! la fraiſe y pouſſe dru!
Si tu m'avais cru, mon compere,
Tu ne ſerais pas
Dans cet embarras:
Mais fourre-toi dans mon derriere,
Tu ne ſeras plus las.

Le renard fit ce que lui diſait ſon compere; & le demi-coq continua ſon chemin clopin-clopant.

Et quand il fut bien loin, bien loin, il trouva le loup à manteau gris: ils s'embraſſerent aile deſſus, patte deſſous:

— Bel enfant d'amour,
Loup mignon, bon jour!
Dans cette belle prairie,
Tu dois faire chere lie?
- Où cours-tu donc ainſi d'eſtoc,
Mon compere le demi-coq?
Fais m'en part, je te prie?
- Je cours après Luſtucru,
Qui m'a pris mon pot d'écu:
Ne l'aurais-tu point vu?

Digitized by Google

- Oui-da ! c'eſt un grand homme rouge *Premier conte bleu.*
Portant un vieux manteau de bouge.
- Allons, allons, je vais troter ;
Je ſaurai bien le rattraper.
- Si tu veux nous irons enſemble ?
On ſe ſoutient deux, que t'en ſemble?
- C'eſt ſi loin d'ici-là, mon cher !
- Te moques-tu ? j'ai quatre pattes,
Tu n'en as qu'une, & tu te flattes
De courir mieux ! vois moi marcher.
Je pourrais t'être néceſſaire.
- Allons, viens, ſi tu veux, compere:
Mais tantôt ne te plains pas,
Si tu te trouves las.

Voilà donc le loup qui va avec le demi-poulet, jaſant & déviſant enſemble : mais quand ils furent bien loin, bien loin, le loup n'en pouvait plus :

- Au diable Luſtucru,
Avec le pot d'écu' !
Je ſuis ma foi recru !
Ce ne ſont que trous & qu'orniere,
Sur ce chemin battu,

dit-il au demi-poulet, qui ſe mit à rire, comme rient les coqs, quand ils ſont bien aiſes :

- Battu ! la fraiſe y pouſſe dru !
Si tu m'avais cru, mon compere,
Tu ne ſerais pas

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Dans cet embarras !
Mais fourre-toi dans mon derriere,
Tu ne ſeras plus las.

Le loup fit ce que lui diſait ſon compere, il ſe logea auprès du renard ; & tous deux rirent bien de ſe trouver là. Demi-coq continua ſon chemin clopin-clopant, gai & diſpos.

Et quand il fut un peu plus loin, il rencontra une belle riviere, appellée la riviere Qui-parle : demi-poulet & la riviere s'embraſſerent, aile deſſus, vague deſſous :

- Eh ! bonjour, ma commere,
Coulin-coulant ſi joliment !
- Eh ! bon jour donc, compere,
Clopin-clopant ſi leſtement !
Sur ma route fraiſiere,
Dis-moi, coq, où vas-tu ?
- Je vais après Luſtucru,
Qui m'a pris mon pot d'écu' :
Ne ſaurais-tu point ſa demeure ?
- Oui-da ! je l'ai vu tout-à-l'heure,
Comme il allait trotin-trotant,
Sur ſa jument griſpommelée,
Portant un pot ſonnin-ſonnant.
- C'eſt la ſomme qu'il m'a volée.
Allons, allons, je vais troter,
Je ſaurai bien le rattraper.
- Si tu veux, nous irons enſemble.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

On se soutient deux, que t'en semble?
- Oui, mais c'est si loin d'ici là!
Le moindre mont t'arrêtera:
Et puis tu diras, je suis lasse.
- Oui, oui, c'est bon si j'étais basse!
Vous verrez que moi qui toujours cours,
Et qui suis quasi débordée,
Je n'irai pas si bien mon cours,
Avecque mon ondée,
Que ce coq à rebours,
Dont la patte est coupée.
- Autant en disait le renard,
Et certain loup très-bon gaillard:
Car tu sais qu'ils n'ont pas la goutte.
- Mais sont-ils donc restés en route?
- S'il faut te le dire sans fard,
Sauf respect, ma commere,
Ils sont tous deux dans mon derriere.

La riviere se mit à rire, comme rient les rivieres, quand un petit vent frais fait rider la surface de l'eau, en murmurant:

- Dire à fontaine il ne faut,
Jamais ne boirai de ton eau:
Je pourrais t'être nécessaire.
- Allons, viens, si tu veux, commere:
Et si tantôt plus tu n'en peux,
Ici je te mettrai comme eux.

Voilà donc madame la riviere, qui va

Premier conte bleu.

de compagnie avec demi-poulet, jasant & devisant ensemble : la conversation accourcit le chemin. Mais quand ils furent bien loin, bien loin, la riviere, grande bavarde, comme toutes les femmes, se trouva lasse. Ce n'était pourtant rien encore : mais il y avait là une petite collinette, qu'elle ne pouvait monter.

(- Ah mon ami ! pourquoi donc tu t'arrêtes, dit Phylis ? - Voici ta maman, & je ne sais trop si elle aime les contes de demi-poulet. Remettons cela à un autre jour. -

Il s'en écoula bien huit avant que les deux jeunes gens puffent avoir un moment favorable. Enfin il vint, & Phylis ayant remis Dionis sur la voie, il continua :)

- Ah ! mon cher demi-coq !
Faut-il franchir ce roc ?
C'est une furieuse affaire !

Demi poulet se mit à rire de toute sa force, comme rient les coqs le matin, quand ils cocotent les poules.

- Vous voilà donc tous trois recrus !
Une autre fois, ma commere,
Mes discours seront-ils crus ?
- Certainement, mon compere.
- Allons, allons, bien vîte & dru
Fourre-toi dans mon derriere.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Et voilà que la riviere ramaſſa toutes ſes eaux depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure dans la mer ; elle prit même, dit-on, car je ne l'aſſure pas, une partie de l'océan, & le tout réduit ſous la forme d'une groſſe anguille, elle ſe logea entre le loup & le renard, avec toutes ſes carpes, tous ſes brochets, tous ſes goujons, tout ſon fretin, & deux ou trois groſſes baleines, qu'elle avait attirées de la mer Baltique. Le renard & le loup, qui étaient un peu étouffés, & qui avaient bien ſoif, furent charmés d'avoir la riviere avec eux ; ils lamperent chacun quelques coups ; ce qui les rafraîchit. Et quand demi-poulet eut tout cela dans ſon derriere, il continua ſon chemin clopin-clopant, plus gai & plus diſpos que jamais.

Enfin ſur le ſoir, demi-coq arriva au château de la Blanquette, environ une demi-heure après le ſeigneur Croquetout, dit le grand Luſtucru, prince des gnomes, notre noble maître.

- Demi-coq, ſois le bien venu !
- Ah ! monſieur Luſtucru,
Rendez mon pot d'écu'.....
Parlez, que vous en ſemble ?
- Ce ſoir ? Il eſt trop tard ;

Premier conte bleu.

A demain, ton départ:
La margoulette me tremble,
Juche-toi là, soupons ensemble.

On se mit à table, pour souper de bonne heure comme les poules, & le seigneur Lustucru-Croquetout traita parfaitement bien demi-poulet.

Quand il eut bien mangé, on parla de s'aller coucher.

- Beau demi-coq, pour sommeiller,
Nous t'allons mettre au poulailler:

car les coqs ne se servent jamais de lit. On mit donc demit-poulet coucher avec la volaille; car on comptait qu'il y périrait, à cause de sa mauvaise mine; les coqs & les poules ayant coutume d'achever un de leurs pareils, qu'ils voient demi-éreinté. Aussi dès qu'il fut au poulailler, voilà que les coqs, les poules, & jusqu'aux chapons, sentant cet étranger & certain fumet de renard, se mirent à lui donner, l'un un coup de bec, l'autre un coup d'ergot, l'autre un coup d'aile: si bien que le pauvre demi-poulet tout désolé, ne savait plus à quel saint se vouer, quand il s'avisa de son compere le renard.

- A moi, renard, à moi, compere!
De coups me voilà tout moulu:

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Si tu ne sors de mon derriere,
Je suis un demi-coq perdu.

Le renard ne se le fit pas dire à deux fois. Il sortit en furie, & en moins d'un quart-d'heure il coupa le cou aux poules, aux coqs, aux chapons, & jusqu'aux petits poussins, sans en laisser un seul en vie, quoiqu'il y en eût plus de cinq à six cents : & quand il eut fait cette belle expédition, il rentra dans l'endroit d'où il était sorti.

Voilà que le lendemain matin, quand on vint pour lâcher les poules, on fut bien étonné de voir toute cette tragédie :

- Demi-poulet,
Dis, je te prie,
As-tu donc fait
Cette tuerie ?
- Non pour ma part,
C'est le renard
Dans sa furie.
- Mettons le traquenard,
Qui prendra le gaillard. -

Mais le drôle était à l'abri.

Lustucru, pour une si petite perte, ne fut pas encore déterminé à rendre le pot d'écus.

- Ah-ça, demi-coq,
La poule est au croc,

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Pour cette journée
Il faut nous divertir.
- Non pas, je veux partir
Avant la nuitée :
Rendez le pot-d'écu',
Monseigneur Lustucru :
Hélas, peut-être,
Mon pauvre maître,
Pendant qu'on me fait gauberger,
N'a pas du pain sec à manger.

Mais on fit tant, qu'il fallut bien qu'il restât.

On le régala comme la veille ; & le soir, ne sachant où le mettre coucher, on le logea dans la bergerie ; car on comptait qu'il y périrait ; n'y ayant rien pour le jucher, que les râteliers où mangeaient les moutons. Et il n'y fut pas plus tôt, que les béliers cornus, sentant un certain fumet de loup, le firent tomber de son juchoir ; les agneaux lui rongeaient les plumes, les moutons lui donnaient des coups de tête, les brebis des coups de pieds ; il ne savait où se fourrer, quand il s'avisa de son compere le loup.

A moi cher loup, à moi compere !
De coups me voilà tout moulu ;
Si tu ne sors de mon derriere,
Je suis un demi-coq perdu !

Les

Les loups, en pareil cas, ne se le font guere dire à deux fois; & celui qu'avait demi-poulet n'était pas engourdi: il sortit bien vîte, & crac, il vous coupa le cou à tous les béliers, moutons, brebis; il étrangla jusqu'aux agneaux bêlans; & quand il eut fait ce beau chef-d'œuvre, il rentra dans l'endroit d'où il était sorti. *Premier conte bleu.*

Et voilà que le lendemain matin, quand on vint pour lâcher les brebis, & les mener aux champs, le berger se mit à faire des cris de mellusine. Le seigneur Lustucru courut bien vîte pour savoir ce que c'était; & quand il vit le ravage:

- Demi poulet,
Dis, je te prie,
As-tu donc fait
Cette tuerie?
- Point-du-tout,
C'est le loup
Qui vous attrappe.
- Tendons les lacs,
Dressons la trappe,
Pour y prendre le gâs.

Et on tendit les lacs, on mit la trappe; mais le loup était à l'abri.

Malgré la perte qu'il venait de faire de plus de deux mille moutons, Lustu-

Digitized by Google

Premier conte bleu.

cru, prince des gnomes, ne voulut pas encore rendre le pot d'écus: il avait trop besoin d'argent pour sa Falbalatine, & pour Faribolifaribola; & puis il comptait loger demi poulet, dans un endroit d'où il ne sortirait plus.

- Ah-ça, beau demi-coq,
Le gigot est au croc;
Pour cette journée
Il faut nous divertir.
- Non pas, je veux partir,
Avant la nuitée.
Monseigneur Lustucru,
Rendez mon pot d'écu':
Hélas! peut-être,
Mon pauvre maître,
Pendant qu'on me fait gauberger,
N'a pas du pain sec à manger.

Mais on fit encore tant, qu'il fallut bien qu'il restât.

Pour le mieux tromper, on le régala plus délicatement encore que la veille. Le seigneur Lustucru - Croquetout pensait en lui-même: - Tu me paieras le dégât de mes poules & de mes brebis. - Car il ne pouvait pas savoir par sa nécromancie, tout ce que demi-poulet avait dans son derrière. -

- (Ah, tant mieux! tant mieux, - dit Phylis.)

Digitized by Google

Et quand le soir fut venu, après qu'on eut bien soupé, de bonne heure, comme les poules, Lustucru-Croquetout prit mon demi-poulet par la patte, lui cacha sa demi-tête sous son aile, & se mit à l'endormir, comme on endort les poules, en fesant, *Premier conte bleu.*

Boûh, boûh, boûh,
J'endors la poule!

Et quand il l'eut bien endormi, il fit ouvrir un grand four, qu'il avait dit à ses gnomâtres de bien chauffer, jusqu'à ce qu'il fût tout rouge, & il y jeta demi-coq, en lui disant:

- Dors, dors,
Avec ton cou tors. -

Et il referma bien vîte le four. Mais dès que demi-poulet sentit la chaleur, il se mit à crier,

- Commere
La riviere
D'Etivé!
Si tu ne sors de mon derriere,
Demi-coq est daubé. -

Aussi-tôt qu'il eut seulement dit le premier mot, voilà la riviere qui débonde, broûh! brouâh! brouhîh! b'jîh! boûh! bouâh! boudoudou, boudoudou, boudoudoûh!

(Phylis éclata de rire. - Qu'avez-

Premier conte bleu.

vous donc, lui dit sa mere, qui l'entendit ? - Rien, m'man, répondit-elle en levant son petit nez, comme font ces bonnes pieces qui mangent les confitures, & ne veulent pas avoir l'air d'y avoir touché. Madame Laurens étant rentrée, Phylis dit à Dionis : - Encore, mon ami, seulement dix minutes. - Dionis reprit :)

- Les carpes, les goujons, les anguilles, le fretin, les baleines, tout sortit ; ce qui refroidit bien vîte le four, & obligea les gnomâtres qui l'avaient chauffé, de rentrer dans leurs souterreins, où ils furent tous noyés.

Mais qui fut bien camus, ce fut le seigneur Lustucru - Croquetout ! Il se sauva sur le donjon de son château de la Blanquette. Tous nous autres dans la campagne, nous grimpions comme nous pouvions sur les arbres, ne sachant d'où venait ce déluge, n'y ayant eu aucun orage. Enfin les eaux ont été si hautes, que notre carillonneur a pris une truite à la main, étant assis à califourchon sur le coq de notre clocher, & qu'une baleine a avalé une de nos cloches, pesant trente mille, pour lui aider à faire la digestion.

Mais Lustucru - Croquetout voyant

Digitized by Google

que l'eau le gagnait à ſon donjon, & qu'un requin lui montrait les dents pour l'avaler tout vif, il ſe mit à ſe lamenter & à ſe déſeſpérer. Et voilà que le ſpectre de ſon pere, le grand Luſtucuit, revint lui donner encore une bonne mornifle, en lui diſant: - "Béta! „ ne t'avais-je pas dit de faire attention à ce que tu prendrais, & de „ nourrir le tréſor? Eſt-ce qu'on nourrit un pot, grand benêt? Sache qu'un „ être vivant eſt plus que toutes les „ richeſſes mortes: nous ſentons le „ prix de la vie, nous autres trépaſſés. „ Mais toi, mort ou vivant, tu ne „ ſeras jamais qu'un nigaud. Rends le „ pot d'écus tout-à-l'heure; & ſi tu „ parles jamais à cette guenuche de „ Falbalatine, & à cette Salamandre de „ Faribolifaribola, je reviendrai te „ couper les oreilles... Mais, paix! la „ fée Ouroucoucou y met bon ordre; „ car ta maitreſſe eſt déjà donnée. „ Et le ſpectre diſparut, laiſſant Luſtucru bien ſot. Si bien que voyant l'eau toujours augmenter, il ſe mit à crier d'une voix retentiſſante: *Premier conte bleu.*

- Demi-coq mon confrere!
Retire ta riviere
Dans ton derriere,

Premier conte bleu.

Et, foi de Luſtucru,
Je rends ton pot d'écu'.

Demi-poulet entendant cela, rappella bien vîte la riviere, en diſant :

- Allons, commere,
R'anguillons-nous;
Dans mon derriere
Refourrez-vous;
Car le grand Luſtucru
Me rend mon pot d'écu'.

Auſſi-tôt, vous euſſiez vu toute l'eau rentrer dans le derriere du demi-coq, plus vîte que jamais apothicaire n'a donné clyſtere. Il y reſta ſeulement quelques poiſſons, que demi-poulet donna pour payer ſon écot.

- Ah! ſeigneur demi-coq!
Votre pot vous eſt hoc:
Votre ſomme eſt entiere.
Mais renard
L'égrillard,
Riviere
La commere,
Et ſir loup
Le garou
Paieront la folle enchere!
Amis je les croyais;
Mais bien je me trompais!
Adieu: voilà votre affaire. -

Demi-coq lui répondit gravement :

Premier conte bleu.

- Ce vous eſt une leçon;
Mais elle eſt un peu chere!
De mettre plus de façon
A vos amis à faire.
A peine ſe connaît-on
En France, qu'on prend le ton
De perſonne familiere.
Et puis, vous aviez tort
D'uſer du droit du plus fort,
Pour emporter mon tréſor.
Ce n'eſt pas l'avis ſincere
Que vous donnait votre pere:
Le tréſor
N'eſt pas l'or,
C'eſt moi, qu'il faut rendre à ma mere,
De bon cœur, & ſans effort....
Mais ici trop long-tems je cauſe:
Je vais trouver Boutonderoſe,
Et mon maître Melimelo.

Luſtucru bien dolent, répondit à demi-coq:

- Ne ſuis-je pas un grand ſot!
Morbleu! l'étrange choſe!
Que de perdre en un jour
Chapons, moutons, amour!
Et pour doubler la doſe,
Rendre ſon or,
C'eſt par trop fort! -

Demi-poulet, après ce diſcours, s'en-

Premier conte bleu.

retourna clopin-clopant à Etivé, chez ſon maître Melimelo.

Et quand il fut arrivé à la place de la riviere, il trouva tous les villages des environs qui la cherchaient; & tous les ſavans des villes qui raiſonnaient ſur ſa diſparution, diſant qu'il s'était là trouvé une mine de vif-argent qui avait creuſé la terre, & avait tracé à l'eau une route ſouterreine. Demi-poulet écouta tout le monde ſans rien dire, quoiqu'il en ſût plus qu'eux tous enſemble: & au moment qu'on ne s'y attendait pas, il ſe mit à crier :

- Commere
La riviere,
Grand-merci !
Voici
Ton li',
Remets-t'y. -

Et auſſi-tôt voilà que la riviere débonde, boûh, broûh, brouàh, b'jih! boudoudou, boudoudou, boudoudoûh ! les carpes, les goujons, les requins, le fretin, les baleines, tout ſortit. On dit même, & je l'avais oublié, qu'il y avait deux ou trois vaiſſeaux de guerre anglais, & bien cinquante armateurs américains, avec quelques cents barques de pêcheurs, qui ſorti-

Digitized by Google

rent aussi, & se mirent à voguer comme si de rien n'était, pour regagner la mer, où ils sont à présent. Mais le plus joli, c'est si vous eussiez vu messieurs les savans, qui étaient dans le lit de la riviere, trousser leurs longues jacquettes, & se sauver; c'était merveille! ils étaient tout honteux. Cependant il n'y avait pas de quoi: qu'est-ce qui aurait deviné, à moins que de le voir, qu'une riviere était toute entiere dans le demi-ventre d'un demi-poulet? *Premier conte bleu.*

Quant aux paysans, ils furent tout joyeux de r'avoir leur riviere, quoiqu'ils ne tâtassant pas du poisson, & qu'elle les inondât quelquefois; mais ils l'aimaient d'habitude. Et quant aux savans, ils étaient si émerveillés, qu'ils offrirent à demi-poulet de le faire recevoir de l'académie, croyant, non qu'il avait tiré la riviere de son derriere, mais qu'il l'avait fait revenir de dessous terre, par quelque secret de physique; car ces gens-là veulent tout expliquer. Mais les paysans virent, eux, tout simplement la chose comme elle était, sans chercher midi à quatorze heures.

Pour revenir, demi-coq répondit à

Premier conte bleu.

messieurs de l'académie, sans rimer, (car il n'éprouvait presque plus l'influence de spectres-rimeurs) que c'était trop d'honneur, & qu'il avait quelque chose à faire de plus pressé; que peut-être son pauvre maître mourait de faim, & qu'avant tout il allait lui reporter son pot d'écus d'or. - Vous êtes aussi vertueux que savant, lui dit un académicien. - Vous avez donc chez vous qui me ressemble, répondit le demi-coq: mais je n'aime pas les louanges, fussent-elles justes: je sais me connaître, & qu'un pauvre demi-poulet, tel que je suis, n'est pas plus fait pour être encensé, que pour s'asseoir dans un fauteuil. - Ah! dit l'académicien, il serait bien à souhaiter que vous y fussiez, pour donner à quelqu'un d'entre nous des leçons de modestie! - Vous en avez des modeles. - Et là dessus demi-poulet partit clopin-clopant.

Et quand il fut à la place où il avait pris le loup, il trouva tous les bergers endormis auprès de leurs bergeres, pendant que les chiens mouraient de faim, & que les pauvres moutons étaient sur un terrein aride & sans herbe. - Parbleu, pensa demi-coq, il

faut que je réveille ces drôles là..... *Premier côté bleu.*

– Alerte, compere,
Hors de mon derriere!
Ma foi, sans toi dans ce pays,
Les moutons seraient encor' pis!
Allons, allons cette soirée,
Tu vas trouver bonne curée. –

Aussi-tôt le loup sortit, & se jeta sur les pauvres moutons, qui n'en pouvaient mais; pendant que demi-poulet se remettait en route, en coqueliquant d'une voix enrouée:

Au loup! au loup!
Beaucoup au loup!

Quand il eut fait son coup.

Ce qui réveilla les bergers & toutes les bergerettes: mais pour elles & pour les moutons, il était un peu tard.

Et quand demi-poulet fut où il avait pris compere le renard, il trouva que les fermiers laissaient déja tous les poulaillers ouverts:

– Alerte, compere,
Hors de mon derriere!
Je te laisse ici:
Adieu, grand-merci.
Tu vas trouver cette soirée
Bonne curée. –

Aussi-tôt le renard sortit, & se mit à saccager les poules, les coqs, les cha-

Premier conte bleu.

pons, qui criaient si fort quouîh, quouaîh, quouaîh, quouâh! que les fermiers s'éveillerent: mais il était un peu tard. Et c'était pour leur apprendre à être soigneux.

Or donc, ajouta le bon pere, vous sentez, jeune homme, la raison pour laquelle nous fesons ici bombance à si bon marché: c'est que presque tous les moutons & toute la volaille ayant été tués dix lieues à la ronde, comme dans ce château, nous les mangeons, de peur que ça ne se gâte. Vous voyez que notre seigneur Lustucru-Croquetout a été bien puni d'avoir voulu prendre le pot d'écus d'or au pauvre maître de demi-coq, petit fils du grand alchymyste Soufflisoufflinsoufflot, pour faire porter des fanfreluches à Falbalatine, & à la Salamandre Faribolifaribola, sa mere.

- Mais qu'est donc devenu le demi-poulet, dit Melimelo?

(- Je voudrais bien le savoir aussi, mon ami, dit Phylis, si maman ne m'appellait pas. A demain, si tu peux... Faudra pouvoir, mon ami, n'est-ce pas? -

Le lendemain, Phylis ayant encore employé ses petites finesses, dit à Dio-

nis : - N'eſt-ce pas, mon ami, que ça n'eſt pas vrai ce demi-poulet, & tout ce qu'a dit ce bonhomme à Melimelo? - C'eſt un conte, qui renferme quelque moralité : par exemple, qu'il faut être ménagere, & ne pas imiter la Falbalatine & la Faribolifaribola. - Oui, oui, j'entends, & qu'il ne faut pas être méchant comme Chatfourré. - Ni mauvais ménager comme Luſtucru, qui dépenſait le bien que ſon pere & ſa mere lui avaient amaſſé. - Dis-moi pourtant toujours ce que fit demi-coq. - Allons, & je te finirai ce conte-là aujourd'hui; à moins..... - A moins? Que ta maman ne t'appelle; ce qui ſera une marque que tu auras un peu triché, pour paraître avoir fait ta tâche, comme l'autre jour. - Phylis rougit, & Dionis ne fit pas ſemblant de le voir. Il reprit ſon conte.)

Premier conte bleu.

On dit (c'eſt encore le bonhomme qui parle) qu'en arrivant chez ſon maître, le demi-poulet ne l'a pas trouvé; c'eſt tout ce que nous en ſavons. Au premier jour, nous en apprendrons des nouvelles; car le ſeigneur Luſtucru ne s'endort pas. Il a dit encore ce matin, que s'il pouvait trouver le maître de demi-coq ſans ſon ſatané demi-

Premier conte bleu.

poulet, il le ferait brûler vif comme un sorcier, ou petit-fils de sorcier.

(- Oh, le méchant Luftucru! dit Phylis. -)

Melimelo ayant entendu cela, pensa en lui-même. - Décampons d'ici bien vite, & sans mot dire. - Il paya donc dix-huit deniers pour son écot, & il partit.

Et quand il eut fait environ deux lieues, il trouva une grande riviere, & sur les bords des hommes, qui avaient de grosses chaînes, dans des bateaux qu'ils attachaient sur chaque rive à de grosses amarres. - Que faites-vous donc là, bonnes gens, leur dit Melimelo? - Nous enchaînons cette riviere, qui nous a joué d'un de ses tours ces jours-ci, & qui s'était en allée courir la pretentaine. - Bon! pensa en lui-même Melimelo, c'est la riviere amie de mon demi-poulet; il faut que je lui parle, comme on parle aux fées. - Et s'étant baissé pour boire, il lui rimailla:

- Riviere, belle riviere,
Qui mouillez cette bordiere,
Savez-vous ce que fait
Certain demi-poulet,
Dont vous êtes commere?

Premier conte bleu.

- Il va clopin-clopant,
  Avec un pot d'argent,
  Qu'il reporte à ſa chaumiere.
- Commere, dites-moi,
  Je vous en prî, la choſe;
  Eſt-il en déſarroi
  Ou vers Boutonderoſe?
- Il était brûlé du
  Chez le gnome Luſtucru;
  Quand ſortant de ſon derriere,
  J'ai raftraîchi ſa taniere.
- Et n'eſt-il point arrivé
  Chez ſon maître d'Etivé?
- Dans la maiſon il a trouvé
  Belle dame à douce mine;
  Mais pour ſon maître, il chemine.
- Commere, eſt-ce-là tout?
  Parlez à notre ami le loup.

(- Mais, mon ami, voilà déjà bien des fois que j'ai envie de te demander, pourquoi la riviere, le coq, le loup & le renard ne parlent-ils donc qu'en rimes? - C'eſt, ma chere Phylis, que la poéſie eſt le langage des dieux & des bêtes. La raiſon ne parle qu'en proſe. - Bon! dit en riant Phylis; & quand tu m'as fait des vers pour la fête de maman? - Il le fallait. Une bonne maman, comme la tienne, eſt la déeſſe de ſa fille. - Ah, bon! mon ami. - Mais

Premier conte bleu.

tout ça rimait encore par une autre raiſon que tu ſauras bientôt, - ajouta Dionis en riant.)

Melimelo recommença donc à marcher, bien joyeux d'avoir appris des nouvelles de ſon cher demi-coq. Et quand il eut fait encore environ deux lieues, il trouva ſur ſon chemin un grand loup, ſi gros qu'il en eut peur:

- Beau, grand & noble loup,
Qui n'êtes point garou;
Car à votre honnête mine
Auſſi-tôt on le devine.
- Que voulez-vous?
- Je vous prie, d'un air doux
Ecoutez ma requête:
Dites-moi ce que fait
Certain demi-poulet
Dont je ſuis en quête?
- Il va clopin-clopant,
Avec un pot d'argent.
- Sire loup, dites-moi,
Je vous en pri', la choſe;
Eſt-il en défarroi,
Ou vers Boutonderoſe?
- Béliers, moutons l'auraient moulu
D'une grande furie;
Mais je leur ai le cou tordu,
Sans en laiſſer un ſeul en vie.
- Mais n'eſt-il point arrivé

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Chez ſon maître d'Etivé?
– Dans la maiſon il a trouvé
Belle dame à douce mine;
Mais pour ſon maître, il chemine.
– Hélas! hélas! mon frere eſt mort,
Dites, beau loup, avait-il tort?
– Boutonderoſe eſt ſciencée,
Mais on ne l'a point écoutée,
Dont bien il cuira,
S'il n'en a cui déjà.
– Grand-merci, Dieu vous le rende!
Je n'ai plus qu'une demande:
Beau noble loup,
Eſt-ce-là tout
Ce que porte la légende?
– Oui, pour ma part,
Cours au Renard. –

(Mon ami, dit Phylis, pourquoi Melimelo fait-il tant de politeſſes à un loup? – Le conte porte cela, mon amie, pour apprendre aux grands que toutes les flatteries qu'on leur fait, ne viennent que de la crainte ou de l'eſpérance, & non de leur mérite. Melimelo avait eu peur du loup; il lui demandait des nouvelles de ſon demi-coq; voilà pourquoi il le flattait.)

Et le jeune homme continua ſon chemin, penſant en lui-même à la belle, qu'il avait laiſſée chez lui; bien réſolu,

Digitized by Google

Premier conte bleu.

sur ce qu'en disait le noble loup, de l'aimer & de l'épouser, si elle n'était pas une ogresse, comme il l'avait cru. Et il commençait à être bien fâché de ne pas avoir suivi la route qu'elle lui avait indiquée: car il disait en lui-même: Je serais déjà de retour chez moi, avec mon demi-coq, & je saurais le fond des choses.

Tout en pensant à cela, il fit encore deux autres lieues, & il était déja bien las, quand il vit un beau renard, qui se faisait un parasol de sa queue, comme les écureuils:

- Beau renard,
  Dieu vous gard',
  Et cous vous amene!
  Sauriez-vous ce que fait
  Certain demi-poulet,
  Dont je suis bien en peine?
- Il va clopin-clopant,
  Avec un pot d'argent.
- Beau renard, dites-moi,
  Je vous en pri', la chose,
  Est-il en désarroi,
  Ou vers Boutonderose?
- Poules, poulets, sans moi,
  L'allaient plumer ma foi,
  Quand tombant sur cette racaille,
  J'en fis bonne ripaille.

Premier conte bleu.

- Et n'eſt-il point arrivé
Chez ſon maître d'Etivé?
- Dans la maiſon il a trouvé
Belle dame à douce mine;
Mais pour ſon maître, il chemine.
- Hélas! mon frere eſt mort;
Renard, avait-il tort?
- Boutonderoſe eſt ſciencée,
Mais on ne l'a pas écoutée,
Dont bien il cuira,
S'il n'en a cui déjà.
- Grand-merci, Dieu vous le rende!
Je n'ai plus qu'une demande:
- Dites moi, ruſé renard,
Eſt-ce tout pour votre part
Ce que porte la légende?
- Pour te parler ſans fard,
A ton diſcours je te devine;
Melimelo tu te décline'.
Si par ici tu fûs venu,
A préſent te ſerait connu
L'avenir qui bien te chagrine.
- Trouverai-je dans ma maiſon,
Mon demi-coq & ma maîtreſſe?
- Pour l'un oui, mais pour l'autre non.
- Ah, beau renard!
Quelle triſteſſe!
- Tu vas avoir longue détreſſe!
Sur le ſurplus, demi-poulet
Pourra, s'il veut, te mettre au fait.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

(- Mon ami, dit Phylis, pourquoi Melimelo, après tout ce que ſon frere lui a fait, demande-t-il toujours ſi Chatfourré avait tort? - C'eſt, mon amie, qu'on ne doit pas croire le mal de ſes parens, quand même on le verrait.)

Melimelo, ainſi congédié, continua ſon chemin, & ne tarda pas à reconnaître les environs de ſa demeure. Enfin, à l'heure où ſe couchent les poules, il arriva devant ſa porte, qui était ouverte.

Il entra dans ſa maiſon, mais il n'y trouva perſonne. Il ſe mit auſſi-tôt à appeller ſon demi-coq, qui ſortit de ſon poulailler, moitié endormi, en feſant un petit coquelicoûh enrhumé.

- Où eſt Boutonderoſe?

- Vous le dire je n'oſe,

répondit demi-coq, en rimant malgré lui à tout ce que diſait ſon maître.

- Eh! qui peut-donc t'en empêcher?

- Maître, on nous l'a fait dénicher.

- Reviendra-t-elle
Cette tant belle?

- Maître, il vous faut l'aller chercher.

- Hélas, hélas, où la trouver?

- Maître, je vais tout vous conter.
Mere Lépargne eſt courroucée

Premier conte bleu.

Contre vous
D'un grand courroux;
N'avez pas la trappe pouſſée,
Mais ouverte l'avez laiſſée
A tous les fous,
Par qui richeſſe eſt diſſipée.
Grand malheur peut venir de là:
Faribolifaribola
A Lépargne oppoſée,
Si par haſard a paſſé là,
Aura fait une équipée;
Car Lépargne, ſur ce qu'elle a,
N'a pouvoir qu'étant renfermée,
Et je crois la choſe arrivée:
Boutonderoſe avait promis
Qu'avant la nuit fermée
Elle ſerait en ce logis.

— Il faut, cher demi-poulet, que tu m'accompagnes, s'écria Melimelo! Je ſuis au déſeſpoir de ma faute; & pour la réparer, je veux aller par monts & par vaux chercher ma belle & ſa mere, pour les ſecourir, ou périr. —

A ce mot, demi-coq chanta un grand coquelicoûh, & battit de l'aîle, en diſant:

— Maître, vous l'avez dit.
Ah! ſi vous n'aviez pas pris à gauche,
Pouſſé par un mauvais eſprit,
Sur un chemin herbeux qu'on fauche,

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Un beau renard auriez trouvé,
Ayant une casaque bleue,
En parasol mettant sa queue,
Qui par la main vous aurait pris
De gentille maniere,
Et vous menant par les conduits
De sa demeure souterriere,
A quatre pattes comme lui,
Vous aurait fait sans nul ennui
Fournir une longue carriere.
Ensuite un loup auriez trouvé,
En manteau gris, bonne pratique,
Beau clerc & fripon achevé,
Parlant bien, heurlant en musique,
Tout comme on fait dans le tripo
A Sirap nommé l'arépo,
Là-même où la superfine
Faribolifaribola
Fait danser Falbalatine:
Ce beau loup donc, après cela,
Aurait ouvert une trapiere
Qui donne dans une riviere,
Et vous auriez été surprendre
Faribolifaribola,
Pour la forcer de vous tout rendre
Ce qu'à Lépargne elle vola;
Et petite n'est pas la dose.
Luxe à Lépargne ravit tout,
Dès qu'il peut en venir à bout;
Débauche aussi fait même chose

Digitized by Google

A l'égard de Boutonde rose : *Premier conte bleu.*
Vous auriez tous quatre assiégé ;
Renard beau sir aurait miné,
Le loup aurait battu la caisse,
Dame riviere aurait noyé,
Vous auriez pris votre maitresse.

-- Mon demi-coq, ne pourriez-vous pas me parler en prose? J'ai une grande répugnance pour les vers, depuis que mon pere, qu'ils ont fait mourir de faim, m'a défendu d'en faire ; & j'ai grand regret d'avoir tantôt rimé, par politesse, en parlant à vos amis. - Ouida, maître! ça me gênera moins, & vous m'entendrez mieux. Et s'il faut vous parler vrai, ce sont les deux rimes que vous avez faites dans la forêt Noire, en remenant baibrun & la charrette couverte, qui ont réveillé les spectres de tous les poëtes morts de faim, & sur-tout l'ombre de votre pere. -- Ah! dit Melimelo, je lui en demande pardon ; mais je n'ai pas désobéi exprès. - Il le fait bien, maître ; on rime en ce lieu malgré soi. -- Mais pourquoi mon pere est-il là?

-- Je vais vous l'expliquer. La forêt Noire est l'élysée des poëtes ; c'est là qu'ils vont tous, après leur mort, soupirer pour leurs Iris imaginaires :

Digitized by Google

Premier conte bleu.

mais par une disposition bizarre du destin poétique, quand les poëtes sont devenus chimeres, les iris chimériques deviennent réelles; ce sont toutes les actrices émérites de l'arépo de Sirap, qu'on leur envoie, & qu'ils continuent de traiter en princesses: mais toutes ces ombres poëtes ont en horreur la rime qui fit leur tourment pendant leur vie, & qu'ils ne purent jamais, malgré tous leurs efforts, marier avec la raison: cependant, parce qu'ils ne cherchent pas cette maudite rime, elle vient malgré eux; de sorte qu'ils ont morts plus de peine à la chasser, qu'ils n'en eurent vivans à la trouver. Mais revenons à votre entreprise.

-Oui, apprends-moi comment je dois faire, dit Melimelo en soupirant. -Venez, maître; je m'en vais vous conduire; & au moyen de quelques gnomes, à qui Faribolifaribola n'a pas encoré fasciné la vue avec sa Falbalatine, ansi qu'à l'aide des deux amans les heureux jaloux, si nous les pouvons rencontrer, je tâcherai de trouver la mere Lépargne. Ces bons gnomes sont en petit nombre, car nous sommes dans un siecle où l'on n'estime que les Salamandres

mandres & leurs fariboles : mais il suffit qu'un d'entr'eux nous instruise : & dès que nous saurons où est la mere de Boutonderose, le reste ira tout seul ; car tout dépendra de vous. *Premier conte bleu.*

- Comment donc ça, mon cher demi-coq ? - Aussi-tôt que nous serons en liberté avec la mere Lépargne, vous lui offrirez le pot d'écus, que j'ai repris à Lnstucru-Croquetout ; & elle aime tant à épargner, qu'elle vous pardonnera d'avoir rimé par mégarde, & d'avoir manqué à fermer la trape. Et si elle vous disait : - Qui vous a donc trouvé tant d'argent, mon fils ? Vous lui répondriez : - C'est mon demi-coq, madame. - Et si elle me demandait, vous me donneriez tout-de-suite, en disant : - Fût-il coq entier, madame, je vous le donnerais de même. -

Melimelo résolut bien de faire tout ce que lui conseillait demi coq. Il mangea un morceau de pain moisi, qu'il avait laissé avant son départ, donna les mies à son demi poulet, & se mit en route avec lui, quoiqu'il fût bien fatigué, & qu'il n'y eût plus guere qu'une heure de soleil. Chemin faisant, il rêvait à Boutonderose, & comment il lui ferait oublier ses torts, soupirant de

Premier conte bleu.

regret & d'amour. Et quand il fut avec demi poulet dans une belle prairie, tout émaillée de fleurs, il entendit la voix d'un jeune berger, qui chantait :

L'amour eſt puiſſant & doux.
Il triomphe à ſon gré du plus ferme courage :
Vous ſeule, rebelle & ſauvage,
Réſiſtez à ſes coups.
Vous êtes inſenſible
Avec les plus touchans appas ;
Quel plaiſir trouvez-vous, hélas !
Dans votre rigueur inflexible,
A me cauſer le trépas ?
Imitez la jeune beauté,
Dont un mauvais deſtin en ce moment diſpoſe ;
Mais la belle Boutonderoſe
Ne l'a pas mérité.
Elle eſt tendre & fidelle,
Pour le plus lâche des ingrats !...
Ah, cruel, dans quel embarras
Viens-tu de mettre cette belle,
En n'obéiſſant pas !

A ces mots qui le déſignaient ſi clairement, Melimelo courut pour détourner les branches de ſaule qui cachaient le berger, mais il fut arrêté par une voix très-douce, qui répondit :

Pourquoi troubler ces lieux paiſibles

Digitized by Google

Par tes clameurs
Sur mes rigueurs?....
Si les faveurs
Sont nuisibles
A nos ardeurs,
Malgré tes pleurs
Et tes langueurs,
Je veux être inflexible.
C'est sur ces fleurs
Où je meurs,
Que des erreurs
Des jeunes cœurs
J'ai fait l'aveu pénible!
Tes yeux flatteurs,
Doux, suborneurs,
Sont mes vainqueurs:
Plus de douleurs!
A tes douceurs
Je suis sensible.

Premier conte bleu.

Quand la voix eut fini, Melimelo détourna le feuillage: mais il ne vit qu'un petit vieillard Ratatiné, qui prenait le frais, & une petite vieillote Maigrechine, assise sur le gazon, qui brodait une fort belle fleur.

-Pourriez-vous me dire où est le jeune berger qui vient de chanter, bon homme? C'est moi-, répondit le vieillard, avec une voix flûtée. Melimelo ne put s'empêcher de rire. Mais

Premier conte bleu.

l'envie qu'il avait de savoir des nouvelles de Boutonderose & de la mere Lépargne, fit qu'il reprit son sérieux comme il put. Le vieillard Ratatiné le regarda de travers : -Retire-toi, lui dit-il, & ne regarde pas ma belle. -Beau berger, dit Melimelo (car je ne doute pas que vous ne soyez enchanté), c'est des nouvelles de Boutonderose que je demande-.

A ces mots, la vieillote Maigrechine quitta sa fleur : -Boutonderose ! dit-elle à Ratatiné (car comme elle était un peu éloignée, & fort occupée de son ouvrage, elle croyait que c'était lui qui venait de parler) tu ne songes qu'à elle ! mais je t'imiterai, perfide ! -Adorable jalousie qui me rend heureux, s'écria le vieillard transporté !... Belle Cheveux dorés, dit-il à la vieillote, je vous adore uniquement : eh ! quelle preuve plus forte en voulez-vous que la priere que j'ai faite à la noble fée Ouroucoucou, de nous mûrir tous deux, afin de ne pas nous causer mutuellement de la jalousie ? Vous avez seize ans ; j'en ai vingt ; en vous tout est or, lis & roses, & vous paraissez à d'autres yeux qu'aux miens une vieillote Maigrechine..... -Tu es le plus

Digitized by Google

beau des bergers, dit languiſſamment la vieillote Maigrechine, & tu parais à tous autres yeux qu'aux miens, un vieillard ratatiné : ſoyons tranquilles : aimons-nous toujours. Mais réponds à cet étranger, & le renvoie. -Va, Melimelo, dit le jeune vieillard Ratatiné ; ſois conſtant comme moi, ſi tu peux : tu viens de voir le miracle d'amour & des belles ; mais en retrouvant Boutonderoſe, ſi tu as ce bonheur, tu auras le portrait de la belle Cheveux-dorés... Ah, que vois-je là ! c'eſt demi poulet ! -Oui, bon homme. -Viens, que je t'embraſſe ! Je me nomme Fleurdeſoucis ! Fleurdeſoucis ? Ah, quel bonheur ! -Mais tu trembles ! malgré ma délicate tendreſſe, je vais prier Cheveux-dorés de te réchauffer dans ſon giron. -Oui, cela me calmera-. Fleurdeſoucis fit ce qu'il diſait, quoiqu'il fût bien jaloux. Puis il s'adreſſa à Melimelo, en lui diſant : -Quand vous ſerez, l'ami, ton demi coq & toi, au bout de la prairie, vous trouverez une montagne que vous monterez. Je ne puis vous en dire davantage. Adieu ; laiſſez nous-.

Premier conte bleu.

Melimelo laiſſa là le jeune vieillard & la jeune vieillote, que leur jalouſie rendait heureux, pour continuer ſon chemin.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

(-Ah, voilà de singuliers amans, interrompit Phylis ! -Mais, mon amie, j'ai connu un mari jaloux, qui avait une belle femme qu'il tourmentait beaucoup ; elle se fit inoculer secrétement, pour se laidir & le tranquilliser : elle embellit au contraire par là : mais l'amour la récompensa : son mari, touché du sacrifice qu'elle avait voulu lui faire, ne lui montra plus qu'une jalousie obligeante. -Ainsi, mon ami, rien de ce que fait une femme tendre pour son mari n'est perdu ? -Non, ma chere Phylis.)

Et quand Melimelo & demi coq furent au bout de la prairie, ils trouverent la montagne que le jeune vieillard leur avait indiquée. Ils la monterent. Et quand ils furent au sommet, ils rencontrerent deux gnomes, l'un ennemi, l'autre ami de la mere Lépargne, à qui demi coq demanda des nouvelles.

Le premier, qui était jeune, poëte & fou, lui répondit en ricannant :

-Si le jeune vieux avez vu,
Bien jaloux de sa jeune vieille ;
Si cette beauté sans pareille,
Dans son giron coq a reçu
Entre double pomme vermeille ;

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Ce que cherchez ſera pendu,
Ce que voulez ſera rendu,
Et vous allez trouver merveille :
Tout en ſuivant cette corneille.

-Et vous, dit le demi coq au ſecond, qui était fort âgé, & très-ſage, que nous apprendrez-vous? -Ce que tout homme curieux voudrait ſavoir, mais ce que ton maître doit encore ignorer, lui dit-il en gnomois, (afin que Melimelo n'entendit pas, mais demi coq l'a depuis mis en français) : je vais te conter cela chemin feſant.

Sache, ami, que la belle n'a pas tué Chatfourré, continua le vieux gnome : la fée Ouroucouçou le voyant prêt à attenter à Boutonderoſe, lui envoya une violente hémorrhagie, qui a été ſuivie d'un ſommeil ſi profond, que le méchant paraiſſait mort. Or c'était lui, avec Faribolifaribola & Falbalatine, déguiſées en hommes, qui avaient volé la mere Épargne, comme elle amenait le ſoir dans l'obſcurité Boutonderoſe à Melimelo, pour la lui faire épouſer : car elle ſavait comme il était bon, & elle l'aimait. Si bien que les trois voleurs avaient attaché mere Épargne à un arbre, dans la forêt Noire ; & puis voyant que la petite Recurette,

Premier conte bleu.

propre comme un sou, sa servante, avait de belles dents, ils lui en avaient arraché, pour remettre toutes celles qui manquaient à Faribolifaribola : ensuite ils l'avaient donnée aux spectres des mauvais poëtes, pour en faire une Iris : mais ils réservaient Boutonderose, pour lui couper sa belle chevelure, & en faire une perruque à Falbalatine. Et Chatfourré, à certaine intention cachée, s'était fait fort, par son art, de lui enlever tout ce qu'elle avait de beau, pour le faire passer à Falbalatine, qui est si bête qu'elle le croyait : mais il se moquait d'elle. Il amena donc le cheval Baibrun & la charrette couverte, dans laquelle était une belle dot pour Boutonderose, à la jolie maison de son frere, qu'il avait résolu de tuer pendant la nuit pour s'en emparer ; car il savait que cette jolie maison plaisait fort à la mere Lépargne, qu'il se promettait bien de forcer à lui donner sa fille en mariage. Mais comme Chatfourré, avec ses deux complices, approchait de chez Melimelo, Boutonderose, qui était au fond de la charrette, se laissa glisser à terre pour s'enfuir. Les Salamandres s'en apperçurent, & coururent après. Tu

Digitized by Google

sais ce qui arriva. Les Salamandres, poltrones comme toutes les méchantes femmes, s'enfuirent dès qu'elles entendirent crier Melimelo; pendant que Chatfourré, plus fin, charmé d'en être débarrassé, s'introduisit furtivement chez son frere, comptant bien s'emparer la nuit de la maison, de la dot & de Boutonderose. Mais il se trompa. *Premier conte bleu.*

La belle, qui savait combien Melimelo aimait son méchant frere, ne le fit mettre dans la charrette, que pour me l'envoyer au souterrein de la forêt Noire, où je le devais garder enfermé, jusqu'à ce qu'il fût devenu meilleur; car la fée Ouroucoucou, à l'instant où Boutonderose avait ri en causant avec le jeune homme, lui avait fait connaître que j'étais accouru au secours de la mere Lépargne, & que je l'avais ramenée dans le souterrein.

Tout allait bien jusques là, si Melimelo n'eût pas rimé à ce que disaient les gnomes ennemis, qui tenaient encore captive la pauvre Recurrette. Car dès qu'il eut rimé, ils le prirent pour un des leurs, qui avait trouvé la porte cachée du souterrein où la mere Lépargne m'a commis à la garde de ses trésors, & ils sont tous venus.

Premier conte bleu.

Pendant ce tems-là, Falbalafine & Faribolifaribola, qui se sauvaient chez Lustucru, leur ami, trouverent une mer autour de son château; ce qui fit qu'elles se réfugierent dans la forêt Noire. Les gnomes petits maîtres les reçurent avec transport; & pendant que la mere Lépargne m'avait envoyé délivrer sa Recurette, ils sont entrés dans le souterrein, qui était ouvert, menant en triomphe Falbalatine & Faribolifaribola: si bien que quand je suis revenu avec Recurette, je n'ai plus trouvé la mere Lépargne, & tout était au pillage.

Le reste est inutile à dire: c'est toi & ton maître qui la délivrerez. Mais un sot donne quelquefois un bon avis; faites ce qu'a dit le gnome qui nous a quittés, en finissant ses rimes, pour courir après des chauves-souris: suivez cette corneille qui voltige d'arbre en arbre devant vous. J'observerai tout de loin.

Melimelo & demi poulet suivirent la corneille qui les conduisit dans l'élysée des poëtes: & quand ils furent au milieu de la forêt Noire, demi poulet dit à Melimelo: - maître, j'entends quelque chose. Je vais monter sur ce grand

Digitized by Google

chêne, pour découvrir ce que c'eſt: mais quoi que ce ſoit, laiſſez-moi toujours aller devant, & ne me ſuivez qu'à cent pas. Et quand demi coq fut monté ſur le chêne le plus haut de la forêt, il cria, en rimant malgré lui: *Premier conte bleu.*

-Maître, je vois grande lumiere,
Qui vient à nous,
Feſant flou-flous
De la plus terrible maniere!
-Eſt-ce du bien ou du mal que tu as à me dire, cria Melimelo?
-Maître, je n'ai que des malheurs.
Je vois Baibrun & la charrerte.....,
J'entends des cris,.. je vois des pleurs..
Et Lépargne toute défaite,....
En de mortelles douleurs!...
Je vois, je vois Boutonderoſe,.....
Couverte de ſes beaux cheveux,....
dont Falbalatine diſpoſe.....
Je vois Chatfourré tout joyeux,....
Et frais venu de l'autre monde,....
Qui la tient par ſa treſſe blonde-....

En ceſſant de parler, demi coq fit un grand coquelicoûh: & le cheval Baibrun lui répondit par un grand hennissement.

Melimelo fut bien étonné de tout ce que diſait ſon demi coq: il bouillonnait d'impatience d'aller au ſecours

Premier conte bleu.

de Boutonderose & de sa mere : mais voyant que demi poulet clopinait de toute sa force vers la charrette couverte, en lui fesant signe de l'aile de ne pas s'avancer, il eut peur de tout gâter encore, & se tint à cent pas.

Et voilà que Faribolifaribola ayant entendu demi coq, se mit à rire, en disant : -Je crois que c'est le fils de cette gnomesse souterreine, que mon mari le sylphe Zizizifesefe, changea en coq il y a vingt ans ; ce qui fit que ce migaud de Soufflisoufflinsoufflot crut avoir fait un coq immortel ; mais il l'a fait comme on ressuscite à l'arépo.

-C'est le demi poulet de mon frere, dit Chatfourré, que nous avons partagé en deux, & dont j'ai mangé la moitié. -Tu as bien fait, se mit à dire la Salamandre.

-Dont tu as mangé la moitié ? s'écria la mere Lépargne : misérable ! tu me demandais ma fille en mariage, & tu as mangé la moitié de mon fils ; mais tu me le paieras-!

A ces mots, Faribolifaribola donna dix soufflets à la mere Lépargne, & Falbalatine tira autant de fois le nez de toute sa force à Boutonderose, qui l'avait fort court, sans être camuse.

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Ce que voyant Melimelo, il entra dans une si grande colere, qu'il allait s'avancer pour les punir, malgré ce que demi coq lui avait dit. Mais heureusement il entendit à propos un grand bruit, comme d'une riviere qui se déborde: & puis un grand heurlement, comme d'un loup en furie, qui heurle: ensuite un grand glapissement, comme d'un renard qui glapit en courant après des poules. Ce qui fit que Melimelo s'arrêta tout court.

-Ah! nous sommes perdues! dirent les deux Salamandres. Voilà la riviere qui parle, le loup au manteau gris, le renard à la casaque bleue! ils sont envoyés par la noble fée Ouroucoucou, qui demeure dans la vallée de la Fae, pour secourir Lépargne & sa Boutonderose, qui l'ont mise en colere contre nous par leurs faux rapports! -Il faut tuer la vieille avant que ses amis arrivent-, dit Chatfourré. Et il tira un grand bistouri pour lui couper le cou.

Mais à peine eut-il dit ces mauvaises paroles, que la fée Ouroucoucou, toute invisible qu'elle était, suspendit mere Lépargne & Boutonderose à vingt pieds de hauteur; pendant que les deux animaux & la Riviere-fée, qui

Digitized by Google

Premier conte bleu.

avaient entendu le grand coquelicoûn de demi poulet, venaient au secours. Auſſitôt qu'ils eurent vu les Salamandres, le loup terraſſa Faribolifaribola; le renard mordit les feſſes à Falbalatine, & la riviere environna le cheval Baibrun & la charrette couverte, menaçant d'éteindre les deux Salamandres comme des chandelles.

La mere Épargne voyant ſon ennemie par terre, deſcendit & lui déchira ſes fanfreluches, dans leſquelles conſiſtait tout ſon pouvoir, & on ne vit plus qu'une miſérable vieille toute ridée: enſuite elle s'approcha de Falbalatine qui voulait s'enfuir, & elle lui déchira ſon falbala de gaze, dans lequel conſiſtait tout ſon pouvoir, & on ne vit plus au lieu d'une brune, qu'une rouſſe chaſſieuſe, dont le viſage plein de ſon, reſſemblait au ventre d'un crapaud.

-Vous voilà aſſez punies, leur dit-elle; car je ſuis bonne.

Enſuite elle prit les fanfreluches & les falbalas, & elle en toucha le viſage de Chatfourré, en lui diſant: -Par le pouvoir de la fée Ouroucoucou, je te donne Falbalatine, & je vous marie: & à chaque fois que tu ceſſeras de brû-

Premier conte bleu.

ler d'amour pour elle, on te coupera une once de chair; & si c'eſt elle qui ceſſe de t'aimer, il te viendra des cornes de chamois ſur les tempes.

Falbalatine au déſeſpoir, ſubit ſon ſort: mais ſa mere crevait de rage; car plus les Salamandres de l'Arépo ſont vieilles, plus elles ſont méchantes.

Et demi poulet s'étant approché, la mere Lépargne lui dit: -Mon cher fils, je voudrais bien te rendre ta forme; mais il faut d'abord r'avoir ta moitié que ce miſérable Chatfourré a mangée. Melimelo ſans lequel nous ne pouvons rien faire, y conſentira-t-il? Le voilà toujours bon cœur, qui embraſſe ſon méchant frere. Effectivement, Melimelo, dès qu'il avait vu ſon frere libre, était accouru vers lui, emporté par la tendreſſe fraternelle, en lui diſant: -Ah! mon cher frere, je t'ai cru mort, & je te revois-! Et il embraſſait bien fort Chatfourré, que le malheur rendait capon. Mais peu s'en fallut que deux grandes cornes de chamois, qui venaient de lui pouſſer aux tempes, ne crevaſſent les yeux à ſon cadet.

La mere Lépargne, le voyant ainſi coëffé, ſe mit à rire, à rire, en lui demandant, s'il aimait bien ſa petite

Premier conte bleu.

femme ? Je voudrais qu'elle fût cent pieds sous terre, ou dans la riviere, la satanée, répondit Chatfourré en colere : me voilà joli garçon.

On peut y remédier, lui répartit la mere Lépargne, en te coupant en chair le poids de tes cornes. Chatfourré le voulut bien, & pria Melimelo, qui pleurait, d'y consentir. Il offrit même ses scalpels & ses bistouris pour faire l'opération.

Mais le renard & le loup, grands praticiens en ces choses là, dirent qu'ils n'en avaient que faire : & en moins de deux minutes, ils lui dégarnirent les omoplates. A mesure que le renard & le loup enlevaient de la chair, le bois des cornes diminuait ; si bien que quand elles furent à rien, les deux amputeurs cesserent de travailler, à leur grand regret, car on voyait qu'ils prenaient plaisir à la chose : & au moyen d'une poudre de prelinpinpin, que la mere Lépargne mit sur les tailladures, tout se consolida.

Mais pour que Chatfourré fût bien proportionné dans sa taille, il fallut le raccourcir de plus d'un pied & demi ; si bien qu'il devint comme un petit garçon : mais il n'en fut que plus mé-

Digitized by Google

chant, parce qu'en lui ôtant de sa chair, on ne lui avait point ôté de sa malice; & c'est depuis ce tems-là que les petits nabots sont plus méchans que les grands hommes. Et Faribolifaribola, dit à sa fille : --Regarde donc, chienne de rousse, la plus Salamandre des Salamandres de l'Arépo, l'extrait de mari qu'on va te donner! -Je l'aime toujours mieux que rien-, répondit Falbalatine. *Premier conte bleu.*

Pendant que tout cela se fesait, mere Lépargne, pour distraire Melimelo, que les cris effroyables de son frere avaient trop attendri, lui fit signe d'approcher de la charrette couverte, où la fée Ouroucoucou venait de remettre Boutonderose. -Ah! madame, lui dit-il, que j'ai de pardons à vous demander, ainsi qu'à votre aimable fille! mes torts surpassent ceux de mon frere. -Il y a une grande différence! répondit Boutonderose en rougissant. -Oui, oui, il y en a une grande! dit la mere Lépargne..... Deux pauvres rimes ne sont pas un si grand mal, sur-tout quand on n'en fait pas mauvais usage; comme Untilgreb, qui est le Chatfourré des poetes... Allons! malgré la peine que Melimelo m'a causée,

Premier conte bleu.

induit en erreur qu'il a été par les gnomes de la forêt Noire, qui sont tous méchans, joueurs & ivrognes comme des laquais, je veux tout oublier : mais à une condition.-Madame, répondit Melimelo, je me soumets à toutes : & recevez toujours le pot d'écus que j'ai rapporté de chez Lustucru ; je vous en fais présent, il sera mieux entre vos mains qu'entre les miennes. -Qui t'a donc trouvé tant d'argent, mon fils?-c'est mon demi coq, madame, (car Melimelo n'avait pas entendu que demi poulet était fils de la mere Lépargne). -Ah ! quel bon domestique ! -Fût-il coq entier, dès qu'il vous plaît, il est à vous, madame. -Tu me préviens, mon enfant, car je brûle d'envie de l'avoir-,

Melimelo se retourna pour présenter son demi coq ; mais au lieu du demi poulet, il vit un beau jeune homme qui s'avançait pour l'embrasser.

-Ah ! mon cher Melimelo ! s'écria la mere Lépargne transportée de joie, ton demi poulet ; . . . . . c'est mon fils ! Ce maudit enchanteur de l'Arépo, Zizizifefefe, auquel mon fils s'était imprudemment confié, l'avait changé en coq, en lui fesant sucer du lait de Sala-

Digitized by Google

mandre de l'Arépo ; ce qui eſt un très-grand poiſon ! *Premier conte bleu.*

--Mon bon & cher maître, dit le beau Liſdamour, auparavant demi coq, je ſuis frere de la belle Boutonderoſe : un peu de libertinage avait cauſé mon malheur : il fallait pour que je redevinſſe tel que vous me voyez, qu'un médecin me mutilât, qu'un amant jaloux me réchauffât dans le giron de ſa jeune maîtreſſe, qui préfere conſtance & laideur à la beauté : qu'un jeune homme ſage me rendit généreuſement à ma mere, quoiqu'il m'aimât de tout ſon cœur, quoique je lui trouvaſſe des tréſors, quoiqu'il me connût le pouvoir d'enfermer dans mon ventre, des renards, des loups, des rivieres : enfin, que pour r'avoir ma moitié mangée, on coupât autant de chair à mon mangeur, qu'il m'en avait dévoré. Tout eſt rempli ; & Boutonderoſe eſt le prix que je vous offre... S'il en coûtait auſſi cher à ceux qui mangent les peuples, qu'il en a coûté à Chatfourré, ils y regarderaient à deux fois. -Et ſi leurs bienfaiteurs étaient auſſi bien récompenſés, dit Melimelo, en jetant un coup d'œil ſur Boutonderoſe, on verrait plus d'hommes bienfaiſans-!

Digitized by Google

Premier conte bleu.

Chatfourré étant guéri & rappetiſſé, tout le monde fut quaſi content. Melimelo, toujours ſenſible, pria la mere Lépargne de rendre à Falbalatine ſa beauté, & même à Faribolifaribola ſes franfreluches. Mais la fée Ouroucoucou l'avait défendu. Mere Lépargne envoya donc les trois coupables ſur un bateau que porta la riviere qui parle, & qu'eſcorterent le renard à caſaque bleue, & le loup à manteau gris (qui tous deux allaient bientôt reprendre la forme humaine) dans une isle d'Amérique, où ils pourraient vivre à leur aiſe en travaillant.

Mélimelo épouſa dès le lendemain Boutonderoſe, à laquelle la mere Lépargne donna pour dot, deux diamans d'un prix ineſtimable, l'un en rubis, ſe nommait le *travail*, & l'autre en blanc, ſe nommait l'*économie*; elle y joignit une bonne ſomme, avec des terres & des châteaux.

Le jour de la noce, le ſage gnome ramena Recurrete; & comme c'était une domeſtique fidelle, propre, bien ſoigneuſe, & toujours de bonne humeur, mere Lépargne, en la cédant à ſa fille, dit: -voici le meilleur de ta dot: un bon domeſtique doit être

aussi cher à ses maîtres qu'un des membres de leurs corps ; car il leur est aussi utile-. *Premier conte bleu.*

Les jeunes époux vécurent heureux, toujours attentifs à se plaire l'un à l'autre ; & n'ayant de plaisir qu'autant qu'ils le partageaient ensemble. Ils ne dissiperent jamais, quoiqu'ils fissent beaucoup de charités ; car la mere Lépargne conduisit toujours leur ménage, & Recurrete les servit avec affection ; si bien qu'ils donnerent une bonne dot à leurs filles, & laisserent de gros biens à leurs garçons.

(-Ah ! que je suis bien aise ! dit Phylis.... Mais, mon ami, & Lustucru ? -Ce n'est pas son histoire que je te fais maintenant ; c'est celle du demi coq. Cependant tu vois bien que Lustucru n'a pas sa Falbalatine : il reste dans son château, sans poules, sans moutons, sans argent, sans femme, & bien moqué de tous ceux qui savent son histoire. Il en est bien assez châtié ! -Oh, oui. Je mourrais de honte à sa place. -Puissent être ainsi punis tous les seigneurs qui, ayant dépensé leur bien avec les Salamandres de l'Arépo, viennent ensuite fouler & vexer leurs vassaux-!

Digitized by Google

Je ne crois pas, mademoiſelle, que vous ſoyiez fiere de montrer ce conte à vos amies d'enfance, & de leur donner à deviner qui l'a écrit : car ſi par haſard elles devinaient que c'eſt votre futur mari, je doute que vous en tiraſſiez vanité. Cependant je ne l'ai pas tranſcrit avec répugnance : il y a tant de vérités parſemées dans cette eſpece d'apologue, que j'en ai été ſurpris. Il eſt vrai que M. Dionis convient de l'avoir un peu brodé : mais il aſſure que l'eſprit pénetre à préſent par-tout ; que pour peu qu'une payſanne ait ſervi à la ville, ou que ſon mari ait été ſoit domeſtique, ſoit milicien, ils s'écartent de la ſimplicité de leurs anciens contes à canevas, comme les deux qu'il a racontés à Phylis, & y font entrer des choſes qu'on croirait au deſſus de leur portée.

Vous recevrez avec ce paquet l'*hiſtoire d'Abeilard & d'Héloïſe*, d'une nouvelle édition, où tout ce qu'on a écrit ſur ces amans célebres ſe trouve réuni.

P. S. Je baiſe les jolies mains de mademoiſelle Tonton, & je ne ſuis glorieux aujourd'hui qu'auprès d'elle.

Digitized by Google

LETTRE LVI.

Réponse.

24 décembre.

OH ! c'eſt une vraie *mere-l'oie* que votre conte ! Mais je ne vous en remercie que davantage : un jeune homme auſſi ſolide que vous, n'a pu s'abaiſſer à écrire cette billeveſée que par excès de complaiſance. Tonton eſt enchantée : mais imagineriez-vous que la réflexion que je viens de faire eſt d'elle ? Elle en eſt en vérité, car nous la feſions toutes deux en même tems. Elle ajoute à préſent, " qu'il ne faut pas oublier " que les contes bleus ſont une dépen- " dance de *l'amour enfantin* ".

Pour revenir à votre conte, je crois auſſi que M. Dionis a un peu brodé ; la preuve, c'eſt que ma couſine qui eſt du pays où les nourrices s'en ſervent pour endormir leurs enfans, m'aſſure qu'il n'eſt pas le quart ſi long, ſans que pourtant il y manque aucun des principaux détails. Mais cela ne fait qu'augmenter l'envie que nous avons toutes deux de voir la fin des *quatre belles & des quatre bêtes*. Ma Tonton

qui le fait auſſi, vient de me le conter. Ainſi je verrai par là quel était le talent de M. Dionis, pour amuſer la petite Phylis, qui fait aujourd'hui ſi bien la réſolue.... Comme l'amour eſt ingénieux! il l'eſt juſqu'à devenir ſot, quand il le faut pour ſes intérêts..... Voilà pour votre conte. Je vais traiter un ſujet plus important.

Vous avez donc comme ça, des converſations particulieres avec madame Dionis? Vous lui faites des confidences, qui ſont l'effet de la confiance que ſon hiſtoire vous a inſpiré pour elle?... Mais ne ſerait-ce pas auſſi bien l'effet de ſa beauté? On aime à faire des confidences à une jolie femme, dit mon pere. Et puis, une ſi aimable perſonne préſente, fait bien plus d'impreſſion qu'une bégueule qu'on ne voit jamais?.....

Je ne veux pourtant pas vous chicaner; quand vous la trouveriez très-aimable, je n'aurais pas droit de m'en plaindre. Je réſerve ma colere pour un ſujet bien plus grave, vraiment! Elle veut vous faire voir une beauté!.., Mais de quoi ſe mêle-t-elle donc!.... Qu'elle y vienne me parler, & me ſonder, je lui dirai ſon fait. Nous nous

nous aimons de bonne foi; vous me croyez la plus parfaite perſonne de mon ſexe; moi, je vous le rends au... centuple; nous ſommes heureux de notre chimere: & voilà qu'une étrangere, parce que ſon bonheur lui paraît un peu plus réel que le nôtre, va détruire notre illuſion !.... Elle veut nous éclairer !.... Eh ! la bonne petite femme, qu'elle ſe mêle de recevoir les inſtructions de ſon mari; elle en a encore beſoin..... Vous voyez que je ſuis ſérieuſement en colere, malgré le compliment qu'elle me fait..., ou que vous lui prêtez. Si j'étais méchante, je verrais bien des choſes dans ſon, " Pour » vous répondre ſur le même ton, » en vous regardant, moi, je me dis » auſſi, voilà un très-aimable homme ! » Cependant mon mari eſt auſſi bien, » quoique leurs agrémens ſoient d'un » genre différent. Et ſi je ſonde mon » cœur avec bien du déſintéreſſement, » j'y trouve qu'ayant fait tout ce qu'a » fait M. Dionis, je vous aurais ſûre- » ment aimé excluſivement, comme je » l'aime... Oui, en vérité, j'y verrais une [illegible]ation entortillée. Mais non; je lui veux rendre juſtice: pour ſa belle propoſition, elle eſt bien la maîtreſſe..

Ah, si je triomphais !.... Mais pourquoi donc vous parler si long-tems là dessus ? J'aurais tant de choses importantes à vous dire !

Yet, yet I love ! From Abelard it came,
And Eloïsa yet must kiss the name !

Voilà ce que disait l'ancienne Héloïse : qu'il est douloureux de s'écrire, quand on est séparé ! « Oui, j'aime : Abelard en a été cause, & Héloïse doit » encore baiser ce nom ! »

J'ai lu son histoire ; elle est... affreuse.

Je finis : le ton que je suis obligé de prendre dans cette lettre, ne cadre pas avec mes dispositions. Adieu, monsieur.

P. S. Ce que vous recevrez, est de la part de Tonton. Elle vous prie de ne regarder que le cœur ; ce sont les sentimens qui y sont gravés pour vous, qui l'empêchent de rougir de son présent.

Autre chose : nous avons appris de maman & de ma tante, que vous aviez une histoire plus intéressante que le second conte bleu : nous vous prions de la faire précéder.

Digitized by Google

LETTRE LVII.

A HÉLOÏSE.

5 janvier.

MADEMOISELLE, plus vos lettres ſont gaies, ſpirituelles, & plus je ſens qu'une triſteſſe involontaire s'empare de moi. Je ne vois pas d'amans, d'époux, ſans me dire douloureuſement: - Comme tous ces gens-là ſont heureux! Ils voient leur maîtreſſe; on les aime en perſonne, & ils n'en ſont pas réduits, comme moi, à la viande creuſe du plus raffiné platoniſme. - A vous dire vrai, cela commence à m'excéder; & ſi je ne ſavais qu'il eſt impoſſible que nous nous entendions, vu les précautions qu'on prend, je vous propoſerais, malgré ce qu'il m'en a coûté pour une tentative infructueuſe, de nous voir une fois au moins, pour donner à notre attachement une baſe plus ſolide que les chimeres de l'imagination. Je vous crois charmante, n'en doutez pas, mademoiſelle: mais vous pouvez être, dans la réalité, infiniment au-deſſus de ce que je penſe; & c'eſt être belle en pure perte pour notre amour. D'ail-

Digitized by Google

leurs, avez-vous de moi une idée auſſi avantageuſe que celle que je me forme de vous?..... S'il faut vous dire clairement ma penſée, j'aimerais mieux (& cela ne nuirait pas à mon attachement) vous voir une fois, & vous trouver au-deſſous de ce que j'ai d'abord imaginé, que d'aimer quelque choſe qui n'eſt pas vous. C'eſt Héloïſe qui a mon eſtime; c'eſt ſon eſprit que j'adore; elle aura toujours aſſez de charmes; &, croyez-le, mademoiſelle, j'attends, pour me former une idée de la beauté, que j'aie vu celle qui m'eſt devenue chere par ſes ſeules qualités. Pour être belle, il faut être vous. Je le dis, & je le ſens. Ah, puiſſai-je vous voir un inſtant, une demi-ſeconde! tout ſerait dit, & Vénus, & les graces, & Pſyché, auront dans mon imagination les traits d'Héloïſe.

Je me trompe fort, ou vous êtes dans les mêmes ſentimens à mon égard: oui, j'ai la préſomption de le croire. On devrait bien nous accorder cette ſatisfaction. Secondez-moi de la maniere que votre prudence & la nobleſſe de vos ſentimens vous le ſuggéreront.....

Mais pardon, mademoiſelle, de la maniere peut-être un peu libre dont je

Digitized by Google

m'exprime : je ſuis ſi fortement affecté, que je dois paraître excuſable. Je bondis d'impatience & de deſir de vous entrevoir ſeulement. Eh, quoi !... C'eſt pour donner du reſſort à mon cœur..... Il n'en a que trop..... J'ai (dit ma mere) la légéreté de l'un, avec le feu de l'autre..... Je ne ſais comment on arrange tout cela ; mais il paraît qu'on fait de moi une eſpece de monſtre qui réunit les vices de cinq à ſix hommes, quelques vertus, & que pour le tout, je ſuis un chaos qu'on veut débrouiller avant que je vous voie. Cela n'eſt pas flatteur..... Au reſte, un inſtant de votre préſence, comme celle d'un ſoleil puiſſant, l'aurait bientôt débrouillé.

Encore un pardon, mademoiſelle : depuis le premier que je vous ai demandé, j'ai augmenté mes torts : & puis, que va penſer de moi votre toute aimable couſine ! Pas encore un mot de remerciement ! Ah, qu'elle ne me croie pas indifférent à ce qui vient de ſa part ! elle ſerait trop injuſte, & cela n'irait pas avec le portrait charmant que vous m'avez fait de ſa figure & de ſa touchante naïveté. Je vous remercie, belle Tonton, & je prie votre couſine de vous donner pour moi quatre baiſers,

Digitized by Google

que je lui rendrai quatre cents fois, quand elle ſera ma femme.

Je vous remercie, mademoiſelle, comme d'une faveur, de la réflexion triſte & de la citation qui terminent votre lettre : puiſque vous ſavez l'anglais, Pope ſera auſſi mon interprete :

Yet write, oh write me all, that I may join
Griefs to thy griefs, and echo ſighs to thine.

Voilà bien les plaiſirs des vrais amans ! Malheureux, ils trouvent la volupté ſuprême à partager les peines l'un de l'autre, une volupté plus grande que le partage des plaiſirs. Amour ! ſentiment divin ! baume de la vie ! comme je t'éprouverai, quand la belle Héloïſe daignera te partager !

En achevant de lire votre lettre, mademoiſelle, j'ai ſur-le-champ quitté le conte bleu, pour me mettre à écrire l'hiſtoire que vous deſirez qui le précede. Elle n'eſt pas moins intéreſſante que les trois premieres, mais elle eſt d'un genre un peu différent..... Ah, belle Héloïſe, nous aurons beau nous écrire des hiſtoires, nous n'en trouverons point comme la nôtre !

Digitized by Google

Modele IV.

QUATRIEME MODELE.

A QUOI SERT LE MÉRITE.

C'eſt l'office des gens de bien, de peindre la vertu la plus belle qu'il ſe puiſſe. *Montaigne.*

UN habitant du quai des Tournelles, homme d'eſprit, & ſur-tout excellent citoyen, vivait dans le célibat malgré lui; car il regardait comme une inconteſtable vérité ces trois mots de la Geneſe, " - Il n'eſt pas bon, - que » l'homme - ſoit ſeul ». Cependant il ne s'ennuyait jamais, parce qu'il s'occupait aſſidument. Tout ſon tems était rempli, & le ſervice du prochain pouvait ſeul l'obliger à s'écarter de la regle qu'il s'était tracée.

Il ſe levait à ſix heures, parce qu'ayant une heure quelconque à choiſir, il préférait celle du commencement du jour naturel. Il travaillait juſqu'à huit & demie, qu'il ſortait pour faire une tournée de bienfeſance. Il dînait à midi juſte. Il voyait enſuite quelques connaiſſances juſqu'à deux heures environ, qu'il était toujours rentré. Il s'occupait utilement juſqu'à cinq, qu'il ſortait

Digitized by Google

Modele IV.

en tout tems, pour aller faire une fois ou deux le tour de l'isle Saint-Louis : les différens aſpects de cette isle, où il trouvait tour-à-tour l'image des quatre saiſons, lui plaiſaient infiniment. Sa promenade ne durait que juſqu'à ſix heures, quelque plaiſir qu'il y trouvât, & il rentrait alors pour travailler juſqu'à huit, qu'il ſoupait. Il ſe promenait enſuite dans les rues de Paris, & à onze heures il rentrait pour ſe coucher. Cette derniere promenade, de deux heures & demie dans les rues, avait des motifs honorables ; beaucoup de pauvres honteux s'en ſont bien trouvés ; beaucoup de filles ont par elle évité leur perte ; quelques-unes déjà perdues, ſont rentrées dans le chemin de l'honnêteté ; pluſieurs ivrognes, hommes d'ailleurs utiles, lui doivent la vie ; des enfans des deux ſexes, échappés de la maiſon paternelle, ont trouvé dans cet homme actif qui ne cherchait qu'à ſervir ſes ſemblables, un interceſſeur, &c. &c. *

* Riches voluptueux, vils fardeaux du monde & de la patrie, rougiſſez, ſi le ſentiment qui fait rougir, n'eſt pas encore blaſé davantage en vous que tous les autres ! Que

Digitized by Google

Modèle IV.

Cet homme avait alors trente-six ans. Il était assez bien de figure; mais il perdait un peu par la trop grande simplicité de son habillement. Voilà les préliminaires indispensables, mademoiselle; & voici l'aventure.

Un jour d'été, que monsieur de la Farge (c'est le nom du philosophe) faisait son tour de l'isle Saint-Louis, il rencontra sur le quai de Bourbon, un monsieur & une dame à pied, qui sortaient d'un hôtel voisin. La beauté de la dame frappa monsieur de la Farge; il se retourna pour regarder ce chef-

faites-vous à cette même heure? (je parle aux plus réglés d'entre vous). Un petit souper vous délasse des plaisirs du jour: vous vous livrez avec des amis choisis aux délices de la familiarité. Mais qu'avez-vous fait dans la journée, pour mériter cette volupté pure? Rien; & c'est beaucoup, pour des oisifs, de n'avoir pas fait du mal! Et l'honnête homme veille; & il court empressé, pour entendre dans la nuit du silence les gémissemens du pauvre, les regrets de l'imprudent, les remords du coupable; & il tend une main amie à celui qui est tombé, & qui cherche à se relever. Il sait qu'il y a des malheureux, & il ne peut s'endormir, sans s'être dit, - il y a un malheureux de moins -! *Abeilard.*

Digitized by Google

Modele IV.

d'œuvre de la nature, & ne put retenir les marques de son admiration. L'homme qui accompagnait la belle personne, le fixa dédaigneusement. « Ce triomphe est flatteur, madame, dit-il; vos charmes remuent les ames les plus grossieres. » Une apostrophe aussi humiliante piqua le philosophe. Il est dans la nature qu'un homme ne puisse souffrir le mépris d'un autre homme, en présence d'une jolie femme. « Les belles, répondit-il fiérement, sont des fleurs que tout homme a droit d'admirer, ... madame, dit-il à la jeune beauté, & je n'ai pas cru vous manquer, en vous rendant cet hommage; mais quelle que soit la grossiéreté de mon ame, elle n'ira pas jusqu'à relever le propos indiscret d'un homme qui paraît tenir à vous. »

Le comte De..... (c'est le nom de l'homme qui avait tenu le propos que relevait monsieur de la Farge) demeura d'autant plus confus, que la jeune dame parut le désapprouver: il fit des excuses à l'inconnu, qui les reçut avec tant de noblesse, qu'il excita la curiosité. Le comte & la dame firent avec lui le demi-tour de l'isle qui lui restait à parcourir. Animé par la présence

d'une belle, devant laquelle un autre homme avait pensé l'avilir, M. de la Farge voulut briller, & rien ne lui était plus facile, instruit comme il l'était. Le comte & la dame, qui voulaient l'apprécier, le mirent sur les nouvelles pieces de théâtre, & sur les productions les plus récentes en tout genre. Il analysa ces différens ouvrages avec sagacité, & tant de concision, qu'il enflammait plutôt la curiosité qu'il ne la rassasiait. La jeune dame paraissait enchantée; elle se proposait de ne pas quitter encore l'inconnu: mais lorsqu'il fut arrivé au pont des Tournelles, il fit sa révérence, & se retira fort vite. *Modèle IV.*

Tel est l'effet d'un mérite extraordinaire, lorsqu'il veut se montrer, il frappe, il saisit. La marquise de L··· (c'est le nom de la dame) eut d'abord envie de gronder le comte De····· sur son étourderie; elle n'en fit rien: vous en sentez le motif secret: le philosophe l'occupait agréablement.

– Voilà une singuliere rencontre, dit-elle au comte! – Mais oui, madame! & j'ai cru voir à cet homme quelque chose d'extraordinaire. Ne serait-ce point R·····? – Mais en vérité cela se pourrait, monsieur: il traite tous

Modele IV.

sujets avec une supériorité si grande, que je n'en ferais point surprise. - Il en a du moins la singularité. - Mais tous les hommes de mérite sont singuliers? - D'un certain mérite, madame: car voyez monsieur de V....., monsieur de B....., ils n'ont rien de singulier que l'excès de leur mérite, pour ainsi dire. - Mon Dieu! que je serais curieuse de le connaître! - Il faudra vous donner cette satisfaction, madame. - Eh, comment? - Je le chercherai. - Et où le trouverez-vous? &c.

Le lendemain, & les jours suivans, monsieur de la Farge revint à son ordinaire: mais la marquise qui desirait passionnément de le revoir, était loin d'imaginer qu'un homme rencontré par hasard, reparût à la même heure, & passât tous les soirs devant sa porte. Ce ne fut qu'au bout de huit jours, qu'étant à son balcon, elle l'apperçut avec le même habit que la premiere fois. Elle fut tentée d'envoyer le domestique qui la suivait le jour de la rencontre, & qui devait reconnaître aisément monsieur de la Farge, pour le prier de monter; mais comme elle était seule alors, elle n'osa pas. Elle le vit repasser, & s'en retourner, comme la pre-

Digitized by Google

miere fois, par le pont des Tournelles. Elle appella pour lors le domestique dont j'ai parlé, le chargea d'observer quand ce même homme reviendrait, & de l'en avertir aussi-tôt. *Modele IV.*

Le lendemain la marquise avait compagnie à dîner: on avait joué ensuite. A cinq heures & demie, le domestique vint avertir sa maîtresse de l'arrivée de l'inconnu. La jeune dame avait entretenu ses amis à table (où était le comte De·····, le même qui avait apostrophé monsieur de la Farge) de la singuliere rencontre qu'ils avaient faite, d'un philosophe extrêmement savant, qu'on soupçonnait être un homme célebre; elle annonça qu'elle allait le leur montrer. Vous connaissez quel est le pouvoir de la curiosité sur les gens désœuvrés: on quitta le jeu, & l'on courut au balcon. L'inconnu n'en était qu'à vingt pas. Tout le monde convint que l'extérieur négligé ne prévenait guere: mais cela même confirmait les conjectures, & ne faisait qu'exciter davantage l'envie de l'entendre parler: on pressa la marquise d'envoyer prier l'inconnu de monter. Elle s'en défendit d'abord. Mais enfin, le comte De·· ···· qui la recherchait en mariage, car c'était une

jeune veuve, demanda la permission d'y aller lui-même. Elle y consentit, en lui recommandant de marquer beaucoup d'égards à l'inconnu, à cause de ce qui s'était passé.

Le comte De····· coupa monsieur de la Farge par une des rues de traverse, afin de le rencontrer à la pointe de l'isle. Il l'aborda poliment, renouvella connaissance en deux mots, & lui dit que madame la marquise De-L····, l'ayant vu passer, elle désirait ardemment qu'il voulût bien entrer. Monsieur de la Farge parut hésiter s'il se rendrait à une invitation si flatteuse, il s'excusait même déjà sur ses occupations, & le peu de tems qu'il avait à lui: mais le comte, qui ne voulait pas priver la compagnie de l'amusement qu'elle attendait, insista de maniere que le philosophe crut devoir céder.

Il fut reçu avec beaucoup de considération; & comme c'était un objet de curiosité, que la jeune marquise & le comte lui-même étaient bien aises de faire briller, pour justifier l'éloge sans doute hyperbolique qu'ils en avaient faits, ils le mirent sur des matieres savantes. Il était alors question de la rencontre possible d'une comete

dans l'orbite de la terre, au même point d'interſection avec cette derniere. L'inconnu fut, contre monſieur du Séjour, du ſentiment de monſieur de la Lande, qu'il appuya ſur les raiſonnemens les plus convaincans; enſuite il parla des autres corps céleſtes, de leur nature, de la matiere éthérée, de la pluralité des ſoleils & des mondes, de l'animation preſque certaine des vaſtes corps nommés planetes, ſatellites & cometes. Il allait enſuite deſcendre à notre globe, & entretenir la compagnie, des élémens, lorſqu'il entendit la pendule ſonner ſix heures. Il ſalua auſſi-tôt, deſcendit précipitamment, & s'en retourna. *Modele IV.*

Son apparution (c'eſt ainſi qu'on la nomma) avait fait un plaiſir infini: il connaiſſait, comme Fontenelle, l'art difficile de rendre amuſantes les matieres les plus abſtraites: on l'avait écouté avec avidité; on brûlait de l'entendre encore, lorſqu'il était diſparu. S'il y avait eu de l'art dans cette fuite précipitée, elle aurait été un très-grand art; mais il n'y en avait point: on interrogea les domeſtiques, pour ſavoir s'il venait réguliérement: le portier dit qu'il le reconnaiſſait pour venir depuis deux

Modèle IV.

sans presque tous les jours à la même heure faire le tour de l'isle. – Ceci pourrait bien l'effaroucher, – dit le comte De····· sans doute parce qu'il commençait à le desirer. Toute la compagnie se mit à conjecturer : on outra les éloges qu'avait donnés la jeune veuve ; & le résultat de tout cela, ce fut que l'inconnu ne pouvait être que R·····. Il méritait sans doute cet honneur ; mais c'était monsieur de la Farge, & non monsieur R·····.

Le jour suivant, la marquise & le comte étaient ensemble, lorsque l'inconnu parut à son ordinaire. – Voilà votre inconnu, dit le comte De·····, il faut le faire monter. – Il y aurait de l'indiscrétion, répondit la marquise : descendons, nous le rencontrerons sans affectation, & nous ferons sa promenade avec lui. – Le comte lui présenta la main, en lui disant : – convenez, madame, qu'il vous subjugue? – Mais, oui ! Je n'ai jamais connu personne d'un aussi grand mérite. – Il est bel homme : s'il était plus jeune, j'en serais jaloux. – On aborda monsieur de la Farge :

La marquise lui dit en riant : – ah ça, monsieur, nous commençons à être

d'anciennes connaissances; voulez-vous bien que nous fassions un tour avec vous?..... sans vous incommoder pourtant. - Madame, les graces sont toujours les bien-venues; elles sont l'ornement de la nature, & leur présence répand dans l'ame une certaine satisfaction qui est le plus doux des plaisirs. - *Modele IV.*

On se mit à parler d'une matiere qui n'avait pas encore été traitée dans les entretiens précédens, je veux dire les religions; la marquise était bien aise de savoir quelle était là-dessus la façon de penser de son inconnu. M. de la Farge s'attacha d'abord à montrer quel a été le but de l'institution des religions; il prouva par la religion égyptienne, la plus sage & la plus philosophique de toutes celles de l'antiquité, qu'elles sont une liaison sociale très-forte: mais il s'éleva contre l'abus qu'on en a fait dans tous les tems & chez tous les peuples. Enfin, voyant son heure s'approcher, & voulant serrer la matiere, il fit une comparaison des abus actuels, & de la morale évangélique, qui effraya la jeune marquise, tant elle prouvait clairement qu'on allait sans pudeur, & directement, contre l'esprit du législateur, auquel on paraissait vouloir donner le dé-

Digitized by Google

Modele III.

menti, jusques dans les choses indifférentes.

On se sépara vis-à-vis le pont. La marquise était rêveuse: le comte le devint, parce qu'elle l'était: ils arriverent sans avoir rompu le silence. - Voilà un étrange homme, dit le comte en rentrant! - N'est-ce pas, monsieur? Tout me confirme dans votre conjecture. - Cela serait singulier, madame! - Pourquoi? Les grands hommes aiment le mystere. - Et si ce n'est pas lui? - C'est toujours un homme du premier mérite. - Je voudrais bien savoir si ses mœurs sont aussi séveres que sa théorie. - Je le crois. - Moi, j'en doute. - Il faudra voir? - Il vaudrait mieux le laisser là. Ce dernier propos ne fut pas relevé.

Le jour suivant, une affaire importante, dont on connaîtra bientôt la nature, empêcha M. de la Farge de faire sa promenade de l'isle Saint-Louis. La marquise avait voulu être seule cette après-dînée; elle l'attendait; elle souhaitait de lui parler en particulier. A l'heure où il devait venir, elle se trouva plus timide; elle abandonna ce dessein. Cependant elle n'en fut pas moins attentive pour voir arriver son inconnu. Inutile attente: six heures sonnerent, &

il ne paraiſſait pas. La marquiſe fut auſſi mortifiée que ſi elle n'avait pas quitté la réſolution de lui parler. Tout cela eſt aſſez naturel, quand on eſt combattu par deux paſſions contraires. Le haſard ſervait M. de la Farge à merveille, de deux manieres ; d'un côté, cette abſence redoubla le deſir qu'avait la marquiſe de l'entretenir en particulier, à la premiere occaſion ; de l'autre, ſon abſence déſorienta le comte : cet amant, vraiment intrigué de la ſolitude où voulait être l'aimable veuve, avait préſumé le vrai, que c'était pour entretenir l'inconnu ; il le feſait guetter, réſolu de le ſurprendre chez la marquiſe : mais il fut abſolument dérouté, lorſqu'il ſe vit bien aſſuré qu'il n'était pas venu, & que madame de L.... n'était pas ſortie de chez elle. Ce défaut, où ſe trouvait la jalouſie du comte, fut eſſentiel dans ces commencemens. Tranquille, il attendit le lendemain pour ſe préſenter chez ſa maîtreſſe, qui le reçut comme à l'ordinaire. *Modele IV.*

Cinq heures arriverent. Le comte était encore auprès de la marquiſe : il n'avait eu garde de s'éloigner dans cet inſtant déciſif. M. de la Farge parut. - Voyons, dit le comte, s'il viendra de

Modele IV.

lui-même chez vous? - Je ne le crois pas, répondit la marquise; il est trop timide. - Dites trop fin, madame. - Mais en vérité, monsieur, vous le haïssez. - Non, madame, je ne lui fais pas cet honneur; mais je crains de voir une personne de votre âge, & encore libre, se lier avec un aventurier. - Un aventurier! sur quoi fondez-vous cette qualification-là? - A présent sur de fortes présomptions, & bientôt sur des certitudes. - Vous m'obligerez de ne pas penser à tout cela. - Le charme est donc bien fort, madame, si vous craignez de le voir rompre! - Mais, mon Dieu! vous donnez de l'importance à tout. - Oui, beaucoup à ce qui vous regarde. - Il ne faut pas que cela aille jusqu'à la gêne la plus cruelle. - La plus cruelle! ah! je n'ai pas ce droit-là, & je ne l'aurai jamais. - Vous êtes le maître, monsieur. - Non, madame: si je l'étais.... - Eh bien? - Je ne me servirais de mon pouvoir, que pour l'avantage de celle que j'aime. - Il faut quelquefois nous laisser juge de ce qui est notre avantage. - Et quelquefois non, madame, - dit le comte en riant. (Mais vous voyez, par la tournure de la conversation, que la marquise prenait de l'humeur, & que

Digitized by Google

le comte en avait beaucoup). - En vérité, monsieur, répondit vivement la jeune veuve, je suis charmée d'être encore... - Libre, madame? - Vous l'avez dit, monsieur. - Pour être la maîtresse de recevoir votre inconnu, sans doute? - Pour être la maîtresse d'écarter les caracteres injustes & défians, qui m'annoncent un triste avenir. - Vous serez obéie, madame, & je me retire. - Adieu, monsieur. - *Modele IV.*

Le comte sortit; & appercevant l'inconnu, qui était déjà passé, il le suivit; & l'ayant abordé, il lui dit, en lui montrant la marquise, qui était restée à son balcon: -madame vous demande, monsieur, avec empressement. - M. de la Farge, quoiqu'il remarquât bien que le comte avait l'air fort ému, le remercia poliment, & revint sur ses pas. Le comte le suivait; il le montra à la marquise, avec un geste ironique, & se retira précipitamment.

Madame de L*** venait de prendre un parti: elle était tranquille quand l'inconnu l'aborda. Elle le reçut comme une ancienne connaissance, tant son cœur avait déjà fait de chemin; non qu'elle pensât à lui pour en faire son époux; mais elle se figurait beaucoup

Modele IV.

de douceur à l'avoir pour ami ; & surtout le congé du comte était absolument décidé.

Leur entretien roula sur le mariage. M. de la Farge ayant sur tout les idées les plus saines, il exalta les avantages de cette union sacrée ; il la peignit sous les couleurs les plus séduisantes, & conclut, en disant à la jeune marquise, - soyez sûre, madame, que voilà le sort que vous prépare M. le comte ; c'est un homme aimable, & je vous répondrais de la bonté de son cœur, sur ce que j'ai vu de lui. -

C'était l'heure du départ : madame de L'.... aurait desiré de retenir un homme qui l'enchantait par ses discours, & qui s'emparait de toute son estime, sans pourtant lui inspirer d'amour : mais elle savait qu'elle était observée, & le soin de sa réputation voulait qu'elle le laissât partir.

Lorsqu'elle ne le vit plus, elle admira comment ce philosophe estimable venait de lui parler en faveur d'un homme qui le haïssait mortellement, & qui fesait tout ce qu'il pouvait pour en donner des idées défavorables. Ces réflexions lui firent naître la première idée d'examiner si elle ne ferait pas ſige-

Digitized by Google

ment de confier le soin de son bonheur à un homme qui connaissait aussi parfaitement les avantages & les devoirs du mariage: mais elle s'en tint là, se proposant d'attendre à se décider d'après de nouvelles lumieres. *Modele IV.*

Le jour suivant, elle ne vit pas son inconnu: elle ignorait encore que sa promenade de l'isle lui plaisait si fort, que lorsqu'il lui arrivait de manquer son heure ordinaire, il y venait après souper, sur-tout depuis leur connaissance. Ce fut le laquais qu'elle avait chargé de veiller sur l'arrivée du philosophe, outre l'attention qu'elle y donnait elle-même, qui l'en instruisit, dans un moment où elle témoigna qu'elle était fâchée de ne l'avoir pas vu. -- Il ne manque jamais, madame, lui dit ce garçon; & quand il n'est pas venu à cinq heures, c'est pour dix heures & demie jusqu'à onze. Ç'a toujours été de même? -- Toujours, madame: je ne l'avais pas reconnu d'abord, mais je me le remets à présent. La marquise fut charmée de cette découverte, sans avoir dessein d'en profiter.

Le soir, M. de la Farge vint. L'aimable veuve avertie, le vit passer deux fois sous son balcon, mais sans donner

Digitized by Google

Modele IV.

aucun signe qu'elle l'apperçût.

Cependant le comte, malgré la rupture de la veille, n'avait pas renoncé à ses prétentions sur une femme jeune, aimable & riche. Il n'était même pas réellement jaloux; il voulait seulement faire bannir un homme, qui n'avait rien de recommandable que son mérite, & qui l'avait humilié, d'une maison dont il comptait bientôt être le maître. Il savait que la marquise l'avait préféré à tous ses rivaux; il était bien fait, riche lui-même, & d'une bonne maison; il ne doutait pas d'être adoré: il pensait, non sans raison, qu'il valait mieux exiger les sacrifices avant le mariage qu'après. Content de ce que l'inconnu n'avait pas reparu le jour qui avait suivi sa rupture, il résolut de feindre qu'il croyait que c'était par les ordres de la marquise; il revint le sur-lendemain pour renouer avec elle. Il y avait compagnie chez madame de L.... Il prit son air ordinaire; & comme il n'y avait personne qui fût instruit de ce qui s'était passé entr'eux, on le crut toujours sur le même pied qu'auparavant.

Ce jour-là l'inconnu ne vint pas à cinq heures. Toute la compagnie, qui était presque la même que la premiere fois,

Digitized by Google

fois, & où il y avait deux proches parentes de la jeune veuve, se fesait une fête de l'attendre. La marquise, de son côté, qui était bien aise de lui marquer beaucoup de considération, aurait été charmée qu'il fût venu; ainsi elle se rendit de bonne grace à la priere qu'on lui fit, de mettre son laquais en sentinelle. *Modele IV.*

Le comte dissimula jusqu'à l'instant où il fut bien sûr que l'inconnu ne viendrait pas. Mais, pour lors, il jeta adroitement dans l'assemblée les soupçons qu'il avait conçus lui-même. Vous savez avec quelle malheureuse facilité on croit le mal. L'impression que firent ces propos, jetés comme au hasard, fut prodigieuse. Tout le monde parut trembler pour la marquise. On lui conseilla de faire bien fermer sa porte, même dans le jour; & pour se mettre à couvert de toute entreprise, d'épouser bientôt le comte..... En un mot, d'un instant à l'autre, l'homme qu'on admirait, qu'on élevait aux nues, sur un propos indiscret, fut presque regardé comme un de ces malheureux, que l'œil vigilant de la police ne peut trop tôt découvrir & punir. Madame de L... fut outrée de l'acharnement du comte; & ce dernier trait acheva de la détermi-

Modele IV.

ner en faveur de son inconnu. Jugez, d'après ces dispositions, de l'effet que dut avoir la scène du soir, que je vais rapporter.

La marquise ne répondit rien à tout ce qui se disait, & feignit d'être absolument indifférente. On joua fort tard, parce que le comte, qui craignait le tête-à-tête, & qui voulait, pour ainsi dire, rendre la réconciliation nécessaire avant de la demander, engagea sous main ses amis à rester. C'est ce qui fut cause que tout le monde était encore chez madame de L... quand l'inconnu vint faire sa promenade d'après souper. Le domestique, dont on n'avait point changé la consigne, accourut avertir sa maitresse. L'assemblée tint aussi-tôt conseil. Il fesait un faible clair de lune. Il fut résolu que le comte & un jeune parent de la marquise descendraient; qu'ils couperaient par une des rues de traverse, & qu'à la faveur de l'ombre des maisons, ils verraient un peu à quoi s'occupait cet homme, à pareille heure, dans un quartier si solitaire. Comme il fesait un très-beau tems, la marquise voulut en être, & former l'avant-garde avec deux personnes qu'elle nomma, pour raison; ce fut le

comte, dont elle craignait l'humeur hautaine, & une parente à elle, d'abord grande admiratrice de l'inconnu, mais qui voulait qu'on le fît arrêter, depuis les simples imputations du comte. *Modele IV.*

On descendit donc, & l'on alla se placer dans un angle bien ombragé, dominé par une arcade, qui éteignait encore la lueur faible de la nouvelle lune. Le domestique de confiance précédait, afin de découvrir l'inconnu, & d'avertir qu'on fît silence. On attendit un peu, parce que M. de la Farge revint deux fois sur ses pas à la pointe orientale de l'isle, pour jouir appacemment de la vue du reflet de la lune sur le fleuve; & encore parce que cet endroit est plus gai, quoique le plus solitaire. Enfin il avança, & il était assez près du lieu où il était attendu, lorsqu'il fut abordé par un homme âgé, qui l'ayant reconnu, fit un cri de joie, & lui dit: - Me trompé-je!.. Est-ce mon bienfaiteur que je vois?.. Ah, monsieur, je veux embrasser vos genoux! Que j'ai souvent demandé au ciel de vous rencontrer! - Mon ami, mon ami, parlez bas, lui disait M. de la Farge: mon dieu, levez-vous!... heureusement il n'y a personne ici. - Ah! mon bon ange, les

Modele IV.

mille écus que vous m'avez donnés, il y a deux ans, ont rétabli mon crédit; j'ai profité de mon malheur même, pour être plus circonspect; mon cher bienfaiteur, je suis en état de vous les rendre... — Paix! parlez donc plus bas, interrompit M. de la Farge à demi voix: ce que vous me dites me comble, mon cher ami: je le savais en gros, car je ne vous avais pas négligé. Votre prospérité est pour moi un bonheur. - Oh! si, ce que je ne souhaite pas, vous aviez besoin, par quelque revers, de tout le peu que j'ai, parlez, monsieur; mon bien, moi-même, tout est à vous. - Ce n'est pas ce que je veux dire: le bonheur de mon frere est le mien. — O ange de Dieu!... Mais je veux vous remettre les mille écus dès demain: vous en soulagerez d'autres malheureux. — Non; ils sont à vous: vous êtes âgé; ne vous fiez pas à une prospérité momentanée. Adieu, mon frere: vous pouvez avoir quelqu'affaire pressée; adieu. - Je vais chercher la sage-femme pour ma bru, mon fils étant en campagne. — Eh, mon ami, vous vous arrêtez! j'en suis au désespoir. — Mais où vous retrouverai-je? Votre nom, votre adresse? — Je suis la vôtre; j'irai vous voir; adieu,

Digitized by Google

courez. M. de la Farge, en achevant ces mots, le quitta en s'enfuyant. *Modele IV.*

Lorſque ces deux hommes ſe furent ſéparés, la jeune marquiſe, attendrie, laiſſa couler d'honorables larmes, que l'obſcurité dérobait à ſes deux compagnons. --Voilà une fourbe adroitement conduite, dit le comte: l'habile tartuffe que cet homme-! La marquiſe, indignée, garda le ſilence. Les autres perſonnes, qui accompagnaient la jeune veuve, applaudirent à la pénétration du comte, & l'on réſolut de tâcher de rejoindre l'inconnu, pour le démaſquer & le faire rougir. Le domeſtique, qu'on appella pour lui dire de faire venir le *philoſophe*, c'eſt ainſi qu'on nommait l'inconnu, obſerva que l'heure de ſa retraite étant arrivée, ſûrement il était déjà parti, parce qu'il ne la paſſait jamais.

Comme on s'en retournait, on rencontra le vieillard, conduiſant la ſage-femme. On l'interrogea. Cet homme ne voulait pas d'abord s'arrêter; mais quand il entendit qu'on lui parlait de ſon bienfaiteur, il ne parut plus preſſé. Il fut bien payé de ſon imprudence; car on le traita de coquin: on voulait lui faire dire le nom & la demeure de l'in-

Modele IV.

connu ; on lui demanda la sienne propre qu'il dit, & on finit par le menacer d'une punition exemplaire. La marquise, outrée de cette conduite, plus digne de cannibales que de Français distingués, observa qu'on retenait ce pauvre homme, qui conduisait une sage-femme à sa bru. — Bon ! dit cette parente dont j'ai parlé, croyez-vous cette bourde ? Tout cela est concerté ; & cette friponne (montrant la sage-femme) est sûrement du complot. -

Cet excès d'aveuglement & de barbarie serait incroyable pour moi-même, si je n'étais pas sûr de la réalité du fait. Nous sommes dans un siecle où l'on ne croit plus aux sorciers, pas beaucoup aux revenans ; mais, en récompense, on croit aux philosophes : F**, S***, Cl**, B**, N***, G**, &c, en ont si bien fait un épouvantail pour le genre humain, que je ne désespere pas d'entendre quelque jour les nourrices se servir de ce nom-là, en

Tenchent chen sieux qui crie,

& dire, au lieu de *gare le loup*, gare le *philosophe !* Mais je reviens à mon récit.

La marquise, aussi contente de la nouvelle preuve qu'elle venait d'acqué-

Digitized by Google

Modele IV.

rir de la vertu de son inconnu, qu'indignée du motif de ceux qui cherchaient à le dénigrer, résolut, pour ne rien donner au hasard, de se transporter le lendemain chez le bon-homme.

Elle n'y manqua pas; elle sortit à pied dès le matin, suivie de son domestique de confiance, traversa le pont des Tournelles, & gagna la rue Saint-Victor, où il demeurait. Elle se convainquit de la vérité; l'accouchement n'était pas encore achevé quand elle arriva. Elle témoigna au bon-homme l'envie qu'elle avait de tenir l'enfant avec l'inconnu. Le vieillard, au désespoir de ne pas savoir son adresse, en pleura de regret. - Il doit venir, madame, disait-il, il me l'a promis; mais quand-? La marquise se retira après avoir donné des marques de sa bienfaisance; elle laissa son adresse, promettant que si l'on pouvait découvrir la demeure de l'inconnu, en différant le batême, elle nommerait l'enfant avec lui.

Le hasard la servit elle-même, & non le bon-homme. En s'en retournant, elle apperçut à vingt pas devant elle M. de la Farge, qui marchait précipitamment: heureusement il était proche

Modele IV.

de sa demeure. La marquise, qui déjà donnait ordre de le suivre, le vit entrer dans une maison de peu d'apparence. Arrivée devant la porte, elle apperçut une vieille cuisiniere au rez-de-chaussée, à laquelle elle s'adressa.

- Ma bonne, obligez-moi de me dire le nom d'un monsieur qui vient de rentrer : je crois que c'est quelqu'un de ma connaissance? - Cela se pourrait, mademoiselle, & sans miracle : c'est M. de la Farge, un honnête homme. - De la Farge, dites-vous? Je ne connais pas ce nom là! - Tant pis pour vous, mademoiselle -! La marquise, enchantée de sa découverte, sortit en souriant, & se hâta de se rendre chez elle. Dès qu'elle y fut arrivée, elle mit la main à la plume, pour écrire le billet que voici :

" A M. de la Farge, rue des Bernardins.

„ Une personne que vous estimez
„ beaucoup, monsieur, desire de tenir
„ un enfant avec vous, ce soir à cinq
„ heures. Elle vous engage à vous te-
„ nir prêt : on vous prendra en passant :
„ ne me refusez pas ; vous m'offense-
„ riez mortellement. „

- Après avoir cacheté ce billet, elle écrivit un mot au bon-homme, pour

lui dire qu'elle avait trouvé le compere qu'elle voulait, & qu'ainſi il pouvait demeurer tranquille. Elle ajoutait, qu'il fallait que tout fût prêt pour le batême à cinq heures, à cauſe des affaires du parrain. *Modele IV.*

M. de la Farge fut très-ſurpris de recevoir ce meſſage, remis à la vieille cuiſiniere dont j'ai parlé, par un domeſtique ſans livrée. Il réfléchit un inſtant, & ne trouvant rien qui l'éclairât, il crut devoir ſe conformer à ce qu'on demandait de lui: en attendant, il s'occupa de ſes affaires.

A cinq heures, une voiture de place s'arrêta devant ſa porte, & ce fut le cocher qui monta pour l'avertir, quoiqu'il y eût un laquais derriere le carroſſe. De ſorte que M. de la Farge deſcendit, ſans ſavoir encore quelle était la perſonne qui l'attendait. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en ouvrant la portiere, de voir la marquiſe! Il demeura immobile, ſans pouvoir articuler un mot. - Montez, monſieur, lui dit-elle, avec un ſourire aimable: ma démarche vous paraît ſans doute bien extraordinaire; mais nous nous expliquerons à loiſir. -

On roulait: il ne répondit pas. Nouvelle ſurpriſe de M. de la Farge,

Digitized by Google

Modele IV.

en se voyant chez son obligé. La marquise, pendant qu'on se préparait à sortir, le mit au fait en deux mots: ce qui, loin de diminuer son étonnement, ne fit que le redoubler: il ne pouvait deviner ce qui s'était passé la veille, ni le motif des démarches de la marquise. Enfin la cérémonie s'acheva. Le compere & la commere souperent chez les bonnes gens, & jamais peut-être ils n'avaient fait de plus agréable repas. Durant le souper, la marquise acheva d'instruire M. de la Farge. Ensuite elle lui demanda s'il était libre? -Oui, madame. -J'en suis ravie: notre liaison ne sera pas troublée; car je veux rester libre aussi. - Madame, je ne vous conseille pas de prendre ce parti extrême: à votre âge... - Eh bien nous parlerons de cela demain chez moi: je recevrai avec plaisir les avis d'un homme aussi estimable que vous. -

Après le souper, M. de la Farge reconduisit la marquise jusqu'à l'autre bout du pont des Tournelles; là, il descendit de la voiture, & continua sa route à pied, pour aller faire sa tournée dans la ville.

Il était alors occupé à soulager une famille nombreuse, qu'il avait arrachée

à la mort le premier jour où il avait manqué sa promenade de cinq heures autour de l'isle. Voici comme la chose s'était passée. Je vais reprendre ce récit à son origine. *Modele IV.*

Un riche marchand chapelier * de Lyon avait un fils, qu'il avait fait élever avec soin, le destinant à l'état ecclésiastique. Ce jeune homme perdit ses mœurs avec ses pareils, qui sont à peu près les enfans les plus mal élevés de la nation; & comme il était de la plus belle figure, la facilité de trouver des occasions, le précipita dans les plus grands désordres. Sa bourse ne répondant pas à son goût pour la dépense, il eut le malheur de faire une bassesse. Il fut arrêté, convaincu, & il allait être condamné. Son malheureux pere crut devoir sacrifier toute sa fortune, pour éviter à son coupable fils la honte d'un châtiment public, dont le coup le plus terrible eût rejailli sur tous ses autres enfans. Cet infortuné se dépouilla donc, & fit tant de présens qu'il réussit. Le jeune Henriet fut envoyé aux isles.

* Je me crois obligé de suivre à la lettre: un riche fabricant de soieries aurait mieux formé: mais c'était un chapelier. *Abeilard.*

Modele IV.

Henriet pere quitta auſſi-tôt ſa patrie, où il ne pouvait plus ſe ſoutenir avec honneur, & vint à Paris, cet océan immenſe où tout s'engloutit & ſe confond. Il amenait avec lui une épouſe languiſſante, trois filles, dont une âgée de ſeize ans, d'une beauté parfaite & d'une vertu au-deſſus de ſa beauté, & trois filles en bas âge. Il eſpérait pouvoir ſubvenir aux beſoins de premiere néceſſité; mais il ſe trompa: la maladie de ſa femme épuiſa ſes dernieres reſſources: ſon travail & celui de ſa fille ainée ne ſuffiſant plus, ils tomberent tous deux malades de fatigue & d'épuiſement. C'eſt dans cette déplorable ſituation, manquant de tout, qu'un matin cet infortuné mari, qui voyait avec déſeſpoir mourir ſa femme de beſoin, & toute ſa famille prête à périr, prit ſur lui d'aller mendier. Il ſe rendit à la porte de Notre-Dame, où il reçut effectivement quelques aumônes. On venait de publier l'édit terrible & juſte, qui prohibe la mendicité; le malheureux fut remarqué & ſuivi par un délateur. La journée ſe paſſa néanmoins aſſez tranquillement: mais une ſcene horrible ſe préparait pour la nuit. Le délateur s'était informé à l'hôte qui

Digitized by Google

tenait la maison ; il avait appris de cet homme, qu'il n'était pas payé de ses loyers, & que la famille du mendiant était nombreuse. Le vil espion ne vit, dans ce comble de l'horreur, qu'une abondance de captures, & son ame dénaturée en tressaillit de plaisir. Cependant l'hôte, qui avait pénétré le délateur, trembla pour ses loyers ; il résolut, non de sauver l'infortuné, mais d'expulser, dès le lendemain matin la malheureuse famille, & de tirer ce qu'il pourrait de ses dépouilles : le même soir, Henriet reçut ordre de payer trois termes du loyer d'une chambre au sixieme qu'il occupait, ou de sortir. Il y avait impossibilité des deux côtés. Les infortunés furent au désespoir, & passerent la moitié d'une nuit cruelle. *Modele IV.*

Sur les une heure, la garde, un exempt, un commissaire se présenterent à la porte, & se firent ouvrir. On venait pour enlever la malheureuse famille comme mendiante. Mais les tigres ne furent pas peu embarrassés. Les habits de la fille aînée étaient tous vendus ; elle gardait le lit durant le jour par nécessité. Sa mere était expirante, & ne pouvait être transportée. Néan-

Digitized by Google

Modele IV.

moins les satellites n'abandonnaient pas leur proie; ils conduisirent, malgré leurs gémissemens, jusques dans la rue, les enfans qui pouvaient marcher; on les entassa dans une voiture, comme des criminels. Les voisins, éveillés par le bruit, s'amassèrent; mais ils ne pouvaient offrir qu'une pitié stérile. M. de la Farge, retenu plus tard qu'à son ordinaire pour quelqu'acte de bienfesance, passait alors: il entend les cris des innocentes victimes; il s'en approche, il les voit, il s'informe; heureusement il était connu du commissaire: on lui expliqua ce que c'était. Son cœur fut navré; ses larmes coulèrent: il monta précipitamment, en priant l'officier public de faire ramener les enfans. Il entra chez les infortunés: un spectacle d'horreur se présente. Deux satellites tiraient du lit une femme mourante.... qui ne leur demandait que la grace d'expirer: deux autres employaient la violence pour mettre dehors, presque nue, une fille timide & modeste, qui souffrait un supplice plus cruel que la mort, de l'opprobre dont on l'accablait. Le pere... ô comble d'horreur!.... cherchait d'un œil égaré, à attenter à ses jours.... -Laissez, dit l'honnête homme

Modele IV.

aux ſatellites, laiſſez, laiſſez : ce ſont mes proches parens, je ſuis riche, & je viens en prendre ſoin. - Vos parens? - C'eſt mon frere, (montrant le pere) ſon épouſe eſt ma ſœur : laiſſez..... Monſieur, dit-il au commiſſaire & à l'exempt, je prends tout ſur moi, & vous ferez loués plutôt que blâmés du magiſtrat, ſi vous me cédez. Ces gens ne ſeront à charge à perſonne : que faut-il pour le prix de votre peine? Je vous l'offre; car je ſens que chacun doit vivre de ſon emploi : le vôtre eſt utile, & je le reſpecte. C'eſt de bon cœur, que je prends ſur moi une petite dépenſe que l'état aurait faite. - Le commiſſaire & l'exempt refuſerent l'argent de l'honnête homme, mais ils lui accorderent ſa demande, avec la ſeule précaution de laiſſer deux gardes à la porte en-dehors, juſqu'à ce qu'ils euſſent rendu compte au magiſtrat de ce qui ſe paſſait. Ils ſe retirerent auſſi-tôt, pénétrés d'eſtime pour l'homme bienfeſant.

Monſieur de la Farge fit enſuite appeller l'hôte. - Mon ami, lui dit-il, vous êtes excuſable, même dans votre dureté : peu riche ſans doute, vous n'avez pas moyen de perdre. Que vous doivent-ils? - Trois termes, monſieur :

Digitized by Google

Modele IV.

trente-six livres. - Les voilà, & je vous donnerai caution des suivans. -

Tout cela employa la nuit : vers les six heures du matin, monsieur de la Farge considérant le besoin où était l'infortunée famille, il envoya chez lui l'hôte même, demander ce qui s'y trouvait. Sa vieille cuisiniere apporta du bouillon, & le chocolat, déjeûné de son maître & le sien. Monsieur de la Farge fit prendre ces restaurans à des infortunés privés de nourriture depuis près de deux jours ; il les leur donna petit à petit, sur-tout aux plus malades, tandis que sa cuisiniere mettait un excellent pot-au-feu. Il la renvoya, & voulut le gouverner lui-même : il dîna avec cette famille affamée, pour la régler ; il y demeura toute la journée, jusqu'à l'instant où l'ayant rassasiée peu à peu, il vit qu'il n'y avait plus rien à craindre pour elle de sa voracité.

Sur le soir, le pasteur de la paroisse, instruit de ce qui s'était passé, était venu lui-même visiter la pauvre famille. M. de la Farge l'avait reçu avec respect. - Monsieur, lui dit l'ecclésiastique, cet édit nous cause quelquefois d'étranges peines ; & vous venez d'en voir l'abus. - Cet édit est juste, monsieur, répondit

le philosophe ; je le conseillerais, si j'étais dans le ministere, & qu'il ne fût pas rendu : mais c'est la génération suivante qui en sentira les bons effets, s'il est soigneusement exécuté : le prince doit faire le bien général pour l'avenir, malgré les inconvéniens actuels ; mais la religion & ses ministres doivent adoucir le mal présent, causé en vue du bien futur : voilà le lot de chacun. - Vous avez raison, monsieur, & je me propose... - Pour d'autres, monsieur, dit le philosophe à demi bas ; ceux-ci sont à moi, & je m'en suis chargé. - *Modele IV.*

Dès que monsieur de la Farge eut quitté la famille Henriet, il alla chez le magistrat, pour faire ôter la garde qui restait à leur porte. Le digne citoyen qui exerce cet emploi, était déjà instruit ; il embrassa l'homme bienfesant, qu'il connaissait mieux que celui-ci ne pensait, & lui accorda plus qu'il n'osait lui demander, en lui offrant des moyens de subsistance pour ses protégés.

Monsieur de la Farge visitait tous les jours cette famille, autant pour la consoler, que pour la soulager. Il avait la satisfaction de voir la femme se rétablir ; car quant au pere & à la jeune personne, le repos & la nourriture les

Digitized by Google

Modele IV.

avaient mis sur pied en deux jours; la cure la plus difficile était celle du désespoir : aussi la santé de cette mere de famille était-elle l'effet de ses consolations, & de l'espérance qu'il faisait briller à ses yeux. Ce vertueux philosophe en était regardé comme un dieu; lorsqu'il entrait, la mere, les petits enfans s'écriaient, voici notre pere : ils seraient tombés à ses genoux, s'il ne les en eût empêchés. La grande fille rougissait : mais son empressement à donner son siege, de préférence, l'attention aux moindres mots qu'il prononçait, sa promptitude à prévenir l'apparence de ses volontés, voilà quel était son langage. Pour le pere, homme aussi bien élevé que nos meilleurs bourgeois, il recevait son bienfaiteur avec aisance, & c'était avec lui que monsieur de la Farge sourriait de l'empressement de la petite famille.

Le jour du batême il n'avait pu les voir. Il y alla en quittant la marquise; & à leur exclamation ordinaire, *voici notre pere*, il s'écria comme transporté: - Oui, mes enfans ! mais je vous ai aujourd'hui trouvé une mere qui vaut dix peres comme moi; ..... sur-tout pour Henriette, dit-il en se retournant

vers la jeune perſonne qu'il n'avait encore jamais regardée en face. Car, ô bienfaiteurs! ne l'oubliez pas, l'objet de vos bienfaits mérite autant de reſpect que votre pere, que votre mere, que votre roi. Enſuite monſieur de la Farge leur raconta ce que venait de faire la marquiſe chez un pauvre homme, dont il n'eut garde de ſe dire le ſoutien. Après avoir ainſi verſé de nouvelles conſolations dans le ſein de cette famille, monſieur de la Farge s'en retourna content. *Modele IV.*

Mais le ſouverain Être prépare à tout moment des jouiſſances aux cœurs généreux & bienfeſans. En route, il trouva une petite fille âgée de dix ans, que le guet conduiſait en priſon. Il demanda quel crime pouvait avoir commis une enfant ſi jeune? On lui répondit, que cette enfant refuſait d'indiquer la demeure de ſes parens. - Vous voyez bien, dit monſieur de la Farge, qu'elle a commis quelque faute d'enfant, pour laquelle elle redoute un châtiment léger: au lieu que vous allez lui en infliger un terrible; car ſi vous la mettez avec les malheureuſes des priſons, c'eſt une jeune créature perdue. Laiſſez-moi lui parler-. L'honnête

Modele IV.

homme eut en peu de tems gagné la confiance de l'enfant, qu'il fit conduire chez elle ; & suivant sa promesse, il la garantit des suites de son échappée. Il ne s'en tint pas là : comme les parens étaient des gens ruinés, que le malheur aigrissait, il s'informa de quelle maniere il pouvait leur être utile. Il s'agissait d'abord de les faire payer de deux débiteurs de mauvaise foi, qui seraient connus de presque tout le monde, si je les nommais : au moyen des avances que monsieur de la Farge fit au procureur, il y parvint, &c. Vous voyez que si toutes les journées du philosophe ressemblaient à celles-ci, elles étaient remplies.

Monsieur de la Farge était attendu le lendemain de la jeune marquise de L.... Il ne remit pas cette visite, différente des autres, jusqu'à l'heure de sa promenade du soir. Il se rendit chez cette dame à l'heure de sa course qu'il avait coutume de faire à huit heures & demie du matin. Madame de L.... fut charmée de le voir plutôt qu'elle n'espérait.

—Vous mettez les curieux en défaut, lui dit-elle, & je vous avoue que cela me fait plaisir : d'ailleurs, vous dinerez

Digitized by Google

ici ; j'ai bien des choſes à vous dire ; & nous allons parler d'affaires. - Je vous en ai hier trouvé une, madame, lui répondit-il ; c'eſt une famille aimable, dont je vous ſupplie d'accepter le patronage : elle eſt vertueuſe, mais elle eſt pauvre, & ſi malheureuſe, que ſon infortune va juſqu'à la honte. - Je l'accepte, dit la marquiſe, & je ſuis charmée que ce ſoit aujourd'hui.... *Modele IV.*

Vous me diſiez hier, que vous me conſeilliez le mariage ? - Oui, madame : monſieur le comte me paraît un honnête homme, c'eſt un parti convenable, avec lequel je penſe que vous ſerez heureuſe. - J'ai réfléchi de mon côté cette nuit ſur ce que vous m'avez dit hier, & je trouve qu'en effet je dois me marier. - Cela marque la juſteſſe de votre eſprit, madame : c'eſt la deſtination de la nature..... - Que vous n'avez pas remplie ? - Si je vous en diſais les raiſons, madame, peut-être trouveriez-vous que je n'ai pu faire autrement. - J'en ſerais curieuſe ?

- Les voici : on m'a fait moine à ſeize ans. J'ai végété neuf ans dans le cloître. A vingt-cinq, j'ai réclamé. J'ai plaidé dix ans, accablé par le crédit de la veuve très-galante d'un frere ainé. J'ai

Digitized by Google

Modele IV.

ſubi des cruautés preſqu'inouies de la part des ſupérieurs, & je ſerais encore entre leurs mains, ſi le fils unique, mon neveu, n'était pas mort. Devenu libre à trente-quatre ans, j'en ai employé deux à rétablir ma ſanté ruinée; un régime exact & ſalutaire a ſuffi. J'en ai trente-ſept, & vous me voyez.

- Vous êtes bien excuſable! & je n'en ſuivrai vos conſeils qu'avec plus de plaiſir. Oui, je ſonge à me marier; mais ce ne ſera jamais avec le comte. - Si vous avez un choix meilleur, madame, ou qui vous plaiſe davantage, je n'ai rien à dire, ſi non que je penche pour monſieur le comte. - J'ai un autre choix: je veux un mari dont je ſois l'ouvrage, & qui ſoit le mien: je veux que la grandeur des obligations réciproques que nous nous aurons, ſoit un lien plus fort que celui de l'amour, que celui du mariage même: je veux un époux qui m'inſtruiſe, me forme, & me ſerve de pere. Vous connaiſſez beaucoup cet homme-là, monſieur? - En vérité non, madame! - Vous allez voir que vous le connaiſſez. - Si vous ne m'aidez, je ne crois pas..... Eſt-ce que vous n'aimeriez pas à vivre avec moi? - Je ne me parerai point ici d'une

fausse vertu, madame; ce bonheur ſerait ſi grand, qu'il ne peut tomber dans ma penſée. - Voyez donc, monſieur, à arranger tout cela bien vîte, & dans le plus profond ſecret, à cauſe des tracaſſeries. Je ſuis veuve, & j'ai vingt-cinq ans d'hier; je ſuis donc ma maîtreſſe; d'ailleurs, je n'ai plus ni mon pere, ni ma mere, ni même d'oncles ou de tantes; je ſuis orpheline dans toute la rigueur du terme. Je vous laiſſe le maître de ne remettre notre mariage qu'au premier jour poſſible. - Ah madame! je me garderai bien d'abuſer d'un moment d'erreur. C'eſt vous faire trop de tort que de me donner à vous, & je ne dois pas y conſentir. - Et moi, je le veux. Evitez-moi mille petits chagrins, en précipitant les choſes: une fois mariés, tout le monde nous laiſſera tranquilles: mais auparavant, & tant qu'on eſpérerait pouvoir m'en détourner, ce ſerait une perſécution, une tempête capable d'effrayer le plus ferme courage. - Quoique gentilhomme, je ne ſuis pas d'un rang.... & ce mot dit tout. - Je veux que cela ſoit ſi prompt, qu'on n'ait pas le tems de ſe douter que cela puiſſe être... Oh! laiſſez, ajouta-t-elle, en lui mettant la

Modele IV.

Digitized by Google

Modèle IV.

main sur la bouche, je ne ſerai entêtée qu'en cela; mais auſſi j'y mets toute l'opiniâtreté du reſte de ma vie: il eſt bien juſte, en riant, qu'elle s'exerce une fois... Je ſonge à tout; & pour le rang, j'ai une idée à laquelle j'eſpere que vous ne vous oppoſerez pas...

Ah ça, voyons, par où commencer? Dites-moi cela auſſi tranquillement, que s'il s'agiſſait d'autres que de nous?.. M. de la Farge hors de lui-même, tomba aux genoux de la marquiſe: - Laiſſez-moi reſpirer, du moins, lui répondit-il: le bonheur que vous m'offrez enivre mon ame, & m'ôte la faculté de penſer: loin de l'eſpérer, je n'en aurais jamais admis l'idée: laiſſez-moi m'y accoutumer-. Il lui baiſa la main en ſilence.... Enſuite il reprit la parole.

- Vous allez être obéie, madame: je ſens toute la grandeur du ſacrifice que vous me faites; mais je puis du moins vous répondre de n'être pas ingrat-. - Oui, en acceptant, dit vivement la marquiſe, - Oui, madame, en acceptant le titre honorable de votre époux. - Je me réſerve de vous fournir un ſujet de reconnaiſſance. - Je connais les droits de votre ſexe & de la beauté:

beauté : je vous jure en ce moment, de n'avoir plus, le reste de mes jours, de pensée, de desirs, qui ne tendent à votre bonheur ; & vous verrez si je viole mon serment ! - Je suis contente ; il n'y a qu'à aller bien vite. Quel jour, en mettant toute la diligence possible ? - C'est aujourd'hui jeudi ; demain fête ; un ban, dispense des deux autres ; ... mardi. - Il ne serait pas possible lundi ? - Je verrai. - *Modele IV.*

Cet arrangement pris, la marquise remit le philosophe sur la matiere qu'elle aimait le plus à lui entendre traiter, le mariage. Il acheva de lui donner de son cœur l'idée la plus haute, en lui peignant la conduite qu'il se proposait de tenir.

- Les devoirs généraux dont je vous ai parlé l'autre jour, madame, lui dit-il, ne sont pas absolument les miens. Deux époux égaux d'âge & d'avantages, s'unissent ; ils ne se doivent que la réciprocité, pour ainsi dire. Mais de vous à moi, la différence est immense : aussi me proposé-je de vous regarder comme ma divinité ; & vous la serez, en me donnant le bonheur. Ne croyez pas que cette idée s'affaiblisse jamais ; elle est fondée sur un sen-

Modele IV.

timent immortel. En vous voyant la premiere fois, vous suspendîtes toutes mes pensées, & je fus tout entier à l'admiration. S'il n'y avait pas eu plus que du délire à espérer, dès ce moment je vous aurais adorée : mais ce manque d'espoir qui vous tenait si hors de portée à mon égard, ne fait aujourd'hui qu'augmenter le charme, & creuser l'impression. * Aujourd'hui, que vous me donnez l'être en quelque façon avec le bonheur, l'idée que je me suis formée de vous, mon existence, ma félicité, tout cela vient de se fondre ensemble, pour ne former qu'une seule & même substance : vous, adorer, & être, ce n'est plus qu'un pour moi. Ma conduite doit donc être bien différente de celle du commun des maris. Ce qui est pour eux déférences, égards, complaisances ; pour moi, ce sera plaisir, volupté, jouis-

* Vérité frappante, mille fois éprouvée, dont les parens pourraient profiter, pour augmenter le charme de l'amour, dans leurs enfans : car cette délicieuse passion, comme une plante delicate, étrangere à notre climat, doit être cultivée avec toutes les précautions possibles. *M. de la Riguelle.*

Digitized by Google

sance. Il est bien vrai, & je le sens, que *servir ce qu'on aime, c'est régner.* En cet instant, le plus heureux de ma vie, mon imagination ne me présente encore, relativement à vous, que ce genre de bonheur, — &c. Car il dit encore beaucoup d'autres choses. *Modele IV.*

La marquise l'écoutait, complaisamment appuyée sur lui. Ce n'est pas que ses sens fussent émus; je ne le crois pas: mais le mérite de M. de la Farge l'avait tellement frappée, qu'elle était pour lui, dans un autre sens, comme il était pour elle, c'était un tendre respect, une admiration sans bornes, une ivresse de vertu, dont les belles ames seules sont susceptibles. Madame de L...., qui avait donné ses ordres, fit dîner à midi, en avertissant que ce serait une regle pour l'avenir. Au sortir de table, elle fit signer à M. de la Farge, un papier qu'elle ne lui permit pas de lire; le chargea des pouvoirs nécessaires pour agir en son nom à elle, & au sien; convint de l'heure où ils se reverraient, & le laissa sortir.

Le philosophe ne négligea rien pour avancer un mariage qu'il craignait sans doute de voir manquer. Sûr de ses sentimens, & de leur solidité, il

Modele IV.

se répondait à lui-même du bonheur de la marquise. D'ailleurs, un philosophe est un homme, & il est de la nature de tout être vivant d'aspirer à la félicité.

Durant les préparatifs, il ne vit la marquise qu'à des heures absolument différentes de celle où il pouvait être observé : madame de L***. garda un profond silence avec ses gens, & ne se confia pas même à sa femme-de-chambre, quoiqu'elle fût sûre de son affection, & qu'elle l'aimât beaucoup.

La veille du mariage, M. de la Farge ne vint pas du tout. Il vit pourtant la marquise ; elle lui avait donné rendez-vous chez la famille Henriet, qu'elle désirait beaucoup de connaître. Ce fut là que cette dame, qui s'y était rendue la premiere, acquit de nouvelles preuves de la bonté de son choix. Malgré les défenses générales qu'avait faites M. de la Farge, on lui dit tout, & l'on n'oublia pas la maniere noble, affectueuse. La sensible marquise versait des larmes, au récit de l'affreuse situation où cette famille infortunée se trouvait, lorsqu'elle avait été connue de son bienfaiteur. Elle écoutait Henriette, qui voilée par une aimable rou-

Digitized by Google

geur, forçait pour ainſi dire la timide modeſtie à laiſſer paraître la reconnaiſſance; la jeune perſonne finiſſait par ces deux mots: *C'eſt le ſeul homme, ... comme lui, madame;* quand M. de la Farge entra. Sans lui rien dire, la marquiſe ſe jeta dans ſes bras, & lui donna le premier baiſer de l'amour, dans le temple de l'humanité..... Je laiſſe ce que je ne ſais pas peindre..... *Modele IV.*

On dina là. - C'eſt mon repas de noces que je vous donne aujourd'hui, dit la marquiſe à Henriet: car voilà le mari que j'ai choiſi, ſans autre recommandation que ſa vertu. Il ſera mon papa, & le vôtre. - Tant de bonté tira les larmes des yeux à toute la famille. (- Ah! que mon malheureux fils n'eſt-il ici, dit tout bas, en ſanglottant le pere de famille. L'infortuné y recevrait une leçon qui ne s'effaçerait jamais! Plus infortuné moi-même, je n'ai pas ſenti qu'en le feſant élever par des hommes ſans familles, je le détachais de la ſienne! - ..... *.) M. de la

* Voilà le vice originel de l'éducation de nos jeunes eccléſiaſtiques: ils ſont élevés par des égoïſtes célibataires, les plus durs de tous; & ils le deviennent. *M. de la Rupelle.*

Modele IV.

Farge répondit à la marquise : – Vous ferez notre bonheur à tous, madame. – Je le voudrais : mais peut-être ne réussirai-je pas ? – Je n'y vois qu'un obstacle, c'est que vous ne suffisez pas heureuse vous-même..... Femme adorable ! ah ! que ne puis-je vous prouver la nature de mes sentimens pour vous !.... Mais votre rang & votre fortune ne me laissent rien à faire. – Peut-être, mon ami.... Mais je ne veux rien vous dire aujourd'hui. Je veux être sûre, avant de parler, que rien ne peut plus nous séparer. – Tout ce qui vous plaira ; je vous ai voué mon existence : ce n'est ni un crime, ni même une faiblesse : l'homme est fait pour la femme ; & quelles que soient l'étendue & la force de son attachement, fût-ce une idolatrie, cet attachement ne sort jamais des loix de la nature : au contraire il en est l'accomplissement & la perfection ; il ne peut avoir d'excès. Voilà comme j'ai toujours pensé. – Il ne fallait pas moins, mon ami ; & ce que vous dites là m'ôte absolument toute inquiétude pour la lecture que vous allez bientôt faire de notre contrat, comme sur ce que j'aurai à vous dire demain. –

Digitized by Google

Modele IV.

M. de la Farge ne témoigna pas la moindre curiosité. Le dîner fini, il alla chercher le notaire qu'elle lui indiqua. Le contrat était tout dressé : mais par une précaution de la marquise, la lecture ne fut pas entiere ; on passa mille petites choses qu'elle voulait que son mari n'apprit que dans la suite. Il y en eut une pourtant (& c'était ce qu'elle avait entendu, quand elle avait dit qu'elle voulait être l'ouvrage de son mari, & qu'il fût le sien) pour laquelle il fallut son consentement formel : c'est que la marquise, outre les autres motifs qui lui faisaient préférer M. de la Farge au comte de ....., voulait profiter d'un mariage où elle faisait les plus grands avantages en tous sens, pour relever le nom des la G....., dont elle était l'unique rejeton : elle avait secrétement obtenu du roi, depuis deux jours, la permission de le faire porter au mari qu'elle épouserait, pourvu qu'il fût noble. La marquise, qui n'était pas à portée de se procurer les titres de M. de la Farge, en lisant cette clause, prit sur-le-champ son parti : elle fit un mémoire, où elle exposait les vrais titres de noblesse de son futur, & elle l'envoya le même jour à la

Modele IV.

personne de confiance qui avait sollicité pour elle. La reine vit ce mémoire *; elle le présenta elle-même au jeune monarque, qui dans un premier mouvement d'admiration, mit de sa propre main, " S'il n'est pas noble, je » l'ennoblis »: & signa.

Le philosophe ignorait ces détails: mais non-seulement il consentit à tout ce que desirait la marquise, il la remercia encore comme d'une faveur, de lui imposer cette agréable obligation. - C'est le plus grand honneur que je puisse faire à mes ancêtres, madame, - lui dit-il. Tout étant convenu, le garde-note se retira, avec sa minute bien signée; l'on alla fiancer sans bruit, & la marquise obtint du curé, qu'il les marierait le lendemain lui-même à quatre heures du matin. Mais comme elle voulait néanmoins que son mariage eût toute la publicité possible, elle mit de sa main les adresses aux billets d'invitation, & chargea son domestique de confiance, qui pourtant ignorait le mariage, de les porter le lendemain à

* La reine! c'est cette princesse adorée qui regne aujourd'hui sur les cœurs de tous les Français. *Abeilard.*

Digitized by Google

sept heures; c'est-à-dire à celle où tout serait absolument terminé, & où elle aurait déjà quitté sa maison.

Ce n'est là tout au plus que la moitié de l'histoire, mademoiselle.

LETTRE LVIII.

Réponse, sous l'enveloppe de M. de Gurgis.

8 janvier.

« TUBLEU! l'ami, comme tu t'échauffes! Tu veux la voir, tu veux » la voir! Et si nous ne voulons pas, » nous y la verras-tu? Où vas-tu t'aviser de t'adresser à ma fille pour » cela? comme si elle y pouvait quelque chose! Pour te punir, je ne te » dirai pas à qui il fallait avoir recours. » Tu ne connais gueres les gens qui te peuvent servir! Et tu as de l'esprit?... » Des femmes le disent: pour moi..... » Attends donc... j'oubliais que tu ne me connais pas. En ce cas-là, je te » déclare tout uniment, que c'était à » moi qu'il fallait t'adresser. Tu n'en

„ es pas plus avancé, n'eſt-il pas vrai?
„ Eh bien, tant mieux; car en vérité,
„ ſi tu me le demandais, je ne pour-
„ rais te refuſer. Adieu, mon pauvre
„ de la Rupelle. „

D'HÉLOÏSE.

JE penſe comme vous, monſieur, ſur la demande que vous me faites de nous voir: je l'ai dit à maman, & elle ne m'a encore donné aucune réponſe déciſive. J'imagine pourtant que la lecture de ce que nous avons de votre quatrieme modele, l'a fortement ébranlée. Eh! comment réſiſterait-elle à la priere d'un homme auſſi ſage, auſſi raiſonnable, auſſi vertueux en un mot? Je dis un homme, & non pas un jeune homme; car en vérité, monſieur, vous avez la maturité de votre monſieur de la Farge. Votre ame, a dit maman à ma tante en achevant de vous lire, eſt un tréſor de tous les ſentimens nobles & généreux. Elle eſpere pour moi le bonheur de la marquiſe, pourvu que j'imite ſes vertus; car de votre part, elle eſt bien ſure qu'il ne manquera rien. Je ſuis de ſon avis.

Digitized by Google

Adieu, monsieur. Achevez votre histoire: elle m'intéresse infiniment: Toulon ne veut plus de contes bleus; elle veut, dit-elle, ou des Dupile, des Julie & des Marianne; ou des Dionis & des Phylis Laurens; ou des de la Farge & des marquise, à votre choix.

P. S. Voilà dix-huit mois que nous nous écrivons: j'ai relu ces jours-ci toutes vos lettres.

LETTRE LIX.

*Sous une enveloppe un père d'*HÉLOISE.

21 janvier.

« Je me jette à vos genoux, monsieur. » Si je ne vous connais pas, vous me » connaissez: usez envers moi de cette » franchise que marque votre façon » d'écrire. J'ai un oncle, dont l'esprit » a la même physionomie que la vôtre; » vous m'en êtes plus cher par cette » ressemblance. Vous savez mes inten- » tions; elles sont pures comme le » cœur de votre adorable fille. Un peu » d'indulgence, & je me trouve le plus » heureux des amans; en attendant

Modele IV.

„ que je sois le plus fortuné des maris.
„ J'ai l'honneur d'être, &c.
AB. DE LA RUPELLE. „

A HÉLOÏSE.

SUITE. La marquise avait chargé son domestique affidé de porter les billets d'invitation le jour du mariage à sept heures, quand la cérémonie serait achevée, & que tous ses autres arrangemens seraient faits.

Les choses ainsi disposées, les deux promis attendirent avec sécurité l'heure de la célébration. Ils se rendirent aux pieds des autels avant le tems indiqué. Le pasteur, qui de son côté les voulait prévenir, se trouva prêt, & ils furent unis une demi-heure plus tôt. Heureusement! car à peine les nouveaux époux étaient hors de l'église, que le comte, fort quelque peu confus de sa mésaventure, arriva suivi de plusieurs de ses amis, & d'un huissier, qui se proposait de faire faire une opposition, dans la vue de chagriner la marquise, ou même de faire manquer absolument son mariage, en employant l'autorité supérieure, sous prétexte de mésalliance,

Digitized by Google

de l'éduction, &c. Mais quelle fut leur surprise & leur rage, en voyant par le registre que tout était consommé! Ce qui les intrigua sur-tout, fut que le nouvel époux était désigné sur l'acte, par le nom qu'il était autorisé à porter, précédé du titre de marquis: le nom de de la Farge, qui y était joint comme explication, ne les éclaira pas beaucoup: ils ignoraient celui de l'inconnu. Ils s'en retournerent tout honteux, & passerent chez la marquise. Elle n'y était plus: elle n'avait fait que montrer son mari à ses gens, & leur donner des instructions, comme je vais le dire tout à l'heure. Quand le comte & ses amis parurent, les gens de la nouvelle mariée exécuterent ses ordres à la lettre, sans entrer dans aucune explication; car la marquise en était adorée. Le domestique chargé d'observer monsieur de la Farge, l'avait en vénération: il venait de porter les billets. Il prévint le comte qu'il trouverait chez lui une invitation à la célébration, qu'il lui avait été impossible de remettre la veille. Le comte prit un pareil envoi pour une insulte (ce n'était pourtant pas l'intention de la marquise) & il se retira fort en colere.

Modele IV.

Modele IV.

En arrivant chez lui, il trouva les deux billets imprimés conçus, le premier, en ces termes :

« MONSIEUR de la Farge, substitué » au nom de la G···, & madame la » marquise de L···, sont venus pour » vous faire part de leur mariage, qui » sera célébré demain, &c. »

Mais laissons tous ces personnages, fort indifférens au fond, pour vous parler des nouveaux époux.

Aussi-tôt après la signature de l'acte de célébration, la marquise avait emmené monsieur de la Farge chez elle. Après avoir déclaré son mariage à ses gens, elle leur avait fait un présent honnête, ainsi qu'à monsieur de la Farge, & leur avait dit, qu'ils pouvaient se divertir; qu'elle allait passer la journée chez son mari; qu'ils étaient libres d'annoncer son mariage à tous ceux qui s'en informeraient, & de nommer son époux, qui était monsieur de la G···. Sa femme de chambre s'étant ensuite approchée, sous prétexte d'arranger quelque chose à sa coiffure, mais dans le vrai, pour la prier de lui permettre de l'accompagner : — Non, ma chere Didier, lui dit la marquise; je

connais ton attachement pour moi ; mais aujourd'hui, je ne veux avoir d'autre maison que celle de mon mari. — Elle dit au domestique de confiance, que tout le monde se préparât à partir le surlendemain pour une maison de campagne qu'elle nomma, & qu'elle irait les y joindre dès que les appartemens pourraient la recevoir. Elle sortit aussi-tôt, en leur promettant de les voir le lendemain, & en recommandant encore de se divertir, mais en personnes sensées, comme elle les connaissait tous. *Modèle IV.*

Arrivée chez son mari, la marquise dit à la bonne Nicole, unique & vieille domestique de monsieur de la Farge, qui avait assisté au mariage de son maître : — Ma bonne, je viens faire connaissance avec vous ; aussi ai-je refusé tout autre service que le vôtre. Vous allez être ma femme-de-chambre ; mon tout. Aidez-moi donc à me mettre en déshabillor ; car je veux me donner un air de ménagere. — O ma bonne chere maitresse, répondit la pauvre Nicole, que vous me faites de plaisir ! & que je trouve monsieur heureux ! Il a bien du mérite ; car toute pauvre bornée que je suis, je vois bien qu'il en a tant &

Modele IV.

plus ; mais en eût-il cent mille fois plus encore, vous le surpassez en prix. - Comment donc cela, ma bonne ? - C'est, madame, selon mon petit jugement, que quand on joint le beau avec le bon, on surpasse tout. - La marquise sourit de ce compliment, & profitant de l'absence de son mari, qui arrangeait la piece où son épouse allait passer la journée, elle fit causer la bonne Nicole : la naïveté de cette femme l'instruisit de mille petits détails, dont elle était fort curieuse, & l'éloge de monsieur de la Farge n'en fut que plus piquant, dépouillé des ornemens de l'éloquence & du beau langage.

Le nouvel époux, en rentrant, trouva la marquise sous un déshabillé galant, qu'elle avait apporté avec elle. Sa beauté était éblouissante. - J'ai donc enfin ma souveraine chez moi, lui dit-il, en la conduisant à un fauteuil, & s'asseyant à côté d'elle. Ah ! qui m'eût dit que je jouirais d'un si grand bonheur, la premiere fois que je vous ai vue ? - Il n'est pas si grand, mon cher mari. - Ne tentez jamais d'en affaiblir l'idée ; vous n'y réussiriez pas ; & c'est la seule chose où vous

n'obtiendrez rien de moi. - Il se mit à ses genoux, & couvrit ses mains de baisers. - Un mot, reprit la marquise, a décidé de mon sort: ce n'est pas la louange que vous me donnâtes; c'est le mépris que le comte fit de vous; l'ensemble de votre réponse; certaine fierté que vous y sûtes mettre. Je l'aimais, & dès cet instant je ne l'aimai plus; mais c'était sans m'en apercevoir encore. Car d'où vient aurais-je voulu qu'il vous fît des excuses?..... *Modele IV.*

Mais, mon cher mari, qu'allez-vous penser aujourd'hui? La crainte de vous rebuter, m'a fait vous cacher une chose..... - Quelle est-elle?..... ou plutôt taisez-la-moi toujours, si l'aveu peut vous en coûter: je suis tout à vous; ne vous l'ai-je pas dit? Disposez de mon sort. - Vous m'enhardissez..... Mon ami, un mariage inégal..... doit ruiner ma fortune,..... & quarante mille livres de rente s'évanouir... C'est le secret dont je parlais hier, & que je n'ai pas voulu vous dire. - J'en ai quinze, mon adorable épouse; je ne dois rien; je suis économe, & je saurai, sans vous causer de privations, suffire à tout..... Ah, ma charmante amie! comme tout est compensé! Vous

Modele IV.

perdez votre fortune, mais vous donnez à votre mari l'avantage précieux de vous consacrer toute la sienne. Non, vous n'avez rien perdu. – Je le vois, mon ami. – Je m'en réjouirais, si je ne craignais de vous affliger. – Et les pauvres? – Mon premier devoir, c'est ma famille. Mais je trouverai pourtant moyen de les soulager; dans ce que je donnais à plus de cinquante familles, il n'y avait à moi que le quarante-huitieme environ. – Vous m'enchantez! c'était là mon seul regret: car pour vous, j'ai lu dans votre cœur, vous me préférez à vous-même. – L'effort est rare!..... Oui, de tous les plaisirs que j'ai goûtés en ma vie, même celui de recevoir aujourd'hui votre main, voilà le plus sensible: vous rendez justice à mon cœur. Femme adorable! vous n'imaginiez pas pouvoir ajouter au don de vous-même! – Que je suis contente de toi, mon cher mari!.....

Il faut diminuer notre domestique? – Tous tes gens, ma chere femme, te sont si attachés, que je ne vois personne à renvoyer: il te faut un laquais, un cocher, une femme-de-chambre: le laquais de ton premier époux

sert de secretaire & d'intendant, il est nécessaire: nous garderons tout notre monde: j'en fais mon affaire. Je ne veux pas que mon bonheur fasse un seul misérable. - *Modele IV.*

Pendant cet entretien, la bonne Nicole préparait le déjeûner, qu'elle vint servir: & voyant son maître aux genoux de sa femme, elle s'attendrit. - O belle dame! s'écria-t-elle, Dieu vous bénisse! vous verrez la différence de cet honnête homme, d'avec un freluquet! - J'en ai la preuve, ma bonne, & je l'aime de tout mon cœur. - Ma chere & aimable maitresse, Dieu vous conserve dans ces sentimens; j'en ferai la demande au bon Dieu trois fois par jour, & qu'il rende monsieur un peu plus dévot, car il n'a que ce défaut là: mais vous l'en corrigerez, madame, avec l'aide du bon Dieu, de la bonne Vierge, & du bon S. Nicolas... Vous riez, monsieur, de ma simplicité; mais madame vous mettra à la raison. - Oui, Nicole, oui; & je la recommande à vos prieres, ainsi que moi-même. - Oh! ça est inutile, & je n'y aurais pas manqué, ni pour l'un ni pour l'autre. - Et la bonne femme se retira.

Digitized by Google

Modele IV.

- Que cette naïve bonté me touche, dit la marquise. - Et moi aussi, répondit M. de la Farge! - Il y a, dans ces vrais chrétiens de bonne foi, une candeur, un zele, une droiture qui m'enchantent. - Je pense comme vous, ma chere femme. - Cela est fort bon! Nicole sera plus d'une fois mon maître d'hôtel - Cette promesse sera la plus grande faveur que vous puissiez lui faire. - Il faut donc que je lui dise tout de suite..... Ne l'appellez pas; je veux l'aller trouver. - La marquise se leva, en retirant sa main, que son mari baisait, sans la vouloir abandonner. - Laisse, mon ami, lui dit-elle en souriant; j'entrevois dans ta cuisine un spectacle qui m'intéresse. -

M. de la Farge se leva pour accompagner sa femme: ils allerent tous deux sur la pointe du pied, & ils apperçurent la pauvre Nicole à genoux devant un crucifix: elle priait avec une ardeur inconcevable, en versant des larmes de joie sans doute; car son visage était rayonnant. On voyait remuer ses levres, & de tems à autre on l'entendait prononcer à demi-voix: - Mon Dieu! convertissez-le..... rendez-le digne de cette si belle & vertueuse

Digitized by Google

dame que voilà qui le vient d'épouser.... O mon Seigneur! en lui voyant faire tous les jours dans le secret tant de bonnes actions, je vous disais: non, Seigneur mon Dieu, vous ne permettrez pas qu'il soit damné!..... Et non, Seigneur, vous ne le permettrez pas, puisque voilà que vous venez de lui donner une bonne chrétienne, qui est si aimable, si agréable, qu'elle rendrait saint un démon. Oh! elle fera un ange de mon bon maître, qui observe déja l'évangile par ses actions: *Vous avez été pauvre, ô Seigneur, & il vous a visité!* Convertissez-le, convertissez-le..... *Amen, amen.* Elle baisa deux fois la terre, & se leva pour courir à quelque chose qui s'en allait sur son feu. *Modele IV.*

Les deux époux revinrent à leur place, en se regardant l'œil humide. Le déjeûner s'acheva, & ils passerent ensemble toute la journée, à l'exception d'une heure ou deux, que M. de la Farge donna à ses protégés.

Cette absence ne fut pas inutile à la marquise: elle sentait qu'elle ne pouvait trop connaître son mari. Elle interrogea Nicole. Cette bonne femme, naturellement parleuse, comme tou-

Digitized by Google

Modele IV.

tes ses pareilles, dit tout ce qu'elle savait, & même le répéta, tant elle trouvait de plaisir à le dire. Elle peignit la frugalité de son maître, son application au travail, sa conduite avec quelques amis vertueux comme lui; son caractere si compatissant, qu'il était quelquefois malade, par excès de sensibilité pour les malheureux, qu'il ne pouvait aider autant qu'il l'aurait voulu. Elle lui raconta comment il avait sauvé l'honneur à des filles, & même à des femmes; comment on lui avait offert plus d'une fois..... & comment, au lieu de témoigner une horreur décourageante, il avait, par sa douceur, inspiré des sentimens honnêtes, & procuré des secours d'argent, qui rendaient ses conseils praticables. - Je suis charmée d'apprendre tout cela, dit la marquise: j'ai fait une épreuve aujourd'hui qui m'a réussi; mais je rougirais de la prolonger plus longtems. -

M. de la Farge rentra. Son épouse s'enferma avec lui. - Mon ami, que penseriez-vous d'une femme qui vous éprouverait? - Une femme que j'adore, peut faire, relativement à ma personne, tout ce qui lui plaît, sans crainte d'être désapprouvée. - Mais si on vous éprou-

Digitized by Google

vant ; cette femme ne l'avait fait que dans un tems où l'épreuve n'aurait apporté aucun remede à sa situation, cela ne marquerait-il pas qu'elle a voulu satisfaire son esprit, mais que son cœur n'y entrait pour rien ? - Oui, sans doute. - C'est ce que j'ai fait aujourd'hui : je vous ai dit que je nommais ma fortune en vous épousant : vos réponses m'ont comblée de joie ; mais je m'y attendais si bien, que je n'ai pas voulu vous faire cet aveu hier, qui aurait eu l'air d'être une précaution prudente. - As-tu besoin, ma chere femme, de me justifier les motifs de tes actions ? - Oui, parce que je veux ton estime au plus haut degré, comme tu as la mienne : c'est pour me confirmer dans cette haute idée que j'ai prise de toi, dès le premier jour où je t'ai vu, que j'ai fait presqu'un mensonge. Son motif le rendrait excusable dans la bouche d'une épouse, bien sûre d'avance qu'il ne pouvait que faire briller davantage la vertu d'un mari qu'elle a pris pour estime, & même par respect. Je ne suis point ruinée ; mais cela aurait été, sans les précautions que j'ai prises, & la protection d'une dame puissante : tu ne m'as fait au-

Molière IV.

Modele IV.

cune des questions auxquelles je m'attendais, pour t'avouer sur-le-champ ma petite tricherie. - Je suis au comble de la joie, ma chere femme, & je t'ai une obligation infinie de ton épreuve; car j'ai à tes yeux le mérite dont tu voulais t'assurer, & je jouis de la satisfaction intérieure de ne t'avoir rien fait perdre. - Oh! tu es trop aimable! - C'est ainsi que je veux toujours vivre avec toi, & interpréter toutes tes actions: la passion ne m'aveugle pas; ta beauté, toute parfaite qu'elle est, parle moins à mes sens, que mon attachement pour toi ne parle à mon cœur. - Comme tes gens vont t'aimer, quand je leur aurai dit..... Je m'en fais une fête! - &c.

Voilà un échantillon de la conduite de ces heureux époux que l'amour ne tarda pas à couronner de ses faveurs les plus précieuses; puisque la jeune marquise est mere aujourd'hui de trois enfans, garçons & fille; si charmans tous trois, qu'ils suffiraient pour attacher leurs parens l'un à l'autre, s'ils pouvaient cesser d'être unis de cœur & de volonté.

Mais il semblait que ce ne fût pas encore assez de tous ces avantages, pour

pour payer les vertus de monſieur de la Farge : la marquiſe en avait encore un qui vaut ſon prix, quoi qu'en diſent, comme le renard de la fable, les gens peu délicats ; avantage précieux, qu'on n'était pas en droit d'attendre d'une veuve qui avait vécu deux ans avec un premier mari.... (Si vous n'entendez pas cela aujourd'hui, la petite converſation que je vais rapporter, vous le fera comprendre un jour, mademoiſelle.....)

Modele IV.

-Tu es ſurpris ! dit la marquiſe à ſon mari. -Non ; je ſavais qu'une femme chaſte ignore toujours beaucoup. -Il eſt vrai : mais il faut auſſi te dire que j'ai épouſé M. de L***, déjà attaqué de la maladie qui l'a conduit au tombeau. Il m'en fit l'aveu le jour même. Je lui répondis de maniere à le tranquilliſer, & je ſuis auſſi peu ſavante que la veille.. -Il ſemble, ma chere femme, que tu doives me donner tous les biens à la fois, même ceux que je ne ſongeais pas à deſirer. Cela n'augmente pas ton mérite, & cependant il eſt impoſſible de te dire combien mon bonheur en eſt accru-!

Le lendemain de ſon mariage, madame de la G***, (c'eſt le nouveau

Digitized by Google

Modele IV.

nom de la marquise, c'est-à-dire celui de sa famille, qu'elle fesait porter à son mari), retourna dans son hôtel sur les onze heures. Elle y fut reçue de ses gens avec des transports inexprimables; il semblait que son absence eût duré une année. Les voyant tous rassemblés, elle leur distribua leurs emplois: le domestique affidé qui avertissait de l'arrivée de l'inconnu, appartint à monsieur de la Farge, que je continuerai de nommer ainsi; elle se réserva l'autre: le cocher fut commun; un seul suffit à deux époux qui ont les mêmes amusemens & les mêmes plaisirs: le portier, non Suisse, était un vieillard infirme, & M. de la Farge se proposa de ne jamais donner cette place qu'à de pareilles gens. Il y avait en outre deux femmes, toutes deux mariées, une au cocher, l'autre au domestique de madame; & la femme-de-chambre, jeune personne d'une figure gracieuse. Quant à la bonne Nicole, la marquise voulut qu'elle restât où elle était, & garder toute sa vie l'appartement de son mari, pour aller de tems en tems s'y recueillir. Elle renouvella l'ordre de partir le lendemain, fit faire ses paquets par Didier, à laquelle

Digitized by Google

elle aida, n'oublia pas d'apprendre à ses gens la bonne volonté de M. de la Farge pour eux, & retourna le soir à son hermitage. *Modele IV.*

Les huit jours qu'elle y passa dans les bras du plus tendre des époux, ne durerent qu'un instant. Cet intervalle ne fut pas un tems d'oisiveté : la marquise, qui n'avait pas gardé de voiture ni de cocher, sortait à pied, ou en voiture de place, pour aller avec son mari chez les infortunés. La premiere visite fut à l'homme dont elle avait tenu l'enfant ; la seconde, chez Henriet. C'était la maison d'inclination pour la jeune marquise : elle avait trouvé Henriette aimable autant que modeste, & dès la premiere vue, elle avait résolu d'en faire sa fille de confiance, sans pourtant donner de jalousie à Didier, dont elle était contente. Voici comme elle fit sa proposition à la jeune fille :

-Ma chere Henriette, vous avez fait ma conquête ; je veux vous avoir ; & j'offre à vos parens de les dédommager en partie, des services que vous leur devez ; car il ne peut y avoir de compensation pour l'affection & la tendresse que vous y mettez. Mais il faut

Modele IV.

pourtant que je vous dise une chose : Didier, ma femme-de-chambre, est un excellent sujet ; je lui suis très-attachée ; il faudra la gagner, & nous arranger pour que notre amitié ne lui fasse pas de la peine. Henriette surprise d'un langage si familier & si obligeant, baisa les mains de la marquise, tandis que sa mere la remerciait avec effusion de cœur. - Je vois un moyen, dit M. de la Farge : Aubertin, que vous m'avez donné est un bon garçon ; il a des sentimens distingués, & pense avec délicatesse ; ôtons-lui la livrée, & marions-le avec Didier : un mari la distraira, & l'empêchera de voir toute votre amitié pour notre Henriette, que je vous recommande comme ma fille. - Ah ! cela dit tout, s'écria la marquise, & marque ta place, ma bonne amie : mon cœur te la donnait déjà ; mais je suis charmée que notre prudent conducteur ait lâché le mot. Oui, tu seras mon amie ; je veux que tu en prennes avec moi toute la liberté, ou je ne t'aimerai plus..... du tout. - Comment exprimer la sensibilité d'Henriette ! Elle avait l'ame belle, tendre, reconnaissante, votre âge, aimable Héloïse ; imaginez vous-mê-

Digitized by Google

me..... Mais je crois que ſes ſentimens payerent le bienfait. *Modele IV.*

Mon dieu! qu'il y a de plaiſir à obliger! Ce fut la réflexion que firent tous bas les deux nouveaux époux. Dès ce moment, Henriette fut inſtalée. Ses parens, quelque tems après, eurent la régie d'une terre aſſez conſidérable, dont ils augmenterent le rapport, ſans rien ôter aux payſans, loin de là, en les obligeant même; de ſorte que les revenus de la marquiſe s'accrurent de dix mille livres.

Henriette accompagna ſa bienfaitrice le ſoir même, & vint chez monſieur de la Farge. La bonne Nicole lui céda avec plaiſir un petit cabinet aſſez propre, & ſe tint dans ſa cuiſine: mais il fallait voir de quel air de ſatisfaction! La marquiſe en fut charmée; mais ce n'était pas ſans un peu d'étonnement, elle ſavait combien les dévotes ordinaires ſont attachées à leurs petites aiſes & à toutes leurs commodités. Elle fut curieuſe de ſonder Nicole ſur ſes motifs. Elle en trouva la ſource dans la religion.

Cette pauvre femme, pénétrée des principes de l'évangile, mettait le bonheur à obliger, ſuivant ſon pouvoir.

Digitized by Google

Modele IV.

Il était ſouvent arrivé, qu'elle avait imité ſon maître, tout en le regardant comme un ſamaritain : mais elle ſuivait alors ce divin paſſage de l'évangile : " Un homme fut navré par des » voleurs : Et il ſurvint un lévite, » qui paſſa outre..... Et il ſurvint un » prêtre, qui l'ayant vu, paſſa outre. » Il ſurvint auſſi un ſamaritain, qui » s'étant approché ..... verſa de l'huile » & du vin dans ſes plaies, les banda, » &c. Lequel était le prochain de cet » homme ? Je vous dis en vérité, que » c'était le ſamaritain. *" Nicole donc imitait ſon maître, tout ſamaritain qu'il était. Comme elle allait dans les marchés, ſi elle y voyait quelques pauvres herbieres ou poiſſardes, chargées d'enfans & trop gênées, elle les aidait de quelqu'écu ; & ce don modique, placé à propos, était, pour ces indigentes, de la plus grande utilité. Jamais on n'aurait ſu ces bonnes œuvres, ſi quel-

* Qu'il aurait été à ſouhaiter que madame de Maintenon, qui empêcha d'employer Catinat, parce qu'il n'était pas dévot, eût lu l'évangile, plutôt que les écrits des controverſiſtes ! Jéſus était plus tolérant que tous les philoſophes. *M. de la Rupelle.*

Digitized by Google

ques-unes de ſes obligées ne les avait découvertes. Elle s'excuſait, en donnant. - Je n'ai point d'enfans, leur diſait-elle, mais ceux des pauvres ſont auſſi un peu les miens. - Et pour ſe conſoler de la modicité de ſes largeſſes, elle ſe rappellait humblement cet autre divin & touchant paſſage de l'évangile: " Jéſus vit des riches, qui mettaient » avec oſtentation une piece d'or dans » le tronc du temple: Il vit auſſi une » pauvre femme, qui s'approchait en » ſe cachant, & y jeta toute honteuſe, » deux oboles... En vérité, en vérité, » je vous le dis, cette pauvre femme » a mis plus que tous les riches en- » ſemble; car ils ont donné de leur » ſuperflu, & elle a donné de ſon in- » digence même. * »

Modele IV.

Pour revenir à la marquiſe interrogeant Nicole; après quelques queſtions, la bonne-femme répondit à ſa digne maitreſſe: - Et ne vous dois-je pas bien aimer & chérir, madame, vous qui me mettez à même de participer à vos bonnes actions! Vous

* Le cœur bondit d'attendriſſement à ces beaux-paſſages. Malheur ſur celui qui les a jamais lus d'un œil ſec! *Abeilard.*

Digitized by Google

Modele IV.

donnez des ſommes, des logemens, des conciergeries; & moi, qui n'ai rien, mon petit cabinet. O ma bonne maitreſſe, ajouta-t-elle la larme à l'œil, voilà de vos préſens de noces, dont je vous remercie de tout mon cœur, le meilleur & le plus beau.-

Ces traits, & beaucoup d'autres, firent connaître à la marquiſe tout le mérite de Nicole, & elle la conſidéra toute ſa vie, autant qu'elle aima ſon Henriette.

Pendant les huit premiers jours de ſon mariage, madame de la G*** retirée dans un petit appartement de garçon, goûta de la vie que menent les gens du commun qui ſont aiſés. Elle fut ſurpriſe de la trouver plus heureuſe que n'avait jamais été la ſienne. - Je ne m'étonne plus que vous ayez préféré ce genre de vie, dit-elle à ſon mari. - Vous voyez, ma chere femme, qu'il n'y a pas grand mérite à m'être défait de mon ſuperflu; c'eſt l'eau que boit un hydropique; & moi, je ne ſuis qu'un voluptueux raffiné. Le faſte m'aurait rendu plus pauvre que je ne pouvais l'être en donnant. Croyez que j'y ai bien réfléchi. J'étais porté naturellement à la bienfeſance: mais avant

Digitized by Google

tout, nous devons être heureux nous-mêmes, c'eſt le vœu de la nature; j'ai donc eſſayé de tout, & j'ai vu, j'ai compris qu'Epicure, le philoſophe de la volupté, devait avoir été vertueux *, s'il avait l'eſprit juſte. - Et le cœur bon, ajouta la marquiſe. - Tu veux donc, répondit monſieur de la Farge en riant, que je faſſe un pléonaſme? Peut-on avoir l'eſprit juſte, ſans avoir le cœur bon? - Mais, mon ami,... tu vas donc me donner... - De la vanité? Oui, ma chere femme. Eh! puiſſent tous les hommes être convaincus de cette belle vérité phyſique, qu'il n'y a de méchans, que ceux qui ont l'eſprit faux, & qui ne voient pas qu'ils prennent pour arriver au terme néceſſaire de l'homme, le bonheur, une route qui les en éloigne! - Je t'entends. Reprends ce que tu diſais, mon fils.

Modele IV.

. - En effet, qu'eſt-ce donc que le luxe des grands, que l'état qu'ils tiennent, ſinon des entraves, d'inſuppor-

* C'eſt auſſi la vérité, au rapport de Cicéron, qui extolle les mœurs du philoſophe grec, en déprimant ſa doctrine, qu'il ſuivait pourtant lui-même dans la pratique. *Abeilard.*

Digitized by Google

Modele IV.

tables chaînes? On a cent fois dit cela ; tu l'as entendu : mais, ma divine épouse, tu vas sentir la différence de l'avoir nonchalamment entendu, à le pratiquer toi-même. - Je l'ai déja senti. En allant avec toi, à pied, libre de tout voir, de tout entendre, de m'arrêter, de changer cent fois d'idée, d'entrer où je veux, il m'a semblé que je jouissais d'un nouvel être : & en effet, je suis toute autre : mon carrosse ne me semble à présent qu'une prison, qu'un étui gênant, qu'un masque incommode, une espece de mur entre l'humanité & moi. Ce n'est pas tout ; il me vient à présent même une réflexion, c'est que les carrosses, & toutes ces commodités d'aller ainsi séparés de nos freres, nuisent plus aux mœurs qu'on ne saurait l'imaginer *, en en-

* Les habits même, sur-tout les habits chauds, sont contraires au parfait développement de l'intelligence & de la sensibilité. A plus forte raison les habits magnifiques, qui gênent doublement. Si l'homme pouvait aller nu, dans ce climat tempéré, comme les anciens Romains, & Caton lui-même lorsqu'il était à la campagne, je crois que le genre humain serait beaucoup plus perfectible encore. J'ai essayé d'une nudité

Digitized by Google

gourdiſſant la ſenſibilité, & en concentrant l'homme qu'ils hébètent. Repréſente toi le premier carroſſe; repréſente toi le chez un peuple libre : un homme allant comme en triomphe, écraſant, ou du moins écartant ſes pareils..... quelle image ! il aurait été lapidé. En bon gouvernement, on ne devrait le permettre qu'aux infirmes, & aux perſonnes de la premiere diſtinction, encore en certaines circonſtances. - Ce que tu dis là, mon amie, eſt bien vu; mais n'eſpérons pas cette réforme, trop de gens ont intérêt à s'y oppoſer : ne vois-tu pas les paſteurs, les diſciples de ce bon Jéſus, qui difait, *malheur à vous riches* !..... ils vont en carroſſe. - Mon ami, c'eſt une véritable apoſtaſie. - Il eſt vrai. - Je crois pourtant que la réforme ne ſerait pas impoſſible; les femmes de qualité ſont bonnes, ſenſibles. - Mais comment fixer les occaſions où l'on pourrait en faire uſage ? - Ah ! mon ami, je ſais bien que les loix ne le peuvent pas : mais ſi

Modele IV.

preſqu'abſolue : il eſt inconcevable combien au bout de quelques jours d'habitude, elle donne de facilité aux mouvemens, & de promptitude aux idées. *Abeilard.*

Modele IV.

les femmes avaient de la religion..... - Ce que tu dis là eſt un trait de lumiere pour moi, ma chere épouſe: oui, la religion, & la religion ſeule, peut aller où n'atteindront jamais les loix..... Tu connais ma façon de penſer: ce n'eſt pas à la religion à qui j'en veux; je ſuis pénétré de ſa néceſſité; mais les mauvais prêtres anéantiſſent tout le bien qu'elle produit. *Prêtre*, en grec, ſignifie vieillard, (comme les premiers ſénateurs de Rome étaient des vieillards) & l'évêque était le premier des prêtres, c'était le plus méritant des vieillards. Qu'on rétabliſſe cet uſage; qu'on ne confie le ſacerdoce qu'à des peres de famille, dont les enfans bien élevés atteſteront la capacité; qui n'aient point fait, & ne cherchent point à faire dans l'état un corps à part; qui ſoient citoyens en un mot: alors on verra pulluler les avantages immenſes que la religion doit naturellement procurer aux hommes; plus de fanatiſme, plus d'intolérance, plus d'égoïſme, plus d'ambition. La religion ſera ce qu'elle doit être; ce que Jéſus voulait qu'elle fût, libre, & de conviction..... « Je ne veux que des » ſerviteurs volontaires: mon joug

» eſt doux & léger : les vrais adora- *Modele IV.*
» teurs adoreront le Pere en eſprit &
» en vérité : n'imitez pas les hypocri-
» tes, qui font de longues prieres :
» mon royaume n'eſt pas de ce monde,
» &c. » Mais quittons cette matiere : la réforme que tous les bons eſprits deſirent, eſt trop loin de nous.

- Mon ami, je ne ſaurais t'exprimer combien je trouve de plaiſir à jouir, pour ainſi dire, de toutes mes facultés, en marchant avec toi, appuyée ſur ton bras. Il me ſemble que cela réaliſe ce qu'on dit du mari, qu'il eſt le ſoutien de la femme. - Ce plaiſir eſt encore plus vif pour l'homme. - C'eſt pourtant une jouiſſance bien douce pour la femme ! Quand je ſortais de ma voiture, ſoit pour aller à l'égliſe, ſoit pour quelque viſite, les yeux du peuple ſe fixaient ſur moi ; on eût dit qu'il gémiſſait de mon bonheur prétendu. A la promenade, à la porte des ſpectacles, c'était autre choſe. Mais quelle curioſité ! j'aurais mieux aimé qu'on n'eût pas fait attention à moi.

- Si tu veux, mon amie, nous irons ce ſoir aux *Italiens* avec Henriette : tu verras la différence d'y arriver ſans

Modele IV.

éclat, & de s'y placer aux *secondes*. – Henriette n'y a jamais été? – Je ne le crois pas: je ferai toutes mes affaires bien vîte; on donne *Zémire & Azor*, avec *Arlequin sauvage*, c'eſt ce qui me décide pour eux. – Oh, que j'aurai de plaiſir à voir celui d'Henriette!..... Si nous menions Nicole? – Non, ma chere femme: Nicole eſt vieille; les danſes & les ris ne peuvent que l'attriſter: elle a d'ailleurs bien d'autres plaiſirs!..... Et puis, ce ſerait lui préparer un remords: un remords! c'eſt une cruelle peine pour une ame innocente, qui n'y eſt point accoutumée! – Oh, mon ami! ne l'y menons pas. – Croismoi, ma chere femme, Nicole eſt aſſez heureuſe avec ſa piété: elle y trouve des douceurs dont je me forme l'idée, mais qui ne peuvent être goûtées qu'avec un eſprit bien convaincu. Laiſſons-lui ſa félicité; nous ne pourrions que l'affaiblir, en la voulant augmenter. – Je ſais bien un moyen de l'accroître un peu. – Et moi, je le devine. – Oui; tu as raiſon; donne-lui cette ſatisfaction là. – A ſon âge, & dans ſa ſituation, n'être point avare! – C'eſt auſſi ce qui me la fait reſpecter. – Ton exemple, ſans doute.... – Non,

Digitized by Google

mon amie, une autre que Nicole n'en ferait devenue que plus avide. *Modele IV.*

— Mon ami, j'observe, depuis que je fais marcher, que la ville prend un tout autre aspect à mes yeux; à peine je puis reconnaître les rues; mais je n'y perds rien; car je vois que c'est le véritable. — Et quand tu es bien lasse, à notre retour? — J'ai pitié de ceux qui vont à pied. Notre promenade d'hier, jusques bien au-delà de cette triste *Gare*, m'a pourtant bien amusée! si ce n'était Henriette, j'en préférerais une pareille pour aujourd'hui. — Comme tu voudras. — Oh non! Henriette s'est tant promenée à pied, sans doute! mais elle n'a pas vu le spectacle.....

Henriette! — Madame! — Ecoute, ma fille; nous te menerons ce soir à la comédie. — Vous êtes bien bonne pour moi, madame: qu'est-ce qu'on donne? — *Zémire & Azor*; c'est la *Belle & la Bête*. — Ah! j'ai lu cela dans le *magasin des enfans*.... Oh, madame, que j'aurai de plaisir! — Vois cet air, dit la marquise à son mari; elle m'en donne déjà à moi-même plus qu'elle n'en prendra..... Es-tu encore lasse de notre promenade d'hier, mon Henriette? — Un peu: je ne sortais jamais

Modele IV.

chez nous: mon papa reportait notre ouvrage. — Va te préparer; je veux que tu sois parée..... Oh! comme elle va être jolie avec ma polonaise de perse!..... Je te quitte, mon ami; je veux présider moi-même à sa toilette.-

Monsieur de la Farge sourit de cette aimable légéreté dans une femme aussi raisonnable que la sienne. Il savait, & voilà ce qui contribue au bonheur du sage, il savait que les femmes en vaudraient beaucoup moins, si elles n'avaient pas dans l'esprit ces petites disparates, ces enfantillages, ces inconséquences même, qui empêchent la monotonie. Pour un homme qui pense, ces prétendus défauts, critiqués par les *hommes machine*, sont des qualités réelles, qu'il aime à trouver dans un sexe adorable, le chef-d'œuvre de la nature.... Ah! si l'homme est le roi du monde, la femme en est la divinité.... (Ce n'est point ici une de ces hyperboles amenées pour vous faire ma cour, mademoiselle; je le pense réellement, & monsieur de la Farge le pensait aussi.)

« Quel être pour moi, que ma » femme (disait-il un jour à ces mê- » mes amis du comte, qui avaient été

Modele IV.

» ſi prévenus contre lui) & qu'étais-
» je ſans elle? Un être mort, ou du
» moins vivant ſeul, ſans famille;
» voyant triſtement quelques infortu-
» nés qui m'affligeaient, & que je
» n'égayais guere. La marquiſe pa-
» raît: un feu divin circule dans mes
» veines: elle m'accueille; j'oſe eſ-
» pérer: dès cet inſtant, je ſuis un
» autre homme. Elle me fait ſon mari,
» & je ne ſuis plus un homme, je de-
» viens un dieu. La beauté, la dou-
» ceur, la bonté, la pudeur, la bien-
» feſance, l'aimable & touchante naï-
» veté, voilà ce qui m'environne.
» J'étais à peine gentilhomme *; ma
» maiſon était ancienne, mais ou-
» bliée; ma femme m'a titré; elle m'a
» donné un nom reſpectable, cher à
» la patrie, & qui l'eſt doublement
» pour moi, c'eſt le ſien; il était juſte

* M. de la Farge parlait ainſi par mépris pour une nobleſſe non méritée: mais il tenait aux de Bert...; ceux-ci aux Courtenai; & ceux-ci . . . *Sic tranſit gloria mundi*; car la Farge n'eſt plus même un fief. Que de nobles mains labourent la terre, tandis que les fils des *Turcarets* ſiegent ſur les fleurs de lis, commandent les armées, ou brillent dans les cours! *M. de la Rupelle.* —

Digitized by Google

Modele IV.

» que la créature portât celui de ſon
» créateur. La charge honorable dont
» je ſuis revêtu, je la lui dois. Jugez
» ſi les obligations m'en paraiſſent ſa-
» crées! Je me ſuis prêté à tout ce
» qu'elle a voulu, parce que les de-
» voirs d'un mari ſont bien différens
» de ceux d'un célibataire iſolé. Mais
» le titre glorieux que je dois à ma
» femme, ce titre divin..... oui, c'eſt
» le terme, ce titre ſi commun & ſi
» grand, ſans lequel l'homme n'exiſte
» qu'à demi, le titre de pere, voilà
» celui qui me pénetre envers ma
» chaſte épouſe d'un ſentiment de reſ-
» pect ſi profond, ſi vrai, que je ne
» trouve ni ſigne, ni expreſſion qui le
» marque aſſez. Je ſuis donc pere! Un
» homme, un grand homme peut-être
» me doit le jour; j'ai fait mon égal,
» mon ſupérieur peut-être; car c'eſt
» là le chef-d'œuvre des peres. Le jour
» où Ptolomée commit l'imprudence
» de faire ſon fils roi, & où il ſe mit
» au rang de ſes gardes, fut le plus
» doux de ſa vie..... Pénétré de ces
» idées, je jette un coup-d'œil ſur ma
» femme, ſur la marquiſe de L....,
» ſur cette jeune & aimable perſonne,
» qui m'a choiſi, préféré, élevé juſ-

Digitized by Google

» qu'à elle, sans descendre jusqu'à moi. Est-il étonnant que je tombe à » ses genoux, & que, reçu dans ses » bras avec le sentiment le plus tendre, nos ames s'unissent & se confondent! que cette scene délicieuse, » journellement répétée, donne à nos » regards cette langueur & cet intérêt » toujours égal, que vous êtes surpris » d'y remarquer au bout de six ans » de mariage!... Mais, je ne vous ai » dit que la moitié de mes obligations: » ma femme m'a donné une fille; les » filles sont les enfans des peres: ce » sont elles, elles seules, souvent, » quoique destinées à passer dans une » autre famille, qui nous font goûter » toutes les douceurs de la paternité. » Cet infortuné Romain, condamné à » périr de faim dans les cachots, fut » allaité par sa fille. C'est dans les » bras de nos filles, que vieillards » nous trouvons ces tendres soins, » aussi nécessaires au déclin de la vie, » qu'ils le furent à son commencement. » Quand il nous naît une fille, c'est » une mere tendre pour notre caducité. Avec quelle complaisance un » pere doit-il la voir croître, embellir, » acquérir des vertus! O peres! peres!

Modele IV.

Modele IV.

„ veillez ſur elles, faites-vous en chérir, vous ne travaillez que pour „ vous!..... N'avoir que des garçons, „ c'eſt jouir de la gloire de la paternité; mais nos filles nous en donnent les douceurs. „

Ce diſcours fit une impreſſion ſi forte ſur toute l'aſſemblée, que les peres avaient les larmes aux yeux, & que toutes les meres en devinrent plus tendres envers leurs filles, qu'elles preſſerent dans leurs bras.

„ Je ſais bien, pourſuivit le marquis „ de la G.... (car on lui donnait ce „ nom dans le monde, depuis qu'il „ avait paſſé par une charge de la haute „ magiſtrature:) je ſais bien que ces „ avantages précieux ſont perdus pour „ la plupart des riches; il faut en aller „ chercher le modele au ſein de la médiocrité, de la miſere même. Il faut, „ comme ma femme, avoir vu une „ jeune beauté, délicatement élevée, „ mais qu'un revers avait précipité „ dans un abyme d'indigence, épuiſée „ de fatigue & de beſoin, ſoulager un „ pere & une mere mourans: car c'eſt „ ainſi que j'ai fait la connaiſſance de „ ſon Henriette. Il faut voir, comme „ nous l'avons vu, la nature & la

„ beauté augmenter & adoucir tout *Modele IV.*
„ à la fois l'horreur du déſeſpoir; éle-
„ ver l'ame, toute déchirée qu'elle
„ eſt, & la flatter encore, au comble
„ de l'horreur, en ſemblant lui dire:
„ -*Voilà ton ouvrage; un roi en ſerait*
„ *glorieux.* - Il faut avoir reçu ces
„ ſoins néceſſaires & pénibles, don-
„ nés avec tendreſſe, ſans dégoût,
„ infatigablement, d'une main douce
„ & chérie..... Ah! gémiſſons ſur le
„ malheur des grands; ce n'eſt pas
„ leur crime, s'ils ignorent les dou-
„ ceurs de la nature, c'eſt celui de
„ leurs richeſſes; c'eſt l'effet, bien
„ triſte, du manque de beſoins; c'eſt
„ une heureuſe compenſation de la
„ nature en faveur du pauvre: c'eſt
„ quelquefois l'ouvrage des ames baſ-
„ ſes dont ils ſont environnés. Ces
„ mercenaires ont toujours des inté-
„ rêts différens de ceux des enfans;
„ ils les repouſſent, non de la maiſon,
„ mais du cœur de leurs parens infor-
„ tunés,,.....

J'ai anticipé ſur les tems, made-moiſelle: mais je me ſuis vu emporté par cette ſituation, qui s'eſt préſentée à mon imagination avec tant de force, que j'ai été contraint de la ſuivre. Re-

Digitized by Google

Modele IV.

venons à l'endroit où j'ai quitté la marquise, qui va présider à la toilette d'Henriette.

Monsieur de la Farge profita de l'absence de sa femme, pour se livrer à son travail ordinaire, trop utile pour être négligé : & c'était encore là une source de bonheur ; il revoyait ensuite son épouse avec un nouvel empressement, il la revoyait avec cet inexprimable délice qui n'est connu que de l'homme occupé, lorsqu'il se livre au plaisir après avoir employé son tems & rempli ses devoirs.

A l'heure du spectacle, on avertit Nicole. - Reviendrez-vous de bonne-heure, madame, dit celle-ci ? - Non, ma bonne : nous allons au spectacle, & cela dure jusqu'à neuf heures. - Si elle avait dit, nous allons à l'opéra, au bal, à la comédie, Nicole aurait tremblé pour sa jeune maitresse, parce qu'elle avait autrefois lu ces mots dans son catéchisme : mais le spectacle ne lui causa aucune inquiétude. — Dieu vous conduise, madame, répondit-elle ; je vous souhaite bien de la satisfaction : & moi, j'irai faire un petit tour aussi. —

On partit. La marquise, en robe

Digitized by Google

simple, une caleche sur la tête, donna le bras à son mari, qu'Henriette tenait de l'autre côté, jusqu'à la place des grands degrés, où ils prirent une voiture; car tel est l'effet de l'énorme quantité de carrosses, qu'ils deviennent souvent indispensables pour les femmes, qui n'arriveraient où elles ont affaire, qu'éclabouſſées, & faites en masçarades. Ils entrerent aux Italiens sur les cinq heures, & se placerent aux secondes très-commodément. Henriette était brillante, la marquise lui ayant mis quelques-uns de ses diamans; elle fut lorgnée des premiers commis, des caissiers, & de tous les habitans ordinaires des secondes: mais l'air imposant de la marquise les déroutait. La simplicité de M. de la Farge était encore un autre sujet d'étonnement; ils ne savaient que dire de cette figure inconnue, que deux jeunes personnes charmantes avaient fait placer au milieu d'elles; ils lui trouverent tout-à-fait l'air d'un tuteur onéraire très-loupgarou. Quatre des plus hupés étant venus se mettre dans le second rang de leur loge, ils tâcherent, avant la piece, de lier conversation, en répondant à quelques-unes des questions multi-

Mod le IV.

Digitized by Google

Modele IV.

pliées que fesait Henriette, & auxquelles M. de la Farge négligeait quelquefois de satisfaire, exprès pour lui ménager le plaisir de la surprise. Mais la jeune personne ne parut faire attention à aucune de ces prévenances. Enfin la toile se leva. C'est le plus beau coup de théatre pour une novice : Henriette entra sous le charme dès cet instant, pour n'en plus sortir, qu'en quittant la salle.

L'inimitable *Carlin* joua la premiere piece avec une vérité qui eut tout son effet sur la jeune fille. La marquise l'observait, & recevait dans son ame sensible tous les mouvemens qui agitaient Henriette : Aussi le, *Malheureux ! qui m'as appris que je suis pauvre* ! les affecta-t-il également toutes deux ; si ce n'est que la marquise, en laissant échapper deux belles larmes, serra la main de son mari, pour lui faire partager son plaisir ; au lieu qu'Henriette, toute entiere à la chose, oubliait l'univers, & se croyait présente à la réalité.

La piece finie, la marquise dit à son mari : - Oh ! laissons-la, laissons-la .... à moins qu'elle ne nous parle la premiere !... Mon dieu ! qu'elle m'a donné de

de plaisir, en lui en voyant prendre ! En vérité, je n'avais jamais vu le spectacle comme cela ! j'y suis pour la premiere fois, ainsi qu'elle : la pauvre enfant me remerciera ce soir ; mais ce sera moi qui devrais le faire. On ne parla donc pas à Henriette, qui n'entendait ni ne voyait rien de ce qui se passait à côté d'elle. *Modele IV.*

La seconde piece commença. Quelle scene charmante, que celle qui ouvre *Zémire & Azor*, pour une ame jeune, naïve ! La féerie & tous ses charmes passerent dans l'imagination neuve d'Henriette : & la marquise, qui semblait ne vouloir éprouver de sensations que celles de cette fille aimable, la suivait pas à pas, ne recevait que les mêmes impressions ; les sens d'Henriette remuaient deux ames à la fois. Enfin à la scene du tableau magique, la meilleure peut-être de toutes les scenes possibles, Henriette, suffoquée par le plaisir & la douleur, laissa échapper un profond soupir, qui marquait une agitation trop vive. La marquise, non moins émue, mais qui sentait quel souvenir pouvait se joindre dans l'ame de sa jeune amie, au tableau de la scene, crut devoir lui causer quelque distrac-

Modele IV.

tion : elle la fit pencher en-dedans la loge par-derriere ſon mari, & s'approcha pour lui dire un mot. Henriette, au lieu de l'écouter, l'embraſſa vivement pluſieurs fois. La marquiſe lui rendit ſes careſſes, en lui diſant : - Tu as bien du plaiſir, n'eſt-ce pas, ma fille? Eh bien, tu m'en donnes encore davantage-. Henriette, encore plus touchée de la bonté de la marquiſe, que de la ſcene même, emportée par un mêlange de mille ſentimens divers, preſſa la marquiſe avec tranſport dans ſes bras, & laiſſa couler un torrent de larmes, en diſant à ſa protectrice : - O madame, j'ai cru que c'était mon pere !..... Mais ici, c'eſt bien vous, vous-même, qui êtes plus pour moi que toutes les fées & les génies -. Elle ſe remit enſuite ; & l'impreſſion étant adoucie par ſes larmes & par cette petite diſtraction, on ne vit plus ſur ſon viſage que les marques aimables de l'attendriſſement, embellies par l'empreinte d'un léger ſourire.

Les quatre témoins de cette ſcene, tout vicieux qu'ils étaient, en furent pénétrés ; & comme ſi la vraie ſenſibilité & la vertu étaient inſéparables, ils prirent une ſi haute idée des deux

Digitized by Google

dames, & de l'homme qui les accompagnait, qu'ils leur donnerent mille marques de considération & de respect. *Modele IV.*

Au retour chez M. de la Farge, Henriette, charmée, ne savait comment exprimer tout le plaisir qu'elle avait goûté. A souper (elle mangeait, comme vous pensez bien, avec les nouveaux époux; Nicole elle-même, après avoir servi, était dans l'usage de mettre son souper au bout de la table de son maître; & la marquise n'était pas femme à faire cesser une pareille familiarité): à souper, disais-je, Henriette, encore enchantée, retraça tout ce qu'elle avait vu, comme si c'eût été une réalité. Il fallait voir comme l'écoutait la bonne Nicole, qui s'y trompait, quoique ce ne fût pas l'intention d'Henriette. La marquise l'a souvent dit depuis, cette seconde représentation, que fit sa jeune amie devant la bonne Nicole, quoique dénuée de musique & de tout l'appareil du théatre, lui fit encore plus de plaisir que la premiere. Nicole, d'abord, mangeait en écoutant: peu à peu, elle se ralentissait; enfin, à la seconde piece, elle cessa de manger: la bouche entr'ouverte, l'œil humide, la main à demi-levée, la vue

Modele IV.

fixe, elle dévorait les paroles de la jeune fille. A la scene du pere entre ses deux enfans, vus par la troisieme qu'il croit perdue, elle sanglota; la narratrice pleurait; la marquise & son mari souriaient.

- Bon Jésus, s'écria enfin Nicole, que cela est beau!... Et où avez-vous donc vu ça, mademoiselle? - Mais c'est une représentation. - Ah!... si ça n'est pas arrivé, il faut donc qu'on ait fait représenter ça dans quelque couvent de religieuses par les pensionnaires? Mon dieu! on a eu bien raison; car ça ne peut que porter la jeunesse au bien. Croyez-vous, Nicole, dit la marquise? - Oui, madame, je le crois. -Si je vous disais tout, dit M. de la Farge en riant, vous changeriez de langage! - Pourquoi donc ça, monsieur? Parce que je suis bonne-femme, & un peu bornée, vous pensez que je trouve du mal à tout? Oh, que nenni! Et puis, madame n'irait pas où il y a du mal, ni vous-da, monsieur; & vous n'y meneriez pas mademoiselle Henriette. - Eh bien, reprit M. de la Farge, c'est à la comédie. - Monsieur, je suis une pauvre femme, née dans la misere, élevée pour avoir de la peine & servir;

Digitized by Google

ce ſerait un grand mal à moi de l'oublier, & de ſouhaiter ces divertiſſemens là, où je ne ſaurais pas trier le bon du mauvais; pour tout au monde je n'irais pas, à moins que ce ne fût pour votre ſervice, ou celui du prochain : mais croyez-vous, mon cher maître, que je meſure madame à mon aune? Madame & ſes pareilles ont des principes ſuffiſans pour les antidoter; & puis, madame & ſes pareilles doivent agir ſelon leur état, en ſuivant ce qui fait plaiſir à leur mari & à leurs parens, & non pas ſe donner une réputation de cagoterie; madame était là placée, autant qu'une pareille à moi y aurait été ridicule. Enfin, mon cher maître, à la place de mademoiſelle Henriette, j'irais avec madame quand elle voudrait, & où ce qu'elle me voudrait mener; car il n'y a rien qui aille plus mal à une jeune fille que de faire la raiſonneuſe avec ſes ſupérieurs : au contraire, elle doit être douce & docile, comme mademoiſelle, & elle doit prendre garde que jamais on ne lui puiſſe dire : Vous étiez plus ſage & plus raſſiſe à quinze ans, qu'à cet' heure, comme on pourrait le dire à tant de femmes de quarante ans, que je connais. Et plus

Modele IV.

Modele IV.

que tout ça, c'est que dans ce que vous avez vu, il n'y a que du bien; car un peu d'amour honnête n'est pas un mal: Dieu nous en préserve! Peut-être y a-t-il des pieces comédies où ce qu'il y a du mal, ce qui a fait que l'église les a condamnées; mais je ne crois pas que les bons doivent pâtir pour les mauvais. Ainsi je n'ai pas la hardiesse de me donner la liberté de blâmer ni madame, ni vous, ni mademoiselle Henriette.

– Eh bien, mon amie, dit M. de la Farge à son épouse, tu ne te doutais pas que Nicole fût casuiste? – Nicole a du bon sens, & je l'estime tous les jours de plus en plus. – Et moi, madame, je vous respecte comme saint Paul commande de respecter les maîtres: je vous regarde comme l'image du bon-Dieu à mon égard. *

Je ne sais, mademoiselle, mais ce genre de vie là ne me déplairait pas;

* Une dame m'a dit que cela était trop fort pour Nicole. C'est étonnant comme les personnes qui ne voient pas les gens du commun, les croient bornés! Il ne l'est pas moins comme celles qui les voient pour affaires, leur prêtent des idées de finesse au-delà de leur portée! *Note de la main d'Héloïse.*

& c'eſt la raiſon qui fait que je m'y arrête un peu. Le lendemain fut le jour du départ pour la campagne.

Il me reſte des détails trop intéreſſans pour les abréger : il vaut mieux les remettre à une autre lettre. J'aime doublement M. de la Farge, depuis qu'il me fait eſtimer de vous & de vos parens.

P. S. J'ai reçu deux mots de votre cher papa, & je lui fais réponſe dans ce même paquet. Puiſque vous avez daigné me faire part de vos ſentimens, & m'avouer qu'ils ſont conformes aux miens, appuyez-moi auprès de lui, je vous en ſupplie. C'eſt une précieuſe faveur que vous pouvez m'accorder : vous verrez quel prix j'y mets!

Le mot qui termine votre lettre m'a bien flatté ! " Vous avez relu toutes „ mes lettres „ ! Ce mot a fait que je les ai relues auſſi. On n'imaginerait pas avec quel plaiſir on relit ce qu'a daigné louer l'objet qu'on aime ! Si un auteur goûté du public, en a autant à relire ſon ouvrage, les gens de lettres ſont les plus heureux des hommes.... Pour les vôtres, mademoiſelle je les

relis si souvent, qu'en vérité elles sont usées. Il devrait bien y avoir une matiere plus solide que le papier, pour les lettres des vrais amans! Mes titres les plus précieux sont tout prêts à s'évanouir entre mes mains.

Plus de contes bleus, jolie Tonton! Ah, je crains bien que vous ne fassiez un peu trop tôt la fille raisonnable!

FIN du second volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google